Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CLOV
OU
LA FRANC
CHRESTIEN
C. le Brun In.

CLOVIS,

OV

LA FRANCE CHRESTIENNE.

POEME HEROIQVE.

PAR I. DESMARESTS.

A PARIS,

Chez { AVGVSTIN COVRBE', en la gallerie des Merciers, à la Palme. / HENRY LE GRAS, au troiſieſme pilier de la grande ſalle, à L couronnée. } au Palais.

ET

IAQVES ROGER, ruë S. Iaques, à la Verité Royale.

M. DC. LVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PQ
1794
.D6A65
1657
Coll.

On verra partout l'Vniuers
Ce Prince répandre sa gloire,
Ce que Clovis est dans ces vers,
Louis le sera dans l'histoire.

AV LECTEVR

ENTRE *toutes les graces que Dieu m'a faites, je dois eſtimer comme vne des plus grandes, celle de m'avoir inſpiré le deſſein d'vn ouvrage qui ſervit à ſa gloire, lors*

que j'eûs le deſir de travailler pour la gloire de voſtre Majeſté, & pour celle de la France. Il faut avoüer que dans le ſujet de ce Poëme les merveilles de Dieu ſont ſi èclatantes, & les bontez qu'il a teſmoignées à cét Eſtat, ſi admirables, qu'il n'y a rien dans les Hiſtoires de toutes les autres Nations, qui ſoit comparable à ce qu'il a fait pour ce Royaume. I'oſe meſme dire que les Rois du Peuple qui luy fut ſi cher, n'ont pas eû de plus viſibles marques de leur élection, que les Rois de France; qui ont eſté choiſis de Dieu en la perſonne de Clovis, pour les Fils aiſnez & les Protecteurs de ſon Egliſe, & pour eſtre les premiers & comme les Chefs de tous les Princes du Monde. Pour témoignages indubitables de ce choix, Dieu envoya par vn Ange les armes dont il vouloit que nos Rois fuſſent diſtinguez de tous les autres. Il

luy donna vne ſainte banniere, d'vne vertu merveilleuſe, & qui durant pluſieurs ſiecles a eſté la terreur des Ennemis de la France. Il le tira d'vn peril extréme au moment qu'il eut fait vœu d'eſtre Chreſtien ; & en vne ſeule bataille il luy fit dompter toute l'Allemagne. Il luy envoya par ſon Saint Eſprit meſme, ſous la forme d'vne colombe, vn baume divin pour ſacrer & luy & tous ceux qui luy devoient ſucceder. Il luy donna pour épouſe vne Sainte, qui fut le modele des plus ſages Reines. Il luy fit vne grace pareille à celle qu'il fait aux plus grands Saints, luy donnant la vertu de guerir vn mal incurable: & il voulut faire voir en luy & en tous ceux qui porteroient ſon ſceptre, vn miracle continuel & ſucceſſif. Il le conduiſit comme par la main pour détruire les Ariens qui infectoient les Gaules ; luy enſeignant, par vne faveur extraordinai-

re le paſſage d'vn fleuve pour les aller combattre. Il fit partir du temple de ſaint Hilaire de Poictiers, autrefois celebre ennemy de l'hereſie Arienne, des foudres qui fondirent ſur le camp des Goths, pour preſage de la victoire contre ces Infideles. Il luy donna l'avantage de tuër de ſa main le Roy de ceux qui vouloient eſtouffer la gloire de Ieſus-Chriſt. Il fit tomber par vn viſible miracle les murs d'vne ville qu'il aſſiegeoit. Enfin, il bénit en luy ſes Succeſſeurs & ſon Eſtat; & luy ayant fait vaincre par mille merveilles les Romains, les Bourguignons, les Germains, & les Goths, il le rendit maiſtre de tout l'Occident, & le Prince le plus redoutable de la Terre.

Tels furent les fondemens de cette Monarchie, & de la grandeur de nos Rois, que Dieu a choiſis pour eſtre les premiers de tous les Souverains de l'Vnivers, par

des marques certaines que perſonne ne leur ſçauroit diſputer ; & pour eſtre les protecteurs de ſon Egliſe, & les exterminateurs des Hereſies.

Mais, SIRE, plus les dons de Dieu ſont grands, plus ils obligent à de devoirs, à de fidelitez, & à de reconnoiſſances. Voila de grands dons : les armes de la France apportées du Ciel, la ſainte Ampoulle, dont voſtre Majeſté a eſté ſacrée, la grace de guerir vn mal pour qui la terre n'avoit point de remede ; le nom de Tres-chreſtien, & la qualité de Fils aiſné de l'Egliſe. Mais voicy de grands devoirs ; Vne vie dont la candeur ſoit pareille à celle des Lis ; vn zele tel que le doit avoir vn Roy qui a eſté ſacré d'vn baume celeſte : vne ſainteté digne de faire de continuels miracles ; vne fidelité à Ieſus-Chriſt qui vous faſſe poſſeder juſtement le nom de Tres-chreſtien ; & vn tel amour

pour l'Egliſe qui eſt voſtre mere, & qui vous recognoiſt pour le premier, le plus cher, & le plus puiſſant de ſes Fils, que pour elle vous entrepreniez de détruire ceux qui la veulent opprimer. Non ſeulement vous avez ſuccedé au grand Clovis, qui receût tant de dons du Ciel pour tous les Rois qui le devoient ſuivre, & qui dompta les Ennemis de Ieſus-Chriſt: mais encore vous auez eſté donné de Dieu à l'Egliſe & à la France, avec toutes ſortes d'avantages de l'eſprit & du corps, pour accomplir tout ce que l'on peut attendre de voſtre miraculeuſe naiſſance. Vous avez la meſme foudre que le feu Roy voſtre Pere, de glorieuſe memoire, lança ſur l'Hereſie: vous avez la meſme pureté de mœurs, qui attire les benedictions du Ciel; & la meſme grandeur de courage, qui brille dans tous vos exercices, & dont vous avez dé-ja donné tant de preuves,

que dès vos premieres années vous avez animé de voſtre preſence les plus grandes actions de guerre qui ſe ſoient faites depuis voſtre regne. Mais il n'eſt plus beſoin ny de valeur ny de force, pour ramener au ſein de l'Egliſe ceux que l'Hereſie a corrompus. Il ne faut plus d'armées : il ne faut plus répandre de ſang, puis-qu'ils vous ſont tous ſoûmis. Il ne faut qu'vne vie exemplaire, vne averſion que voſtre Majeſté témoignera pour les Impies & pour les Libertins, que l'amour propre a portez dans le mépris du Chriſtianiſme ou dans l'Erreur. Voſtre Majeſté peut leur faire vne douce guerre, par ſa ſeule vertu, ſans y employer ſa puiſſance : en imitant les meilleurs des Rois qui l'ont precedé : en marchant ſur les traces de S. Loüis, qui fut le vray modele d'vn Prince Tres-chreſtien ; & ſur celles du grand Clovis, dont je luy propoſe l'exemple.

L'hiſtoire dit des merveilles de ſes grandes qualitez. Il eſtoit valeureux en guerre, doux en paix, aimé des bons, terrible aux méchans, ne laiſſant aucun crime ſans châtiment, & toutefois ayant vne telle veneration pour les perſonnes ſaintes, que meſme dés le temps qu'il eſtoit Payen, il ne pouvoit refuſer à ſainte Genevieve les criminels que ſa charité luy demandoit. Ceux qui l'accuſent d'avoir fait quelques actions de cruauté à la fin de ſes jours, ſont démentis par la douceur de toute ſa vie precedente : & jugent legerement de ce temps-là ſelon le noſtre, auquel les Rois ne puniſſent pas eux-mémes les coupables. Clovis deux ou trois fois porta luy meſme à ſon coſté l'épée de ſa Iuſtice ; & alors, condamner & punir, ne fut en luy qu'vne meſme action. C'eſt ainſi qu'il chaſtia le Gendarme qui avoit volé dans vn Temple des vaſes ſacrez

qui

qui luy furent demandez par S. Remy : & c'eſt ainſi qu'il tua de ſa main deux Rois qui l'avoient trahy, & qu'il en fit mourir vn autre, qui avoit fait mourir ſon propre pere. Ces actions ſont pluſtoſt dignes de loüange que de blâme, & ne témoignent qu'vn prompt & ardent amour de la Iuſtice. Auſſi parce qu'il l'avoit toûjours aimée, Dieu voulut que ſa vie fut celebre par vne longue ſuite de miracles. Ce ſera, SIRE, en ſuivant ces grands exemples de vertu heroïque, que vous dompterez tous les vices de voſtre Royaume : parce que les peuples ſe forment toûjours ſur le modele de leur Prince ; & vous dompterez en meſme temps l'Impieté & l'Hereſie : car voſtre Majeſté fera voir à ceux qui doutent s'il y a vn Dieu, qu'eſtant vertueuſe, & que n'ayant perſonne en terre au deſſus d'elle, il y a dans le Ciel vn Souverain à qui elle craint de déplaire ;

Et elle fera voir encore à ceux qui doutent où eſt la veritable Egliſe, qu'il n'y en a point d'autre que celle à laquelle ont eſté inſeparablement attachez tous les Rois de France, & dans laquelle on ſuit les preceptes & les conſeils de Ieſus-Chriſt. Ainſi l'exemple de voſtre vie deſtruira les dangereuſes peſtes de voſtre Eſtat, l'Impieté & l'Hereſie, qui corrompent & diviſent vos ſujets, & qui empeſchent voſtre Majeſté de porter ſes armes contre les Infideles, d'exercer ſa glorieuſe charge de Deffenſeur & de Vengeur de la Foy, & de remporter ſur les Ennemis de Dieu des victoires dignes de la valeur de voſtre Majeſté, du titre qu'elle porte de Tres-chreſtien, & de Fils aiſné de l'Egliſe, & qui par conſequent doit eſtre le Chef des armées Chreſtiennes, & les commander par tout où ſon Dieu & ſa Foy l'appellent. C'eſt là qu'vn ſi ſage & ſi vaillant Prince, apres

avoir donné la paix à ſon Eſtat, fera voir ſon Zele & ſon courage : & c'eſt là qu'il doit acquerir le nom de Loüis le Grand. *Les Poëtes prophetiſent quelquefois : mais il n'eſt pas mal-aiſé d'avoir cette veuë dans l'avenir : puiſque Dieu qui par vn miracle viſible vous a donné à la France, & qui a enrichy voſtre ame d'vne pieté & d'vne force capables de rehauſſer encore le prix d'vn ſi merveilleux preſent, fera ſans doute acquerir à voſtre Majeſté ce beau titre, qui en la comblant de gloire, comblera ſes Ennemis de honte, & ſes Sujets de joye, & plus que tous,*

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-fidele ſeruiteur & ſujet,
DESMARESTS.

Extraict du Privilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 14. Mars 1639. il eſt permis au Sieur DESMARESTS Conſeiller du Roy, & Controlleur General de l'extraordinaire des Guerres, de faire imprimer, vendre & debiter toutes ſes œuvres, tant de Proſe que de Vers, imprimées & à imprimer, durant l'eſpace de vingt ans, à compter du jour que chaque piece, ou chaque volume, aura eſté achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et deffenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer pour l'advenir, ny de contrefaire aucune choſe des œuvres dudit Sieur DESMARESTS, imprimées ou à imprimer, en quelque façon & ſous quelque pretexte que ce ſoit, ny de les vendre & debiter ſans ſon conſentement, à peine de trois mil livres d'amende, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages, & intereſts. Et veut ſa Majeſté qu'en mettant vn Extrait deſdites lettres à la fin ou au commencement de chaque volume, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adjouſtée comme à l'Original. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, CONRART.

Et ledit Sieur DESMARESTS a cedé & tranſporté ſon Privilege pour raiſon du Poëme Heroïque de *Clovis*, ou *la France Chreſtienne*, à Henry le Gras, Auguſtin Courbé, & Iacques Roger, Imprimeurs & Libraires à Paris, pour en joüir par eux durant ledit temps, ſelon qu'il eſt plus au long porté par ledit tranſport du 5. jour d'Avril 1657.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. d'Auril 1657.

Les Exemplaires ont eſté fournis, ainſi qu'il eſt porté par le Privilege.

Regiſtré ſur le livre de la Communauté, le 6. jour d'Avril 1657. conformement à l'Arreſt du Parlement du 9. Avril 1655.

AVIS.

SI j'entreprenois de rendre raiſon de toutes les parties de ce Poëme, on pourroit croire que j'aurois deſſein de preoccuper les jugemens. Mais je ſçay qu'ils veulent eſtre libres ; & que plus on employe d'artifices pour les forcer, plus ils s'arment pour deffendre leur liberté. Ie laiſſe donc aller cet ouvrage parmy tous les dangers qu'il peut courir; comme ces enfans expoſez, qui ont quelquefois vne vie plus celebre, que ceux dont on a pris le plus de ſoin : parce que la Fortune ſe plaiſt ſouvent à élever & à rendre illuſtres ceux qu'on luy abandonne.

I'ay ſeulement à dire que ceux-là ſe trompent, qui penſent que les Poëmes heroïques ne ſont faits que pour les ſçavans, & ne peuvent plaire à tout le reſte du Monde, & particulierement aux Dames ; à cauſe de certains termes hardis, ou anciens, dont on ſe ſert pour s'élever au deſſus du commun, & qui ſont ſoufferts avec

peine par leurs oreilles delicates, & accouſtumées aux termes les plus doux, & les plus authoriſez par l'vſage.

Ils croyent qu'il faut eſtre trop verſé dans l'Hiſtoire, dans la Fable, dans la Geographie ancienne & moderne, & dans le ſtile des plus fameux Poëtes, pour y entendre mille choſes qui n'y ſont repreſentées que ſous le voile des figures. Mais il faut avoir bien peu frequenté les Dames de la plus haute qualité, pour ignorer que la pluſpart ſçavent l'Hiſtoire, la Fable, & la Geographie; qu'elles ont l'intelligence tres-ſubtile, pour débroüiller tous ces agreables nuages dont on couvre les penſées; & que les hommes leur doivent ceder en la ſcience de penetrer facilement dans le ſecret des expreſſions figurées. Enfin, ce ſeroit avoir d'elles vne opinion bien injuſte, de croire qu'elles ne fuſſent pas capables de gouſter ce que la Poëſie a de plus haut & de plus merveilleux; & qu'vn ouvrage pûſt leur deplaire, où l'Amour ſe meſle ſi agreablement parmy la guerre; & où il ſe couvre d'habits ſi modeſtes, qu'il ſe fait meſme recevoir parmy les choſes les plus ſaintes.

Toutefois, pour faciliter la lecture de ce Poëme à pluſieurs autres perſonnes, qui ne ſçavent

pas tout ce que le Poëte preſume qu'elles doivent ſçavoir ; on a deſiré que je miſſe en quelques lieux de legeres annotations à la marge, pour l'intelligence de certains termes ; afin qu'en liſant ce Poëme l'on n'ait pas beſoin à toute heure du ſecours des Doctes. Quelques-vns d'entr'eux diront peut-eſtre que c'eſt ſe commenter ſoy-meſme : mais je ſuis aſſeuré de gagner ma cauſe à la pluralité des voix ; puiſque ceux qui approuveront cette methode, ſeront en bien plus grand nombre, que ceux qui ne l'approuveront pas.

Sur tout, je ſuis obligé de faire ſçavoir, que s'il y a quelque choſe de bon dans ce Poëme, la premiere loüange en eſt deüe à Dieu, & la ſeconde à mes judicieux amis, qui ont pris la peine de me marquer pluſieurs fautes que j'y ay corrigées ; & avec leur ſecours j'euſſe encore davantage poly cet ouvrage, ſi je n'euſſe eſté preſſé par de puiſſantes conſiderations, & par le deſir meſme du Roy, de le mettre au jour preſque en meſme temps qu'il a eſté achevé. Mais j'eſpere y corriger encore beaucoup d'autres fautes, apres que l'Envie l'aura examiné avec ſes yeux perçans, & qui regardent de bien plus pres que ceux des amis meſmes. Car bien qu'elle ſoit ſi

preſomptueuſe & ſi temeraire, que ſans ſe pourvoir d'aucunes armes, elle vient follement attaquer vn homme qui s'eſt armé de toutes pieces avant que d'entrer dans la carriere; toutefois elle frape de tant de coſtez, qu'il ne ſe peut faire que quelques coups ne portent, entre mille qu'elle hazarde inutilement.

Elle eſt encore ſi injuſte, que tantoſt elle n'approuve pas certaines choſes auſquelles la verité de l'Hiſtoire nous oblige, & tantoſt elle pretend nous aſſujettir à ſuivre exactement l'Hiſtoire; principalement pour ce qui regarde les temps; ſans conſiderer qu'vn Poëte n'eſt pas vn Hiſtorien: qu'il eſt maiſtre des temps, & qu'il les avance ou les éloigne ſelon que ſon ſujet le deſire, afin qu'il n'ait qu'vn but & vne fin principale, à laquelle toutes choſes aboutiſſent. Que nous importe ſi Didon a veſcu du temps d'Enée, pourveû que leur rencontre, ou vraye, ou feinte, raviſſe l'eſprit du Lecteur, qui ſe plaiſt à eſtre trompé ſi agreablement? Virgile ſçavoit l'Hiſtoire auſſi bien que les Critiques: mais il ſçauoit bien auſſi juſques où s'eſtend le pouvoir de la Poëſie Heroïque, qui eſt ſi noble & ſi courageuſe, qu'elle ne ſe laiſſe captiver ny par le temps ny par les lieux; qui fait ſes courſes où il luy plaiſt pour

amaſſer ſes richeſſes ; qui ſçait piller l'Hiſtoire ſans qu'elle s'en doive plaindre ; & qui triomphe glorieuſement de ſes dépoüilles.

L'Envie ſera encore peut-eſtre ſi déraiſonnable, qu'elle dira que dans vn Poëme elle n'aime ny les miracles des Saints, ny les prodiges des Enchanteurs : Et elle voudra faire croire que c'eſt manquer d'invention , que d'employer des choſes ſurnaturelles ; ſans conſiderer que le Poëme Heroïque n'eſt pas comme vn Roman, où l'on ne fait intervenir ny le Ciel ny l'Enfer : parce qu'il ne s'y agit que de certaines affections, dans leſquelles le Ciel ny l'Enfer ne s'intereſſent point particulierement , n'eſtant pas choſes importantes pour tout le reſte du Monde. I'avoüe qu'il ne faut pas s'en ſervir trop ſouvent : & l'on trouvera que le Taſſe en a employé beaucoup plus qu'il n'y en a dans cet ouvrage. Mais le Poëme Heroïque eſt ſi noble & ſi relevé, qu'il doit avoir vn ſujet important, non ſeulement à toute la Terre, mais encore à la gloire de Dieu ; & qui par conſequent ſoit conduit par l'aſſiſtance du Ciel, & traverſé par la malice des Demons. De ſorte que le Ciel & l'Enfer ſont comme des Perſonnages du Poëme : Et lors que les Demons ont fait agir leurs ſuppoſts, comme ſont les En-

chanteurs, il faut faire intervenir le Ciel, par les perſonnes qu'il aime, & auſquelles il fait part de ſa puiſſance, afin qu'il confonde les ruſes des Demons, & que la Victoire ſur l'Enfer ſoit attribuée à Dieu ſeul, & non à l'eſprit du Poëte, ny à la Fortune. Encore y a-t-il beaucoup d'invention à faire bien agir le Ciel & l'Enfer : parce qu'il faut que les choſes faites par le Ciel, paroiſſent bien ordonnées, ſagement conduites, & executées avec vn glorieux ſuccés : & que les malices de l'Enfer ſoient ſi ſubtiles, & ſi ſpirituelles, que vray-ſemblablement elles paroiſſent avoir eſté inventées par le Demon meſme, qui eſt plus fin & plus ſubtil que tous les hommes. Et l'on peut juger que le Poëte ne fait pas intervenir ces puiſſances ſurnaturelles faute d'invention, quand on conſidere qu'ailleurs il n'en manque pas. Meſme cela ſert à faire connoiſtre la grandeur & le merite de ſon ſujet, qui doit eſtre important à toute la Terre ; comme celuy de l'Eneïde, qui fait voir le fondement de l'Empire Romain ; & comme celuy-cy dans lequel il s'agit de la conqueſte de la France, de l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme en la plus noble Monarchie qui ſoit maintenant au Monde, & de donner vn grand Roy & ſes Succeſſeurs

pour protecteurs à l'Egliſe. Ainſi le Ciel avoit vn particulier intereſt à favoriſer cet important ouvrage; & l'Enfer employoit tout ſon pouvoir & toutes ſes ruſes pour le traverſer.

Les perſonnages introduits dans ce Poëme pour les choſes ſurnaturelles, ſont tous celebres dans l'Hiſtoire. Du coſté du Ciel, ſaint Remy, ſainte Geneviéve, ſaint Daniel Stilite, & quelques autres Saints, renommez par pluſieurs miracles, dont ce Siecle-là fut tres-fécond. Et du coſté de l'Enfer, pluſieurs méchans Princes Payens, comme Cararic, Ranchaire, & Auberon ſur tous, eſtimé Enchanteur dans l'Hiſtoire meſme, & par conſequent, non ſeulement vn Enchanteur vray-ſemblable, mais encore veritable & hiſtorique. L'Envie ne voudra pas que l'on conſidere combien j'ay eſté heureux de trouver dans l'Hiſtoire meſme, ce que l'Arioſte, le Taſſe, & quelques autres Poëtes Heroïques ont eſté contraints de feindre, pour faire agir les Enchanteurs dans les Poëmes Chreſtiens, au lieu de certaines cruelles Diuinitez fabuleuſes, dont les Poëtes Payens ſe ſervoient, leſquelles par leurs haine s'oppoſoient au bonheur du principal Heros du Poëme : Et elle ne voudra pas meſme avoüer, que les Enchanteurs ſont choſes non

ſeulement auſſi ingenieuſes que merveilleuſes, mais encore vray-ſemblables, puiſque meſme il en eſt ſouvent parlé dans l'Eſcriture Sainte, qui eſt la Verité meſme. Les exemples des plus grands Poëtes anciens, ſont les meilleures regles que nous ayons de la Poëſie Heroïque : c'eſt pourquoy j'ay peû avoir autant de liberté à feindre quelque malice des Demons, executée par l'entremiſe des Magiciens, comme les Anciens en ont eû à feindre des malices de leurs Divinitez envieuſes & crüelles. Et il m'eſt auſſi bien permis de commencer mon Poëme par vn orage que les Demons excitent, & par vne invention magique, pour rompre l'affection de Clovis & de Clotilde ; comme il a eſté permis à Virgile de commencer le ſien par la tempeſte que Iunon excite avec le ſecours d'Eole, pour rompre le voyage d'Enée en Italie. Il eſt certain que les images de ces choſes ſurnaturelles touchent bien plus ſenſiblement l'eſprit, & le preparent à eſperer de bien plus grandes choſes, que ne feroient des avantures purement humaines. Auſſi Virgile n'a pas manqué d'employer d'abbord toutes ſes plus extraordinaires machines. Il introduit Iunon qui témoigne ſon ancienne rage contre les Troyens, & qui va trou-

ver

ver Eole pour les faire perir ſur la mer. Eole à ſa priere fait ſortir ſes vents, & excite la tempeſte : Neptune ſurvient & l'appaiſe : Iupiter regarde du Ciel la Libye : Venus luy parle pour Enée : Iupiter l'appaiſe, & luy apprend les deſtinées des Romains juſques à Auguſte : Mercure eſt envoyé par Iupiter pour rendre les Libyens favorables à Enée : Venus ſe preſente à Enée en forme de Nymphe, luy dit en quel pays il eſt, luy conte les avantures de Didon, & comment de Tyr elle eſt venüe à Carthage : Elle luy fait voir en l'air douze cygnes pourſuivis par vn aigle : puis elle l'environne d'vn nuage avec Achates. Ils vont dans ce nuage au lieu où eſtoit Didon, & la voyent ſans eſtre veus; en ſuite ils en ſortent & ſe preſentent à elle. Venus parle à l'Amour, afin que ſous la reſſemblance d'Aſcanius, il donne à Didon de l'amour pour Enée. Venus emporte Aſcanius en Idalie. L'Amour va trouver Didon. Voyez la prodigieuſe quantité de machines, toutes entaſſées dans le premier liure de l'Eneide. Il m'eſt donc bien permis d'employer d'abord deux ou trois choſes extraordinaires & ſurnaturelles, pour émouvoir le Lecteur, ſi Virgile en a employé plus de trente. Mais je ne me ſuis pas permis dans mon Poëme des

choſes ſi peu raiſonnables que luy, quand il a feint que les vaiſſeaux d'Enée furent changez en Nymphes. Auſſi n'ay-je pas deû prendre pour exemple le commencement du Taſſe, qui n'a pas meſme obſervé le bel art de commencer le Poëme Heroïque par le milieu du ſujet, & par vn evenement ſurprenant & extraordinaire; comme cela ſe doit, pour ravir d'abord le Lecteur, & luy faire attendre de grandes choſes, en reſervant à faire conter par narration ce qui precede.

S'il s'en trouve quelques-vns qui s'eſtonnent de ce que je ne finis pas mon ouvrage par le bapteſme de Clovis; & qui s'imaginent que je devois conclure par la choſe qui ſembloit eſtre mon veritable but; je les prie de conſiderer que le titre de mon Poëme eſt, *Clovis, ou la France Chreſtienne*: ils verront que mon but eſtoit de faire voir le Chriſtianiſme eſtably dans la France: & qu'il n'y fut eſtably qu'apres la deffaite & la mort d'Alaric, Roy des Goths Ariens, ennemis de Ieſus-Chriſt, lequel poſſedoit tous les pays depuis la Loire juſques aux Pyrenées, qui font pour le moins vn tiers de la France.

Mais il eſt impoſſible de prevoir tout ce que dira l'Envie: & c'eſt inutilement que je vays au

devant de ſes attaques, puis que j'en ſuis bien indigne, & qu'elle n'aime à ſe ſoulever que contre les plus beaux ouvrages ou de l'Art, ou de la Nature, ou de la Fortune, dans leſquels je ne dois pas avoir la preſomption de rien pretendre. A tout evenement j'attendray avec patience ce qu'elle s'aviſera de dire : & je l'eſtimeray bien plus amie qu'ennemie, ſi elle m'apprend quelque choſe, & ſi elle me donne quelques advis vtiles.

Ie veux encore dire vn mot touchant certaines particularitez du langage, pour ſatisfaire ceux qui ont le gouſt le plus delicat, & qui ſe rebutent de la moindre façon de parler qui ne leur ſemble pas ordinaire.

Il faut premierement les advertir que la Poëſie Heroïque ſe ſert de quelques mots qui ſemblent n'eſtre plus en vſage, & les rappelle à ſon ſecours, pour s'en fortifier : parce qu'ils ſont plus forts que les mots communs, & qu'elle en a beſoin pour diverſifier ſes termes. Par exemple, *glaive*, *dextre*, pour ne pas dire tousjours *épée*, *main*, qui ſont des mots dont elle a ſouvent beſoin pour s'exprimer dans les batailles. Le mot de *manoir*, pour des lieux horribles comme l'Enfer ; & celuy de *harnois*, pour des armes completes : & celuy de *maint*, pour ne pas dire ſouvent

pluſieurs, qui eſt vn mot languiſſant, & de peu de force dans la Poëſie Heroïque : outre que ce mot eſtant vn ſingulier, peut ſervir de pluriel, & exprimer de grandes choſes en vne ſeule ſyllabe. Quand on ſçait bien placer ces mots anciens, & que l'on ne s'en ſert pas ſouvent, ils donnent parfois de la majeſté à l'expreſſion, & l'anobliſſent pluſtoſt qu'ils ne la ravalent.

Quelques Poëtes de noſtre temps ſe ſont aviſez de leur authorité privée, de faire de trois ſyllabes les mots *d'ouvrier, bouclier, ſanglier, meurtrier, levrier*, & quelques autres ſemblables, pour les rendre de plus facile prononciation : quoy que depuis que l'on parle François, on ne les ait faits que de deux ſyllabes, comme les mots de *guerrier, courrier, dernier*, qui ne ſont pas plus faciles à prononcer. Mais ces Poëtes n'ont aucun droit ny aucune authorité ſuffiſante pour eſtablir vne loy nouvelle : & ils ſeront deſavoüez particulierement par les Poëtes Heroïques, qui ne pourroient plus ſe ſervir de ces mots, comme trop languiſſans & trop laſches pour la dignité de leur ſujet, s'ils eſtoient de trois ſyllabes. Si bien que le meilleur eſt de les laiſſer en leur eſtat ordinaire de deux ſyllabes, dans lequel ils ſont plus forts que ſi on les faiſoit de trois.

Que l'on ne trouve point eſtrange auſſi, que dans cet ouvrage l'on parle aux Princes & aux Princeſſes par le mot de *toy*. C'eſt ainſi que l'on parle à Dieu meſme : & c'eſt ainſi que l'on parloit aux Alexandres, aux Ceſars, aux Reines, & aux Imperatrices. Le mot de *vous*, en parlant à vne ſeule perſonne, n'a eſté introduit que par la baſſe flaterie des derniers ſiecles, qui s'eſt aviſée de parler en pluriel à vne perſonne, en voulant luy faire croire que toute ſeule elle en valloit pluſieurs : & cela s'eſt eſtendu enfin juſques aux perſonnes de la moindre condition. La Poëſie Heroïque ne peut ſouffrir cette foibleſſe, principalement lors qu'il faut faire agir les fortes paſſions, dans leſquelles les mots de *vous*, & de *voſtre*, n'auroient nulle force & nulle grace: comme on le pourra voir en pluſieurs lieux de ce Poëme, & particulierement au diſcours de Clotilde & de Clovis à la fin du vingt-troiſieſme liure, où Clotilde commence ainſi.

Seigneur, donne vne grace à ma juſte tendreſſe.

Ie me ſuis ſeulement ſervy des mots de *vous* & de *voſtre*, lors que la paſſion n'eſt pas agitée, & que les termes ne doivent eſtre que fort doux.

Il faut encore dire vn mot, pour les inverſions des paroles, que l'on range quelquefois

dans la Poëſie Heroïque, autrement que dans l'vſage commun. Ceux qui diſent qu'il n'en faut point faire en noſtre Langue, ſont auſſi injuſtes, que ceux qui diroient qu'il ne faut point du tout parler, parce qu'il ne faut pas tousjours parler. Les inverſions ſont tres-belles, quand elles ſont bien faites ; mais il n'en faut pas tousjours faire. La Langue Latine en fait ſa plus grande beauté, & les affecte ſans ceſſe. La Langue Françoiſe, qui a de certaines beautez pardeſſus toutes les Langues, particulierement en cette agreable diverſité de terminaiſons maſculines & feminines, qui n'eſt en nulle autre Langue ; doit eſtre encore eſtimée d'autant plus belle que les autres, qu'elle eſt la plus chaſte & la moins licencieuſe ; tout ainſi que moins vne belle femme ſe permet de choſes, plus elle accroiſt l'eſtime que l'on fait de ſa vertu. Mais noſtre Langue ne laiſſe pas d'avoir des inverſions tres-belles, qui luy donnent vne grace merveilleuſe, & ſans leſquelles noſtre Poëſie ſeroit ſans force. On en pourra voir des exemples dans ce Poëme, aux deux comparaiſons d'Ariadne & de Didon à la fin du premier liure ; en celle d'Andromede au cinquieſme ; en celle d'Helene au quinzieſme, & en d'autres lieux. La Poëſie Françoiſe n'a rien

de plus beau que ces nobles inverſions, que Malherbe a ſi bien faites, où l'on réſerve au dernier vers a déſigner la perſonne de qui l'on parle; parce que l'eſprit attend avec grand plaiſir, ce nom qui ſembloit devoir eſtre au commencement.

Il y a d'autres inverſions tres-agreables, mais moindres en beauté; comme

A la gloire des Lis je conſacre ces vers.

Il eſt bien plus beau, que de dire.

Ie conſacre ces vers à la gloire des Lis.

Ou comme.

Des ombres de l'oubly tire ſes avantures.

Il eſt bien mieux, que de dire.

Tire ſes avantures des ombres de l'oubly.

Ou comme.

Apprens de tes Eſtats la premiere conqueſte.

Il eſt bien plus noble, que de dire.

Apprens la premiere conqueſte de tes Eſtats.

Il y a d'autres belles inverſions, mais d'vne moindre beauté, eſtant moins eſtenduës, comme

En vertus éclatant, en miracles celebre.

Il eſt plus beau, que de dire.

Eclatant en vertus, & celebre en miracles.

Ou comme.

Les troupes des François, du Rhein victorieuſes.

Il eſt plus beau, que de dire.

Victorieuſes du Rhein.

Ce qui paroiſtroit ſimple; au lieu que l'autre façon eſt noble.

Ces exemples peuvent faire voir combien ſont injuſtes ceux qui diſent, que l'on ne peut ſouffrir d'inverſions en noſtre Langue.

Il y en a d'autres qui ne ſont pas ſi heureuſes; mais dont on ſe ſert avec force dans la Poëſie Heroïque; & qui doivent eſtre pluſtoſt eſtimées hardies que vicieuſes. Comme

Tout paſſage franchir.

Pour dire:

Franchir tout paſſage.

Ces ſortes d'inverſions, qui ſont les moins belles, ſont toutefois ſi permiſes à la Poëſie, que ceux meſme qui font le mieux des Elegies, où la Poëſie doit eſtre la moins licencieuſe, s'en ſervent quelquefois. A plus forte raiſon peut-on s'en ſervir dans l'Heroïque. Il eſt vray qu'il ne faut pas tomber ſouvent dans cette derniere ſorte d'inverſion, qui ne plairoit pas ſi l'on en trouvoit à tous momens, & que l'on ſouffre pluſtoſt qu'on ne l'agrée.

Ceux qui ſont judicieux & equitables, connoiſtront bien les lieux où les inverſions ſont admi-

admirables ; ceux où elles ſont belles ; & ceux où elles ne ſont que permiſes & ſupportables ; principalement en vn grand Poëme, où il faut bien pluſtoſt conſiderer la force & la majeſté, que des ſcrupules legers & trop delicats. Ie ſouhaitterois que les Poëtes qui diſent qu'il ne faut point d'inverſions en noſtre Langue, fiſſent des Poëmes Heroïques : nous verrions vne pauvre & miſerable politeſſe : de meſme que pour ce qui regarde le ſujet, le merveilleux y ſeroit bien bas, ſi l'on n'y meſloit les choſes ſurnaturelles : car il eſt certain qu'il faut franchir les bornes de la Nature, ſoit pour les choſes, ſoit pour les paroles, ſi nous voulons faire des ouvrages qui ne ſoient pas communs.

Il y en a auſſi qui ont l'oreille ſi tendre, qu'ils eſtiment rudeſſe ce qui eſt force ; & ce qui a eſté fait tout expres, pour faire imaginer quelque choſe de plus grand que l'ordinaire. Il n'y a rien de ſi facile à ceux qui ont le genie de la Poëſie, que de faire des vers doux : & il ſemble que ce ne ſoit que le jeu de leur enfance. Mais à meſure que le genie s'accroiſt, il faut auſſi que la force de l'expreſſion s'accroiſſe : car il eſt impoſſible d'exprimer foiblement vne choſe forte. Il y a pluſieurs vers dans Virgile qu'il a faits avec vne rudeſſe af-

fectée, pour s'exprimer fortement. Comme

Vnà omnes ruere, ac totum ſpumare revulſis
Convulſum remis, roſtriſque ſtridentibus æquor.

Que ces vers ſemblent rudes ! & combien de fois y entend-on cette lettre qui eſt la premiere du mot de *rudeſſe !* Et toutefois il n'y a rien de plus beau, ny qui exprime mieux ce bruit des rames & des proües qui ſurmontent les flots. Virgile ſe fut bien mocqué de ceux qui euſſent eſté choquez de ces deux vers; dont il a trouvé le dernier ſi beau, quoy que le plus rude, qu'il l'a mis en deux divers lieux de ſon Eneide.

Cela n'arrive pas deux ou trois fois en tout vn Poëme ; & toutefois parce que les ſcrupuleux penſent avoir trouvé vn grand ſujet de crier, quand ils rencontrent vn vers de la ſorte, il a fallu les prevenir, pour leur faire connoiſtre que l'on a fait par raiſon, ce qu'ils pourroient eſtimer que l'on euſt fait par quelque deffaut.

Pour exemple, je mettray icy vn vers de ce Poëme, où il eſtoit beſoin d'exprimer vn grand amas de choſes en vn meſme lieu, apres vne grande chaſſe.

Là ſont Chevreüils, Chiens, Cerfs, & des Nymphes
les Chœurs,
Peſle-meſle couchez, & vaincus & vainqueurs.

Tant de choſes, & ſi preſſées, ne cauſent point de rudeſſe dans le premier de ces deux vers, mais elles y donnent de la force, & font bien imaginer la confuſion dont il s'agiſſoit.

Ils ne peuvent encore ſupporter les enjambemens d'vn vers ſur vn autre. Par exemple.

Zaban choiſit les ſiens dans les fertiles champs
De la Beauſſe alterée, où mille ſocs tranchans, &c.

Ces mots, *de la Beauſſe alterée,* ſont enjambez d'vn vers ſur l'autre. Mais ce ſeroit vne pure foibleſſe, que d'abandonner la force en ces rencontres, pour de tels ſcrupules; pourveu que l'on n'y retombe pas ſouvent. Et l'on reconnoiſt bien ſi le Poëte n'a pas voulu perdre la force de ſon expreſſion, pour vne conſideration moins forte.

Quelques-vns de noſtre ſiecle ſont devenus ſi pontilleux, à force de raffiner, qu'ils enſont devenus injuſtes, voulant faire conſiſtertoute l'excellence d'vn ouvrage en la ſeule politeſſe, plûtoſt qu'en la haute majeſté, qui eſt meſlée de force & de politeſſe. Et ils aiment mieux demeurer dans les régles eſtroites qu'ils ſe ſont preſcrites, & que rien ne les raviſſe & ne les tranſporte, pourveû que rien ne les bleſſe. Mais on les croit peu, bien qu'ils pretendent s'eſtablir par là, comme les maiſtres de tous les autres. Les perſonnes

judicieuſes ne s'arreſtent point à des choſes ſi peu conſiderables, quand elles voyent qu'vn Poëme marche par tout avec cette majeſté facile & coulante, également accompagnée de force & de grace, qui eſt le temperament que chacun deſire, & qui eſt ſi difficile à trouver : & quand tout l'ouvrage reſſemble à ces beaux fleuves, dont les ondes vont ſans ceſſe avec vne égale force, & ne laiſſent pas d'eſtre tousjours pures.

CLOVIS,

ou

LA FRANCE CHRESTIENNE.

LIVRE PREMIER.

QVITTONS les vains concerts du profane Parnaſſe.
Tout eſt auguſte & ſaint au ſujet que j'embraſſe.
A la gloire des Lis je conſacre ces vers.
I'entonne la trompette ; & reſpans dans les airs
Les faits de ce grand Roy, qui ſous l'eau du Bapteſme
Le premier de nos Rois courba ſon diadême ;

Qui ſage & valeureux, de ſes fatales mains
*Porta le coup mortel aux * reſtes des Romains ;*
Mit la Saone & le Rhein ſous ſa vaſte puiſſance ;
*Fit tomber ſous ſon bras la * Gothique vaillance ;*
Et faiſant aux vaincus aimer ſes juſtes loix ,
Donna le nom de France à l'Empire Gaulois.

Grand DIEV, de qui la force en miracles feconde,
Arma les Princes Francs , pour affranchir le Monde
Du barbare pouvoir de cent peuples divers,
Dont le cours indompté ravagea l'Vnivers ;
Eclaire mon eſprit, & ſouſtiens mon audace ,
Pour chanter ce grand Chef de leur vaillante race ,
Et ſes nombreux exploits de ſplendeur éclatans ,
Que tient enſevelis l'obſcurité des temps.
En faveur de mon ſiecle , & des races futures ,
Des ombres de l'Oubly tire ſes avantures ,
Et tous les maux ſoufferts , avant que ſous ta Loy
Vne ſainte Princeſſe eût ſoûmis ce grand Roy.

LOVIS , à qui le Ciel , de ce Foudre de guerre
A donné iuſtement & le nom & la terre ;
Qui ſous ton joug puiſſant comme luy ſceûs ranger
Et ton ſujet rebelle , & l'orgueil eſtranger ;
Toy qui donné d'enhaut aux vœux de tes Provinces ,
Pour eſtre le plus ſage & le plus grand des Princes ,
Dois remplir noſtre eſpoir par mille nobles faits ,
Et triompher vn iour ſur le char de la Paix ;

*Clouis deffit Siagre & auec luy le reſte des Romains qui étoient dans la Gaule.

* Il tua de ſa main Alaric Roy des Gots.

Apprens de tes Eſtats la premiere conqueſte ;
*L'origine des * fleurs qui couronnent ta teſte ;*
*Et de l'Eſprit divin * le preſent glorieux ,*
Dont le baume a ſacré ton front victorieux.
Et toy , du haut Olympe ayde mon entrepriſe ,
RICHELIEV , qui ſouſtins & la France & l'Egliſe,
Et voulus , pour leur gloire , animer mon deſir
A ce grave labeur , digne de mon loiſir ,
Quand mon eſprit content ſous ta faveur aimable ,
Suivoit en tes ſouhaits ton charme inévitable ;
Rens l'ardeur à mes ſens par ta mort refroidis.
Fay que j'oſe chanter , auec des tons hardis ,
*Des * Sicambres guerriers les Idoles briſées ;*
*La Foy qui raſſembla les * ames diuiſées ;*
Les ruſes des Enfers contre l'Arreſt des Cieux ;
Et le nom d'vn ſeul Dieu, vainqueur de tous les Dieux.
Le ſuperbe Demon , qui pour de faux hommages
Enſeigna l'art trompeur de tailler les images ,
Que vingt ſiecles entiers le credule Vnivers
Adora vainement ſous mille noms divers ;
Apres le cours finy de cinq fois cent années ,
Depuis qu'vn Dieu naiſſant changea les deſtinées ,
Voyant de toutes parts ſes oracles ceſſez ,
Ses myſteres deſtruits , ſes temples renverſez ;
Et ne pouvant dompter ſon orgueil inflexible ;
Dans ſes antres profonds heurloit d'vn ſon horrible ;

* Les fleurs de lis apportées par vn Ange à vn Hermite.

* La Sainte Ampoulle.

* Les Francs eſtoient auſſi appellez Sicambres.

* Les Francs eſtoient Payens, & les Gaulois étoient déja Chreſtiens.

Et faiſoit retentir tout l'infernal manoir,
Souffrant auec ſes feux ſon cuiſant deſeſpoir.
Enfin voyant ſur luy fondre vn nouvel orage,
Il conceût ces propos, plein de honte & de rage.
Que devient mon pouvoir? à quel coin reculé
Se doit borner enfin mon regne deſolé?
Ce puiſſant Createur de la terre & de l'onde,
M'ayant chaſſé du Ciel, me veut chaſſer du Monde.
Autrefois réveillant mes vœux ambitieux,
Ne pouvant eſtre Dieu, j'inventay mille Dieux.
I'vſurpois ſes honneurs, en luy faiſant la guerre;
Et content de ſon Ciel, il me laiſſoit la Terre.
peuple *A peine vn * peuple ſeul ſe pût-il reſerver,*
Qui contre luy cent fois oſa ſe ſoûlever;
Sur qui cent fois les miens leurs loix ſceûrent eſtendre;
Et qui fût le meſpris des armes d'Alexandre.
Mais depuis que ce Fils, dans la crêche enfanté,
Caché ſous l'indigence, & ſous l'humilité,
Sappa les fondemens de mon ſuperbe Empire,
A ma honte icy bas toute choſe conſpire.
Son Egliſe s'accroiſt de tout ce que ie pers.
N'auray-je pour royaume enfin que les Enfers?
Rome, jadis mon trône, où de tant de victimes
Le ſang fumoit pour moy dans les temples ſublimes;
Qui vid de ma faveur des effets ſi puiſſans,
Quand de tout l'Vnivers ie payay ſes encens;

L'ingrate ſuit la Croix, m'abandonne & me chaſſe.
En vain i'ay ſuſcité l'Illyrie, & la Thrace,
Et les plus froids climats ſi ſeconds en Guerriers,
Par qui ie l'ay deſtruite, & brûlé ſes lauriers.
Mon ſecours me trahit; & le Barbare meſme,
Soûmettant tout à ſoy, ſe ſoûmet au Bapteſme.
Les ſeuls Francs me reſtoient, amis de ma fureur,
Qui cheriſſent la guerre autant que leur erreur,
A qui du Monde entier ie deſtinois l'Empire:
Et voila que Clovis pour Clotilde ſoûpire,
Vne beauté Chreſtienne, & de qui la vertu
Triomphe du grand Roy, ſous ſes loix abbatu.
Mais pluſtoſt que ſouffrir qu'vn tel couple s'aſſemble,
L'air, la terre, & la mer, ſe meſleront enſemble.
Oüy, periſſe pluſtoſt la race des mortels,
Que de me voir privé de puiſſance & d'autels.
Ainſi dit le Demon, d'vne rage enflammée.
Il part environné d'vne épaiſſe fumée.
Il empeſte ſa route; & cent rouges éclairs
D'vne odeur enſoufrée infecterent les airs.
*Il arreſte ſon vol ſur ces belles * montagnes,*
Paſſage de Bourgogne aux Lorraines campagnes.
Il contemple ces lieux couronnez de foreſts;
Les humides vallons, & leurs antres ſecrets;
*Les ſalutaires eaux des bains chauds de * Plombieres;*
Et cent ſources d'argent, meres de cent rivieres.

* Les monts de Vauge.

* Plombieres près d'Epinal.

Il void l'heureux eſtat, & l'aimable ſejour,
D'vn Prince qui le ſert, & qu'il ſert à ſon tour;
D'Auberon l'Enchanteur, dont les habiles charmes*
Eſtoient des noirs Enfers les plus fideles armes;
Qui pouvoit de ſa voix tranſporter les Citez;
Calmer les flots marins, ou les rendre agitez;
Forcer les Elemens, le Soleil & la Lune;
Et courir ſans vaiſſeau ſur le dos de Neptune.
L'Ange orgueilleux le trouve en ſon riche Palais,
Plein d'vn eſſain volant d'inviſibles follets,
Qui par leurs ſiflemens, au Prince font pareſtre
Qu'ils courent à l'envy, pour recevoir leur Maiſtre.
De Mercure il empruntе & le viſage accort,
Et la taille legere, & l'habit, & le port.
Sa teſte & ſes talons ont l'aile colorée:
Et ſa dextre ſouſtient vne verge dorée.
Auberon ſe proſterne; & ſent à ſon aſpect,
Vne ſecrete horreur meſlée à ſon reſpect.
Il redoute ſes yeux, en qui la flame éclate.
Le faux Dieu le releve, & de ces mots le flate.
Tu ſçays que ton bon-heur a ſurpaſſé tes vœux,
Pour m'avoir honoré d'vn temple ſi pompeux;*
Et quels biens t'a produit ma grace liberale,
Puis que nul Prince au Monde en pouvoir ne t'égale.
Sois fidele à tes Dieux. Voicy le temps fatal
D'où naiſtra pour iamais ou leur bien ou leur mal.

* Auberon eſtoit vn Prince du ſang de Clovis, de qui l'Eſtat eſtoit l'Auſtraſie, & qui eſtoit eſtimé Enchanteur.

* L'hiſtoire marque qu'Auberon auoit fait baſtir vn beau temple en l'honneur de Mercure.

Clovis, de nos autels la derniere eſperance,
En ſecret a laiſſé l'air natal de ſa France;
N'ayant pour confidens de ſon traiſtre deſſein,
Qu'vn Aurele, & l'amour qu'il porte dans le ſein.
Il tient en ſon pouvoir ſa Princeſſe enlevée,
La Chreſtienne beauté prés du Rhône elevée,
Qui craignant Gondebaut, de ſon ſang le meurtrier,
A commis ſa fortune à ce fameux Guerrier.
Il paſſe en ces vallons, glorieux de ſa priſe.
Mais qu'il perde par toy celle qu'il a conquiſe.
Vſe de ton ſçavoir; & ſourd à la pitié,
Arreſte leur voyage, & romps leur amitié.
Enflamme à ſon amour ces deux jeunes Princeſſes
Que mon choix dés long-temps luy voüa pour maiſtreſſes;
Et que l'vne des deux, par ſa douce fierté,
Du ſenſible Guerrier dompte la liberté.
Sous mes ſoins, reſpond-il, elles ſont élevées.
Car dans mon ſouvenir tes loix ſont bien gravées.
Et j'ay ſceû joindre encore à leurs divins attraits,
Les graces du diſcours, les magiques ſecrets,
L'adreſſe & la vigueur, à la chaſſe, à la guerre,
Pour triompher des cœurs les plus grands de la Terre.
Sçache que pour troubler ces illuſtres Paſſans,
Leurs charmes & les miens ſeront aſſez puiſſans.
Le Demon, luy ſouflant l'audace & le menſonge,
L'anime, & plein d'eſpoir aux Enfers ſe replonge.

Alors pres de ces monts le Monarque des Francs
D'vn ſuperbe courſier preſſoit les nobles flancs,
Qui paroiſt orgueilleux, ſentant ſa croupe large
Des amours de ſon Roy porter la douce charge.
Ce glorieux Amant, tout émeu de plaiſir,
Et brulant de l'ardeur d'vn violent deſir,
D'vn œil impatient, tourne cent fois la teſte,
Pour admirer l'éclat de ſa belle conqueſte.
Aurele à ſes coſtez, l'illuſtre Confident,
Loin derriere leurs pas jette vn regard prudent;
Et raſſeûre l'effroy de la Vierge timide,
Qui tremble au ſouvenir de ſon Oncle perfide;
Qui redoute ſa rage; & penſe, au moindre bruit,
Que de fiers Bourguignons vne troupe la ſuit.
Rien ne dompte la peur dont ſon ame eſt ſaiſie,
Bien que desja Clovis attaigne l'Auſtraſie,
Triomphant de ſa Reyne en ſon viſte retour,
*Et que * Vienne encore ignore ſon amour.*
Ainſi le fan craintif d'vne biche lancée,
*Par l'ombreux * Appennin fuit, l'oreille dreſſée,*
Croit voir à chaque pas ou les chiens, ou les loups;
Et ſent trembler ſon cœur, & ſes foibles genoux.
Si le Zephire émeut vne feüille abbatuë
Il penſe qu'vn Veneur le pourſuit & le tuë;
Bien que par ſes détours ſa mere au pied leger,
Emporte loin de luy la chaſſe & le danger.

ienne
it la ville
tale du
vaume de
ndebaut.

ont, qui
ne tout du
g de l'I-
e.

Le

Le Ciel eſtoit ſerain ; & la voûte azurée
Blanchiſſant de l'ardeur d'vne flame épurée,
N'avoit vn ſeul nuage, en ſa vaſte grandeur,
Qui cachaſt du Soleil la brillante ſplendeur ;
Quand vn grand voile obſcur s'épandit ſur leurs teſtes ;
Sans entendre les vents, preſages des tempeſtes ;
Et ſans voir dans les airs de ces viſtes oyſeaux
Qui raſent de leur aile & les champs & les eaux.
La Terre s'embrunit d'vne horreur impreveuë ;
Et le Ciel à regret ſe dérobe à la veuë.
Clotilde s'eſtonnant de ce calme trompeur,
Sent à ſa peur ſe joindre vne plus grande peur.
Vn vent impetueux tout à coup ſe réveille.
Les éclairs frapent l'œil, & les foudres l'oreille.
Le nuage ſe creve ; & l'onde à gros boüillons
Dé-ja couvre la terre, & court par les ſillons.
Alors ſur les Amans ſemblent eſtre versées
Les humides vapeurs dés long-temps amaſsées.
Sur leurs riches habits coulent de longs ruiſſeaux.
Clotilde enfin cedant aux importunes eaux,
Sous le manteau du Roy s'en deffend, & ſe cache ;
Et d'vn pudique bras à ſon Prince s'attache.
Cependant des coſtaux tombent de gros torrens,
Qui roulent aux vallons par des chemins errans.
De là commence à naiſtre vn danger qui les preſſe.
Sous le pied des chevaux l'onde s'enfle ſans ceſſe.
Le fleuve rompt ſes bords ; l'eau s'eſpand des eſtangs ;
Et dé-ja les aſsiege, & leur gagne les flancs.

La tempeſte redouble, & la pluye, & la greſle.
De la Terre & du Ciel les ſources peſle-meſle,
Font vne large mer, dont la prompte fureur
Renverſe en vn moment l'eſpoir du laboureur.
Ainſi quand des humains l'outrageuſe inſolence
Eût irrité de Dieu la longue patience,
Et les Cieux & les mers firent vn juſte accord,
Pour punir tant d'horreurs par vne égale mort.
Les humides amas des airs & des abyſmes,
De la race mortelle eſteignirent les crimes;
Les villes & les monts de flots furent couverts;
Et l'element liquide engloutit l'Vnivers.
Clovis qui de torrens void la terre couverte,
Croit que le Ciel de meſme a conſpiré leur perte.
Il gagne vn lieu plus haut. Le fleuve qui le ſuit,
S'enfle, & ſemble orgueilleux de ce qu'vn Roy le fuit.
Enfin il cede aux eaux; & va ſur la montagne,
Découvrir le deluge épars dans la campagne.
Il arrive au ſommet; & ſes yeux ſont ſurpris
De voir d'vn grand Palais le ſuperbe pourpris.
Aurele s'en approche, & curieux regarde
Que la pompeuſe porte eſt ouverte & ſans garde.
Ils admirent ce lieu, de foreſts enfermé,
Et de telle ſtructure, & ſi peu renommé.
Ils entrent dans la court, où cent torſes colonnes,
Dont les chapiteaux d'or ſont les riches couronnes:
Separoient cent Heros, que le ciſeau ſçavant
Sembloit avoir changez en vn marbre vivant.

Le beau couple d'Amans ſous des voutes ſe range.
Ma Reyne, dit Clovis, quelle avanture eſtrange!
Quel ſejour admirable icy s'offre à nos yeux?
Aurele, ſuis-je en terre: ou ſuis-je dans les Cieux?
Mais ces cruelles eaux, & ces coups de tonnerre,
Font voir qu'encore icy le Ciel combat la Terre.
Alors l'orage ceſſe; & le Ciel s'éclaircit.
Des vents impetueux l'haleine s'adoucit.
Et le Prince enchanteur, en robbe venerable,
Vient offrir au Roy Franc ſa maiſon ſecourable.
Vne jeune Princeſſe accompagne ſes pas,
De qui les doux regards répandent mille appas.
A ſa vive blancheur, ſa blonde chevelure
Donne vn éclat pareil à l'œil de la Nature,
Quand pour recommencer ſa courſe dans les Cieux,
Il ſort de l'Ocean, ſupportable à nos yeux.
Son air qui montre vne ame & douce & genereuſe,
Fait admirer en elle vne naiſſance heureuſe.
De ſa robbe à fonds d'or le bord eſtoit porté
Par deux nobles enfans d'vne rare beauté,
Tous deux couverts d'argent ſur leur caſaque verte:
Tous deux à longs cheveux, à teſte découverte:
Et qui d'vn pas égal marchant ſuperbement,
De la Princeſſe encore rehauſſoient l'ornement.
Clotilde en eſt ſurpriſe, & ſoudain ſe raſſure.
Ses charmes à l'envy, pour réparer l'injure

De ſes habits moüillez, de ſes moites cheveux,
Semblent plus animez, ſes yeux ont plus de feux ;
Et dans ce beau combat, ont encor plus de gloire,
Sans le ſecours de l'art, d'emporter la victoire.
Auberon eſtonné contemple ces beaux yeux,
Les ſuperbes vainqueurs d'vn Roy ſi glorieux ;
Ce teint blanc, ce poil noir, ſa pudeur ſans égale,
Et la noble grandeur de ſa taille royale.
Il regarde, enflammé d'vn dépit ſans pareil,
La brune au teint d'argent, qui ternit ſon Soleil :
Que d'vne vive ardeur ſon regard eſtincelle ;
Et que ſon air luy ſemble eſtre d'vne immortelle.
Enfin dans cet éclat ſon eſprit ſe confond ;
Et ſon eſpoir s'abyſme en vn trouble profond.
O ! mes cheres beautez, dit-il en ſes penſées,
D'vne peine inutile en tous les arts dreſſées,
O ! plantes, que mes ſoins cultiverent ſans fruit,
Cachez vos vains attraits : Clotilde les deſtruit.
Puiſſans Dieux, aiguiſez mon eſprit & mes charmes.
Pour vaincre ces amours, il faut bien d'autres armes.
Les Amans cependant, meſnagers du loiſir,
De pourſuiure leur route ont vn ardent deſir.
Mais le Prince enchanteur dit que dans les vallées
Les orageuſes eaux ne ſont pas écoulées :
Qu'il leur demande vn jour, pour le combler d'honneur,
Puiſque le ſort luy donne vn ſi rare bon-heur ;

Et qu'il n'ignore pas les reſpects & l'eſtime
Que merite le rang d'vn Roy ſi magnanime.
Que du Ciel, ce iour meſme, il a receû l'avis
Qu'il devoit, pour ſon hoſte, avoir le grand Clovis.
Le Monarque eſt ſurpris, le regarde & l'admire;
Dé-ja reuere en luy quelque Dieu qui l'inſpire.
Par ſa juſte priere il ſe ſent arreſté.
Puis en quittant l'abry du portique vouté,
Ils montent dans la ſalle, où le fonds eſtincelle
D'vn riche & noble feu de cedre & de cannelle,
Par qui le lambris d'or eſt tout brillant de feux,
Et par vn double éclat ſuperbe & lumineux.
Tandis que le ſecours de la chaleur ardente
Chaſſe de leurs habits l'humidité fumante,
Auberon ſe dérobe, & de ſes noirs poumons
Tirant vn long ſoûpir, invoque les Demons.
Il entre en ſes jardins; & de cent caracteres
De cancres reculans, de menteuſes chimeres,
De chifres renverſez, & de mots à rebours,
D'vne riche fontaine il grave les contours:
Afin qu'en quelque bouche où cette eau ſoit verſée,
Il ſe forme vn diſcours contraire à la penſée.
Venez, dit-il, Amans de ſi doux feux épris:
Parlez vous deſormais de haine & de meſpris.
Ayant eſteint l'ardeur de voſtre ſoif extreme,
Prononcez, ie vous hay, pour dire, ie vous ayme.

Par cent propos cruels troublez, vous tour à tour ;
Et qu'vn dépit naiſſant faſſe mourir l'amour.
Plein d'eſpoir il retourne en la ſalle dorée.
La flame, en les ſechant, rend leur bouche alterée.
Dé-ja la ſoif les preſſe ; & le traiſtre Enchanteur,
Couvrant ſon noir deſſein d'vn viſage flateur,
Invite au promenoir ces deux Amans fideles,
Les innocens ſujets de ſes trames cruelles.
Ils ſortent du Palais ; & vont, ſelon ſes vœux,
Vers le trompeur appaſt du piege dangereux.
D'abord vn grand parterre à leurs yeux ſe preſente,
Monſtrant de mille fleurs la peinture éclatante.
Dans vn parc odorant, parmy les orangers,
Reſonnoient les doux chants de mille oyſeaux legers.
Les ruiſſeaux ſerpentans, qui moüilloient la verdure,
A ces chants animez, meſloient leur doux murmure.
Et les bois & les prez, pour de longs promenoirs,
Preſentoient ou l'air libre, ou les ombrages noirs.
Tel ne fut le Palais de cent ſources humide,
Où cacha ſon Renaud l'ingenieuſe Armide :
Et des * *filles d'Heſper, tels ne furent encor*
Les celebres jardins, feconds en pommes d'or.
Ils admirent confus ces beautez nompareilles,
Où la Nature & l'Art prodiguent leur merveilles.
Mais la preſſante ſoif vers l'eau porte leurs pas.
La fontaine, de loin, formoit vn gros amas

* Les Heſperides, qui étoient trois ſœurs.

De blanchiſſantes eaux dans les airs élancées,
Qui tomboient auec bruit, comme vn arc renverſées.
Au centre du baſſin, d'vne immenſe largeur,
Alcide preſſoit l'Hydre avec vn pied vangeur.*
Chaque teſte, autrefois de Lerne l'épouvante,
Sembloit languir à bas, ny morte, ny vivante.
De ſept goſiers coupez, ſortoient de longues eaux,
Traçant ſur le Vainqueur ſept humides berceaux:
Et ſur l'onde ridée, alloient par le Zephire,
Cent vaſes de criſtal, prés des bords de porphire.
La merveille & la ſoif les traiſnent à leur mal.
Auberon qui les void vers le piege fatal,
D'vn inſenſible pas en deſtourne Albione.
La Princeſſe à regret dé-ja les abandonne.
Amour gagne ſon cœur: & ſes yeux ſont ravis
Du ſurprenant éclat des graces de Clovis.
Le couple infortuné, d'vne égale viſteſſe,
Arrive aux bords cruels de l'onde enchantereſſe.
Miſerables Amans, reprimez vos deſirs.
Helas! perdant la ſoif, vous perdrez vos plaiſirs.
Clotilde, en s'avançant, prend de ſa main divine
Vn criſtal qui formoit vne conque marine.
Clovis choiſit vn vaſe, image d'vn vaiſſeau.
Aurele ſuit, & plonge vne coupe dans l'eau.
Chacun, de ſes poumons eſteint l'ardeur preſſante;
Et verſe de longs flots dans ſa bouche innocente.

* Hercule domta l'Hydre, dragon à ſept teſtes, qui habitoit dans le marais de Lerne.

Nouveauté merveilleuſe, incroyable aux Neveux!
Le Roy, pour exprimer le plus de cher ſes vœux,
Qu'il voudroit dans Paris la voir en aſſeurance;
Que loin de vous, dit-il, ne ſuis-je dans ma France.
Clotilde rougiſſant, veut montrer ſon ennuy,
De ſouffrir ce meſpris n'ayant aimé que luy;
Et dit; vn autre Prince ayant place en mon ame,
Devois-je m'expoſer à ta perfide flame?
De cent propos pareils ils s'attaquent ſoudain.
L'oubly, la cruauté, l'orgueil, & le dédain,
Pour des reproches doux, & des plaintes flateuſes,
Eclatent à l'envy dans leurs bouches menteuſes.
La rougeur qui s'eſpand ſur leur front courageux,
Leur paroiſt vn effet d'vn meſpris outrageux;
Et des mots impréveûs les ſenſibles injures,
Dans leurs cœurs abuſez portent mille bleſſures.
Le triſte favory, confus d'eſtonnement
D'entendre ſans ſujet vn ſi prompt changement,
Penſant par le ſecours d'vne adroite entremiſe,
Renouër doucement l'amour qui ſe diuiſe;
Pour dire, ces dédains naiſſent hors de ſaiſon,
Vos meſpris ſont fondez, dit-il, ſur la raiſon.
Tous deux de ce propos ayant l'ame offenſée,
En penſant l'accuſer, approuvent ſa penſée.
Puis ce trompeur aveu confirme leurs meſpris;
Et renforce le trouble en leurs triſtes eſprits.

Ils

Ils ſouffrent deſormais auec trop de contrainte
De leurs yeux irritez l'inſupportable attainte ;
Et ces cœurs amoureux, accablez de douleur,
S'éloignent à regret, pour plaindre leur malheur.
Quelle voix rediroit, Princeſſe infortunée,
A quel excés d'ennuis tu fus abandonnée ?
Son infidele Amant, tant de ſermens trahis,
Son trop credule eſprit, l'exil de ſon païs,
Son Oncle furieux, & ſa pudeur bleſſée,
Dans vn amas confus roulent en ſa penſée.
Ah ! dit-elle en ſon ame, eſpoirs trop malheureux,
De mes courtes amours miniſtres dangereux,
Qui me diſiez qu'vn jour, par l'effort de mon zele,
Ie pourrois à mon Dieu gagner cét Infidele,
Pourquoy me celiez vous, quand je reçeûs ſa foy,
Qu'vn infidele à Dieu, le ſeroit bien à moy ?
Dieu, quels ſont les ſecrets de ta loy ſouveraine ?
Tu m'offris ton ſecours : d'où peut naiſtre ta haine?
Quoy, m'abandonnez vous, Anges heureux & ſaints,
Qui deviez en tous lieux ſeconder mes deſſeins ?
*Toy, qui luis dans le Ciel, divin * Areopage,*
Dont la voix m'incita d'ayder au grand ouvrage,
Quoy doncques, tes conſeils, au lieu d'vn tel bonheur,
M'ont portée à la honte, & non pas à l'honneur ?
Vous, remplis de ſçavoir, & feconds en miracles,
Prelats, dont j'ay cent fois conſulté les oracles,

* Saint Denis, Apoſtre de la France.

Sont-ce là ces grands biens, ces ſignes apparens
Des promeſſes du Ciel, dont vous m'eſtiez garens ?
Ie vous fiay mon cœur ; ie vous fiay ma vie.
Rendez moy la ſplendeur que vous m'avez rauie.
O ! celeſtes decrets, ordres du Tout-puiſſant,
Fus-je donc criminelle, en vous obeïſſant ?
Seigneur, doy-je touſiours eſprouver ta colere ?
Dés que j'ouvris les yeux, ie vis meurtrir mon Pere,
Mon ſang verſer mon ſang ; & depuis le berceau
I'ay ſupporté les yeux de noſtre fier bourreau.
Pour ſervir les autels, vn ſaint zele m'emporte :
Le Ciel me fait ſentir vne haine plus forte.
Il s'arme tout d'éclairs : il ſe fond en torrens :
Il m'offre des trompeurs, quand ie fuy des Tyrans.
Que feras-tu, Clotilde, amante miſerable
D'vn Prince autant ingrat, qu'il me parut aimable ?
Ah ! qui me fit choiſir ce traiſtre pour eſpoux ?
L'aſſaſſin de mon ſang m'eſtoit encor plus doux.
Alors ſon noble cœur, deteſtant les perfides,
Fit verſer à ſes yeux mille perles liquides.
Le deſeſpoir l'attaque ; & les airs ſont frapez
De ſes triſtes ſanglots, cent fois entrecoupez.
Vne honte cruelle à ſon ame s'attache ;
Et dans le bois prochain confuſe elle ſe cache.
Elle ſuccombe enfin ſous tant de maux preſſans.
Son regard s'affoiblit : elle perd tous les ſens.

Elle tombe ; & ſon corps, en ſon ſort déplorable,
Et d'herbes & de fleurs trouve vn lit favorable.
Son beau teint ſe ternit d'vne froide paſleur :
Les oyſeaux allentour ſe taiſent de douleur :
Les arbres fremiſſans plaignent ſon avanture ;
Et d'vn bruit douloureux l'eau prés d'elle en murmure.
Telle, apres mille cris vers la mer épandus,
Apres mille ſanglots, & mille pas perdus,
Sans vigueur & ſans voix tomba paſle & glacée,
Aux bords inhabitez Ariadne laiſſée.*
Et telle ſe paſma dans les bras de ſa ſœur,
Ayant en vain tenté la rage & la douceur,
Quand la nef du Troyen partit de ſon rivage,*
La Reyne qui baſtit les grands murs de Cartage.*

* En l'Iſle de Naxe ou Theſée la laiſſa.

* Enée.

* Didon.

CLOVIS,

LIVRE SECOND.

LE Prince d'autre-part, en ce
cruel malheur,
Eſt accablé d'ennuis, & ſaiſi
de douleur.
Aurele, par des mots pleins
d'innocente audace,
Penſant le conſoler, le pique
& l'embarraſſe;
Et d'vn cuiſant ſoucy chacun d'eux devoré,
De l'autre, en ſoûpirant, croit l'eſprit égaré.
Auberon voit l'effet de ſa ruſe traiſtreſſe;
Et par les belles mains de la jeune Princeſſe,
Leur preſente des fruits, dont le gouſt enchanté
Peut rendre à leur diſcours l'ordinaire clarté.

Le Roy, forçant ſon mal, feint vne ame raſſiſe;
Accepte les preſens; les gouſte avec franchiſe:
Mais ſon preſſant ennuy, qui ne peut s'alleger,
L'eſtouffe, le ſaiſit, & s'oppoſe au manger.
C'eſt aſſez toutefois que leur levre les touche.
Le nouveau charme eſteint le charme de leur bouche.
Il veut revoir ſa Reyne; & troublé de ſoucy,
Il ne peut la laiſſer, ny la chercher auſsi.
Son eſprit balancé ne ſçait ce qu'il doit faire.
Il craint, en la ſuivant, d'accroiſtre ſa colere.
Il tire à part Aurele; & veut qu'adroit & doux
Il ſçache d'elle, au moins, d'où luy naiſt ſon courroux
Contre vn Roy dont le Ciel ſçait la pure innocence;
Qui d'elle peut ſouffrir tout meſpris, toute offenſe.
L'Enchanteur void ſa peine; & feignant d'ignorer
L'injurieux tourment qu'il luy fait endurer,
Laiſſons la s'égarer, dit-il, dans ces prairies,
Où les eaux & les fleurs flatent ſes réveries.
Pour jamais l'vn de l'autre il veut les écarter:
Et par divers objets il pretend l'arreſter;
Déployer à ſes yeux ſa ſuperbe opulence;
Et luy faire admirer l'éclat de ſa puiſſance.
Ils retournent ſous l'arc d'vne porte à deux pans:
Puis d'vn degré de jaſpe ils montent les rampans.
L'œil paſſe en vn moment par vingt portes dorécs.
De mille vaſes d'or les chambres ſont parées,

De meubles ſomptueux, éclatans, & divers;
Et de cent raretez que produit l'Vnivers.
Mais vn pompeux amas de precieuſes armes,
Pour les yeux de Clovis, a les plus puiſſans charmes.
Grand Roy, dit Auberon, nous ſommes meſme ſang,
Iſſus de Clodion, ce vaillant Prince Franc.
Le ſage Roy du Mans, Rignimer fut ſon frere.
L'autre regne à Cambray, l'équitable Ranchaire.
S'il te naiſt vn deſir d'apprendre dans ces lieux
La ſource & les explois de nos braves Ayeux,
Vien voir de leurs beaux faits la memoire cherie;
Peinte ſur les lambris d'vne ample gallerie.
Vne porte d'airain s'ouvre alors en deux parts.
Le lieu vaſte reçoit les avides regards.
Vers le bout éloigné, que l'œil à peine acheve,
La voûte ſemble baſſe, & le pavé s'éleve.
Le lambris qui les ſuit vers vn but limité,
Diminuë à l'égal d'vn & d'autre coſté.
Là dans vn beau champ d'or l'orgueilleuſe Sculpture
Conteſte vn noble prix à la docte Peinture;
Et là ſemblent encor paroiſtre ſur les rangs,
Et combattre à l'envy les anceſtres des Francs.
Auberon hauſſe alors vne verge d'ebeine,
Pour fixer le regard qui vague ſe promeine;
Et ſur le premier quadre à leurs yeux preſenté,
Rend d'vn charme innocent le Monarque enchanté.

Icy, commence-t-il, eſt la priſe fameuſe
De cette * *ville antique, & noble, & malheureuſe,*
Que durant * *dix Eſtez la valeur deffendit;*
Et qu'en peu de momens vne * *fraude perdit.*
Voyez de quel tranſport Iunon ouvre les portes,
Rouge d'vn * *vieux courroux, aux* * *Argives cohortes.*
Et Pallas d'autre-part, ſur les Troyens ſurpris,
Vange de ſa beauté les ſenſibles meſpris.
Vulcan armé de feux, ſuit leur colere ardente,
Iettant cent tourbillons de flame petillante.
Là d'vn trident vangeur du * *parjure des Rois,*
Neptune rompt le mur qu'il baſtit autrefois:
Et Iupiter perdant le ſoin de ſa balance,
Laiſſe de leur fureur regner la violence.
Le grand Cheval triomphe; & la triſte cité
Par ſon propre malheur ſe remplit de clarté.
Là devant tous les Dieux l'inſolence domine:
Et paſſent pour vertus le meurtre & la rapine.
Icy ſont les vieillards des autels deſtachez:
Et là ſont les enfans aux meres arrachez.
Plus loin pleure vn amas de Troyennes captives.
Là courent en tremblant les bandes fugitives.
Mais de la pieté voyez les grands effets.
Vn * *Fils portant ſon* * *Pere, eſt courbé ſous le faix.*
VENVS, par cent deſtours, de la preſſe le tire;
Et conſole ſon cœur de l'eſpoir d'vn * *Empire.*

* Troye.
* Dix ans.
* Le cheval de bois.
* Pour vanger le mépris que Pâris avoit fait de ſa beauté.
* Les Grecs ſont appellez Argives.
* Laomedon Roy de Troye auoit promis à Neptune & à Apollon, vne recompenſe pour baſtir les murs de Troye, puis il ſe mocqua d'eux.
* Enée.
* Anchiſe.
* L'Italie.

Dans

Dans ce tableau ſuivant, la Ville fume encor.
*Cette Princeſſe en pleurs, eſt la * Veuve d'Hector,* * Andromaque.
Qui ſauve du fer Grec, dans vne peine amere,
*Le jeune Aſtyanax, ſous le tombeau du * Pere.* * Hector.
Plus loin ſa main conduit vn enfant ſupposé,
*Qu'elle laiſſe par force à * l'Ithaquois ruſé.* * Vlyſſe Roy d'Ithaque.
On void en meſme temps ſur ſon viſage peinte
La craintive douleur, & veritable, & feinte.
Salutaire artifice, & trompeur & pieux,
Nous te devons la vie, & nous & nos Ayeux.
L'inhumain aveuglé par ſa propre malice,
L'entraiſne, & le fait voir à la foule complice:
Et desja d'vne tour il l'a precipité,
Penſant perdre le ſang des Grecs ſi redouté.
Dans le quadre ſuivant, cet eſclaue fidele
Emporte Aſtyanax, ſe haſte plein de zele:
Et l'habile pinceau fait voir que dans ſon cœur
Regnent en meſme temps & la joye & la peur.
Plus loin, des Paphlagons la belle & triſte Reyne,
*Pleurant encor la mort de ſon cher * Pylemene,* * Roy de Paphlagonie qui fut tué par Achille.
Qui tomba ſous le fer d'Achille triomphant,
Reçoit le gage heureux, baiſe le noble Enfant,
L'offre à ſon fils Sicambre; & d'vne aſpre vangeance
Desja roule en ſon cœur la flateuſe eſperance.
Les Princes ſont dreſſez aux combas hazardeux,
Tous deux d'aage pareil, tirans leur ſang tous deux

De l'antique Agenor, pere du Roy Phinée,*
Dont la fille Olizone à Dardan fut donnée.
Le fils de Pylemene eut pour tige Agenor:
Et du sang de Dardan sortoit le fils d'Hector;
Qui redoutant les Grecs, dont la haine perfide
Du rejetton d'Hector croyoit estre homicide,
Avoit dés son printemps, sans éclat & sans rang,
Du nom de Francion couvert son noble sang.
Voyons l'autre peinture. Icy sont ramassées
Des Troyens fugitifs les troupes dispersées,
Qui rejoignent leur Roy, desja robuste & grand.
Sicambre son amy par la dextre le prend;
Luy fait voir trente nefs à la rade flotantes;
Sur le bord, vn monceau d'armes estincellantes:
Le necessaire amas & de vins & de blez;
Et les restes de Troye en vn tas assemblez.
Le Prince vers la mer tourne sa fiere teste,
Et d'vn nouveau climat medite la conqueste.
Les vns dans les esquifs & legers & nombreux,
Portent d'vn soin actif leurs biens sauvez des feux,
Vont & revont cent fois, & commettent aux ondes,
Pleins d'vn ardent espoir, leurs ames vagabondes.
Les taureaux, de festons sont ornez à l'écart,
Pour le grand sacrifice, augure du depart.
Le Prestre monstre en l'air vn bataillon de gruës,
Qui leur tracent la voye, en criant dans les nuës,

* Cette genealogie est dans Dictys Cretensis. liu. 3.

Qui volent de l'Aurore au repos du Soleil.
Francion des grands Dieux adore le conſeil.
Dans le ſuivant tableau, ſon fer tranche le cable.
*Sa voile s'abandonne au * Vulturne agreable.*
Sicambre ſur le bord redouble ſes adieux;
Luy tend les bras encore; & loin le ſuit des yeux.
Dé-ja le port s'éloigne, & les rives deſertes.
Les Troyens animez fendent les ondes vertes;
Se dreſſent d'vn accord ſur les longs avirons.
L'onde qui ſe rebelle, écume aux environs.
La proüe au front d'airain, des flots briſe l'audace;
Et la poupe en courant laiſſe vne longue trace.
Icy ſe void dépeint le dangereux abbord;
Et le Barbare armé pour deffendre le bord,
Où par ſept grands canaux d'vne embouchure large,
Le Danube orgueilleux dans l'Euxin ſe décharge.
Dé-ja le vaillant Roy de ſa nef s'eſt lancé;
Et ſa pique a dé-ja ce grand Chef renverſé,
Qui deteſte des Cieux l'ordonnance fatale;
Et mord en expirant la pouſſiere natale.
Les Troyens rougiſſans d'vn exemple ſi beau,
Preferent à la honte vn honneſte tombeau.
Les vns ſautent au bord, pleins d'vn ardent courage.
D'autres plus éloignez, s'élancent à la nage.
Mille barbares traits ſiflent de toutes parts.
On void voler aux nefs les cailloux & les dards.

* Vent qui vient de l'Orient, & propre pour venir de Paphlagonie en Europe par le Pont Euxin.

Pluſieurs trouvent dans l'eau la mort precipitée,
Avant que d'avoir joint la terre ſouhaitée.
Francion ſecouru frape, pourſuit, abbat;
Et la rive gagnée eſt le fruit du combat.
Voyez qu'il eſt modeſte au milieu de ſa gloire.
Il ſemble moins que tous émeû de ſa victoire.
Voicy la neuve Troye eſtablie en ce bord.
Voyez ces amples murs, ces ponts, ce large port.
Voyez ces grandes tours non encore achevées;
Et ces autres dé-ja dans les airs élevées.
Là le maiſtre Architecte, en frençant le ſourcy,
D'vn temple à cent piliers monſtre vn plan racourcy.
Dans le meſme rouleau, monte en lignes tracées,
Le pourpris exhauſſé, les colonnes dreſſées,
Et la voûte, & le dome au front audacieux,
Portant ſuperbement ſa pointe dans les Cieux.
La ſcie aux dents d'acier, long ſuplice des arbres,
Icy tranche vn grand cheſne, & là coupe les marbres.
Là ſe taille la pierre, icy fume la chaux.
Là ſont dreſſez en l'air les hardis échaffaux.
Icy ſe perd aux yeux l'orgueilleuſe machine,
Haute ſur les palais, & des aſtres voiſine.
Là monte vn marbre lourd, ſur la teſte pendant.
Le noble Francion haſte l'ouvrage ardent:
Et fondant la Cité, qui tient lieu de patrie,
Du nom du Prince amy, la nomme Sicambrie.

Leurs braves deſcendans, par leurs faits renommez,
Et Sicambres & Francs depuis furent nommez;
Et bornerent long-temps, par leurs fortes limites,
Et l'Eſtat des Romains, & les courſes des Scythes.
Par cent & cent combas, par dix ſiecles entiers,
Le Franc fut la barriere à deux peuples guerriers.
Mais il devient nombreux malgré ces longues guerres;
Et la foule moins riche aſpire à d'autres terres.
Sunnon, Prince des Francs, conſulte icy les Dieux.
L'Oracle luy reſpond : abandonnez ces lieux.
Aſſez, nobles François, voſtre vaillance rare
A couvert les Romains des aſſauts du Barbare.
Les Dieux ſont irritez; & de cent Empereurs
Sur Rome vont punir l'orgueil & les fureurs.
Evitez ces torrens de Scythes & de Getes,
Par qui le Ciel rendra leurs Provinces ſujetes.
Aſſez, ſuperbe Rome, ont regné tes deſtins.
François, laiſſez perir l'Empire des Latins.
Des peuples qui de Rome étouferont la gloire,
*Les Dieux à vos * Neveux reſervent la victoire.*
Sunnon tourne ſon camp vers les rudes Germains,
Que n'avoient peû jamais aſſervir les Romains.
Dans ces quatre tableaux, eſt le ſanglant paſſage
Des bouches du Danube au Baltique rivage.
Et l'on y void les Francs, d'vn peuple furieux
Tousjours environnez, tousjours victorieux.

* Meroüée & Clovis, qui vainquirent les Huns & les Gots.

Vne troupe en paſſant, de ſon corps deſvnie,
S'arreſte, & de ſon nom forme la Franconie.
Le reſte aimant à vivre en vn ſejour marin,
Monte où dans l'Ocean ſe dégorge le Rhein.
Voyez dans ce tableau les brulans ſacrifices
Que les Francs réjoüis rendent aux Dieux propices.
Les taureaux égorgez verſent le ſang fumeux.
Le Pontife connoiſt le ſuccés de leurs vœux;
Et desja leur promet, conſultant les entrailles,
Vn Empire plus noble, acquis par cent batailles.
Icy l'Ouvrier a peint Marcomir le vaillant,
Qui pouſſant des François le courage boüillant,
Digne de ſes Ayeux, pres des murs de Mayence,
De l'Empereur Maxime attaque la puiſſance:
Abbat le fier orgueil des fortes Legions:
S'ouvre vn large paſſage à d'autres regions:
Emporte en peu de mois, d'vne ardeur valeureuſe,
Les païs enfermez du Rhein & de la Meuſe;
Et de l'Eſtat promis par la fatalité,
Ouvre enfin la barriere à ſa poſterité.
Le ſage PHARAMOND dans cette autre peinture,
Dicte d'heureuſes * *loix à ſa race future:*
Et fondant leur grandeur ſur la force des Rois,
Bannit le ſexe doux du ſceptre des François.
Sous ſes Chefs aguerris la jeuneſſe s'appreſte,
Qui va de l'ample Gaule entamer la conqueſte;

* Les loix ſaliques.

Et par ſa vive ardeur tout peril ſurmontant,
Dompter Treves l'antique, & le Liege inconſtant.
Voicy ce CLODION, de nos peres la ſouche.
*Voyez ces * longs cheveux, cet œil noble & farouche.*
Il anime vn aſſaut ; & de ſes beliers durs
Renverſe de Cambray les redoutables murs.
Il conquit par des faits de memoire immortelle,
Et les bords de la Somme, & ceux de la Moſelle,
Et la vaſte Champagne, où pour loger le Franc,
Et pour renouveller la gloire de ſon ſang,
Dans les fertiles champs où la Seine tournoye,
Il baſtit les grands murs d'vne ſeconde Troye.
Meroüée & Flambert, ſes deux illuſtres fils,
Partagerent les champs des peuples déconfis.
Flambert nomma la Flandre, où ſa race domine.
L'aiſné fut ton ayeul, l'autre eſt mon origine.
Voyez ces deux tableaux, d'vn labeur excellent :
L'vn de l'horrible nuit, l'autre du jour ſanglant,
*Où ſe vid, par l'effort du brave * MEROVEE,*
D'Attila l'orgueilleux la puiſſance échoüée.
Voyez de quelle ardeur Francs, Viſigots, Romains,
Heurtent Huns, Oſtrogots, Gepides, & Germains.
Mais du choc de la nuit d'effroyable memoire,
Les François eurent ſeuls la fortune & la gloire.
Voyez l'amas confus d'hommes & de chevaux,
Que moiſſonne la Mort, de ſa tranchante faux.

* Il fut ſurnommé le Cheuelu.

* Meroüée joint à Etius Chef des Romains, & à Thierry Roy des Viſigots, défit Attila.

La preſſe eſteint Thierry le valeureux Monarque.
La vertu dans ce trouble à peine ſe remarque.
Voila ſous CHILDERIC *les François aguerris,*
Qui ſurmontent d'aſſaut les ramparts de Paris,
Paris, jadis connu ſous le nom de Lutece.
Mais ce Prince, joignant l'amour à ſa proüeſſe,
*Luy fit porter le nom de * l'vn de ſes Ayeux,*
Qui brula comme luy de feux audacieux.
Voy cette ample Cite, de qui l'aſsiete aſpire
A l'honneur de ſervir de trône à ton Empire.
Icy le Peintre exact, de la Seine au long cours
A peint dans ces beaux champs les tortueux deſtours.
Le fleuve, en les baignant, lentement ſe promeine,
Les baiſe, les rebaiſe, & les quitte avec peine.
Childeric, en ce quadre, aux peuples eſtrangers
Ravit les murs conquis d'Orleans & d'Angers.
Voyez dans le lointain, ſur les ſanglantes rives,
Des orgueilleux Saxons les troupes fugitives:
Et que les coups legers d'vn labeur delicat,
Ont peint en peu d'eſpace vn horrible combat.
Dans ces quadres reſtans, encor vuides d'hiſtoires,
Magnanime Clovis, ſe peindront tes victoires;
Si d'vn ſolide eſprit, tousjours ſage & pieux,
Tu gardes ſainterment le culte des grands Dieux,
Qui par vn ſi long cours d'vne faveur conſtante,
Ont comblé de grandeurs noſtre race vaillante.

* Paris, fils de Priam qui ravit Helene.

Les

Les noms de tant d'Ayeux, leur ſort, & leur valeur,
Avoient du grand Clovis endormy la douleur.
Vne force muëtte, emprainte dans l'ouvrage,
De piquans aiguillons animoit ſon courage:
Et desja ſon eſprit, jaloux de leurs grands faits,
Penſe à les ſurpaſſer dans ſes vaſtes ſouhaits.
Mais Clotilde en ſon cœur tousjours regne puiſſante.
Rien ne charme ſon mal: il réve, il ſe tourmente
D'eſtre long-temps loing d'elle en ces lieux écartez.
Il n'oſe auſſi paroiſtre à ſes yeux irritez.
Auberon void ſon ame en ces penſers flotante;
Veut que dans ce moment ſa richeſſe le tente;
Et conduiſant ſes pas par d'obliques deſtours,
Luy montre ſes treſors cachez dans quatre tours:
Fait briller à ſes yeux, d'vne prudente adreſſe,
Parmy l'éclat de l'or, l'éclat de la Princeſſe;
Et ſe jugeant puiſſant par ce double ſecours,
Taſche à vaincre Clovis, & luy tient ce diſcours.
Grand eſpoir des François, & leur gloire future,
Tu vois que pour moy ſeul ſemble agir la Nature:
Qu'elle ſuit mes deſirs; & fait tous ſes efforts
Pour enrichir ces lieux de ſes plus beaux treſors.
Apprens que ſi tu joins ma fortune à la tienne,
Il faut qu'en peu de temps l'Vnivers t'appartienne.
Mais à noſtre ſeul ſang cét honneur eſt promis.
Ne meſle point ta race au ſang des Ennemis.

Prens ma fille & mes biens : ta vertu te les donne.
Le Ciel, du Monde entier t'accorde la couronne.
Le Prince de cette offre & ſurpris & confus,
N'oſe faire éclater vn ſenſible refus.
Albione rougit, tient la paupiere baſſe.
(Et le rouge & la honte augmenterent ſa grace)
Forme des vœux ſecrets dans ſon douteux ſoucy;
Puis entend que Clovis ſage reſpond ainſi.
Vn rigoureux ennuy, qui me preſſe & m'accable,
Me rend d'amour, d'eſpoir, de conſeil incapable.
La Princeſſe merite vn cœur franc de malheurs;
Et ne veut pas regner où regnent les douleurs.
Ceux qui ſont refuſez, & celuy qui refuſe,
Sentent tous ſur leur front vne rougeur confuſe.
Auberon, d'vn œil feint couvre vn aſpre courroux.
Albione en ſon cœur ſent vn dépit jaloux:
Et le Roy, dont l'amour tant d'embuſches ſurmonte,
Les remplit à regret de colere & de honte.
Dans l'honneſte refus, l'Enchanteur connoiſſant
Que ſon feu pour Clotilde eſt encore puiſſant:
Que pour elle ſans ceſſe en ſecret il ſoûpire:
Qu'il reſiſte pour elle à l'eſpoir d'vn Empire:
Luy faſcine la veuë; & ſur le prochain mont,
En armes luy fait voir le Prince Sigiſmond,
Fils du fier Gondebaut, enlevant la Princeſſe,
Qui contente le ſuit, l'embraſſe & le careſſe.

Clovis de cette veuë émeû, rouge, & ſurpris,
De colere, d'amour, & jalouſie eſpris,
Laiſſe Auberon, deſcend, & court remply de rage,
Meditant la vangeance en ſon ardent courage:
Trouve Aurele en la court, dont les triſtes regards,
Et les pas empreſſez errent de toutes parts.
Par les bois, par les prez, dit-il, je l'ay cherchée:
Mais ſans doute à ma veuë vn Demon l'a cachée.
Ah! ne la cherche plus: on l'enleve à mes yeux,
Reſpond le Prince émeû: Mais ſortons de ces lieux.
Suivons ce raviſſeur, dont l'ame fiere & vaine
Pretend impunément triompher de ma peine.
Comme dans les vallons du ſolitaire Atlas,
La Lionne, au retour de ſon ſanglant repas,
Void ſon fan que dérobe vne brigade More;
Desja par le deſir dans ſon cœur les devore:
Vole au mépris du nombre, & des traits, & des dards:
Les attaque de loin du feu de ſes regards:
D'vn fier rugiſſement en fureur les menace;
Et s'irrite en courant pour punir leur audace.
Tel ſur ſon grand courſier le Prince s'eſt lancé.
Il laiſſe le Palais; il court à chef baiſſé.
Ses talons du cheval animent la viſteſſe.
Son favory le ſuit, accablé de triſteſſe.
Tous deux cherchent les pas de ces fantoſmes vains;
Battent vn lieu cent fois, & vaguent incertains.

Clovis perdant l'eſpoir arreſte enfin ſa courſe,
Alors qu'à ſes regards, pres d'vne pure ſource,
Sur le bord d'vn ruiſſeau de freſnes ombragé,
Vne Nymphe paroiſt, dont le bras engagé
Souſtient le noble faix de ſa teſte ſuperbe,
Et dont l'aimable corps mollement preſſe l'herbe.
Vn doux vent fait voler ſes plus libres cheveux.
Ses beaux pieds ſont ſerrez d'vn coturne à cent nœuds.
Son eſpieu ſur les fleurs prés d'elle ſe repoſe.
Sa fierté ſe dément par ſa bouche de roſe.
Trois Nymphes à l'écart, le carquois ſur le dos,
Sur la rive plus baſſe imitent ſon repos.
De chiens, chacune tient vne leſſe vaillante.
L'vn dort, l'autre s'eſtend, l'autre boit l'eau coulante.
Vn ſanglier aux longs poils, aux écumeuſes dents,
Semble dormir en paix prés des limiers ardents:
Mais la rougeur du ſang qui ſoüille la verdure,
Fait reconnoiſtre aſſez ſa funeſte avanture.
Telle eſt peinte Diane, alors qu'en ſon repos,
Sous les cheſnes fueillus des foreſts de Delos,
Apres ſes doux travaux, ſur l'herbe elle reſpire;
Et levant ſon beau chef, l'abandonne au Zephire.
Là ſont chevreüils, chiẽs, cerfs, & des Nymphes les chœurs,
Peſle-meſle couchez, & vaincus, & vainqueurs.
Clovis, en ſurmontant ſa profonde triſteſſe,
Qui que tu ſois, dit-il, ſoit Nymphe, ſoit Deeſſe,

Favorable aux mortels de douleur conſumez,
N'as-tu point veû courir dix Bourguignons armez?
Elle dreſſe ſon chef, d'vne façon hautaine.
Sur le noble Guerrier ſon regard ſe promeine.
Puis elle abbaiſſe l'œil, ſe leve avec froideur;
Se tient muëtte vn temps, d'orgueil ou de pudeur.
A peine pour ces mots ſes levres ſont ouvertes:
Nul paſſant n'a paru dans ces foreſts deſertes.
Puis elle ſe deſtourne, avare de ſa voix.
Dédaigneuſe elle laiſſe & Clovis, & le bois:
S'en va d'vn ferme pas, & ſa ſuite apres elle.
Le Roy triſte & confus demeure avec Aurele,
Abandonné d'eſpoir, de conſeil, de ſecours,
Du fruit de ſes travaux, du prix de ſes amours.
Il retourne aux vallons: il court toute la plaine:
Et des chevaux ardens il prodigue la peine:
Interroge paſſans, bergers, & laboureurs.
Puis tout eſpoir le quitte, & fait place aux fureurs.
La vangeance luy reſte; & ſon ame enflammée
Luy fait tourner enfin les pas vers ſon armée,
Qu'à Langres il laiſſa, quand de deux Rois vainqueur,
Et vaincu par l'amour qui bruloit dans ſon cœur,
Pour contenter ſes yeux, il vola juſqu'au Rhône.
Il cherche vn bois eſpais, aux rives de la Saône,
*Où d'vn pont & du fleuve * vn grand bourg eſt nommé.*
Là dans vn creux vallon, de buiſſons enfermé,

* Pont ſur Saône.

L'attend vn de ſes Chefs, & ſa troupe ſecrete,
Qui devoit au retour aſſeurer ſa retraite.
Cependant Albione, amante ſans amant,
Malgré ſon fier dépit, cheriſſant ſon tourment,
Void que ce Roy qu'elle ayme, en vn peril s'engage,
Où le nombre inégal doit dompter ſon courage.
Elle court en ſa chambre ; & pour le ſecourir,
S'arme, & dans ce danger fait gloire de mourir.
Ses armes eſtoient d'or à bandes argentées.
Sur ſon caſque flotoient cent plumes agitées.
Desja ſur vn courſier elle monte d'vn ſaut:
Desja dans les foreſts medite vn fier aſſaut ;
Des deux ardens Guerriers bat & rebat les traces,
Et les ſentiers connus par ſes frequentes chaſſes.
Puis à ſes yeux paroiſt la Princeſſe Yoland,
Qui deſcendoit des monts, d'vn pas ſuperbe & lent,
De levriers heletans, & de Nymphes ſuivie ;
Et du plaiſir des bois pour ce jour aſſouvie.
Ma ſœur, dit Yoland, quel danger, quel ſoucy,
T'oblige d'eſtre armée, & de courir ainſi?
Albione rougit ; & ſa rougeur confeſſe
Qu'vne honte eſt meſlée à l'ennuy qui la preſſe.
Elle n'oſe parler d'vn Prince qui la fuit.
Elle n'oſe parler d'vn Prince qu'elle ſuit.
Toutefois elle avouë à ſa ſœur bien aimée,
Que Clovis par ces monts ſuit vne troupe armée,

Sur eux voulant vanger vn rapt injurieux:
Qu'elle alloit au ſecours d'vn Roy ſi glorieux.
N'agueres, dit ſa ſœur, j'ay veû ce Prince illuſtre:
Au moins vn qui n'attaint que ſon cinquieſme luſtre,
D'vn port ſuperbe & doux, d'vn auguſte regard,
Et qui preſſe vn courſier à poil de leopard.
Il court, & des brigands il a perdu la piſte.
C'eſt luy, dit Albione & rougiſſante & triſte.
Lors vn nuage eſpais s'approche de leur yeux,
(Du magique ſçavoir effect prodigieux)
Volant à fleur de terre, ainſi que ſur les ondes
S'éleve vne vapeur qui s'enfle à boſſes rondes,
Lors que l'Aſtre du jour, par l'ardeur de ſes rais,
Tire l'humeur d'vn fleuve, & la boit à longs traits.
Le nuage rouloit d'vne courſe legere.
Il s'ouvre; & l'Enchanteur, d'vn viſage ſevere,
Paroiſt prés d'Albione, & par vn feint courroux,
Luy dit; je ſuy vos pas, ma fille, où courez-vous?
I'approuve voſtre amour, & bláme voſtre fuite,
Sans moy, ſans mes conſeils, ſans compagne & ſans ſuite.
La Princeſſe rougit; baiſſe l'œil & le front;
Et ſa guerriere audace à ces mots ſe confond.
Sa ſœur, pour ſon ſecours, prend ainſi la parole.
Eſt-ce là ce grand Roy dont par tout le bruit vole?
Ie brule du deſir d'apprendre ſes explois;
Et quels peuples ſa force a rangez ſous ſes loix;

Et de ſçauoir encor le ſort de ſes Anceſtres ;
Quel ſuccés de la Seine enfin les rendit maiſtres ;
Les plus rares combats de ces grands Conquerans ;
De voſtre ſang la ſource, & de vos differends.
Le Prince qui ne tend qu'à les remplir de flames,
S'accorde à contenter leurs curieuſes ames ;
Et promet de leur dire, avant la fin du jour,
De merveilleux effets & de guerre & d'amour.

CLOVIS,

LIVRE TROISIESME.

LES troupes des François, du Rhein victorieuſes,
Attendoient leur grand Roy, riches & glorieuſes,
Où la Meuſe & la Marne, encor foibles ruiſſeaux,
Humectent les vallons, de leurs naiſſantes eaux.
Et dé-ja paroiſſoit la brigade avancée,
Sur la rive d'vn bois par le Prince laiſſée,
Dont le Chef languiſſoit d'impatiens ſoucys,
Liſois, ſource du ſang des grands Montmorancys.
Liſois qui reſpandit ſur ſon illuſtre race,
Sa vertu, ſa beauté, l'eſprit, la belle audace,
Et la boüillante ardeur de courir aux explois,
Et d'immoler ſa vie à l'honneur de ſes Rois.
Des regards de Clovis la bande ranimée,
Va rejoindre avec luy ſa triomphante armée;

Dont ſoudain les clairons, les cris retentiſſans,
Les fifres, les tambours, les chevaux banniſſans,
Semblent, comme à l'envy, donner au grand Monarque
Et de joye & d'amour vne fidele marque.
Pour embraſſer ſes Chefs, le Prince s'arreſtant,
Feint, malgré ſes ennuis, vn viſage content:
Puis avant que la nuit couvre tout de ſon ombre,
De ſes troupes veut voir & l'eſtat & le nombre.
D'abord le digne fils du fameux Guyemans,
Genobalde ſuivy de ſix forts regimens,
Tous Cheualiers François, d'intrepide vaillance,
Baiſſe devant ſon Maiſtre & la teſte & la lance.
Son barbe au ſouple corps ſemble auſſi ſe baiſſer:
Puis à bonds rebattus on le void s'avancer.
Et du brillant acier ſes troupes lumineuſes,
Foulent apres ſes pas les plaines ſablonneuſes.
Ricarede, Arembert, Berulfe encore vain
D'avoir ſeul oſé rompre vn bataillon Romain,
Vlde, Adolfe, & Voltrade aux forces redoutées,
Menoient dans les combas ces bandes indomptées.
Les lances, en marchant, font vn flotant amas;
Comme ſi ſur les eaux voguoient ſix mille maſts.
A tous pend de l'arçon, à leur mode guerriere,
Et la hache tranchante, & la maſſe meurtriere.
Le valeureux Liſois, de plumes ombragé,
Sur vn Tartare blanc à taches d'orangé,

En monſtrant vn viſage & fier & plein de charmes,
Conduit ſix eſcadrons d'invincibles gendarmes,
Dont les Chefs courageux, Siſulfe, & Gondoland,
L'vn à l'autre en hauts faits à l'envy s'égalant,
Et Varoc & Guerpin, deux lions à la guerre,
Euſſent ſeuls affronté tous les Rois de la Terre :
Avec les deux Iumeaux, beaux entre tous les Francs,
Vandalmar & Valdon, que dans les meſmes flancs,
Nature en ſe joüant forma de traits ſemblables,
Egalement vaillans, également aimables.
Puis vn Prince parut ſur vn cheval Danois,
Sigiſbert tout brillant de l'or de ſon harnois,
*Chef des forts Vbiens, choiſis dans * Agrippine,* * Cologne.
Et des fiers habitans de la Meuſe voiſine,
Aux corcelets polis, aux caſques flamboyans,
Sur de larges rouſſins, à longs crins ondoyans.
Son pere fut Auſbert, Roy de françoiſe race :
Et ſon fils Cloderic, plein d'vne jeune audace,
Dans vn ſuperbe éclat marchoit à ſon coſté,
Faiſant bondir ſous luy ſon cheval indompté.
Ces deux Princes guerriers, à leur ſang favorables,
Avoient joint à Clovis leurs troupes ſecourables.
Lors paſſent en baiſſant leurs chefs & leurs eſcus,
Les Rois qu'aux bords du Rhein n'aguere il a vaincus,
Marcoveſe & Mammol, maintenant tributaires,
Qui menoient ſous le Franc leurs bandes volontaires,

Les reſtes du combat, les ſoldats genereux,
Contens d'eſtre conduits par vn Chef plus heureux.
En ſuite ſe monſtra le magnanime Aurele,
Sous des armes d'azur, ſur vn barbe yſabelle,
A crins noirs & friſez, à pas fermes & lents,
Par fois interrompus par de legers élans.
On void dans ſes regards, dans ſa grave aſſeurance,
Briller en meſme temps ſon cœur & ſa prudence,
Et le ſecret couvert, & la conſtante foy,
Qui font priſer en luy l'heureux choix de ſon Roy.
Il conduit les Gaulois, dont les troupes vaillantes
Sont au joug des François ſoumiſes, & contentes.
Ces guerriers ſous huit Chefs marchoient dans les combas.
Le courageux Albert forma ſon bel amas,
De cinq cens Cheualiers, dans ſa chere patrie,
Nourrice des troupeaux, la feconde Neuſtrie.*
Vers les bords de la Somme Amalgar fit ſon choix,*
De gendarmes hardis, d'vn cœur franc & courtois.*
Herpon leva ſa troupe entre l'Oiſe & la Seine ;
Y meſlant les débris de la force Romaine.
Zaban choiſit les ſiens dans les fertiles champs
De la Beauſſe alterée, où mille ſocs tranchans
Fendent les longs guerets, ſans qu'arbre ny fontaine
Des laboureurs laſſez y ſoulage la peine.
Eufron fit ſa levée où le Loir fait ſon cours,
Et dans les gras païs & d'Angers & de Tours.

* Normandie.
* Picardie.
* Ce ſont les qualitez ordinaires des Picards.

Rodan eut ceux qu'enfante Auxerre la vineuſe :
Albin, ceux que produit la Sologne areneuſe :
Enfin Sigalde eut ceux qui furent aſſemblez
Dans la vaſte Champagne, où croiſſent tant de blez :
Et deſlors tous les Chefs de ces troupes vaillantes
*Signaloient * d'vne Croix leurs bannieres volantes.*
Mais quelle bande ſuit ? avec quels ornemens
Dois-je exprimer l'éclat des fideles Amans ?
Cinquante Chevaliers, & cinquante Guerrieres,
Preſque d'âge pareil, de beautez ſingulieres,
Couple à couple marchoient, armez de pur argent,
D'vn blanc pennache épars leurs timbres ombrageant :
Tous ſur de blancs genets que fit naiſtre l'Eſpagne.
Chaque Amant admiroit ſon aimable compagne.
L'argent brilloit par tout ſur leurs caparaſſons.
Chaque couple, à l'égal ferme ſur les arçons,
D'argent portoit auſſi la caſaque brodée,
Iointe à leurs ſouples corps, & d'hermine bordée.
Tous dans leurs purs deſirs également heureux,
Suivoient à rangs égaux les deux Chefs valeureux,
L'invincible Aigoland, & la vaillante Argine :
Et voicy de leurs vœux la loüable origine.
Quand les Francs, ennemis d'vn pareſſeux repos,
Du Rhein, leur borne antique, eurent paſſé les flots,
Pour chercher dans la Gaule vn Ciel plus favorable,
Et fonder vn Empire, ample, heureux & durable,

*La pluſpart des Gaulois eſtoient déja Chreſtiens.

Maints Amans combatus de la fureur de Mars,
Et du feu dont le charme attachoit leurs regards
Prés des rares beautez de leurs cœurs adorées,
Sentoient de mille ennuis leurs ames devorées.
Leurs Amantes, pour plaire à cette double ardeur,
Voulant de leur courage égaler la grandeur,
Iurerent de les ſuivre ; & cinquante Amazones,
Dignes pour leur valeur d'immortelles couronnes,
Avec cinquante Amans, au meſpris des dangers,
Paſſerent d'vn accord aux climas eſtrangers.
Pour monſtrer que l'honneur leur audace authoriſe,
Et que la vertu ſeule anime l'entrepriſe,
D'vn beau coulpe d'Amans il firent l'heureux choix,
Pour obſerver ſous eux ces innocentes loix.
Deux fois devoient aux champs choir les javelles blondes,
Et deux fois l'Aquilon devoit durcir les ondes,
Avant que nul parvint au nuptial bon-heur,
Apres mille beaux faits de courage & d'honneur.
Alors chacun donnoit ſon ſuffrage equitable ;
Et les Chefs prononçoient leur arreſt redoutable.
L'Amant prés de l'Amante alloit dans les combas ;
Et cherchoit ſa loüange au hazard du trépas.
Les bleſſures d'vn ſeul à tous eſtoient ſenſibles.
L'amour & l'amitié les rendoient invincibles.
Celuy de qui l'honneur ſeroit jamais terny,
De la troupe à l'inſtant devoit eſtre banny:

*Mais depuis * cent moiſſons, tous d'vn noble courage,*
Se maintindrent toûjours francs d'vn ſi grand outrage.
Si l'Hymen aſſembloit deux fideles Amans,
Parvenus par la gloire à leurs contentemens,
Ils quittoient la brigade ; & ſoudain en leur place
Deux Amans s'enrolloient de chaſte & noble race.
Aux Chefs la ſeule mort oſtoit la dignité,
Qui ſe voüans d'accord à la Virginité,
Preferoient les douceurs de cet aimable Empire,
Aux licites plaiſirs ou tout amour aſpire.
Ainſi la belle Argine, & ſon cher Aigoland,
A leur conſtante ardeur leur courage égalant,
*Tous deux n'ayant encore attaint * trente Decembres,*
Tous deux du ſang royal des antiques Sicambres,
De ſageſſe & d'honneur deux modeles parfaits,
Eclatans en beauté, celebres par leurs faits,
Menoient la troupe vierge, & valeureuſe, & belle,
Qui fait voler long-temps les regards apres elle.
Telle apres que l'Hymen à ſon joug eut ſoûmis
*Deux genereux * Amans, autrefois ennemis,*
Combatoit le Centaure en faveur du Lapithe,
La troupe de Theſée, & celle d'Hippolite.
Puis Leubaſte paroiſt, grand Eſcuyer du Roy.
Sur vn Sarde il conduit cent pages ſous ſa loy ;
Tous ſur de grands courſiers, en caſaque incarnate,
Sur qui d'or & d'argent la broderie éclate.

*C'eſt à dire, cent ans.

* Pour dire, trente ans.

* Theſée vainquit Hippolite Reyne des Amazones, & l'épouſa: il ſecourut les Lapithes qui avoient la guerre contre les Centaures.

Enfin paſſent de rang deux cens jeunes Guerriers,
Nobles, d'vn fier regard, pompeux, avanturiers,
Qui ſans ſuivre ny Chef, ny guidon, ny cohorte,
Fondent dans les combas où la fureur les porte :
Tels que jeunes lions, terribles aux troupeaux,
Qui ſeuls oſent ſans peur attaquer cent taureaux :
Tous, preſts d'ouvrir les rangs, de monter aux murailles;
Et toûjours prés du Roy dans le fort des batailles.
Ces eſcadrons rangez, dé-ja couvrent les champs.
Et l'on void les pietons vers le Prince marchans.
Arbogaſte portant ſa longue javeline,
Seul devant ſes ſoldats d'vn pas grave chemine.
Ce Chef, d'vn grand Ayeul tiroit ſon noble ſang,
*D'Arbogaſte, ce fier, cet * invincible Franc,*
*Qui durant deux Soleils, ſous * l'Alpine Aquilée,*
Combattit d'vn Ceſar la puiſſance ébranlée :
Enfin rouge & fumeux d'avoir trempé ſes mains
Dans le genereux ſang des Goths & des Romains,
Ne ceda qu'à Dieu ſeul, qui contre ſon courage,
Des tempeſtes arma l'impetueuſe rage.
Le piquant ſouvenir de l'antique grandeur,
Reſpand ſur ſon viſage vne ſuperbe ardeur.
Il conduit des François la Phalange preſſée,
Eclatante d'acier, de piques heriſſée,
Qui croiſant les longs bois, l'vn par l'autre affermis,
Eſtoit impenetrable aux efforts ennemis :

* Arbogaſte Franc & payẽ devint puiſſãt dans l'Empire Romain, fit tuer le jeune Valentinian, Puis combattit Theodoſe & les Goths duràt deux jours; & eſtãt preſt de vaincre, Dieu, à la priere de Theodoſe envoya des vents, des plûyes & des foudres contre les troupes d'Arbogaſte, qui les rompirent, & il ſe tua.

* La bataille ſe dõna prés d'Aquilée, ville au pied des Alpes.

Fiere

Fiere du vieil orgueil d'vne conſtante gloire,
Tousjours à ſes drapeaux attachant la victoire.
Le vaillant Marcomir, en vn riche appareil,
De ſix mille François commande vn corps pareil,
Qui hardis imitoient dans leur verte jeuneſſe,
De la vieille Phalange & la force & l'addreſſe.
Ce Prince genereux ſe vantoit d'eſtre iſſu
D'vn fils de Marcomir, dans Mayence conceû,
Au flanc noble & captif d'vne belle Romaine,
Quand des Francs iuſqu'au Meyn il pouſſa le domaine.
Elbinge & Belſonac, dans les armes nourris,
Menoient deux Regimens de Gaulois aguerris,
Qui de l'arc dés l'enfance avoient appris l'vſage;
Et de traits aux combas répandoient vn orage.
Auſtrin conduit le Tongre, affranchy du danger
De ſe voir aſſervy ſous vn joug eſtranger.
Didier menoit le Marſe, armé de hallebarde,
Et d'vn long coutelas à la peſante garde.
Amalon conduiſoit le Bructere aux grands corps,
Propre dans les combas à deux ſortes d'efforts:
Soit à porter de pres des bleſſures profondes,
Soit à roüer de loin les dangereuſes frondes.
Et le Prince Arderic, au viſage aſſeuré,
Neveu de Sigiſbert, en corcelet doré,
La pertuiſane en main, à pendillantes houpes,
Menoit des Vbiens les courageuſes troupes,

Tous à fer remparez, & de peaux recouverts,
Contre l'effort de Mars, & l'assaut des hyvers.
Tout se range & s'arreste ; & les pelouses vertes
D'vne moisson ferrée à l'instant sont couvertes.
Le Monarque en son cœur sent de charmans plaisirs,
Voyant l'amas guerrier, qui prompt à ses desirs,
Peut soulager l'ennuy dont sans cesse il soupire,
Et du vaste Vnivers luy conquerir l'Empire.
Aux vns d'vne loüange il hausse la fierté.
Vn seul mot vaut vn sceptre à leur cœur indompté.
D'vne honte il punit les armes negligées.
Content il void l'orgueil de ses troupes rangées.
Il les tourne, il les change, en bataillons divers.
Puis voyant que la nuit vient obscurcir les airs,
Du martial plaisir à regret il s'arrache.
L'élite de ses Chefs autour de luy s'attache,
Le presse, & le conduit dans le royal sejour.
Vn tourbillon poudreux ayde à noircir le jour.
Le reste file en ordre, en marches differentes.
Puis chacun se separe, & s'enferme en ses tentes.
Lors cessent tant de bruits de tambours, de clairons.
Le silence & la nuit regnent aux environs.
Le Ciel sembloit dormir, & tout ce qu'il enserre,
Et les feüilles des bois, & les eaux, & la terre.
Des oyseaux émaillez, des troupeaux innocens,
Le paisible sommeil occupoit tous les sens ;

Et par ſon charme doux, dans les ames humaines
Faiſoit dormir auſſi les ſoucis & les peines.
Mais les yeux de Clovis ne trouvent nul repos.
De Clotilde, ſon cœur repete les propos.
De Sigiſmond, l'audace en ſon cœur eſt gravée.
A toute heure il revoit ſa Princeſſe enlevée.
De honte, de courroux, de vangeance brulant,
Il veut porter la guerre au Rival inſolent;
Et croit, ſi ſon amour ne ſe peut ſatisfaire,
Qu'il pourra pour le moins aſſouvir ſa colere.
L'Aurore enfin chaſſa les eſtoiles des Cieux,
Sans chaſſer de Clovis les ſoucis ennuyeux.
Aurele qui connoiſt le mal qui le réveille,
S'approche de ſon lit, & prudent luy conſeille,
Pour oſter tout ombrage à tous les autres Rois,
Et donner vn pretexte aux armes des François,
De preſſer Gondebaut, dont l'ame eſt ſi couverte,
Faiſant de la Princeſſe vne demande ouverte.
Si Clotilde, dit-il, a rompu ſes ſermens,
Si Sigiſmond s'oppoſe à tes contentemens,
Si Gondebaut a peur de joindre à ton courage
Celle dont il ravit le pere & l'heritage,
Sur l'injuſte refus, tu peux te ſoulager,
Ravager ſes Eſtats, le vaincre, & te vanger.
Malgré le prompt dépit, la raiſon perſuade.
Aurele eſt deſtiné pour l'illuſtre ambaſſade,

Et le vaillant Liſois, ſon amy vertueux.
Chacun d'eux à l'envy dreſſe vn train ſomptueux,
Pour porter dans Vienne vne ſuperbe marque
Du rang & des grandeurs de leur puiſſant Monarque.
Tandis que de leur pompe on prepare l'éclat,
De l'Egliſe de Reims le noble & ſaint Prelat,
En vn grave equipage arrive dans la Ville,
Remy, le digne fils du ſage Comte Emile;
Dont le regard reſpand vne vive ſplendeur;
Et dont la ſainteté ſeme vne douce odeur;
Puiſſant en eloquence, & celebre en miracles;
Et de qui les conſeils ſemblent autant d'oracles.
Il s'addreſſe à Clovis, & luy baiſe la main.
Le grand Prince l'embraſſe; & d'vn viſage humain,
Que ſuit en meſme temps vn genereux langage,
Demande quel beſoin a cauſé ſon voyage:
Et dé-ja luy promet, par ſa douce bonté,
Aux Gaulois comme aux ſiens vne égale équité.
Ie te demande vn bien, & t'en apporte vn autre;
Dit celuy qui des Francs devoit eſtre l'Apoſtre.
Puiſque la vertu regne auec vn ſi grand Roy,
Dieu dans la prouidence, a fait vn choix de toy.
Ne ſouffre aucun forfait: repare toute injure;
Et des graces du Ciel dés l'heure je t'aſſure.
Alors que tes Guerriers vers la Meuſe marchans,
Des plaines de Soiſſons paſſerent par nos champs,

Par eux deux vaſes d'or furent pris dans nos temples.*
Ie ſçay que de tels faits ton camp n'a point d'exemples :
Que la plainte ſuffit, auec la verité,
Pour voir de prompts effets de ta iuſte bonté.
Fay rendre ces vaiſſeaux, que pour leur priuilege
Reſpecte toute main qui n'eſt pas ſacrilege.
C'eſt la grace, ô Clovis, dont tu peux m'obliger ;
Auſſi dans tes douleurs je te puis ſoulager.
Ie ſçay tous les malheurs de ta pudique flame :
Ie ſçay tous les ennuis qui regnent en ton ame :
Et tu ſeras ſujet aux ruſes des Enfers,
Iuſqu'au jour que ton cœur ſortira de leurs fers.
Mais ſçache qu'à tes vœux ta Clotilde eſt fidelle.
Tu recevras bien-toſt cette douce nouvelle.
Fay tenter Gondebaut d'vn langage preſſant.
Il doit craindre le bras d'vn Prince ſi puiſſant.
Que ton ame, ô grand Roy, s'appaiſe & ſe conſole :
Et ſois ſeur que l'effet doit ſuivre ma parole.
Ie n'ay peû que du Ciel apprendre ton amour ;
Et le Ciel à tes feux promet vn heureux jour.
Sur le Pontife Saint l'œil du Prince s'attache,
Honorant ſon eſprit de qui rien ne ſe cache.
I'admire, luy dit-il, le ſuprême pouvoir
De ton Dieu qui ſçait tout, & te fait tout ſçavoir.
Ie ne veux pas ſouffrir que des mains temeraires
Gardent vn ſeul vaiſſeau qui ſerve à ſes myſteres.

* Cette demande de S. Remy à Clovis, eſt dans l'Hiſtoire ; & la juſtice que Clovis luy rendit.

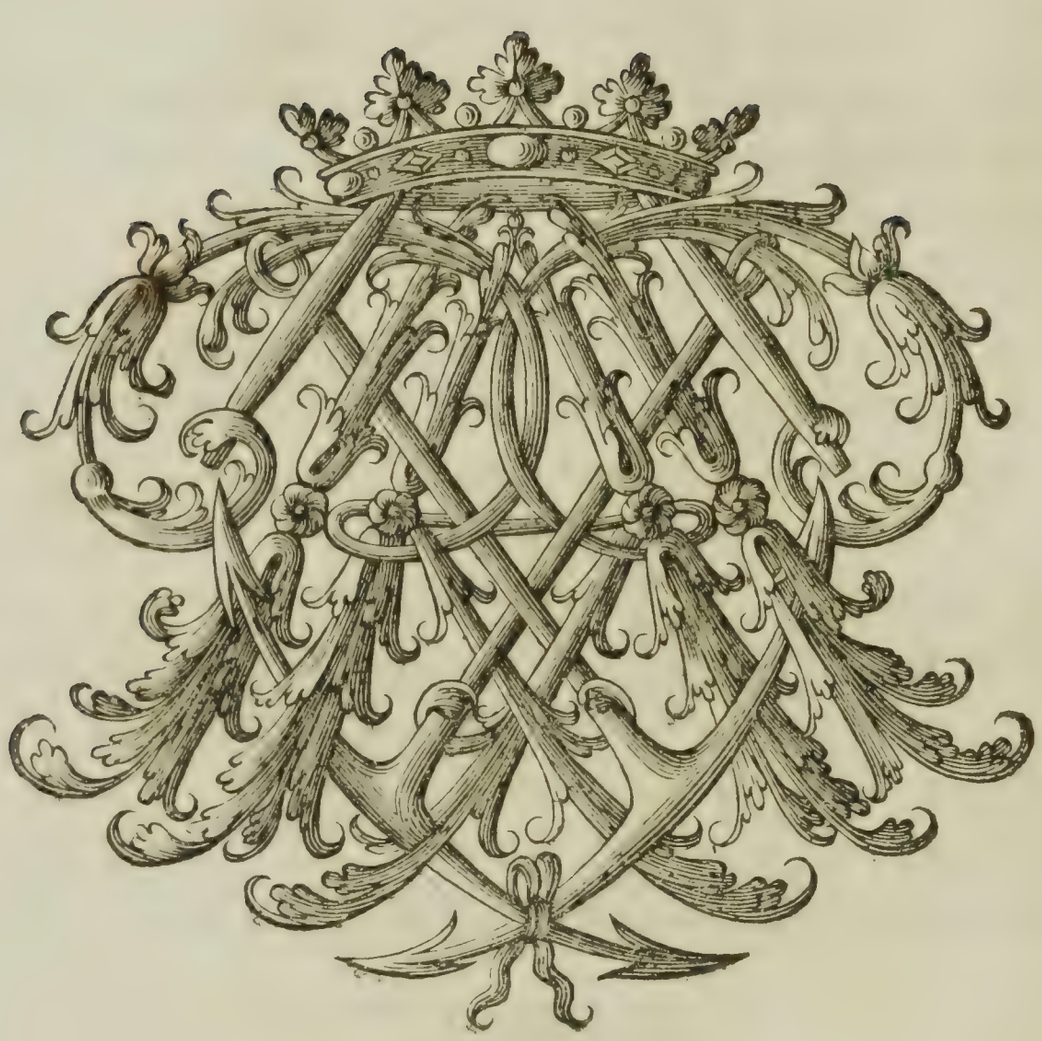
Allez, Aurele : allez, Genobalde & Liſois,
Voir dans le camp des Francs, dans celuy des Gaulois,
Où ſont les vaſes d'or que Remy me demande.
Dites que ma juſtice ordonne qu'on les rende :
Qu'elle eſt prompte & ſevere ; & ſçaura bien punir
Qui d'vn avare cœur voudroit les retenir.
Les Chefs ſement l'arreſt par des voix éclatantes :
Puis ſe rendent au camp, & viſitent les tentes.
Remy les accompagne ; & guidé de l'Eſprit
Qu'à ſes Apoſtres ſaints envoya Ieſus-Chriſt,
Monſtre le lieu ſecret, où la priſe eſt cachée.
Chacun dans la recherche a la veuë attachée.
Le Guerrier eſt preſent, coupable du forfait,
Sans dire & ſans nier le crime qu'il a fait.
Dé-ja paroiſt vn vaſe ; & le voleur eſt bleſme.
L'or brille ; & le larcin éclate par luy-meſme.
Le Gendarme eſt ſurpris, orgueilleux & mutin,
Voyant de ſon pouvoir arracher ſon butin :
Et dans ſon noir dépit, de ſa hache luiſante,
Fait tomber ſur vn vaſe vne attainte peſante.
Il taſche, en ſe plaignant de la ſevere loy,
A ſoulever le camp contre l'ordre du Roy.
Vne émeute s'allume au milieu de l'armée,
Qui par les ſages Chefs à l'inſtant eſt calmée.
Au trône de Clovis le coupable eſt traiſné :
Par ſa juſte ſentence eſt ſoudain condamné ;

Et ſa teſte auſſi-toſt par la hache eſt tranchée,
Par qui du ſacré vaſe vne anſe fut touchée.
Ainſi le Chef Hebreu, quand ſon ſoin diligent*
Trouva le lingot d'or, & les ſicles d'argent,*
Par Achan recelez d'vne main anatheme,*
Contenta par ſa mort le Monarque ſuprême.
Remy voyant du Roy la conſtante équité,
Et ſa largeſſe jointe à ſa ſeverité;
Dieu, dit-il, ô Clovis, regarde ta juſtice;
Et la ſienne bien-toſt te doit eſtre propice.
Ne crains de Gondebaut ny delays ny refus.
Le Ciel rendra tousjours tes Ennemis confus.
Et je t'annonce encor ces paroles certaines,
Que tu renonceras à tes Idoles vaines.
Que ton prudent eſprit reprenne ſon repos.
Clovis ſe ſent émeû de ces puiſſans propos.
Puis l'embraſſant encor, le laiſſe auec Aurele,
Qui luy découvre vn cœur à Ieſus-Chriſt fidele.
Et le Roy, d'vn eſpoir ſoulageant ſes ennuis,
Adoucit la rigueur de ſes faſcheuſes nuits.

* Ioſué.

* Eſpece de Monnoye.

* Ce fut vn crime d'anatheme, parce que Dieu auoit deffendu aux Iſraëlites de rien receler de la priſe de Iericho.



CLOVIS,

LIVRE QVATRIESME.

CLOTILDE cependant, l'amante infortunée,
Du celeſte ſecours n'eſt pas abandonnée.
La Vierge qui conceût, qui des vierges a ſoin,
La regarde du Ciel en ce preſſant beſoin;
Et voulant reprimer l'infernale inſolence,
De ſon Fils va pour elle implorer l'aſſiſtance.
Pres du Pere éternel, brillant de majeſté,
De ſon Verbe divin la ſainte Humanité,
Des Enfers, de la Mort, des ans victorieuſe,
Sur vn trône à ſa dextre éclatoit glorieuſe.

Par leurs charmans concerts, des Anges les neuf Chœurs
Chantoient ſes long tourmens, de ce Monde vainqueurs;
Et du triſte tombeau ſa ſortie eſtonnante;
Et vers le Ciel ouvert ſa route triomphante.
Les Prophetes Zelez, de la Loy deffenſeurs,
Patriarches, Martyrs, Apoſtres, Confeſſeurs,
Des Solitaires ſaints les ames precieuſes,
Et les Vierges ſans tache, aux voix delicieuſes,
Repetoient à l'envy les chants melodieux,
Et d'échos infinis faiſoient bruire les Cieux:
Quand la Mere de Dieu, d'étoiles couronnée,
Parut devant ſon Fils humblement proſternée.
Tous ces Chœurs differens des Eſprits bien-heureux,
Reprimerent ſoudain leurs accens amoureux:
Le ſilence par tout regna dans l'Empyrée,
Pour oüyr ces propos de ſa bouche ſacrée.
O mon Fils, & mon Dieu, ſi l'adorable ſang
Qui de moy ſe forma dans mon indigne flanc,
Pour laver les mortels a daigné ſe répandre,
Si tes benignes loix par tout doivent s'étendre,
D'vne ſage Princeſſe accepte les ſaints vœux,
Qui veut t'aſſujettir les François courageux,
Qui ieuſne, qui te prie, & nuit & iour ſoupire,
Pour ſoumettre à ta loy leur Prince & ſon Empire.
Ne ſouffre pas, mon Fils, de la voir ſur ces monts,
Dans vn triſte abandon, le joüet des Demons,

De ſon eſpoir fruſtrée, & que ſon corps pudique
Plus long-temps ſoit en proye à l'audace magique.
Desja ce fier Payen, d'vn courroux rigoureux,
Penſe à la r'enfermer dans ſes cachots affreux.
Permets que je l'arrache à la force infernale,
Pour noüer l'alliance aux Idoles fatale.
En vain, reſpond Ieſus, les hommes criminels
S'efforcent de troubler les ordres eternels.
En vain s'arme l'Enfer contre la Loy ſupreme.
Par Clotilde, Clovis joüira du Bapteſme.
Ie veux que le troupeau ſous mes loix fléchiſſant,
Devienne ſous ſon regne & nombreux & puiſſant.
Ie choiſis ce Monarque, & ſa race vaillante,
Pour rendre mon Egliſe à jamais triomphante.
I'en jure; & qu'à jamais ſes dignes Succeſſeurs
La ſauveront des fers de tous ſes oppreſſeurs.
Nul orgueil ne croiſtra que leur bras ne confonde:
Et leur trône verra les derniers jours du Monde.
L'Olympe alors fremit ſous ſes divins ſermens;
Et la Terre en ſentit crouler ſes fondemens.
Tous les monts eſtonnez, leurs cimes agiterent:
Le Soleil s'arreſta: les foudres éclaterent:
Les vents furent émus, & troublerent les mers:
De crainte & de reſpect trembla tout l'Vnivers.
La Vierge part du Ciel, ſeûre de ſa puiſſance:
D'vn inſenſible vol vers la Lune s'avance.

Les Anges, ſous ſon corps ſaint & majeſtueux,
S'aſſemblent à l'envy, prompts & reſpectueux.
De ſa robbe d'azur, mille teſtes ailées
Portent les riches pans, à bordures perlées.
Et ſes pieds glorieux mollement ſont placez
Sur des nuages d'or, l'vn ſur l'autre amaſſez.
Devant les purs rayons de ſa beauté divine,
Le Ciel ſe fend, l'air fuit, & la terre s'incline;
Et de cent douces voix les chants delicieux
Celebrent la grandeur de la Reyne des Cieux.
Comme lors que la nuit, de l'or de mille eſtoiles
Enrichit le fonds brun de ſes obſcures voiles,
Tombe, ou ſemble tomber, vn des celeſtes feux,
Qui reſpand dans ſa voye vn long trait lumineux.
Des campagnes d'azur l'inconſtante courriere,
Et ſa troupe brillante, admirent ſa carriere:
Et les ſimples mortels, muets d'eſtonnement,
Penſent voir à leurs pieds tomber le Firmament.
Ainſi deſcend la Vierge où la Sainte paſmée
Aux cachots enchantez, alloit eſtre enfermée:
L'enleve à l'art magique; & quittant les deſerts,
Dans vn nuage blanc l'emporte par les airs.
Vne troupe volante, autour d'elle épanduë,
S'occupe à ſouſtenir la charge ſuſpenduë.
Clotilde, en qui l'abbord de ce Chœur glorieux
Avoit fait diſſiper le charme injurieux,

Sent la forte vertu de la ſainte preſence,
Qui de ſes ſens eſteints réveille la puiſſance:
Ouvre ſes yeux heureux ; & doutant de leur foy,
De ſon trouble profond, tombe en vn juſte effroy.
La Vierge la r'aſſeûre, & ſoudain la conſole,
Repetant de ſon Fils l'immuable parole.
Clotilde, vers l'éclat de ce front radieux,
Se proſterne, & bénit l'ordonnance des Cieux.
Mais Clovis luy revient, malgré cette merveille;
Et ſes rudes propos rebattent ſon oreille.
La Mere des bontez, pour la deſabuſer,
Dans la ſource du Vray veut la faire puiſer.
Elle void, ou croit voir, dans la plaine étherée,
Parmy le bel azur dont elle eſt colorée,
Vne blanche clarté qui s'amaſſe & reluit.
La Vierge vers ce lieu l'addreſſe & la conduit.
Vne longue vapeur, que le Soleil éclaire,
Trace vn chemin d'argent à la divine Mere.
Leurs pieds en meſme temps foulent d'vn noble pas
Des chimeres de l'air les mobiles amas.
Enfin vers le ſaint lieu Clotilde parvenuë,
Void briller de plus pres, ſur vne large nuë,
Vn temple, non baſty de marbre ou de metal,
Mais dont les riches murs ne ſont qu'vn pur criſtal.
De piliers de criſtal vn ordre magnifique
Environne le temple, & ſouſtient le portique.

La porte eſt de criſtal ; & ſur ſon arc voûté
Eſt eſcrit, C'eſt le temple où luit la Verité.
Clotilde entre ; & ſes yeux ſont frapez de lumieres
Que ne peuvent porter ſes mortelles paupieres.
Mais la Reyne du Ciel les touche de ſa main ;
Et redouble la force à ſon regard humain.
De cent longs diamans, cent colonnes brillantes,
Iettoient de toutes parts leurs clartez petillantes.
Les chapiteaux luiſoient d'vn rubis flamboyant.
La corniche éclatoit d'vn iris ondoyant.
La friſe eſtoit d'opale ; & la ſuperbe baſe
Eſtoit riche de l'or de la jaune topaſe.
D'amethyſte éclairoient cent piedeſtaux pareils,
Sous cent nobles Martyrs de jacynthes vermeils,
Qui de la Verité ſuivans la rouge enſeigne,
Avoient verſé leur ſang pour l'honneur de ſon regne.
La voûte blanchiſſoit de ſaphirs lumineux.
L'eſcarboucle au milieu répandoit mille feux,
Clef du riche edifice, & ſur le chef pendante.
La voûte avoit ſes arcs d'émeraude riante.
Les carreaux du pavé, d'vn art laborieux,
Formoient vn doux plaiſir aux regards curieux,
Par des compartimens d'vne ſoigneuſe élite,
D'agathe en cent façons jointe à la chryſolite.
Là tout eſt tranſparent. La claire Verité
N'a nulle ombre en ſon temple, & nulle obſcurité.

Sur l'autel de ſaphir, la puiſſance adorée
Eſtoit en forme humaine vne flame épurée.
Vn triangle brilloit ſur ſon chef lumineux.
Princeſſe, dit la Vierge, adreſſe icy tes vœux.
Adore avec reſpect cette Bonté ſuprême.
Tu vois la Verité; c'eſt elle; c'eſt Dieu meſme.
Clotilde ſe proſterne; & de ſa belle main,
Se rend le Ciel propice, en ſe frapant le ſein.
Demande au Tout-puiſſant pardon de ſes offenſes;
Et qu'vne heureuſe fin comble ſes eſperances.
La Vierge la releve, & l'aſſeure à l'inſtant
Qu'elle obtient de ſon Fils les graces qu'elle attend:
La meine autour du temple, & donne à ſes merites
De voir dans le criſtal cent veritez écrites.
Elle void ſans enigme, au ſecours de ſa foy,
Les myſteres ouverts de la Chreſtienne loy.
Elle connoiſt en Dieu trois diſtinctes perſonnes,
Qui ſont de noſtre eſpoir la baze à trois colonnes.
Elle void des humains le juſte eſtonnement:
Vn Dieu, pour prendre chair, laiſſe le Firmament:
Vne Vierge conçoit: vn Eſprit ſert de pere:
Sans tache & ſans effort s'écloſt tout ce myſtere.
Elle void de Ieſus la ſainte Humanité,
Entiere, & qui contient l'entiere Deïté;
Vn Dieu crucifié pour l'humaine Nature;
Eternel & mortel; mis dans la ſepulture;

Son ame aller ſous terre ; & d'vn divin effort,
En r'animant ſon corps, triompher de la Mort.
Puis comment ce Dieu meſme, en quittant nos miſeres,
Donna ce meſme corps à manger a ſes freres,
Eſtablit ſon Egliſe, & par vn ſaint ſerment,
*En baſtit ſur * Cephas l'eternel fondement.*
Elle apprend que long-temps cette Egliſe naiſſante,
Sous le joug des Payens captive, languiſſante,
Humble, pauvre, fuyant de citez en citez,
S'accrut par la ſoufrance, & les calamitez:
Maintenant de Ieſus la majeſté jalouſe,
Veut qu'vn Prince puiſſant protege ſon Eſpouſe;
Et choiſiſſant Clovis entre les Conquerans,
Veut qu'il ſerve l'Egliſe, & dompte ſes tyrans:
Et que ſes Succeſſeurs la rendant triomphante,
*Tiennent le rang * d'aiſnez ſur les fils qu'elle enfante.*
Elle void les Demons de rage tranſportez,
Pour arracher aux Francs tant de felicitez:
Et comment l'Enchanteur, d'vne infernale ruſe,
Trahiſſant les Amans, les trouble & les abuſe.
Son eſprit par l'erreur encore tourmenté,
Reprend mille plaiſirs par cette verité.
Elle void du Guerrier la flame glorieuſe,
Des charmes, des meſpris, tousjours victorieuſe:
Et qu'encor ſa beauté, ſa vertu, ſa douceur,
En deſpit des Demons dominent dans ſon cœur.

* S. Pierre.

* Les Rois de France ſont fils aiſnez de l'Egliſe.

Dans

Dans le mur transparent, en suite sont gravées,
Cent cruelles douleurs non encore arrivées,
Qui doivent signaler son amour & sa foy,
Avant qu'il soit rangé sous la Chrestienne loy.
Elle lit l'heureux jour, en lettres plus profondes,
Où le Ciel, liberal de ses graces fecondes,
Reçoit sous le saint joug des salutaires loix,
Le valeureux Monarque, & ses braves François.
Vn doux transport de joye en son ame s'éleve.
Acheve ton ouvrage : oüy, juste Ciel, acheve,
Dit-elle en soupirant ; & que mon pur amour
Puisse par cent douleurs acheter ce beau jour.
De son sang, d'vn long ordre elle lit les histoires,
Les noms de ses Neveux, les vertus, les victoires.
Là sont encore écrits leurs merites cachez ;
Et les justes honneurs par l'envie arrachez.
Tant de noms, tant de faits, le rang de tant de lustres,
Non encore produits, & maintenant illustres,
Iettent dans son esprit vn noble estonnement,
Et d'un flateur espoir le frapent doucement.
Enfin ses yeux lassez de voir tant d'auantures,
Et les actes nombreux de cent races futures,
Ebloüys & confus erroient de toutes parts,
Quand elle sent soudain réveiller ses regards
Par le brillant éclat de plus beaux caracteres,
Qui d'un glorieux siecle étalloient les mysteres.

Alors en r'asſeûrant ſes regards ébloüis,
Elle void qu'vn Roy juſte, vn treizieſme LOVIS,
Doit en ſes jours heureux, d'vn cœur infatigable,
Eſteindre en ſes Eſtats vne ſecte indomptable,
Diſſiper la fureur des eſprits factieux,
Punir de tous coſtez les Rois ambitieux,
Et voir par ſa valeur ſes Provinces bornées
Des Alpes, des deux mers, du Rhein, des Pyrenées.
Qu'il feroit ſous ſon bras trembler tout l'Vnivers:
Mais qu'il diſcerneroit l'Innocent du pervers:
Que content de ſon ſceptre, il n'armeroit ſon Zele,
Que pour fonder au Monde vne paix eternelle.
Qu'un ſage & noble Armand, grand de cœur, de conſeil,
D'un eſprit plus actif que le cours du Soleil,
Intrepide vainqueur de cent ligues naiſſantes,
Touſjours pouſſant le cours des armes triomphantes,
Et fidele, & fecond en projets genereux,
Prendroit part aux lauriers d'un Roy ſi valeureux.
Que d'vne ſainte ardeur il auroit l'ame épriſe,
Pour ſeruir & ſon Prince, & la France & l'Egliſe:
Et qu'il ſçauroit ranger ſous ſa fatale main,
Le Rebelle, l'Erreur, l'Ibere & le Germain.
Qu'avec vn tel éclat, ſur terre & ſur * *Neptune,*
Nul ne feroit briller la Françoiſe fortune;
Et qu'il ſeroit enfin, dans les ſiecles ſuivans,
Le regret eternel des bons & des Sçauans.

* Neptune eſt pris pour la mer.

Que lors que ce grand Aſtre auroit quitté la terre,
Et qu'en l'Eſtat plongé dans vne longue guerre,
D'vne morne frayeur chacun ſeroit tranſy,
Vn ſang meſlé de France & de Montmorancy,
Vn Bourbon, pour l'eſſay de ſa vertu guerriere,
Raffermiroit ſoudain la tremblante frontiere,
Et viendroit par ſon bras, dans les champs de Rocroy,
Faire de corps vaincus vn rampart à l'effroy.
Que Thionville acquiſe à ſa prompte vaillance,
Que du fort Philiſbourg, de l'antique Mayence,
De Norlingue fameux les orgueilleuſes tours,
Suivroient de ce torrent l'épouvantable cours.
Que du puiſſant Dunkerque il romproit les murailles.
Qu'il compteroit vn jour ſes ans par ſes batailles.
Mais qu'apres les priſons, les ſoupçons, les dangers,
Les vents l'emporteroient dans les bords eſtrangers:
Que pour les Ennemis ſa valeur occupée,
Leur ſerviroit vn temps de bouclier & d'épée.
Ah! dit-elle, ô mon ſang, invincible Guerrier,
Sois pluſtoſt de ton Roy l'épée & le bouclier;
Et ne t'arreſte pas à de triſtes victoires,
Dont tu voudrois vn jour eſteindre les hiſtoires.
De ce penſer lointain alors ſe réveillant,
Elle apperçoit ſon nom dans ce criſtal brillant.
Elle s'approche, & lit l'agreable promeſſe
Qu'vne Niece d'Armand, vne illuſtre Ducheſſe,

Voyant que les François, dans vn autre Vnivers,
Auroient d'vn cours hardy cent climats découverts,
Devoit planter la foy, par l'effort de ſon Zele,
Comme vne autre Clotilde, en la France nouvelle:
Et qu'elle auroit encor, par la faveur des Cieux,
De Clotilde le teint, de Clotilde les yeux;
Semblable majeſté de port & de viſage,
Meſme force de foy, de ſens, & de courage.
La Princeſſe dés-lors, d'vn eſprit ſatisfait,
De ſes graces cherit le modelle parfait;
Puis encore vne fois, de ces Heros celeſtes
Elle lit & relit les admirables geſtes;
Forme vn ſecret deſir, quoy que privé d'eſpoir,
Que le Ciel avançaſt le plaiſir de les voir;
Et prevoyant l'éclat d'vne gloire ſi grande,
A la Mere de Dieu desja les recommande.
Elles ſortent du temple; & Clotilde en partant
Sent ſon cœur de ces biens, & confus & content.
Le ſommeil la ſaiſit. Vne volante eſcorte
Dans Vienne auſſi-toſt en ſon lit la remporte.
Elle doute au réveil ſi ſon enlevement,
L'orage, le palais, la ſoif, l'enchantement,
Et la Vierge, & le temple, & ces races futures,
D'vn ſonge ne ſont point les fortes impoſtures.
En vain les Bourguignons, de ſa perte allarmez,
Avoient des hoſpitaux, & des cloiſtres fermez,

Rebattu mille fois les devotes cachettes,
Les plaiſirs de la Sainte, & ſes douces retraites.
Le Roy bruloit de rage ; & les ſiens écartez
Redoutoient de s'offrir à ſes yeux irritez.
Sigiſmond en courroux veut punir ce grand crime ;
Se paſme de douleur, de furer ſe r'anime.
Sur tous les bords du Rhône il va d'vn roide cours ;
Et ne ſçait quel Rival luy ravit ſes amours :
Quand celle dont le lait éleva la Princeſſe,
Maudiſſant le malheur de ſa triſte vieilleſſe,
Retourne dans ſa chambre en redoublant ſes pleurs,
La retrouve en ſon lit, & bannit ſes douleurs.
La Princeſſe en repos, & contente, & honteuſe,
D'vn reſte de ſplendeur luy paroiſt lumineuſe.
Soudain les cris de joye éclatent dans ces lieux :
Clotilde eſt retrouvée : elle revient des Cieux.
Tout accourt, & le croit, voyant ſon teint celeſte ;
Et ſon ſilence eſt pris pour vn aveu modeſte.
Alors elle connoiſt, d'vn eſprit plus remis,
Que ſa fuite, & ces biens par la Vierge promis,
Sont pures veritez, & non de ces menſonges
Qu'vn ſommeil inquiët nous forge dans les ſonges.

CLOVIS,

LIVRE CINQVIESME.

LE perfide Auberon, qui medite en ſon cœur
D'vn injuſte deſſein la barbare fureur,
Va chercher en ſon bois d'vne veuë attentive,
Celle qu'en ſon pouvoir il croit tenir captive:
Et d'vn eſprit douteux ne ſçait en ſon tranſport,
S'il doit la renfermer, ou luy donner la mort.
Il ſepare les ſiens, les anime, les preſſe
D'entrer où la foreſt paroiſt la plus épaiſſe.
Mais tous cherchent en vain, & rebattent ces lieux.
En vain à ſon ſecours il appelle ſes Dieux.

Le Demon devient ſourd aux magiques paroles,
Aux charmes les plus forts appris dans ſes écoles:
Dans ſa ruſe impuiſſante eſt muët & confus.
Son inflexible orgueil fait qu'il ne répond plus;
Et quand il le voudroit, la ſupreme puiſſance
A ſa fiere malice impoſe le ſilence.
Et de trouble & de honte Auberon eſt ſurpris.
Voyant que de ſes Dieux nul ne vient à ſes cris,
Et que de ſon pouvoir la Princeſſe eſt ſauvée,
Il croit que quand ſon art la fit voir enlevée,
Mercure fut moins fort qu'vne autre Deïté,
Qui fit changer la feinte en vne verité.
Mais il ne peut quitter ſon invincible rage.
Il la cache en luy-meſme, & calme ſon viſage.
Apres mille deſſeins formez dans ſa fureur,
Il prétend enflammer Yoland & ſa ſœur;
Et qu'à l'amour du Roy leur courage ſe porte:
Puis le ſoir en ſecret leur parle en cette ſorte.
Mes filles, mon cher ſoin, vos yeux ont veû Clovis.
Vos cœurs en ſont encor de merveille ravis.
Quelle taille, quel port, quel auguſte viſage;
Et jugez les hauts faits que ſon regard preſage.
Desja ſon jeune bras par tout porte ſes loix.
Ie vous diray ſa race, & ſes premiers explois:
Mais ſçachez avant tout nos troubles & nos guerres;
Quels combas, quels accords, partagerent nos terres;

Et pour en mieux comprendre & la ſource & le cours,
Ie dois par noſtre Ayeul commencer mon diſcours.
Le vaillant Clodion, en la ſaiſon brulante,
Pour eſteindre en nageant la chaleur violente,
Du Belgique rivage alloit chercher les flots,
Quand il entend de loin vn cry de matelots;
Et pouſſant ſon courſier, void à voile tenduë
Vn vaiſſeau qui portoit ſon Eſpouſe attenduë,
Fille du Roy Danois, dont la noble beauté,
Les charmes du diſcours, l'agreable fierté,
Et l'addreſſe, & la force en ſes foreſts acquiſe,
Avoient par leur renom captivé ſa franchiſe.
Elle eſt ſur le tillac; on void ſa treſſe au vent;
Et ſa juppe ondoyante, aux Zephirs s'émouvant.
La nef qui craint le ſable, à la rade s'arreſte;
Et tandis que l'eſquif trop lentement s'appreſte,
Le Roy pique vers elle, en ſa nouvelle ardeur;
Sans redouter des eaux la haute profondeur.
Il s'avance, il s'engage, il s'abbaiſſe dans l'onde;
Et preſque il s'abyſmoit, quand la belle Ildegonde,
Dés ſes plus tendres ans docte en l'art de nager,
Dans les vagues s'élance, & le veut dégager.
En voyant leur peril chacun ſe jette à nage,
Et de ceux du navire, & de ceux du rivage.
Cependant s'approchoient & l'Amante & l'Amant,
Quand vn Monſtre, du creux de l'humide élement,

Souflant de ſes naſeaux deux ſources élancées,
Et baiſſant en courroux deux cornes renverſées,
Fait voir ſon vaſte corps, & ſurprend tous les ſens,
Pouſſe auec bruit les flots émus & blanchiſſans,
Vers les Amans s'avance, & ſoudain les ſepare.
*Le * Monarque intrepide au combat ſe prepare:*
Le menace de loin de ſon fer flamboyant.
Mais à l'horrible aſpect ſon cheval s'effrayant,
Se tourne, & malgré luy vers le bord le remporte.
Semblable peur ſaiſit l'vne & l'autre cohorte.
Chacun tranche la mer avec ſes bras nerveux.
Tous gagnent le rivage, ou de force, ou de vœux.
Le Ciel meſme complice, à la frayeur mortelle
Adjouſte, en ſe voilant, vne frayeur nouvelle.
Le Prince tourne en vain le rebelle courſier,
Employant, & la bride, & le piquant acier.
L'animal fuit la mer, retourne, ou ſe renverſe;
Et s'élance, en cherchant vne route diverſe.
Le Roy ſe deſeſpere; & pour s'en dégager,
Se jette à terre enfin, d'vn mouvement leger.
Nul des ſiens ne paroiſt: la nuit, la ſolitude,
Aigriſſent à l'envy ſa triſte inquietude.
Il cherche, il crie, il court; & parmy tant d'horreur,
La perte d'Ildegonde eſt ſa ſeule fureur.
Il ſe replonge en mer; & plein de hardieſſe
Nage, & cherche le Monſtre, ou ſa chere Princeſſe.

* Cette avanture de Clodion & du taureau marin, eſt dans l'hiſtoire.

Sans donner à ſes bras vn moment de repos,
Et preſque ſans eſpoir, il lutte en vain les flots.
Ildegonde eſt en vain par ſa voix appellée.
Sa bouche, en l'appellant, hume l'onde ſalée.
Quels furent ſes regrets, ſes ſoupirs, ſes efforts?
Ah! Monſtre, as-tu, dit-il, englouty ce beau corps?
Sa force ſuccomboit, quand le nuage s'ouvre;
Et rien qu'vne ample mer ſon regard ne découvre.
Ildegonde, dit-il pour la derniere fois.
Ildegonde, reſpond vne plus foible voix.
Mais c'eſt ſa meſme voix qu'vne roche repouſſe.
Il s'avance: il entend l'accent d'vne voix douce.
Eſt-ce vous, Clodion? Clodion, eſt-ce vous?
Venez à moy, mon Prince: à moy, mon cher Eſpoux.
A cette aimable voix, ſon grand cœur ſe r'anime.
Il nage vers le roc, d'vn tranſport magnanime:
Et doublant vne pointe avec vn prompt effort,
Dans le roc void vn antre, & ſa Princeſſe au bord,
Qui ſent par la ſurpriſe vne joye exceſſive,
Et qui luy tend les bras, & contente & craintive.
Telle, pour expier le maternel orgueil,
Parut ſur le ſommet du rigoureux écueil,
*Au * Guerrier qui portoit la * Gorgone en trophée,*
*La * fille que pleuroient Caſſiope & Cephée.*
Ildegonde s'avance; & de ſes belles mains
Tire ſon noble Eſpoux des goufres inhumains.

* Perſée.
* La teſte de Meduſe.

* Andromede fille du Roy Cephee, & de Caſſiope.

A peine ſur le bord s'élevoit le Monarque,
Qu'il entend de grands cris, & découvre vne barque,
Dont le Nocher pleurant, & les paſles rameurs,
Cherchoient le corps du Roy, fendant l'air de clameurs.
Le Prince les appelle ; & cette voix connuë
Fait que d'vn cry de joye ils attaignent la nuë.
La barque les reçoit, & les remeine au bord.
Chacun, pour les revoir, ſe preſſe à leur abord.
L'vn raconte ſa peur ; l'autre accourt ; l'autre tremble,
Coupable de ſa fuite ; & chacun ſe r'aſſemble.
Pluſieurs furent en vain cherchez par tous ces bords,
Dont le Monſtre ou la Mer engloutirent les corps.
Le Roy dans ſon Palais conduit l'Epouſe aimable.
Alors la Renommée, ou fauſſe, ou veritable,
*Reſpand, * qu'vn Dieu ſurpris de la rare Beauté,*
Sous ce taureau marin couvrit ſa Deïté :
Et le fils qui naſquit dans la neufieſme Lune,
Fut reveré des Francs, comme fils de Neptune.
Ce fils fut Meroüée : & dans cinq ans apres,
Au chaſteau de Diſparg, couronné de foreſts,
Parut le ſecond fils de la vaillante Reine,
Flambert, de Clodion la race plus certaine.
Quand le preux Conquerant fut receû dans les Cieux,
L'Aiſné prend les Eſtats, guerrier ambitieux :
Et ſon avide ardeur non encore aſſouvie,
Au malheureux Flambert laiſſe à peine la vie.

* L'hiſtoire marque cette opinion qu'avoient les Francs, qui eſtoient alors Payens, touchant la naiſſance de Meroüée.

Ildegonde en vain parle, égale en son amour,
Pour le fils que son flanc mit le dernier au jour.
La sensible Princesse auec luy s'achemine
Vers le Sicambre Ausbert, regnant dans * *Agrippine,*
Frere de Clodion, qui juste & genereux,
A son neveu fuyant preste vn asyle heureux;
Et sur vn fier refus de partager la terre,
Menace Meroüée, & luy porte la guerre.
Flambert du Roy Danois tire vn second support;
Et d'Alban Roy Germain, qui par vn double accord
Luy joint Berthe sa fille, & par armes luy jure
De luy donner vn trone, & vanger son injure.
De Gendarmes soudain les champs furent couverts.
Cette guerre enflammée eut des succés divers.
Berthe en ces rudes temps me fit voir la lumiere;
Et vingt Lunes apres, en sa couche derniere,
Enfantant deux jumeaux, Ranchaire & Rignimer,
Plata son triste Espoux dans vn desastre amer.
Lors le grand Attila, dans l'ample Pannonie,
De peuples ramassant vne tourbe infinie,
Comme vn tigre douteux surquoy fondra sa dent,
Enfin se destinoit l'Empire d'Occident.
Ildegonde, à ce bruit, prudente & genereuse,
Le previent; & baisant sa dextre valeureuse,
Emeut son cœur farouche; & d'vn ferme discours,
L'excite, & luy promet & passage & secours:

* Cologne, qui se nomme en Latin, Colonia Agrippina.

Luy preſente ſes fils ; & flateuſe l'engage
A nous reconquerir noſtre juſte heritage.
Le Franc laiſſe Agrippine aux flots de ce torrent.*
Attila s'en approche, & ſoudain la ſurprend.
Dans le rapide cours de l'heur qui l'accompagne,
Il dompte l'Auſtraſie, & la vaſte Champagne ;
Ravage la Neuſtrie, & les* Belgiques bords ;*
Et ſur la Loire ſeule allentit ſes efforts.*
Flambert, qui partagea ſes travaux & ſa gloire,
Eut part à ſa conqueſte, ainſi qu'à ſa victoire :
Fit qu'au prudent Auſbert le trône fut rendu :
Reconquit en dix mois l'heritage perdu :
Se borna dans ſa terre ; & ſans plus entreprendre,
Donna ſes douces loix à ſa fertile Flandre.
Cependant Meroüée, ardent à ſe vanger,
Animant ſes voiſins dans le commun danger,
Ioignit à ſes drapeaux, par des trames ſoudaines,
Et la force Gothique, & les* Aigles Romaines :*
Contre ce Conquerant marcha d'vn brave cœur :
De corps joncha la terre, & vainquit ſon vainqueur.
Le Monarque deſtruit les Gaules abandonne.
Le Romain cherche Rome, & le* Goth ſa Garonne.*
Le ſeul Roy des François reſte libre & puiſſant :
Void par tout ſous ſa loy le Gaulois fléchiſſant ;
Et dans peu de ſaiſons adjouſte à ſon domaine,
Et tous les bords de l'Oiſe, & tous ceux de la Seine.

* Meroüée.

* Normandie.
* Flandre.
* Attila ne fut arreſté que par Orleans.

*ThierryRoy des Viſigots.
* Etius chef des Romains.

*Etius.
*Torriſmond fils de Thierry qui fut tué dans la bataille, ſe retira en Aquitaine, qui eſt repreſentée par la Garonne.

Contre ce fier torrent tout le reſte s'vnit.
Flambert qui craint le choc, dans Cambray ſe munit.
Alors pour le ſauver du fer qui le menace,
I'amaſſe les Germains; j'endoſſe la cuiraſſe.
** Le Belge, * l'Vbien, * le Tongre, le * Danois,*
Me ſuit, & je ſuis chef des armes de cinq Rois.
Desja ma jeune ardeur donne à tous l'eſperance;
Et juſques dans Cambray va ſemer l'aſſeurance.
*Le * Franc, ſeur dans ſon camp, en détache vne part;*
Et contre mon abbord veut s'en faire vn rampart:
Me prepare vne embuſche; & de troupes nombreuſes
*Remplit les noirs vallons des * Ardennes ombreuſes.*
Ie découvre leur piege; & prompt les enfonçant,
De vingt mille Guerriers j'en laiſſe à peine cent,
Qui portent à Cambray la nouvelle ſanglante;
Et conſolent Flambert en ſa Ville tremblante.
Vn luſtre ſe conſume en combas furieux.
Nous ſommes tour à tour vaincus, victorieux:
Puis il pouſſe mon camp juſqu'aux bords de la Sambre.
Cependant s'écouloit vn pluvieux Decembre,
Sans voir, depuis neuf ans que durerent nos maux,
Nul fruit de tant de ſang, & de nos longs travaux.
Les forces qui reſtoient des Legions Romaines,
*Des François, ſous * Egide, écornoient les domaines:*
Et ce Patrice adroit, ſeul avec peu d'efforts
Moiſſonnoit tous les fruits de nos aſpres diſcords.

*Les Flamans eſtoient nommez Belges.
* Les peuples du païs de Cologne, eſtoiẽt nommez Vbiens.
*Ceux du païs de Tongre entre le Rhein & la Meuſe.
* Ceux de Danemarc.
* Merouée.
* La foreſt d'Ardenne.

* Il eſt auſſi appellé Gillon.

Il prend Chartres, Evreux; dompte la Seine & l'Oiſe;
Et va ravir Soiſſons à la race Françoiſe.
Meroüée & Flambert, las d'vn trouble eternel,
Partagent d'vn accord le regne paternel:
Et mon Pere, en touchant la dextre fraternelle,
Eut la Flandre, & les champs que lave la Moſelle.
Lors nos camps furent joints: & contre les Romains,
Soudain fondẽt Flamans, Francs, Tongres, & Germains.
Tous les peuples encor que la Gaule fit naiſtre,
Regardent en ſuſpens qui deviendra leur maiſtre.
La Neuſtrie & le Mans ſe rangent ſous nos loix.
Et nous euſſions dompté tous les Eſtats Gaulois,
Si des freres vnis la fin precipitée
N'eut ſoudain des François la fortune arreſtée.
Flambert devant Soiſſons par vn trait fut eſteint.
L'autre, d'vn mal aigu mortellement attaint,
Voulant à Childeric aſſeurer ſes Provinces,
Traite avec le Patrice, & ſepare les Princes;
Craignant que ſes Neveux, de leur force abuſans,
Ne pûſſent de ſon fils trancher les jeunes ans.
D'Egide par l'accord il obtient vn oſtage:
Me donne en meſme temps l'Auſtraſie en partage,
A Ranchaire la Flandre, à Rignimer le Mans:
Nous lie à ſon Empire avec de forts ſermens:
Et du Prince ſon fils engage la tutele
A Biſin le Tongrois, Prince ſage & fidele:*

* Il eſt nommé Biſin ou Baſin.

Luy joignant Guyemans, confident eſprouvé,
Qui paſſant le Danube, adroit avoit ſauvé
Des barbares priſons Childeric & ſa mere,
Enlevez par les Huns quand le ſort fut contraire.
Laſſé de Mars j'aſpire aux douceurs de la paix.
I'habite l'Auſtraſie aux bois les plus épais.
Là je conſacre vn temple à ce puiſſant Mercure,
Qui m'ouvre les clartez d'vne ſcience obſcure:
Qui m'apprend loin du bruit les ſecrets curieux
Des Enfers, de la Mer, de la Terre, & des Cieux;
Et de tant de faveurs accompagne ma vie,
Qu'à nul Roy des mortels elle ne porte envie.
Cependant le Saxon, de ſes voiſins ſuivy
*Que * l'Elbe & le Vezer abbreuvent à l'envy,*
Pour chercher d'autres champs à leurs races fecondes,
Fendoit de mille nefs les Germaniques ondes.
** Albion d'vne troupe aſſouvit la fureur.*
L'autre, aux bouches de Loire allumant la terreur,
Deſia domptoit ſes flots, à voiles eſtenduës;
Desja pilloit ſes champs, à bandes épanduës.
*D'autre-part les * Bretons, peuples hardis & forts,*
De la belle Armorique occupoient tous les bords:
Et desja détruiſoient, vagans par la campagne,
Ses villes & ſon nom, & l'appelloient Bretagne,
Quand le fier Childeric, d'vn ſang jeune & boüillant,
Court aux rives de Loire avec vn camp vaillant.

* Deux fleuves d'Allemagne.

* L'Angleterre.

* Peuples venus d'Angleterre, qui s'appelloit alors Bretagne.

Egide, avec la force & Gauloiſe & Romaine,
Deffend d'autre coſté l'Armorique & le Maine.
L'heur ne fut pas égal. A peine les Romains
Ravirent trente bourgs aux Bretons inhumains.
Mais l'ardent Childeric, d'vne fureur ſoudaine,
Couvrit de corps Saxons les rives & la plaine:
Et força les vaincus à regagner leurs maſts;
Pour fondre par les mers en de nouveaux climats.
Enflé du grand ſuccés, il veut que ſa vaillance
Ayde Egide à dompter la Bretonne inſolence:
Mais par vn ſage advis, Biſin & Guyemans
Donnent vn rude frein à ſes prompts mouvemens;
Luy font revoir la Seine; afin que le Patrice
Seul dans ſes vains efforts, ou s'énerve ou periſſe:
Et que les deux partys, l'vn par l'autre abbaiſſez,
*Soient enfin, d'vn ſeul choc, par le * Franc terraſſez.*
Le Vainqueur ſe renferme en ſa natale terre;
Et guerrier, dans la paix cherche à faire la guerre.
Le beau Sexe le dompte: il le dompte à ſon tour.
Souvent la force obtient ce que n'a peû l'amour:
Et ſouvent la fureur de ſa flame effrenée
Attente ſur les droits du jaloux Hymenée.
Le ſage Guyemans, par ſes graves diſcours,
En vain de ce torrent veut arreſter le cours.
(Car Biſin dans ce temps à Tongres ſe retire,
Dont le Roy luy laiſſoit ſa fille & ſon Empire.)

* Childeric.

Les peres, les eſpoux, dans le cœur outragez,
Des infames affronts veulent eſtre vangez.
Enfin dans leur honneur le peuple s'intereſſe.
Puis le juſte dépit produit la hardieſſe.
Tout ſe rebelle, s'arme, & s'anime à l'envy;
Et nul que par ſa mort ne peut eſtre aſſouvy.
Le prudent Guyemans dit que de la tempeſte
Dans la ſeule Tongrie il peut ſauver ſa teſte:
Luy conſeille la fuite; & devant ſon depart,
Rompt vne piece d'or, en reſerve vne part,
Remet l'autre en ſes mains, & jure qu'au Monarque
Le retour ſera ſeur, recevant cette marque.
Le Confident, priſé pour ſes ſages leçons,
Demeure, & ſes vertus écartent les ſoupçons.
Il conſeille aux mutins, ſe feignant leur complice,
Qu'au trône de leur Prince ils placent le Patrice;
Qui par ſon grand ſuffrage appellé dans ce rang,
Vſe de ſes conſeils, & gourmande le Franc.
Guyemans prevoyoit que la haine publique
S'eſteindroit par l'eſſay d'vne humeur tyrannique.
Cependant Childeric, d'vn courſier diligent
Ayant paſſé la Marne, & l'Aiſne aux flots d'argent,
Touchoit les champs Tongrois, vers la part où la Meuſe
En coſtoyant le Rhein, long-temps coule douteuſe
Si de ce puiſſant fleuve agréant les amours,
Elle doit épouſer & ſon lit & ſon cours;

Puis vierge ſe détourne ; & dans les mers profondes
Va, ſans perdre ſon nom, noyer ſes pures ondes.
Le fidele Biſin accourt d'vn pas haſtif ;
Et le reçoit en Roy, non pas en fugitif.
Vne pompeuſe entree à l'inſtant s'appareille,
Dont la prompte ſurpriſe enrichit la merveille.
Au porche du Palais la Princeſſe l'attend,
Dont la ſuite ſuperbe autour d'elle s'eſtend.
Mais ſa rare beauté toutes beautez efface ;
Et ſon port fait paroiſtre vne guerriere audace.
Le Monarque frapé du ſurprenant éclat,
A ce charmant abbord livre vn foible combat.
L'œil, la bouche, le teint, tout luy plaiſt, tout le brule :
Et ſon ardeur s'accroiſt plus il la diſſimule.
Il perd le cœur, la voix, le repas, le repos.
La nuit tout luy revient, ſes attraits, ſes propos :
Et d'vn nouveau Soleil il revoid la lumiere,
Sans avoir peû fermer ſa veillante paupiere.
Biſin croit ſon ennuy causé par ſon malheur ;
Et par divers plaiſirs veut charmer ſa douleur.
Desja les chiens, les cors, par le palais s'entendent :
Aux portes, les coureurs impatiens attendent,
Battent les durs pavez, en font ſortir les feux :
Et remaſchent l'argent de leurs mords écumeux.
La belle & noble Reyne, en juppe retrouſſée,
Desja d'vn ſaut leger à cheval s'eſt lancée,

L'arc & la trouſſe au dos, le javelot en main;
Dompte le fier courſier, le fait partir ſoudain;
*Telle que * Martheſie à la volante treſſe,*
Qui des vents à la courſe égaloit la viſteſſe.
L'amoureux Childeric la ſuit en l'admirant.
Il vole apres ſon cœur, qu'elle emporte en courant.
Il reſiſte à l'amour, & ne peut s'en deffendre.
Il brule de parler, & n'oſe l'entreprendre.
Par tout Biſin le ſuit, amy plein de candeur.
Le Prince veut couvrir ſa criminelle ardeur.
Il n'aime ny les champs, ny les bois, ny la chaſſe.
Tout luy déplaiſt, luy nuit, le trouble, & l'embarraſſe.
Il n'oſe à ſon retour la voir pour l'admirer.
Il prend dans la nuit ſeule vn temps pour ſoupirer.
Eſt-ce ainſi, Childeric, que l'exil te rend ſage,
Dit-il? A ton amy veux-tu faire vn outrage?
Et pour tes voluptez, chaſſé de ton Eſtat,
Veux-tu te perdre encor, par vn meſme attentat?
D'vn Roy qui t'a receu veux-tu ravir l'Eſpouſe,
Et luy ravir l'honneur dont ſon ame eſt jalouſe?
Eſteins ta flame impure: ou ſi tu ne le peux,
Eſteins tes triſtes iours, pour eſteindre tes feux.
Mais l'amour violent, tout infame, tout traiſtre,
Tout deteſté qu'il eſt, tousjours ſe rend le maiſtre.
En vain de l'amitié le juſte ſouvenir
Contre ſa folle ardeur s'efforce à le munir.

* Reyne des Amazones.

L'éclat imperieux tous les devoirs opprime;
Regne, & confond en luy les vertus & le crime.
Il reſiſte ; il ſuccombe : vne jaune langueur
Triomphe des efforts de ſa jeune vigueur.
Enfin dans ces combas, vne chaleur fievreuſe
Meſle ſes feux malins à l'ardeur amoureuſe.
La Reyne vient au lit ; & devant ſon Eſpoux,
Luy parle, prend ſa main, & luy preſſe le poux.
A l'aimable toucher, l'accés qui ſe redouble,
Son œil qui tantoſt brille, & qui tantoſt ſe trouble,
Son teint tantoſt de pourpre, & tantoſt blemiſſant,
Et le ſouſle enflammé, ſes poumons oppreſſant,
Qui ſort entre-coupé, quand à peine il reſpire,
Luy découvrent aſſez qu'il eſt ſous ſon empire.
Courage, Childeric, dit-elle, il faut guerir.
I'ay le remede heureux qui te doit ſecourir.
Ie connois les vertus des plantes ſalutaires;
Et les cueïlle à la Lune, aux vallons ſolitaires.
Le mal n'eſt pas mortel, & doit ceſſer demain.
D'vn regard, d'vn ſoupir, d'vne eſtrainte de main,
Où deſcend vn baiſer de ſa bouche bleſmie,
Il reſpond, & rend grace à ſa douce Ennemie.
Il ſent à ſon depart l'accés ſe moderer.
Il eſpere, & ne ſçait ce qu'il doit eſperer.
L'autre Soleil doroit la cime des montagnes,
Quand Biſine revient, ſans Eſpoux, ſans compagnes;

S'aſsit pres de l'Amant, & luy tient ce diſcours.
Prince, ne cele plus ton mal, ny tes amours.
Tu brules, Childeric, & d'vn feu legitime.
Ouy, ſçache que ta flame eſt exempte de crime.
De ton cœur agité je ſçay tous les combas.
Reprens l'eſpoir; eſcoute; & ne m'interromps pas.
Le Roy qui me fit voir la celeſte lumiere,
Se connoiſſant voiſin de ſon heure derniere,
Tira de tes Eſtats Biſin ton ſage amy.
Sur ſon trône avec moy veut le voir affermy,
Pour voir regner ſon ſang avant ſa mort prochaine:
Nous lie, & nous remet ſa ſplendeur ſouveraine.
Ie tire à part Biſin, & luy tiens ce propos.
Laiſſons de ce bon Roy ſortir l'ame en repos.
Mais pour vn autre Eſpoux le Ciel m'a deſtinée.
Ie ſçay que ma grandeur n'eſt pas icy borné
Prens doncques de mary le titre ſeulement:
Et lors que me luira mon glorieux moment
Tout l'Eſtat ſera tien: desja je te le donne
Et pure je ſuivray ce que le Ciel m'ordonne.
Il conſent: le Roy meurt. Enfin depuis ce jour
Nul n'a paru que toy digne de mon amour.
Ie connois ta valeur: j'aime ta noble mine;
Et ſçay quelle puiſſance vn aſtre te deſtine.
Mais attens la ſaiſon. Mon cœur ſeroit ſoüillé,
De ſe ſoumettre au ſort d'vn Prince dépoüillé.

Employe addreſſe ou force, & r'entre en ton Empire.
Lors j'eſteindray l'ardeur pour qui ton cœur ſoupire.
Quel heur ineſperé ? quels ſons delicieux ?
D'aiſe il ſent que ſon cœur s'éleve juſqu'aux Cieux.
Sur les mains de ſa Reyne il ſe paſme, il ſe cole :
Et l'excés du plaiſir luy ravit la parole.
Elle ſort ; & la fievre en peu de jours s'eſteint.
Le cinabre vermeil refleurit ſur ſon teint.
Il eſcorte en tous lieux ſa Princeſſe adorable :
Et bénit mille fois ſon exil favorable.
Guyemans d'autre-part, aux intrigues ſçavant,
Donne au ſimple Patrice vn conſeil decevant :
Luy fait preſſer d'impoſts le François indocile :
Veut qu'il ſoit d'œil ſevere, & d'accés difficile ;
Et pour dompter les cœurs rebelles & mouvans,
Qu'il oſte les plus fiers du nombre des vivans.
On deteſte vn Tyran, avare, ſanguinaire.
On regrette ſon Roy, liberal, debonnaire ;
Dont la jeuneſſe ardente, & penchante aux plaiſirs,
Auroit peû dans l'exil attiedir ſes deſirs.
L'Amy ſouffle ce feu, les picque, les anime.
Chacun cherche de vœux ſon Prince legitime.
Il enuoye à ſon Roy la part de l'or coupé ;
Signe qu'il peut r'entrer dans l'Eſtat vſurpé.
Dans Tongres, Childeric forme vne prompte armée,
Où ſe joint, de François vne troupe animée.

Il part

Il part : ſon camp leger marche en ſe groſſiſſant,
Comme vn monceau neigeux, qui des Alpes deſcend.
A ce bruit foudroyant Egide ſe réveille ;
Et Guyemans le trouble, alors qu'il le conſeille.
Il ramaſſe à l'inſtant Francs, Romains & Gaulois.
Childeric le combat ; met ſa force aux abois.
Le Patrice vaincu dans Soiſſons ſe renferme.
Biſine, de ſes vœux void enfin le doux terme :
Vers ſon Amant remis au trône paternel,
Vient pompeuſe, & ſe joint d'vn lien ſolemnel.
Aux Francs comme aux Eſpoux la joye en eſt égale.
Tous ayment à le voir ſous la loy conjugale.
Au ſoir l'heureux Monarque à la couche eſt conduit.
Va, dit-elle, au balcon : ſois chaſte cette nuit :
Et par mon art puiſſant, de ta race future
Tu verras dans ta court la myſtique peinture.
Il void vn fort Lion jettant de fiers regards:
Il void des ours, des loups, ſuivans des Leopards :
Puis des chiens caſaniers qu'vn grand Dragon devore.
D'autres Dragons ailez, ſe preſentent encore.
Regarde en haut, dit-elle. Il void vn Aigle ardent,
Sur le dernier Dragon des nuages fondant,
Qui le ſerre, & s'en paiſt : puis paroiſt admirable.
Et d'aigles & d'aiglons vne ſuite innombrable.
Demain tout les deſtins te ſeront découverts,
Dit Biſine: Et leurs yeux au jour s'eſtant ouverts ;

* Clovis

De nous, commença-telle, vn grand Lion doit naiſtre;*
Vn Roy, des champs Gaulois le dompteur & le maiſtre.
De ſon ſang ſortiront des Fils avanturiers,
Tels que des Leopards, & hardis & guerriers.
Leurs Neveux acharnez ſe raviront leurs terres;
* Les Rois faineants. *Et des ours & des loups imiteront les guerres.*
Leurs foibles deſcendans, du repos amoureux,*
* Charles Martel. *Tomberont ſous le fer d'vn* Prince valeureux,*
Qui comme vn fier Dragon, dreſſant ſa haute creſte,
Apres cent beaux exploits, couronnera ſa teſte.
*Charlemagne, & ſes fils. * *Ses enfans regiront, comme Dragons nouveaux,*
* *L'Empire où le Soleil s'abyſme dans les eaux.*
Leur ſuite déclinant de cette ardeur guerriere,
Par vn Aigle perdra le ſceptre & la lumiere;
* Capet. *Par vn* Prince celeſte, & puiſſant, & pieux,*
Suivy de Fils vaillans, ſages, religieux,
Dont la race en guerriers heureuſement feconde,
Sur vn trône éternel doit regir tout le Monde.
Childeric eſtonné de ſes grands Succeſſeurs,
Dans les ſiecles futurs va chercher des douceurs.
Son ame de leurs faits eſt ravie & jalouſe:
Et ſa bouche rend grace à la ſçavante Eſpouſe.
Soudain s'épand le bruit que les traiſtres Saxons
Des champs voiſins de Blois emportoient les moiſſons.
Childeric les combat ſur les bords de la Loire;
Et juſques dans Angers va pouſſer ſa victoire.

Tout cede à ſes efforts ; & ſes vaillantes mains
Dépoüillent & Saxons, & Bretons, & Romains.
Alors le grand Clovis naiſt de la noble Reine:
Et remplit d'allegreſſe & la Loire & la Seine.
Elevé ſous des ſoins tendres & genereux,
Il croiſt, beau, liberal, ſage, adroit, valeureux.
A peine ſur ſon chef avoient roulé trois luſtres,
Quand finirent les ans de deux teſtes illuſtres,
D'Egide & du Roy Franc, tous deux Princes puiſſans.
Clovis devient Monarque en ſes jours innocens:
Desja d'vn cours trop lent void couler ſes années:
Desja brule d'ouvrir ſes hautes deſtinées.
Il dompte les courſiers, il exerce les Francs,
Les forme en bataillons, ſerre ou double leurs rangs,
S'endurcit à la peine, au Soleil, à l'orage;
Et l'on void dans ſes yeux reluire ſon courage.
Depuis ſon jour natal, il comptoit vingt moiſſons.
Il va chercher Siagre aux plaines de Soiſſons,
Le vaillant fils d'Egide ; & ſenſible il ſoupire
Qu'vn Romain, de ſon Pere ayt occupé l'Empire.
Il dénonce la guerre aux fieres Legions.
Tous deux forts & vaillans, comme jeunes Lions
Qui brulent de la ſoif d'enſanglanter la plaine,
Pour vaincre, n'ont ſoucy de hazard ny de peine.
Tous deux, en ſe trouvant par vn commun deſir,
Se ſentent animez d'ardeur & de plaiſir.

L'vn baiſſe contre l'autre vne lance dorée.
Clovis ſur l'ennemy rompt la pointe acerée.
Puis du coup le renverſe ; & pouſſant ſes beaux faits,
Ouvre d'vn meſme cours les eſcadrons épais.
Les Francs ſuivent ſa route ; & par tout l'Aigle tombe.
Par tout ils ſe font jour ; & tout fuit, ou ſuccombe.
Siagre par les ſiens du danger emporté,
Vers les Goths Aquitains cherche ſa ſeureté.
Cent villes, de Clovis eſtendent le domaine:
Et ce coup, au tombeau met la force Romaine.
Mais le Prince à ſon gré n'a vaincu qu'à demy.
* Alaric. *Il veut que le * Roy Goth livre ſon ennemy:*
Fait partir vn heraut ; & ſuperbe luy mande
Qu'il s'arme, s'il eſt ſourd à ſa juſte demande.
Alaric tremble au bruit du foudre menaçant:
Rend Siagre bleſſé, captif & languiſſant.
Le Ciel rend de Clovis la vangeance aſſouvie,
En bornant du Romain la langueur & la vie.
Biſin en meſme temps trouve ſon jour fatal;
Et la Reine ſuccede au Royaume natal.
*Ceux du païs de Munſter. *Les Rois qui regiſſoient le * Marſe & le * Bructere,*
* Ceux de la Veſtphalie. *Veulent avoir le * Tongre eſclave ou tributaire:*
Clovis jaloux du ſien, court pour le ſecourir;
*Ceux du païs de Iuliers. *D'vn bras pour tout deffendre, & pour tout conquerir.*
Biſine en fait ſa guerre, & fiere l'accompagne.
Desja leurs eſtendarts flotent par la Champagne.

Dé-ja la Meuſe entend leur martial airain;
Et dé-ja le François arrive aux bords du Rhein;
Surprend des fourrageurs mille bandes éparſes;
Et dans les champs ſaccage & Bructeres, & Marſes,
Qui portent à leurs Rois, de cent troupes ſuivis,
Le meſſage eſtonnant des armes de Clovis.
Pourrois-je raconter la ſanglante journée,
Qui d'vn heureux ſuccés fut enfin couronnée?
Mais la nuit, de ſon ombre ayant voilé les Cieux,
Avec ſes froids pavots appeſantit nos yeux.
Clovis, aux ſiens aimable, aux ennemis terrible,
A ſes bandes inſpire vne ardeur invincible:
Heurte les premiers rangs; renverſe les plus forts:
Où le choc eſt plus grand, redouble ſes efforts:
On le void ſe lancer, fendre, pourſuivre, abbatre:
Et tantoſt il combat, tantoſt il fait combatre.
La Reine qui le ſuit ſur vn barbe leger,
Partage avec ſon Fils la peine & le danger.
Mais vn trait inconnu tranche ſa noble vie:
Et ce coup n'eſt ſuivy ny d'honneur ny d'envie.
Du ſenſible trépas le Monarque irrité,
D'vne double fureur a le cœur agité:
Meſle à ſes feux guerriers, les feux de la vangeance;
Et d'vn triſte dépit renforce ſa vaillance.
Il immole cent corps aux Manes maternels.
Vne main ſeule a fait cent mille criminels.

Et par tout où ſon fer tombe avec ſa colere,
Il penſe terraſſer le meurtrier de ſa mere.
De ſemblable fureur les ſiens ſont animez.
Tout le fuit : tout luy céde. En ſes yeux allumez
Brillent en meſme temps ſon courroux & ſa gloire.
Le deſaſtre eſt heureux, & ſert à la victoire.
Enfin tel eſt Clovis : tels ſon ſang, & ſes faits.
O ! mes filles, penſez, par ces premiers effets,
Que fera ce grand fleuve enflé de cent rivieres,
Qui de ſon bord natal ravage les barrieres.
Preparez vos attraits pour dompter ce Vainqueur;
Et mettez voſtre gloire à conquerir ſon cœur.
Il ſe leve : & dé-ja leurs ames enflammées,
Pour le vaincre, à l'envy ſe ſentent animées.

CLOVIS,

LIVRE SIXIESME.

Peine douze fois l'Aſtre qui fait les jours
Sur la Terre & ſous l'Onde eut achevé ſon cours,
Qu'il s'épand dans Vienne vne prompte nouvelle,
Qu'vne ambaſſade arrive en pompe ſolemnelle.
Soudain le ſage Aurcle, & le brave Liſois,
Font admirer leur troupe, & l'éclat des François,
La mine & l'air charmant que nul peuple n'égale,
Et le courage fier, & l'humeur liberale.
Par tout les Bourguignons ſe preſſent pour les voir;
Et d'vne longue paix gouſtent vn vain eſpoir.

O ! jugemens legers des teſtes du Vulgaire !
Leur Roy fait en ſecret vn jugement contraire.
Clotilde mille fois benit cet heureux jour ;
Et ſon cœur ſent la joye, & la crainte, & l'amour.
Sigiſmond allarmé ſent émouvoir ſon ame,
Craignant le coup fatal que redoute ſa flame.
Ceux qui d'vne foy pure embraſſent Ieſus-Chriſt,
Au Ciel léuent les mains, & les yeux, & l'eſprit ;
Preſentent mille vœux aux Autels adorables ;
Baiſent des ſaints Martyrs les tombes venerables ;
Afin que Dieu beniſſe vn nœud qui ſous la Croix
Doit ranger tout l'Eſtat des valeureux François.
Le Monarque eternel accorde leurs demandes :
Des bien-heureux Eſprits les lumineuſes bandes
Font de joye éclater leurs chants delicieux ;
Et mille doux concerts reſonnent dans les Cieux.
Mais dans les creux Enfers tout boüillonne de rage,
Voyant ſur leur pouvoir fondre vn fatal orage.
De blaſphemes, de cris, d'horribles hurlemens,
Du tenebreux Palais tremblent les fondemens.
Vn bruit regne confus aux cachots de l'Averne.
Tous ſortent en fureur de leur ſombre caverne,
Comme d'vn toit brûlant on void ſortir des feux,
Rouges, environnez d'vn tourbillon fumeux.
Tous prés du trône affreux s'aſſemblent en tumulte ;
Et le grand Lucifer en trouble les conſulte :

Puis

Puis leur partage ainſi ſon execrable loy.
Toy, qui dans les eſprits ſçais répandre l'effroy,
Et troubler le repos des ombres taciturnes,
En monſtrant aux mortels des fantoſmes nocturnes ;
Va ſoudain te veſtir d'vne molle vapeur.
*Prens du mort * Chilperic le viſage trompeur.*
Va tout paſle & ſanglant dire au meurtrier ſon frere,
Mon ſang me vangera par la force eſtrangere.
Que de tant de terreur tes propos ſoient ſuivis,
Qu'il refuſe Clotilde aux flames de Clovis.
Toy, qui ſçais attiſer l'ardente jalouſie,
Verſe dans Sigiſmond ta ſombre freneſie.
Irrite ſon amour, & dans ſon ſein reſpans
Le dangereux venin de tes plus noirs ſerpens.
Qu'en ruſe il ſoit fecond, qu'il trouble, qu'il invente,
Pour renvoyer les Francs décheûs de leur attente.
Toy, Demon de la fraude, aux intrigues ſçavant,
Inſpire à Gondebaut vn accord decevant.
Souſle à ſes conſeillers tes adroites malices ;
Et de feintes couleurs couvre leurs artifices.
Toy, qui dans les Eſtats où domine la Croix,
*As ſi bien ſceû broüiller cette * Vnité de Trois,*
Docte maiſtre d'erreur, qui de tant d'ames bleſmes
As peuplé ce ſejour, corrompant leurs bapteſmes ;
*Puis que les * Bourguignons de meſme que les Gots,*
Sont de tes faux Docteurs les credules ſuppoſts,

* Frere de Gondebaut, & pere de Clotilde.

* Par l'Heresie d'Arius.

* Les Bourguignons & les Gots eſtoient Ariens.

Colore les refus : fay que leur Roy mépriſe
Vn Monarque Idolâtre, ennemy de l'Egliſe.
Toy, de qui les autels fument de tant de ſang,
Qui ſous tes Dieux trompeurs tiens encore le Franc ;
Par douces viſions, par magiques paroles,
Attache le Guerrier à ſes vaines Idoles.
Et toy, Demon de feu, qui ſous le nom d'Amour
Remplis de tant de maux le terreſtre ſejour,
Sous qui tombent par jour tant de cœurs tes victimes,
Qui de tant de douceurs aſſaiſonnes les crimes,
De l'amour de Clovis, avec ton trait brulant,
Va bleſſer Albione, & la fiere Yoland ;
Et fay que toutes deux, pour guerir leur bleſſure,
Oſent tout ce que peut & l'Art & la Nature.
Alors, comme des vents ſous la terre enfantez,
Sortent par vn débris de monts ou de citez ;
Puis ſouflent par les airs vne haleine empeſtée,
Renverſant les moiſſons d'vne rage indomptée :
Ainſi ces noirs Eſprits, & furieux & prompts,
Partent en meſme temps des abyſmes profonds,
Pour irriter les cœurs des redoutables Princes,
Corrompre leurs conſeils, & perdre leurs Provinces.
Clotilde, dans l'enclos d'vne ſainte maiſon,
Void Aurele, & luy dit par quelle trahiſon
Auberon leur fit boire vne onde enſorcellée,
Dont luy fut par le Ciel la fourbe revelée ;

Et la fauſſe Clotilde, & le faux Sigiſmond,
Et les Gendarmes faux, galopans ſur le mont.
Aurele eſt éperdu de joye & de merveille;
Et dans ce doux recit, eſt charmé par l'oreille;
Tel que ſi pantelant, & de ſuëur moüillé,
Apres vn ſonge horrible il ſe fut réveillé.
Et ſoudain à ſon Roy, d'vn ſoin prompt & fidele,
En va faire voler l'admirable nouvelle.
Elle l'aſſeûre encor du celeſte ſecours,
De la Mere de Dieu repetant les diſcours,
Avec les veritez dans le criſtal empraintes,
Qui flatent leurs deſirs, & diſſipent leurs craintes.
Aurele, à ces propos nageant dans le plaiſir,
Si le ſage reſpect n'arreſtoit ſon deſir,
Voudroit faire cent fois repeter la parole,
Qui par tant de bon-heur l'aſſeûre & le conſole.
Mais de peur qu'on les veille, il quitte auec regret
Les charmantes douceurs de l'entretien ſecret;
Et pour dernier advis, la Princeſſe l'exhorte
D'avoir en ſon Dieu ſeul vne eſperance forte.
La nuit aux doux ſommeil invitoit tous les yeux,
Couvrant d'vne ombre épaiſſe & la terre & les Cieux.
Gondebaut en ſon lit, d'vne ame inquietée,
Rouloit mille penſers dans ſa teſte agitée;
Et voulant du Roy Franc amuſer les deſirs,
De ſes poumons preſſez tiroit de longs ſoupirs;

Universitäts BIBLIOTHECA

Quand de ſexe divers deux ſpectres s'avancerent.
Ses cheveux à l'inſtant d'horreur ſe heriſſerent.
* Chilperic frere de Gondebaut; auquel il avoit fait trancher la teſte.
** L'vn have, ſans couleur, & d'vn ſang noir trempé,*
Des deux mains ſur ſon tronc portoit ſon chef coupé.
** L'autre eſt bleüe & livide; & ſa teſte panchée*
Porte vne lourde pierre à ſon col attachée.
* La femme de Chilperic laquelle il avoit fait jetter dans le Rhône avec vne groſſe pierre au col.
Voy, dit l'vn, tes beaux faits, execrable bourreau.
De tes fieres fureurs voy l'horrible tableau.
Parricide inhumain, voy ton frere & ſa femme,
Dont ta rage eſteignit & la vie & la flame.
Mais ſçache que mon ſang eſt preſt à nous vanger,
Par l'indomptable bras d'vn Eſpoux eſtranger.
Cependant, pour punir ta cruauté barbare,
Que jamais la terreur de toy ne ſe ſepare.
Sa bouche alors lança deux infames ſerpens,
Qui dé-ja ſur ſon lit, & par ſon ſein rampans,
Le mordent, & dé-ja le percent juſqu'à l'ame.
Il ſe trouble, il s'éffraye, il fremit, il ſe paſme.
Mais l'effroy le réveille. En vain il veut crier.
Son impuiſſante voix s'attache à ſon goſier.
Au deffaut du parler, il ſe debat, il tremble.
Il pouſſe des ſanglots, & gemit tout enſemble.
Tous les ſiens à ſon ayde accourent à ce bruit.
Il craint encor le ſpectre. Il le cherche, & le fuit.
Son œil hagard revoid ces terribles viſages:
Ou du moins ſa memoire en revoid les images.

Doit-il dire ſon mal? ou doit-il le celer?
L'horreur de ſon forfait l'empeſche d'en parler.
Vn ſonge m'a troublé, dit-il, & j'en friſſonne.
Veillez autour de moy: que nul ne m'abandonne.
Il tremble; & la ſueur luy decoule du front.
L'vn le tient: l'autre court d'vn pas ſoigneux & prompt.
Soudain le feu flambant, & la cire brulante,
Adouciſſent l'effroy de ſon ame tremblante.
Il croit revoir la vie, en voyant la clarté.
Son regard peu-à-peu r'allentit ſa fierté.*
Sur l'vn ſon chef humide auec langueur s'appüie,
Tandis que par le feu ſa ſueur ſe reſſüie.
La nuit ſe paſſe en crainte; & l'Aube de retour
Arrive à ſon ſouhait, & rallume le jour.
Irier, le confident, ſage, adroit & fidele,*
Au bruit de ſa frayeur accourt remply de zele.
Amy, dit Gondebaut encor paſle & tremblant,
I'ay veu de Chilperic le corps froid & ſanglant.
De l'Eſpoux de Clotilde horrible il me menace.
Ie devois eſtouffer tout le ſang de ſa race.
Pourquoy de ma fureur fis-je ceſſer le feu?
Ah! je fus trop cruel, ou je le fus trop peu.
Les morts me font la guerre auec leur face bleſme.
I'armeray les vivans encor contre moy meſme.
Ie crains le ſang verſé, qui m'appelle au trépas:
Mais je crains plus le ſang que je ne verſay pas.

* Ceux là ont tort qui penſẽt qu'on ne doit pas ſe ſeruir en Poëſie, du mot, peu-à-peu, à cauſe de la rencontre de deux voyelles: parce que ce n'eſt qu'vn mot qui fait vn adverbe, & ce ne ſont pas trois mots.

* Cet Irier Confidẽt de Gondebaut eſt celebre dans l'Hiſtoire.

Quel bras retint ma main non encore assouvie;
Et reserva le fer qui doit trancher ma vie?
Que mon Roy, dit Irier, n'afflige point son cœur.
Sa prudente justice éclata sans rigueur.
S'il eut fait de Clotilde vn sanglant sacrifice,
La rigueur eut regné, mais non pas la Iustice.
Equitable il suivit les loix du Tout-puissant,
Qui punit le coupable, & sauve l'innocent.
Son esprit agité forge ces réveries;
Et luy forme en dormant des spectres, des furies.
Ie veillois, dit le Prince; & mon trouble ennuyeux
N'avoit permis encor nul sommeil à mes yeux.
Son front frapa ma veüe; & sa voix, mes oreilles.
Dans les tristes langueurs des ombres & des veilles,
Repart le sage Irier, quand l'ame a du tourment,
La fantaisie embrasse vn penser vehement,
Conçoit, & nous fait voir l'image qu'elle enfante,
Qui ressemble au penser, & nous paroist vivante.
De la seule raison recherchons le secours.
Rien des armes du Franc n'arrestera le cours.
Que tu livres Clotilde, ou que tu la refuses,
Mesme peril t'attend, & confond toutes ruses.
Si d'vn cruel refus tu pretens l'outrager,
Son camp sur ta frontiere est prest pour le vanger.
Si tu veux la livrer, que ton cœur delibere
D'armer, ou de livrer l'heritage du Pere.

Clovis vaillant, heureux, plein de jeune fierté,
Ne cherche qu'vn pretexte à ſa temerité.
Gondebaut luy reſpond, du pied frapant la terre :
La guerre eſt donc certaine ; hé bien, j'auray la guerre.
Mais où ſont tes Soldats ? reprit le ſage amy.
Soit refus, ſoit accord, dit le Prince bleſmy,
Tu dis qu'il faut s'armer ; donc que mon camp s'aſſemble.
Ne fay ny l'vn ny l'autre: ou fay les deux enſemble;
Dit le prudent Irier, ſon Monarque appaiſant.
En accordant refuſe, accorde en refuſant,
Iuſqu'au jour qu'à ſon camp s'oppoſera le noſtre :
Et faiſant tous les deux, ne fay ny l'vn ny l'autre.
Tandis que nos voiſins, dans le commun danger,
Viendront joindre ta force, & chaſſer l'Eſtranger,
Flate l'eſpoir des Francs ; tu pourras les confondre.
Differe à les ouïr; differe à leur reſpondre.
Puis des ruſes ſans fin naiſtront de jour en jour,
Pour amuſer long-temps & la force & l'amour.
Le Roy, d'vn œil plus doux approuve ſa parole;
L'embraſſe ; & montre aux ſiens que ſon cœur ſe conſole.
Pour arreſter des Francs la preſſante chaleur,
Il ſçait en cent façons plaindre quelque douleur.
Son effroy ſur ſon front ſemble encore ſe peindre;
Et luy preſte vn ſecours pour le mal qu'il veut feindre.
Le Prince Sigiſmond, & le fier Gondomar,
Qu'Amalberge cachée au ſources de l'Arar,

Fit naiſtre à Gondebaut pendant le ſort contraire,
Viennent d'vn pas ſoigneux au lever de leur pere.
Tous deux des Bourguignons rendent les cœurs ravis.
Tous deux adroits & beaux, tous deux dé-ja ſuivis
De la noble Ieuneſſe autour d'eux agiſſante,
Et qui cherche à l'envy la fortune naiſſante.
Sigiſmond, qu'vn beau trait a percé dans le cœur,
Sent ſon mal qui deſtruit ſa boüillante vigueur.
D'vne ardente rougeur ſa joüe eſt colorée,
Et fait voir que d'ennuys ſon ame eſt devorée.
Taciturne, inquiet, il reſve inceſſamment ;
Et ne peut en vn lieu s'arreſter vn moment.
Souvent il mord ſa levre; & monſtre en ſa ſouffrance,
Qu'il ronge vn fier dépit, & qu'il perd l'eſperance.
Gondomar d'vn pied libre, & d'vn plus libre cœur,
D'vn agreable eſprit, d'vne charmante humeur,
Et marchant ſans repos par ſa troupe éuentée,
S'emporte où le conduit ſa jeuneſſe indomptée ;
Tel qu'vn jeune belier, qui de fougue animé,
De cornes ſe ſentant nouvellement armé,
Bondit, heurte, renverſe; & follement ſuperbe
Met ſa troupe en deſordre, & domine ſur l'herbe.
Gondebaut les appelle ; & d'vn grave ſourcy
Leur confie en ſecret ſon danger, ſon ſoucy;
Et le preſſant beſoin d'vnir à ſa querelle
Des Monarques voiſins l'aide prompte & fidelle.

Que le Roy Viſigoth, d'vn plus proche intereſt,* Alaric.
Seroit pour leur ſecours aux armes le plus preſt ;
Et d'vne meſme ardeur brulant pour la Princeſſe,
Viendroit, pour la deffendre, employer ſa proüeſſe ;
Bien qu'à l'égal tous deux ſoient par luy redoutez ;
Et doivent l'vn par l'autre eſtre exclus ou domptez.
Que l'heureux Oſtrogoth dominant* l'Auſonie,* Thierry. L'Italie.
Viendroit du jeune Franc borner la tyrannie ;
Auec les peuples fiers, qui nombreux & puiſſans
Du Danube & du Rhein boivent les flots naiſſans ;
Et des vallons Telins les bandes courageuſes,* La Valteline.
Et du champ Allobroge, & des Alpes neigeuſes.* La Sauoye.
Sigiſmond réveillé par ces charmans diſcours,
Sent mille doux plaiſirs qui flatent ſes amours ;
Et quittant les langueurs de ſa triſte ſouffrance,
Void revivre vn rayon de ſa douce eſperance.
Il anime ſon pere ; & pour mieux l'engager,
Sçait renforcer encor la crainte & le danger.
I'aime, dit Gondebaut, ton ardeur enflammée ;
Et te remets l'honneur de commander l'armée.
Tandis qu'vn long delay traiſnera les François,
De Guerriers fay ſans bruit le ramas & le choix,
Ou bien-toſt ſe joindront les forces eſtrangeres.
Gondomar ſera Chef de mes troupes legeres.
Le cœur ſaute à tous deux par des tranſports ſoudains.
Tous deux baiſent contens les paternelles mains.

Leurs yeux dé-ja brilloient d'vne ardeur exceſsive,
Reſpirant les combas, quand Amalberge arrive.
Sa belle troupe, éclate, & s'avance auec bruit :
Et ſur toutes paroiſt Clotilde qui la ſuit,
Couvrant d'vn front modeſte vne haine cachée,
Malgré ſon ame ſainte, à ſon ſang attachée :
Telle que luit la Lune, & plus brillante encor,
Quand pompeuſe elle regne entre mille Aſtres d'or ;
Et d'vn teint rougiſſant, preſage les tempeſtes
Qui briſeront des pins les orgueilleuſes teſtes.
Cette douce beauté cauſe de la terreur.
Le fils fremit d'amour, & le pere d'horreur.
L'vn l'aime & la redoute ; & l'autre croit encore
Voir ſes parens hideux, dont l'aſpect le devore.
Il apperçoit ſon mal ſous ces vives couleurs,
Comme vn ſerpent caché ſous les plus belles fleurs,
Qui ſifle, & fait grincer la dent envenimée
Par qui ſera bien-toſt ſa trame conſumée.
Il s'émeut, il paſlit ; & d'vn geſte forcé
Renferme le tourment dont il eſt oppreſſé.
Vn bref diſcours ſe paſſe en douceurs déguiſées.
En regards meſurez, en paroles peſées ;
Et dans vn pas eſtroit l'vn & l'autre engagé,
Sent ſon cœur, au depart d'vn grand faix ſoulagé.
Sigiſmond du reſpect ſouffre la dure chaiſne,
N'oſant ſuivre ſon cœur que ſa Princeſſe entraiſne ;

Long-temps la ſuit des yeux, long-temps par les ſoupirs,
Toûjours par la penſée, & par les vains deſirs.
Alors les ſoins preſſans de Liſois & d'Aurele,
Trouvent à leur deſſein le Bourguignon rebelle.
Dé-ja ſa fourbe attaint le dixieſme Soleil,
Quand ce Prince ruſé prend vn nouveau conſeil ;
Seme ſa gueriſon ; veut que ſon Fils envoye
Publier vn tournoy, pour celebrer ſa joye ;
Et que ſous ce projet, les gendarmes épars,
Sans allarmer les Francs, viennent de toutes parts.
Sigiſmond de ſon bras, à ſa belle Princeſſe
Pretend faire admirer & la force & l'addreſſe.
Mais le brave Liſois, dans les jouſtes appris,
Parfois le fait rougir, luy raviſſant le prix.
Souuent le fort Aurele emporte l'avantage ;
Et ſouvent entr'eux deux la gloire ſe partage.
Le Roy ſe feint alors ſous ſon mal abbatu :
Mais Aurele à ce coup réveillant ſa vertu,
Des inutiles jeux laiſſe les vains ſpectacles ;
Et des vœux de Clovis veut rompre les obſtacles.
Il expoſe ſon ordre au confident Irier :
Puis d'vn langage ferme, & ſuccinct & guerrier ;
Ou reſponſe, dit-il ; ou la nouvelle Aurore
A peine en ces climats pourra nous voir encore.
Irier eſpere en vain conſumer les momens.
Vn diſcours prompt & fier rompt tous amuſemens.

Les François irritez au depart ſe preparent:
Et pour dernier effort impatiens declarent,
Sans plus preſter l'oreille au Bourguignon confus,
Qu'vn delay d'vne nuit tiendra lieu de refus.
Gondebaut roule en vain des ruſes dans ſon ame,
Quand de ſon artifice il void manquer la trame.
Il conſent à l'accord, ſi le Roy des François
Veut quitter les faux Dieux, & reverer la Croix.
Aurele donne alors la royale parole,
Que Clovis ſuivra Chriſt, & laiſſera l'Idole.
Le Monarque trompeur, d'vn tel propos ſurpris,
Et du coup impreveu qui troubloit ſes eſprits;
Dans vn jour j'apprendray, dit-il, ſi la Princeſſe
Veut engager ſa foy ſous la ſainte promeſſe.
Aurele ſatisfait, de Clotilde aſſeuré,
Et vainqueur de l'Enfer contre luy conjuré,
Rend graces dans ſa joye à la Bonté divine;
Voyant que vers la fin ſon labeur s'achemine.
Sigiſmond cependant tremble, & commence à voir
Qu'au bord du precipice eſt reduit ſon eſpoir.
Il va de tous coſtez, incertain dans ſa voye,
S'abandonne aux douleurs, en ſes larmes ſe noye;
Et ſouffrant de l'amour les plus grandes rigueurs,
De pitié dans Vienne afflige tous les cœurs.
Gondomar à ſon mal en vain cherche des charmes;
Et meſle tendrement des larmes à ſes larmes.

Donc, luy dit Sigiſmond, ſi ta chere amitié
Te fait ſentir ma peine, & t'émeut à pitié,
Avant le triſte arreſt obtiens qu'elle m'écoute.
Parle à ce cœur de fer : tu l'obtiendras ſans doute.
Car ton humeur luy plaiſt : tu ſcais ſes doux momens ;
Et ce qui peut flater ſes cruels mouvemens.
Gondomar ſuit ſon ordre ; & ſaiſi de triſteſſe,
S'en va vers le ſejour de la belle Princeſſe :
La trouve en ſa retraite, embraſſant vne Croix.
Par ce Roy, luy dit-il, ſous qui tremblent les Roys,
Ie demande à Clotilde vn moment favorable,
Pour écouter mon Frere, en ſon ſort déplorable.
Ie l'accorde, dit-elle, & le veux écouter
Devant ce meſme Roy qui vint nous racheter.
Il retourne content, bien qu'à peine il eſpere ;
Et d'vn leger eſpoir taſche à flater ſon Frere.
Il le meine ; & le Prince, à ce divin aſpect,
Eſt paſle, & tout tremblant d'amour & de reſpect ;
Met vn genoüil en terre ; & ſon triſte ſilence
De ſa vive douleur monſtre la violence.
Recueille, Sigiſmond, ton eſprit éperdu,
Dit-elle : c'eſt à Dieu que cet honneur eſt deû.
Ie l'atteſte, dit-il, en te faiſant ma plainte,
Si brulant par tes yeux d'vne flame ſi ſainte,
Mes vœux ne doivent pas eſtre pluſtoſt permis,
Que ceux d'vn Eſtranger aux Idoles ſoûmis ;

Et ſi ton ame ſage, & conſtamment Chreſtienne,
Pluſtoſt ne devroit pas s'vnir auec la mienne,
Qu'avec celle d'vn Franc, qui parfume d'encens,
Au mépris du vray Dieu, des marbres impuiſſans.
Qui jurant qu'en ſon cœur l'erreur eſt aſſoupie,
Dans ce pieux propos fait voir ſon ame impie ;
Puis que pour vn deſir, abandonnant ſes Dieux,
Sans doute, il ne croit pas qu'il en ſoit dans les Cieux :
Et d'vn eſprit leger pour tout ce qu'il adore,
De meſme il ſera preſt à te quitter encore.
Dédaigne ce profane. En moy, Princeſſe, en moy,
Tu trouves ta patrie, & ton ſang, & ta Loy ;
Vn immuable Amant, qui t'adore & qui t'aime,
Non par vn vain rapport, mais par ta beauté meſme.
Qui preſque auec le lait a ſucceé ton amour ;
Qui depuis vid ſon feu croiſtre de jour en jour,
Dont la grandeur conſtante, à toy ſeule aſſervie,
Ne peut avoir pour fin que celle de ma vie.
Clotilde luy reſpond ; j'atteſte comme toy
Ce Dieu crucifié, le ſeul en qui je croy,
Que j'aime ta valeur ; j'aime ton cœur qui m'aime,
Ta grace, & tes vertus dignes du diadéme :
Mais conſultant mon cœur, quoy que doux & Chreſtien,
I'abhorre en toy le ſang qui reſpandit le mien.
Alors que ie te voy, je voy la hache fiere,
De l'autheur de mes jours execrable meurtriere :

Ie voy du Rhône affreux les goufres inhumains,
*Dans leur ſein devorans ma mere & mes * germains.*
En toy, bien qu'innocent, je voy leur parricide.
O ! mon reſſentiment, que ton cours eſt rapide !
Sans toy, mon Dieu, ſans toy, je ſuis dans le danger
De vouloir tous les jours mourir, ou me vanger.
Mais voy ſi tes deſirs, Prince, ſont legitimes.
Combien, en t'épouſant, j'épouſerois de crimes.
Si jamais à ton ſang mon ſang s'eſtoit vny,
Des meurtres il ſeroit & coupable & puny.
Dieu ! reprit Sigiſmond, que je ſuis miſerable !
Ie ſuis du meſme crime innocent & coupable.
Mon cœur eſt innocent : mon ſang eſt criminel.
Donc pour punir en moy le forfait paternel,
Ie t'immole ma vie, & la goutte derniere
De ce ſang malheureux dont la ſource eſt meutriere.
Mais ſauve l'innocent ; & devant mon trépas,
Reçoy ce cœur heureux, qui ne te déplaiſt pas,
Qui t'ayme, & de ſon ſang en ſecret ſe détache,
Pour purger dans ſon feu l'originelle tache ;
Qui pour les tiens meurtris ne ceſſe de pleurer ;
Ne void qu'auec horreur ce qu'il doit honorer ;
Et par vne juſtice à moy meſme inhumaine,
Deteſte jour & nuit les cauſes de ta haine.
Clotilde à ces propos les yeux baignez de pleurs,
Et ſenſible & cruelle à tant d'aſpres douleurs,

* Freres.

Dans le double tourment qui l'agite & la preſſe,
Dit ſe levant ſoudain : ceſſe, Sigiſmond, ceſſe
De nourrir ton eſpoir, & de te conſumer.
Ie ne te puis haïr ; je ne te puis aimer.
Puis elle ſe détourne, & le laiſſe, & s'enferme.
Le Prince malheureux, & reduit à ce terme,
Tombe froid & paſmé dans le ſein fraternel.
Ses yeux ſemblent fermez d'vn ſommeil Eternel.
Aux larmes, aux ſanglots, Gondomar s'abandonne.
Vne muëtte horreur tous deux les environne.
Le Prince ouvrant les yeux, à regret void le jour ;
Puis tourne vn regard foible, & cherche ſon amour.
Mais ne la trouvant plus, le dépit, & la rage,
Et ſes feux irritez, raniment ſon courage.
Il perd, auec l'eſpoir, l'art de diſſimuler :
Son ardente fureur le force de parler.
Quoy donc je ſouffriray qu'vn Payen, qu'vn Barbare,
L'enleve, & de mes yeux pour jamais la ſepare ?
Vn voleur eſtranger, vn traiſtre audacieux,
Sans peine, ſans combat, auec ſes foibles Dieux,
L'arrachant de mes mains pour en parer ſon trône,
Enrichira la Seine à la honte du Rhône ?
Pluſtoſt en ma faveur, de cent climats divers,
Ie vay faire ſur luy fondre tout l'Vnivers.
Ie previendray le rapt que fier il ſe propoſe.
Ilion fut en feux pour vne moindre cauſe.*

* Troye fut brulée à cauſe d'Helene.

Nous

Nous avons comme luy des forces & du cœur :
Vn ſoldat aguerry de cent peuples vainqueur.
Nous avons comme luy des voiſins ſecourables.
Mais à nous, plus qu'à luy, les Cieux ſont favorables.
Et pour pouſſer l'effort d'vn amoureux deſſein,
Nous avons plus que luy de braſiers dans le ſein.
Mais toy dont je ne puis me loüer ny me plaindre,
Qui meſpriſes ma flame, ou qui la veux eſteindre,
Voy qu'en me dédaignant, ſimple, tu te ſoûmets
A qui dit qu'il t'adore, & ne te vid jamais ;
Dont l'ardeur par le temps ne fut point éprouvée ;
Qui n'eut jamais au cœur ton image gravée :
Tout preſt à recevoir, d'vn aveugle deſir,
La premiere beauté qu'on voudroit luy choiſir ;
Quelque fade blancheur, quelque eſclave effrontée,
Qui ſous ton nom fameux luy ſeroit preſentée.
Pour la ſauver des bras de cet indigne Amant,
Deffens là Sigiſmond, contre ſon ſentiment ;
Et puis qu'à ſon bon-heur ſon deſir eſt rebelle,
Il faut, il faut combattre & contr'elle, & pour elle.
Oüy, cruelle à toy meſme, encore plus qu'à moy,
Pluſtoſt qu'vn fier Payen triomphe de ta foy,
Qu'vn traiſtre ſans amour te raviſſe à ma flame,
Au prix de mille morts ie luy raviray l'ame.
Apres mon ſang verſé dans ma juſte fureur,
Rien ne me reſtera qui te ſoit en horreur.

Mon amour innocent, & ma triſte infortune,
Te livreront ſans ceſſe vne attaque importune.
Le Prince, pour ſouſtien n'ayant que ſon tranſport,
Ainſi par la fureur fait vn dernier effort :
En vain frape les airs d'vn propos inutile :
Puis il retombe à terre ; & devient immobile.
Le triſte Gondomar, de pitié paſliſſant,
Auec l'ayde des ſiens, l'emporte en gemiſſant.
Et par tout le Palais, les voûtes ſont attaintes
De murmures confus, de ſanglots, & de plaintes.

CLOVIS,

LIVRE SEPTIESME.

AVRELE à differer ne peut
plus conſentir ;
S'irrite avec Liſois ; menace
de partir ;
Ioint la fierté preſſante à ſa
prudente addreſſe.
Irier enfin demande à la ſage
Princeſſe,
Si le royal ſerment de reverer la Croix,
Suffit pour l'engager aux conjugales loix.
Des celeſtes decrets ſa ſainte ame aſſeurée,
Accepte de Clovis la parole jurée :
Et Gondebaut confus promet & jure auſsy,
Qu'avant qu'au Ciel la Lune ait ſon globe éclaircy,

Il conduira ſa Niece en pompeux equipage,
Iuſqu'au bornes où * *l'Ouſche en la Saone s'engage.*
Les François réjoüis haſtent l'heureux depart.
Mais Clotilde en ſoupçon void Aurele à l'écart:
Croit que le fier Tyran, quoy que ſa bouche die,
Sous ce trompeur accord couvre vne perfidie:
L'aſſeûre que ſon Fils, trop libre en ſes diſcours,
A découvert la trame, & n'attend qu'vn ſecours:
Que le Roy, d'vne rage au refus confirmée,
Au lieu d'elle, à Clovis doit conduire vne armée.
Mais que Dieu confondra leurs projets mal conceûs.
Enfin ſur les ſermens & donnez, & receûs,
Les Francs quittent Vienne & prompts & pleins de zele,
Pour apprendre à leur Roy l'agreable nouvelle,
Et de ſes vœux ardens le deſirable eſtat,
Qu'vn mois luy produiroit * *l'hymen ou le combat.*
Desja par quinze fois, l'Aurore matineuſe
Avoit renouvellé ſa beauté lumineuſe,
Depuis que les deux Francs, par vn viſte retour,
Avoient de leur Monarque attaint le cher ſejour.
Là dans les doux travaux d'vne penible chaſſe,
Le Guerrier nourriſſoit ſa force & ſon audace,
Attendant que le Rhône, à ſes brulans ſouhaits,
Envoyaſt le meſſage ou de guerre ou de paix;
Quand au ſortir des bois, lors que par les vallées
Revenoient des Chaſſeurs les bandes deffilées,

* A Dijon, où la riuiere d'Ouſche ſe perd dans la Saône.

*Le Mariage.

Vn Chevalier parut, dans vn pré voltigeant,
Au corps noble & leger, couvert d'armes d'argent.
Maint rubis y reluit ; & ſes plumes volantes
Semblent, par leur couleur, comme flames brulantes.
Son écharpe eſt d'argent, ou mille feux ondez
Volent à rangs égaux, d'vn fil d'or rebordez.
Son courſier genereux eſt blanc à rouges taches ;
Et de rouges rubans ſes crins ont mille attaches.
Douze puges à pied à l'égal s'avançoient,
En caſaques d'argent, ou cent feux rougiſſoient ;
Qui portoient en leurs mains douze lances pareilles,
Ou montoient ſur l'argent mille flames vermeilles.
Il baiſſe la viſiere aux approches du bruit.
Soudain l'vn des ſuivans, à ce ſignal inſtruit,
Vers les Chaſſeurs s'avance, & courtois leur demande,
Si quelqu'vn veut s'armer, des plus forts de la bande,
Pour rompre vn freſle bois contre vn Prince eſtranger.
Ceux que ſa voix attaint, volent d'vn cours leger,
Vers Langres leur ſejour, brulans dans leurs penſées
A qui pluſtoſt auroit les armes endoſſées.
Peu reſtent pres du Roy, qui d'vn ſoin curieux
Veut cognoiſtre le nom du Prince audacieux.
Mais ſa ſuite au ſilence eſt toûjours obſtinée,
Et tandis que du cor la retraitte ſonnée
Fait ſortir des foreſts le Chaſſeur écarté,
Qui s'amaſſe allentour de leur Maiſtre arreſté,

Le Gaulois Amalgar, d'vne courſe élancée,
Vient reluiſant d'acier, la viſiere baiſſée,
Ravy que ſa viſteſſe ayt le Franc prevenu,
Pour terracer l'orgueil du Guerrier incognu,
Deux lances à ſon choix auſſitoſt ſont offertes.
Ils s'écartent tous deux : puis ſur les herbes vertes
L'vn vers l'autre revient d'vn cours precipité,
Baiſſant le long ſapin ſur la hanche arreſté.
Au choc en cent éclats ſe rompt la lance peinte.
Amalgar impuiſſant pour ſouſtenir l'attainte,
Se ſent hors des arçons ſur la terre eſtendu,
Privé du doux eſpoir de l'honneur pretendu.
L'Eſtranger plein de gloire acheve ſa carriere.
Lors Arembert arrive, auec la mine fiere :
Regarde le Vainqueur ; & d'vne forte voix,
Bien-toſt vn Franc, dit-il, vangera le Gaulois.
Mais ſon bras devoit mieux appuyer ſa menace.
Vn ſeul coup renverſa ſon corps & ſon audace.
Le Prince Cloderic, d'armes d'or tout brillant,
Sur vn Danois accourt, adroit, fort & vaillant.
L'Incognu, dont la grace en eſt plus animée,
Dé-ja d'vn autre bois fait voir ſa main armée.
Tous deux volent dé-ja d'vn effroyable cours ;
Et ſemblent dans le choc d'inébranlables tours.
Au retour de la courſe, auec vne autre lance,
Chacun de ſon effort double la violence ;

L'Eſtranger ſe tient ferme, & dans ſoy ramaſſé.
Mais le Prince Vbien, à ce coup renverſé,
Tombe dans la prairie ; & ſur l'émail des herbes
Fait briller l'or bruny de ſes armes ſuperbes.
Du ſiniſtre ſuccés le Roy triſte & confus,
Honteux que nul des ſiens ne ſe preſente plus,
Demande ſon harnois, & ſa rougeur éclate.
L'Incognu deſarmant vne main delicate,
Entr'ouvre ſa viſiere aux accens de ſa voix.
Puis s'avançant luy parle. O ! le plus grand des Rois,
Ceſſe de t'animer : que ton cœur ſe contienne ;
Et recognois la main qui toucha dans la tienne.
Par les yeux, dit Clovis, je cognoiſtray la main.
Le Guerrier à l'écart le détournant ſoudain,
Découvre à ſes regards vn heur incomparable,
De Clotilde monſtrant le viſage adorable.
Le Monarque ſurpris d'vn violent plaiſir,
Et par l'eſtonnement rallumant ſon deſir,
L'embraſſe en ſon tranſport. Quoy, dit-il, ma Princeſſe,
A tes graces tu joins tant de force & d'addreſſe ?
Il ſuffit à tes yeux de m'avoir abbatu,
Sans y meſler encor ta guerriere vertu.
Dy moy comment du Rhône es tu donc échapée ?
Et comment du Tyran la garde fut trompée ?
Mon Roy, dit-elle, eſteins ton curieux ſoucy.
De tout en lieu ſecret tu ſeras éclaircy.

Cependant il importe à l'heur de ma conduite,
Que je ſois incognuë à ta royale ſuite.
Elle couvre ſont front ; & le Prince content
Auec elle rejoint ſa troupe qui l'attend.
Puis au royal Palais dans Langres ſe retire.
Chacun d'yeux & de vœux les ſuit & les admire.
Le Soleil & le jour tomberent ſous les eaux.
Il la meine en ſa chambre, où luiſoient vingt flambeaux ;
Devant Aurele ſeul du caſque la deſarme.
Le Confident ſurpris à l'aſpect qui le charme,
Doute s'il ne doit point démentir ſes regards.
Clovis luy délaçant & cuiraſſe & braſſards,
Cent fois baiſe ſes mains valeureuſes & belles,
Pour premices des fruits de ſes flames fidelles.
Grand Roy, dit-elle alors, j'ay ſceû qu'en toutes parts
Gondebaut ramaſſoit les Bourguignons épars :
Que dé-ja s'avançoient les bandes Helvetiques :
Que Thierry s'y joindroit, & les forces Gothiques ;
Que rien n'eſtoit plus loin du cœur de l'Inhumain,
Que de m'vnir jamais à ta puiſſante main :
Et qu'avant le depart de ſa nombreuſe armée,
Dans vn ſombre cachot j'allois eſtre enfermée.
Ie déguiſe mon ſexe en cet habit trompeur.
I'abandonne Vienne, & ſans ſuite, & ſans peur.
Ie me meſle aux Guerriers eſpandus par la plaine,
Et me rends ſans peril aux ſources de la Seine.

Pour

Pour paroiſtre à tes yeux moins indigne de toy,
Là je m'exerce vn temps aux efforts du tournoy;
Et pour m'accompagner d'vne ſuite decente,
De douze enfans j'amaſſe vne troupe innocente.
Pour meriter vn Roy de tant de Rois vainqueur,
En moy je ſentis croiſtre & la force & le cœur.
Enfin tu me vois tienne; & je ſuis preſte encore
D'adorer pour mes Dieux ceux que mon Prince adore.
Mais cache ton Eſpouſe acquiſe à ton amour.
Que Bourguignons & Francs ignorent mon ſejour.
Allons loin de mon Oncle; & qu'en tes forteresſes
I'évite du Tyran les embuſches traiſtreſſes.
Clovis de doux tranſports en ſon ame agité,
Admire ſa valeur, ſon amour, ſa beauté;
Et ſur tout eſt charmé d'entendre ces paroles,
Qu'elle veut de ſes Dieux reverer les Idoles.
Mais Aurele confus du ſurprenant propos,
Sent troubler de ſon cœur la joye & le repos.
Il ſouffre cent douleurs, qu'il taſche de contraindre
Sous le front ſatisfait qu'il eſt forcé de feindre.
La nuit donne aux Amans les licites plaiſirs.
Puis le Prince comblé de l'heur de ſes deſirs,
Quitte Langres pour plaire à l'Eſpouſe nouvelle;
Et ſous l'habit guerrier pres de luy la recelle.
Dix vaiſſeaux ſur la Seine, ornez d'azur & d'or,
Servent, comme en triomphe, à porter ſon treſor.

Il ſuit devers Paris les ondes fugitives ;
Et ſon camp l'accompagne, en marchant ſur les rives.
D'autre-part Yoland, non loin de ces climas,
Des propos d'Auberon fait vn confus ramas.
Nuit & jour en ſon cœur penſive elle repaſſe
Les exploits de Clovis, & ſa taille, & ſa grace,
Et ſon puiſſant Empire, & ſes vaillans Ayeux,
Digne race d'Hector, yſſu du ſang des Dieux.
Devant vn grand miroir, dans ſa chambre dorée,
Elle meſme ſe void digne d'eſtre adorée.
Sa beauté ſouſtenuë avec ſon cœur altier,
Pretend par ſa valeur vaincre le Monde entier.
Mais, dit-elle, à quels vœux, mon cœur, tu t'abandonnes,
Meditant des combas, des grandeurs, des couronnes.
Surmontons ce grand Roy, qui doit tout ſurmonter.
Le Ciel m'offre en luy ſeul l'Vnivers à dompter.
Il faut que par l'amour, pluſtoſt que par la guerre,
En vn ſeul Conquerant je conquiere la Terre.
Luy ſeul eſt vn Amant digne de ma beauté,
Digne de ma valeur, digne de ma fierté.
Sa gloire eſt que tout cede au pouvoir de ſes armes:
Ma gloire eſt qu'il ſuccombe au pouvoir de mes charmes.
Ioins l'addreſſe, Yoland, aux attraits de ton corps.
Sans luy donner la mort, donne luy mille morts.
Et donne toy la joye à nulle autre ſeconde,
De voir languir pour toy le plus grand cœur du monde.

Dé-ja ſes yeux épris de ſa propre beauté,
D'vn triomphe certain flatoient ſa vanité,
Quand ramenant de loin ſa penſée égarée,
Cette autre la rendit triſte & deſeſperée.
Mais à quel faux eſpoir, mon cœur, t'emportes-tu?
Que devient ton orgueil, que devient ta vertu?
Dé-ja par d'autres yeux ſon ame eſt conſumée;
Par des yeux que par tout vante la Renommée.
Et quand le feu des miens ſeroit plus éclatant,
Ce Prince affecteroit l'honneur d'eſtre conſtant.
Iray-je avec des vœux, des ſoûpirs, des prieres,
Expoſer ma pudeur à des reſponſes fieres?
Et pourray-je ſouffrir, d'vn front bas & confus,
Et les cruels dedains, & les honteux refus.
Moy, ſouffrir vn rebut à mes vœux ſi contraire?
Dé-ja mon cœur le ſent, puis qu'il me le peut faire.
Ah! pluſtoſt que je ſois vn objet de pitié,
Il faut que mon amour devienne inimitié.
Flame, deſir, eſpoir, il faut que je vous dompte.
Quoy? tu ſerois, Clovis, ſuperbe de ma honte?
Sçache qu'en moy le Ciel mit aſſez de pouvoir,
Pour donner des meſpris, non pour en recevoir.
Si je ne puis t'aimer qu'avec mon infamie,
Ie puis avec honneur eſtre ton ennemie.
Ton portrait malgré moy regne en mon ſouvenir.
Ie n'ay pû m'en deffendre, & ne puis l'en bannir.

Hé bien, qu'il ſoit tousjours l'object de ma pensée:
Mais vn object de haine, & de rage inſensée.
Il faut changer de feu. Pour l'amour, la fureur.
N'eſtant plus mon deſir, tu ſeras mon horreur.
Si par le deſeſpoir ma flame eſt outragée,
Par la haine du moins je la rendray vangée.
Puis que mes yeux n'ont peû te donner de l'amour,
Je laveray leur honte, en te privant du jour.
Miroir, ne m'offre plus mes beautez admirées,
De mille vœux ardens vainement adorées:
Puis que parmy les cœurs que leurs traits ont ravis,
Elles n'ont pû compter le grand cœur de Clovis.
O! vaillant Armaric, ô! beau Viridomare,
Princes, que loin de moy mon ſeul orgueil ſepare,
Clovis, ſans y penſer, vange voſtre malheur;
Et me fait bien ſentir voſtre meſme douleur.
Quoy, mes yeux impuiſſans, vous reſpandez des larmes?
O! honte! il faut vanger ces larmes par les armes.
Oüy, ſa mort guerira mon courage bleſſé;
Et pour payer ces pleurs, ſon ſang ſera versé.
Chaſſe, chaſſe, Yoland, ton eſperance vaine.
Amour, ſors de mon ame, & fay place à la haine.
Mes yeux à tant d'Amans ont donné le trépas.
Ma main doit le donner à qui ne m'aime pas.
Soudain du grand miroir ſon poing briſe la glace.
Elle arme ſon beau ſein d'vne dure cuiraſſe,

Sur qui dans vn champ d'or, parmy l'émail des fleurs,
Rampoient mille ſerpens de changeantes couleurs.
Leur langue à triple pointe ondoyoit élancée,
Que forme vne eſcarboucle en l'acier enchaſſée.
Le caſque eſtoit pareil, taſſettes & braſſards,
Ou les rubis ardens luiſoient de toutes parts.
Ses épaules dé-ja de fer ſont reveſtuës.
Puis elle fait vn choix de deux lances pointuës ;
Et d'vne large épée elle arme ſon coſté.
C'eſt à toy, ma valeur, à vanger ma beauté,
Dit-elle dans ſoy-meſme. Elle eprouve la lame ;
Et frape du tranchant ſur vn fer qu'elle entame.
Elle ſort du Palais, aveugle en ſes tranſports :
Fait choix de trois courſiers, nobles, ſouples, & forts ;
Met l'vne & l'autre lance aux mains de deux compagnes ;
D'vn ſaut ſe jette en ſelle, & va par les campagnes.
Son fier barbe écumeux hannit en cheminant :
Du fer plat, pas à pas, bat le champ reſonnant.
Les autres l'imitans en ardeur le ſecondent.
Les échos des vallons en cadence répondent.
Comme par les prez verds de Crete ou de Paphos,
Vne geniſſe court, qui n'aguere en repos
Ruminoit ſous vn pin les paſliſſantes herbes,
Et les vœux des taureaux, & ſes dédains ſuperbes ;
Soudain d'vn cruel tan, de ſon ſang amoureux,
Elle ſent à ſon flanc l'aiguillon rigoureux ;

Fuit par plaines & monts, de douleurs agitée :
Saute, & lance la poudre en ſa rage indomptée.
De meſme la Princeſſe, au dépit qu'elle ſent,
Vole en cherchant Clovis, de ſa peine innocent :
Par ſa fierté piquante en ſa haine affermie ;
D'Amante en vn moment devenuë ennemie :
Paſſe les champs Lorrains, franchit les Verdunois,
Sans repos, ſans ſommeil, ſans quitter le harnois.
Elle apprend, curieuſe & d'ardeur enflammée,
Par les bruits qu'en volant ſeme la Renommée,
La route de Clovis, & les flots glorieux,
Qui portent vers Paris leur Roy victorieux.
Enfin par cent deſtours elle paſſe incognuë ;
Et dans l'ample Cité la voila parvenuë,*
Dans Hercueil, le Monarque, aymant ce frais ſejour,
Gouſtoit les doux plaiſirs de Mars & de l'Amour:
Apres cent bœufs offerts ſur les Autels d'Hercule,
Moderoit pres des eaux l'ardente Canicule ;
Et ſouvent de ſa veuë honoroit les eſbas
De ſa Cour qui s'exerce aux innocens combas.
Vn jour ſur le tapis d'vne vallée ombreuſe,
S'éprouvoit aux tournois ſa troupe valeureuſe,
Où depuis l'art pompeux qui ſcait guider les eaux,
A, de la terre au Ciel, éleué les ruiſſeaux,
Sur ces arcs, orgueilleux de porter aſſez d'onde,
Pour eſteindre la ſoif de la Cité feconde.

* Paris.

Clovis, ſur vn theatre ombragé de lauriers,
Iugeoit plein de repos les coups de ſes Guerriers,
Prés du feint Chevalier d'vne beauté ſupréme,
Dont l'habit emprunté trompe ſon ſexe meſme,
Qui ſur ſes traits charmans jette les yeux ravis.
Lantilde & Blanche-fleur, nobles ſœurs de Clovis,
Admiroient les combas, prés du Monarque aſſiſes:
Toutes deux d'vn front grave, & toutes deux promiſes,
L'vne aux autels Chreſtiens, l'autre au ſage Thierry,
Dans Rome dominant l'Oſtrogoth aguerry:
Quand Yoland paroiſt au bout de la carriere,
Des deux Nymphes ſuivie, & dont la teſte fiere,
Du caſque dépouillée, aux beaux cheveux épars,
Elance vers Clovis d'impetueux regards.
Tous les yeux à l'envy ſoudain volent ſur elle.
Tous admirent ſa grace, & ſa taille ſi belle.
Entre tous le grand cœur du valeureux Liſois,
Frapé d'vn trait perçant eſt dé-ja ſous ſes loix.
Vers l'aimable Guerriere amoureux il s'avance;
Et s'offre à ſes deſirs pour briſer vne lance.
Argine au cœur ardent, s'oppoſe à ſon bon-heur;
Et ſouſtient qu'à ſon ſexe eſt dû ce grand honneur.
Quoy que Liſois allegue, & qu'Argine pretende,
Vn ſeul refus confond l'vne & l'autre demande.
C'eſt, dit-elle en hauſſant le clair ſon de ſa voix,
Contre le ſeul Clovis que je veux rompre vn bois.

Soudain au vaillant Roy la parole eſt portée :
Et ſoudain d'vn œil doux la jouſte eſt acceptée.
Il s'arme ; & la Princeſſe errante en ſon ſouhait,
Par vn meſme regard & l'admire & le hait.
Tantoſt rouge d'amour, puis de rage bleſmie,
Elle ſe ſent Amante, & veut eſtre ennemie.
Et l'ardente fureur ſoudain la vient ſaiſir,
Quand en elle l'orgueil ſent renaiſtre vn deſir.
Hé quoy ? je doute encor, dit-elle en ſes penſées,
Apres cent maux ſoufferts, cent terres traverſées,
Incertaine en mes vœux honteux & languiſſans,
Si je dois le punir du trouble de mes ſens ?
Que ſa vie, ou mon feu, s'eſteigne à la meſme heure.
Pour guerir mon tourment, qu'il meure, ou que je meure.
Il vient : quoy, je fremis ? eſt-ce crainte ? eſt-ce horreur ?
Mon cœur, tu ne dois plus fremir que de fureur.
Elle envoye à ſon choix les deux lances meurtrieres :
Et luy fait annoncer ces menaces altieres,
Qu'elle vient pour la guerre, & non pas pour l'éſbat :
Et que la ſeule mort doit finir le combat.
Lors du caſque elle couvre & ſa honte & ſa rage.
Le Monarque eſtonné du ſurprenant meſſage,
Courtois demande au moins d'où naiſt ce grand courroux.
Il en pourra juger la grandeur par mes coups,
Dit-elle ; & l'vn & l'autre obſtiné ſe reſſerre,
L'vn à vouloir la paix, l'autre à vouloir la guerre.

Ie

Ie ne puis, dit Clovis, répandre vn ſang ſi beau.
Ie te veux, repart-elle, envoyer au tombeau.
Le Roy cede à regret à ce feu qui l'anime:
Et roule dans luy-meſme vn projet magnanime.
Tous les deux l'vn de l'autre auſſi-toſt s'écartans,
A courſiers élancez, viennent en meſme temps,
L'vn vers l'autre baiſſant la lance meſurée.
Clovis ſurprend le coup de la pointe acerée;
Le détourne; & courbé, de bras adroits & forts,
D'Yoland au paſſage il enleve le corps.
Le barbe impetueux allegé de ſa charge,
Fournit ſa courſe entiere; & dans l'eſpace large,
D'vn pied libre & leger, fait cent tours vagabonds,
Hannit de tons aigus, fait cent ſauts & cent bonds.
Le peuple épars le fuit, & ſe preſſe en arriere,
Et d'vne place vaſte élargit la carriere.

CLOVIS.

LIVRE HVITIESME.

DANS les bras de Clovis Yoland se debat:
Fait mille vains efforts : de ses poings le combat:
Enfin du fort coursier prend la bride, & la serre.
Il se cabre ; & tous deux ils tombent sur la terre.
Le Monarque dispos se releve soudain.
Yoland fait le mesme, & met le fer en main:
Monstre au puissant Guerrier sa force & son addresse.
Il pare ; & sa vaillance espargne la Princesse.
Puis du plat de l'acier, son bras qu'il estendit,
Fit tomber sur le casque vn coup qui l'estourdit.

Elle ſent dans ſes yeux flamber mainte eſtincelle:
Mais ſa fureur luy donne vne forte nouvelle.
Sur le Prince elle jette vn regard vigilant;
Et void ſon fer briſé par le coup violent,
Dont les morceaux épars brillent ſur la verdure.
Elle frape deux coups ſur la cuiraſſe dure;
En fait jallir la flame; en fait ſauter les cloux;
Et ſent naiſtre l'eſpoir impatient & doux,
D'vne gloire à ſes vœux par le Ciel accordée:
Mais d'vne forte main, d'vn bel art ſecondée,
Clovis, par le ſecours du tronçon deffenſeur,
Hardy paſſe à l'épée, & s'en rend poſſeſſeur.
En vain du gantelet elle pare ſans ceſſe,
Contre ſon propre fer, dont la pointe la preſſe.
Elle perd tous les ſens, de rage & de douleur.
Elle tombe; & le Prince arreſtant ſa valeur,
Semble dire, en ſentant ſa vangeance endormie,
Que n'eſt-ce vn ennemy, pluſtoſt qu'vne ennemie?
Comme dans l'Armenie, en ſes monts ſablonneux,
Vne panthere ſort de ſon antre épineux.
Qui pour vn fan perdu fierement irritée,
Ne ſçait ſur qui vanger ſa fureur indomptée;
Iette l'œil embrazé ſur vn Lion paſſant;
L'attaque en ſon tranſport, de ſa perte innocent:
Et ce Roy des foreſts, d'vn ſuperbe courage,
Pardonne à ſes efforts, & dédaigne ſa rage.

Ainſi le grand Clovis retient ſon bras vainqueur.
Mais Liſois, qui d'amour ſe conſumoit le cœur,
Et durant le combat, paſle de mille craintes,
Pour elle des grands coups reſſentoit les attaintes,
D'vn ſoin officieux vient pour la ſecourir.
Vers elle on void encor ſes Suivantes courir.
On détache ſon caſque : on la trouve paſmée,
Bleſme, froide, ſans poux, la paupiere fermée.
Liſois court au ruiſſeau, d'vn pas ſoigneux & prompt:
Mais en vain l'onde fraiſche arroſe ſon beau front.
Lors le feint Chevalier eſt émeû de tendreſſe,
Du theatre s'élance, & court vers la Princeſſe ;
Luy donne des baiſers, teſmoins de ſa douleur;
Et taſche à r'appeller ſa vermeille couleur.
Argine enfin découvre à la troupe éplorée,
D'vne humide rougeur la treſſe colorée.
Les Suivantes ſoudain, cherchant d'vn ſoin égal,
Vont, par le cours du ſang, à la ſource du mal.
De la cheûte ou du coup la teſte eſt offensée.
On porte chez Liſois la Guerriere bleſſée.
Triſte il la conſidere ; & deteſtant le ſort,
Doute de ce beau corps, s'il eſt vivant, ou mort.
De ſes ſoins il l'aſſiſte ; & l'eſpoir le conſole,
Voyant le poux revivre, & l'œil, & la parole.
D'vn cruel trait d'amour l'vn & l'autre frapé,
En des penſers divers à l'eſprit occupé.

La Princeſſe reſſent vn tourment indomptable.
Sa bleſſure viſible eſt la moins redoutable.
Et Liſois eſt à plaindre, en ſes ſoins aſſidus,
En ſa flame inutile, en tous ſes pas perdus.
Il ſe promet en vain vn heur incomparable,
Sur ſes devoirs receûs d'vn regard favorable.
Yoland, dont le cœur n'eſt plus en ſon pouvoir,
N'ayant rien à donner, eſt prodigue d'eſpoir.
Tous deux cachent leur peine, & l'ardeur qui les dompte;
Liſois par le reſpect, Yoland par la honte.
Elle void à regret le Roy victorieux,
Qui ſouvent la viſite, & d'vn ſoin curieux,
S'enquiert de ſon païs, de ſon nom, de ſa race;
Quelle haine a causé ſa valeureuſe audace.
Par vn muët mépris, ſon œil le rend confus.
Elle ſent quelque joye à luy faire vn refus;
Et reçoit, au deffaut de l'entrepriſe vaine,
Cette foible vangeance au ſecours de ſa haine.
Le Roy ſage la laiſſe au gré de ſes deſirs.
Sa Clotilde en ſecret le comble de plaiſirs:
Il s'écarte avec elle, aux bois, à la campagne.
Aurele, malgré luy, triſte les accompagne.
Ah! dit-il, inconſtante! ah! trompeuſe beauté!
Ah! traiſtreſſe douceur! perfide ſainteté!
Ah! foy, ſur les autels promiſe & parjurée!
Sexe foible, & changeant comme l'onde azurée!

Tu m'avois donc caché ſous vn front ſi pieux,
Sous vn air ſi modeſte, & ſous de ſi doux yeux,
La plus indigne femme, & la plus déloyale,
Qui put jamais entrer en la couche royale?
I'ay donc fié, credule, aux appas de ta voix,
Le ſalut de mon Prince, & celuy des François?
De moy l'Enfer triomphe; & rit de tant de peines,
De tant de ſoins perdus, de tant de courſes vaines.
Ah! honte! ah! deſeſpoir! O! Chriſt, ô! Dieu vivant,
Tes Saints m'ont-ils repeû d'vn eſpoir decevant?
Quoy? Clotilde aux faux Dieux immole des victimes?
A quitté cent vertus, pour commettre cent crimes?
Mon eſprit doute encore, en ce trouble ennuyeux,
S'il ſe doit aſſeûrer ſur la foy de mes yeux.
Il conſulte Marcel, le Prelat venerable,
Qui dans Paris offroit le myſtere adorable,
En miracles celebre, & qui tousjours veillant,
Luiſoit ſur ſon troupeau, comme vn aſtre brillant.
Sage Guerrier, dit-il, voy ma ſœur bien-aimée,
De la grace du Ciel ſaintement animée.
Par elle finira ton tourment ſoucieux.
Par elle tu ſçauras les grands ſecrets des Cieux.
Marche: Dieu te conduit. Va franc d'inquietude:
Et pour oüyr ſa voix, cherche la ſolitude.
Aurele, dont l'eſpoir allege ſes ſoucis,
Avec le gré du Roy s'en va vers le Pleſſis.

Où dans les bois ſecrets de ſa natale terre,
Il reſſuyoit ſouvent les ſueurs de la guerre;
Vers ce noble Pleſsis, de deux fleuves enclos,
Où l'Oiſe dans la Seine abyſme tous ſes flots;
Et de qui la fortune eſt encor plus heureuſe,
Que de là prit ſon nom ſa race valeureuſe.
Loin derriere ſes pas deux Eſcuyers diſcrets
Le laiſſent conſulter tous ſes penſers ſecrets.
De la Seine tortuë il paſſe l'onde claire,
*Et le vineux Sureſne, & * le mont de Valere.*
Il découvre à main gauche vn vallon ſombre & frais,
Couvert d'ormes, de pins, de cheſnes, de cypres;
Sous qui, parmy les fleurs, & les herbes naiſſantes,
Sourdoient à flots d'argent cent ſources jalliſſantes.
O! beau deſert, dit-il, ô! bois delicieux,
Eſt-ce icy que mes pas ſont conduits par les Cieux?
Il deſcend du courſier; l'attache en vne ormoye:
Charge ſes Eſcuyers de pourſuivre leur voye:
Puis choiſit vn ruiſſeau, qui d'vn murmure doux
Serpentoit ſur le ſable, & lavoit les cailloux:
Se couche ſur le bord, peint d'vn riant herbage,
Qu'vn ſycomore épais couvroit d'vn noir ombrage.
Contre l'arbre il s'appuye; & joignant les deux mains,
Réveille ſes penſers, à luy-meſme inhumains.
Il s'addreſſe en ſoûpirs au Ciel, ſa ſeule attente,
Qu'entr'ouvroit à ſes yeux la feüille tremblotante.

* Le mont Valerien.

Mais

Mais ſoûmettant ſa crainte au ſupréme pouvoir,
Il ſent touſiours ſon mal plus grand que ſon eſpoir.
Pour combattre en ſon cœur ſes peines douloureuſes,
Il rappelle des Saints les promeſſes heureuſes,
Le celeſte ſecours tant de fois éprouvé,
Et ſon pieux projet prés du port arrivé.
Hé quoy ! le Ciel, dit-il, par vn ſoudain orage
A permis que l'Enfer ayt deſtruit ſon ouvrage ?
Celle, dont la ſageſſe, auec des feux ſi ſaints,
Par l'ordre du Ciel meſme appuyoit mes deſſeins,
Contre luy ſe revolte, & des marbres adore ?
Puis il veut que je vive, & que j'eſpere encore ?
Mais mon ſens, ô Seigneur, peut-eſtre ſe confond.
Ta ſageſſe eſt pour nous vn abyſme profond.
Lors d'vn rayon d'eſpoir ſon ame eſt ſoulagée.
De veilles & d'ennuis ſa paupiere chargée,
Se ferme au doux ſommeil, dont le charme puiſſant
Donne à ſes deſeſpoirs vn repos innocent :
Et les ruiſſeaux coulans de cent vives fontaines,
D'vn bruit continuel enſorcellent ſes peines.
D'vn inſenſible cours le Soleil s'avançant,
Acheve ſa carriere, & dans les monts deſcend.
Dé-ja la voute brune eſt d'Aſtres parſemée ;
Et d'vn grand voile noir la Terre eſt enfermée.
Dé-ja l'oyſeau creſté, par la Nature inſtruit,
D'vn chant marque aux mortels la moitié de la nuit ;

Quand de ſon long ſommeil Aurele ſe réveille ;
S'eſtonne ; eſt attentif de l'œil & de l'oreille :
Entend le bruit des eaux, ſon cheval hanniſſant,
Et libre de ſon mords de l'herbe ſe paiſſant :
Et les vents orageux, bien qu'en la nuit ſereine,
Dont les eſpics legers s'émeuvent dans la plaine ;
Et dont le chef des pins rudement agité,
Donne vne horreur nouvelle au bocage écarté.
Le ſort du jour paſſé renaiſt dans ſa memoire.
Vne vive clarté, regnant dans l'ombre noire,
Comme vn Aſtre tombé, par les ſillons roulant,
S'avance * *peu-à-peu, ſans ceſſe eſtincellant.*
Quand le Lion celeſte à la terre enflammée,
De nuit vne vapeur ainſi court allumée,
Et traiſne l'égaré dans les perils de l'eau,
Trompé du faux ſecours de ce traiſtre flambeau.
Lors il oyt d'vn troupeau la voix trop matineuſe :
Puis paroiſt vne Vierge, & douce, & lumineuſe.
Vn grand cierge l'éclaire : elle ſemble à l'envy
Reſpandre vne ſplendeur dont Aurele eſt ravy.
Elle arreſte ſes pas ; s'aſsit ſur la verdure.
Ses brebis, de la levre attaignent l'onde pure :
Puis tondent l'herbe fraiſche ; & vaguent tout autour,
Où le cierge & la Sainte aſſez donnent de jour.
A la belle clarté de la flambante cire,
Elle lit, elle prie, & devote ſoupire.

* voyez la remarque page 101.

Aurele void, confus, l'effet myſterieux,
Que le cierge eſt des vents tousjours victorieux.
Elle leve la teſte. Approche, dit la Sainte.
Approche, ſage Aurele; & diſſipe ta crainte.
Le Guerrier part ſoudain, d'vn pas reſpectueux:
Admire, en s'avançant, ſon front majeſtueux;
Puis l'honore à genoux. La Vierge le releve.
Tu bleſſes la pudeur de l'humble Genevieve,
Dit-elle. Eſcoute-moy. Des celeſtes decrets
Ie vay te découvrir les merveilleux ſecrets.
Nanterre me nourrit, la bourgade voiſine.
Ie ſçay par le ſecours de la grace divine,
Qu'vn Prelat t'a predit, que le Ciel par ma voix
Gueriroit tes douleurs, en te donnant ſes loix.
Vn Ange lumineux m'a paru dans mes veilles;
Sa voix m'a revelé d'eſtonnantes merveilles:
M'a donné l'ordre expres de me rendre en ce lieu,
Pour te les annoncer de la part du grand Dieu:
Et pour marque, m'a dit, qu'vne cire allumée,
Malgré des noirs Enfers la rage envenimée,
Et malgré tous les vents, émeûs par ces climats,
M'ayderoit parmy l'ombre à conduire mes pas.
Aurele, écoute donc, & grave en ta memoire
Des celeſtes faveurs la ſainte & noble hiſtoire.
Alors de voix plus forte, & d'yeux plus éclairez,
Elle ouvre ainſi ſa bouche aux oracles ſacrez.

Clovis, des Dieux menteurs adorant les images,
Eſt ſujet aux Demons, qui ſous de faux viſages
Trompent ſes foibles ſens, ſoûmis à leur pouvoir.
Clotilde, en ſon Dieu ſeul a placé ſon eſpoir,
Et d'vn cœur patient eſt encor près du Rhône.
Mais pour remplir du Prince & la couche & le trône,
Albione, ſur ſoy, par des charmes puiſſans,
De Clotilde a fait voir les charmes innocens.
Le Prince amy des bois, qui dans Vauge domine,
N'agueres de ſon ſang luy contoit l'origine;
Que ſa mere guerriere eſtoit fille d'Artus,
Ce Roy dont l'Angleterre adoroit les vertus:
*Qu'Artus * fut enfanté d'Ygerne la vaillante,*
*Dont * Pandragon trompa la garde ſurveillante,*
Ayant, par le ſecours de Merlin l'Enchanteur,
Emprunté de l'Eſpoux le viſage menteur.
A ce flateur recit, l'amoureuſe Albione
A ſemblable deſſein auſſi-toſt s'abandonne;
Et par l'art des Demons, dans les ſombres foreſts,
De la belle Clotilde emprunte les attraits;
Certaine que Clovis en a l'ame bleſſée;
Et n'en pourroit jamais arracher ſa penſée.
Elle a conceû de luy, ſous ce front menſonger,
*Vn * Fils qu'avec les ſiens on verra partager.*
Puis qu'au Roy devoit naiſtre vn fruit illegitime,
Le Ciel juſte a voulu qu'il luy naſquit ſans crime.

* Cecy eſt dans l'hiſtoire d'Angleterre.

* Pere d'Artus.

* Clovis eut vn fils nommé Thierry avant que d'épouſer Clotilde, qui partagea l'Eſtat avec ſes trois fils legitimes.

Aurele, à ces diſcours, nage dans les plaiſirs.
Conſole toy, dit-elle, & tes pieux deſirs
Auront vn jour la fin que le Ciel t'a promiſe.
Clovis ſuivra la Croix, & ſouſtiendra l'Egliſe.
Par luy, les preux François au Bapteſme appellez,
Puniront les Tyrans, contre Dieu rebellez;
Et ſur les Ariens, feconds en impoſtures,
Du Fils au Pere égal vangeront les injures.
Par les païs du Nort, ſes puiſſans Succeſſeurs
Immoleront les Rois des peuples oppreſſeurs.
Martel fera de ſang inonder la campagne,
*D'innombrables * Payens que vomira l'Eſpagne.* * Sarraſins.
Pepin brave & pieux, des Autels le ſouſtien,
Deux fois rendra le trône au Pontife Chreſtien;
*Des Lieutenans de Chriſt * fondera le domaine;* *Pepin donna au Pape l'Exarquat de Ravenne, & pluſieurs autres biens.
Et fera briller d'or la Thiare Romaine.
Le grand Charles ſon fils vaincra de toutes parts:
Du Tybre & du Teſin chaſſera les Lombards:
De l'Europe dompteur, jonchera d'Infidelles
Et du Tage & du Rhein les bords cent fois rebelles.
Puis du ſage Capet le ſang illuſtre & fort,
La verge des méchans, des foibles le ſupport,
Des Ennemis de Chriſt eternel adverſaire,
Cent fois des Sarraſins vangera le Calvaire.
*Vn neufieſme * Loüis, pieux, ſage & vaillant,* * S. Loüis.
D'vn indomptable cœur deux fois les aſſaillant,

Malgré l'inique ſort jaloux de ſa conqueſte,
De rayons immortels couronnera ſa teſte.
*Vn valeureux * François, & de race, & de nom,*
Dont l'amour des Sçavans hauſſera le renom,
Invoquant du ſeul Dieu les graces eſperées,
Souſtiendra des Voiſins les forces conjurées :
Invincible aux malheurs, intrepide aux combas,
*Contre vn heureux * Monarque, accrû de cent Eſtats,*
Qui tout fier du ſuccés de Rome ſaccagée,
De la main du grand Preſtre en ſes fers engagée,
Auroit enfin rendu, ſans le bras de François,
Et l'Egliſe & l'Europe eſclaves de ſes loix.
Apres ce temps, la France, aux Autels ſi fidelle,
*Souffrira les fureurs d'vne * ſecte nouvelle,*
*Qui ſecoüant le joug de * quatre des Valois,*
Fondera ſa puiſſance au mépris de la Croix ;
De ſon venin ſubtil infectera les Princes ;
Deſtruira les Autels, les Citez, les Provinces ;
*Et fera, dans vn * Fort plus puiſſant * qu'Ilion,*
Regner & l'Hereſie, & la Rebellion.
En vain le grand Henry, dont la vaillante épée
Sçaura reconquerir ſa puiſſance vſurpée,
Dans ſon prudent eſprit roulera des projets,
Pour punir dans leurs murs ces inſolens ſujets.
Cet heur eſt reſervé, par le vouloir celeſte,
A ſon Fils, qui vainqueur de l'vne & l'autre peſte,

* François I.
*Charles V. Son armée prit Rome, & fit le Pape priſonnier.
* L'hereſie des Huguenots.
* Henry II. François II. Charles IX. & Henry III.
*La Rochelle.
*Troye.
* Louis XIII.

La Revolte, & l'Erreur ; avec le bras de Dieu,
Et le cœur & le ſens d'vn puiſſant Richelieu,
Malgré deux Rois voiſins, & la mer ſecourable,
Eſtouffera leur force, en leur Fort indomptable.
Puis libre dans ſa terre, & craint de toutes parts,
Des Alpes franchira les orgueilleux ramparts ;
*D'vn * ſceptre dont par tout s'eſtend la tyrannie,* * De la puiſſance d'Eſpagne.
Garentira l'Egliſe, & la belle Auſonie ;
Domptera la Lorraine, & les braves Germains ;
De l'Artois reconquis par ſes puiſſantes mains,
Iuſqu'à l'Ebre Eſpagnol pouſſera ſes frontieres.
Et du vaſte Vnivers les quatre parts entieres,
Du Prince juſte & ſage auroient receû les loix,
Si le trépas d'Armand ne bornoit ſes explois :
D'Armand, dont tous les bons regreteront la vie,
Quand ſa fin glorieuſe aura vaincu l'Envie.
Ie veux donner, Aurele, à ton juſte deſir,
De ce bon-heur futur vn ſenſible plaiſir.
Sçache que ces ruiſſeaux, que ces bois où nous ſommes,
Que ces ruſtiques lieux, peu frequentez des hommes,
Où Nature eſt en paix, & ſe jouë à l'écart,
Alors ſeront pompeux des merveilles de l'Art ;
*Et ſeront * la demeure agreable & ſecrete,* * Ruel.
Que ce grand Richelieu choiſira pour retraite.
Que d'icy partiront ces vigoureux conſeils,
Ces glorieux deſſeins, ces guerriers appareils,

Sous qui ſera tremblant tout l'orgueil de l'Europe,
Et du vaſte Ocean qui la terre envelope.
Qu'icy ſon grand ſçavoir produira des eſcrits,
Pour rendre la lumiere aux rebelles eſprits :
Afin que par le Vray l'Erreur ſoit ſurmontée,
Apres que par le fer elle ſera domptée.
Alors en promenoirs, droits, & larges, & longs,
Tapiſſez de verdure, & de fermes ſablons,
Seront changez ces bois, que la ſimple Nature
Maintenant laiſſe naiſtre & croiſtre à l'avanture.
Alors ces clairs ruiſſeaux, de nos brebis aimez,
Seront d'vn art ſoigneux dans le plomb renfermez ;
Sortiront en fureur de leurs priſons preſſées ;
Et fraperont les airs de leurs eaux élancées.
Ce ſeront là d'Armand les plaiſirs innocens,
Apres ſes longs travaux, ſans ceſſe renaiſſans.
Mais voy quelle faveur, Aurele, t'eſt promiſe.
De ton ſang ſortira ce Prince de l'Egliſe,
Et du ſang d'vn Guerrier deſſus le trône aſſis,* Louis le Gros.
Dont ſe joindra la race au beau nom de Pleſsis.* * Pleſſis eſt le nom de la maiſon de Richelieu.
Puis vn ſecond Armand, brulant de belle audace,
Suivra d'vn noble pas ſa glorieuſe trace :
Et dédaignant dé-ja les delices des ſens, * Le Duc de Richelieu.
Haſtera, d'vn cœur haut, la pareſſe des ans.
Car à peine trois fois il compte cinq années,
Qu'il trompera des ſiens les gardes eſtonnées :

Et

Et de leurs tendres ſoins tout à coup ſe privant,
Ira chercher la guerre aux rives du Levant.*
Luy meſme dé-ja Chef d'vne flotante armée,
Portera dans cent lieux ſa jeune Renommée.
Ie le voy de l'Eſpagne épouvanter les ports.
Puis malgré les hyvers, & les mortels abords
D'vn golfe redoutable, & blanchiſſant d'écumes ;*
Malgré les forts armez de Naples & de Cumes ;
Malgré vingt gallions, & cent vaiſſeaux tonnans ;
Et malgré cent canons aux rives reſonnans ;
Il foudroye, & de maſts ſeme les vertes ondes ;
Enſevelit vingt nefs dans les vagues profondes ;
Et d'vn bon-heur fatal, fait encore en ce lieu
Ceder le nom d'Auſtriche au nom de Richelieu.*
Quelle taille, quel port, quel œil, & quelle addreſſe ?
Quelle aimable fierté ? quelle ferme proüeſſe ?
Soit quand parmy l'horreur des Aquilons ſouflans,
Des feux, des flots, des plombs, de toutes parts ſiflans,
D'vne ardeur intrepide, & de grace animée,
Il ſçaura ſeconder l'effort de ſon armée?
Soit quand dans les tournois, d'vn air noble & charmant,
Il preſſera les flancs d'vn courſier écumant ?
Qu'il ſe rendra celebre en conſtance loyale !
Pour conſerver ſon cœur, & ſa foy conjugale,
A la chaſte Beauté, dont l'auguſte ſplendeur*
Et la grace & l'eſprit l'auront remply d'ardeur ;

* A Marſeille.

* Le golfe de Naples.

* Dom Iean d'Auſtriche commâdoit l'armée navale d'Eſpagne, en la bataille que luy donna le Duc de Richelieu devant Naples, en 1647. où il luy coula 20 vaiſſeaux à fond.

* La Ducheſſe de Richelieu.

De qui toute la Cour vantera la ſageſſe ;
D'vn courage & d'vn port dignes de ſa nobleſſe.
Contre elle, en vain les vents ſe pourront émouvoir :
Toûjours, pour l'affermir dans ſon juſte devoir,
La forte Piëté, la Conſtance fidelle,
L'Honneur & le Reſpect, voleront autour d'elle.
Mais où va m'emporter l'amour pour tes Neveux ?
Va, perſiſte, & le Ciel favorable à tes vœux,
M'ayant ouvert pour toy ces hautes deſtinées,
Rendra d'vn beau ſuccés tes peines couronnées.
Sur la foy de ma voix, oſe, & ne doute pas.
Et pour t'aſſeûrer mieux, haſte encore tes pas.
Dans la foreſt de Laye, vn devot Solitaire
Te fera pour Clovis vn preſent ſalutaire.
Aurele à ce récit ſaint & delicieux,
Sent qu'vn divin plaiſir l'éleve dans les Cieux.
D'vne oreille eſtonnée il écoute, il admire.
Tous ſes ſens occupez font qu'à peine il reſpire.
Il rend grace à la Sainte : offre à Dieu ſes labeurs.
De ſes perles, l'Aurore orne l'émail des fleurs ;
Et ramenant le jour, de cent couleurs ſe pare.
De la Vierge, à regret, Aurele ſe ſepare.
Et repetant cent fois tous ſes divins diſcours,
Vers l'heureuſe foreſt precipite ſon cours.

CLOVIS,

LIVRE NEVFIESME.

LE Monarque gouſtoit, dans
les champs delectables,
Pres d'vn viſage feint, des
douceurs veritables;
Et ſa raiſon plongée en l'er-
reur de ſes ſens,
Chargeoit ſon pur amour de
crimes innocens.
Albione languit dans ſa peine amoureuſe:
Eſt dans les bras du Prince heureuſe & malheureuſe;
Et trompant avec luy ſes violens deſirs,
Sous ſa fauſſe beauté, n'a que de faux plaiſirs.
Plus elle void Clovis, plus elle en eſt charmée:
Mais plus elle en joüit, moins elle en eſt aimée.

Ses attraits empruntez ont pour luy trop d'appas.
Elle voudroit luy plaire, & ne luy plaire pas.
Elle veut s'irriter contre ſon propre charme:
Que de ſes plus doux traits ſa beauté ſe deſarme,
Perdre l'attrait divin de ce viſage faux,
Et que l'œil de Clovis y marque des deffauts:
Afin qu'à d'autres feux ſon amour s'abandonne;
Et qu'en laiſſant Clotilde, il adore Albione.
Mais ſon vague penſer en vain s'eſt écarté.
Elle n'eſt plus Clotilde, en perdant ſa beauté.
Le puiſſant charme veut qu'elle ſoit toute aimable;
Et ne peut la monſtrer ſemblable & diſſemblable.
Ah! dit-elle, à quels maux mon cœur eſt-il reduit?
Le bonheur qui me cherche, en meſme temps me fuit.
Ie reçoy de Clovis les ſoupirs, les tendreſſes,
Les regards amoureux, les doux ſoins, les careſſes:
Mais à Clotilde ſeule il croit les departir:
Et je ſuis Albione, & ne puis les ſentir.
Ie ſuis de mon Amant la rivale & l'Eſpouſe.
Ie ſuis en meſme temps & contente & jalouſe.
Helas! mon propre bien me trouble inceſſamment;
Et mon plus grand bonheur, eſt mon plus grand tourment.
Clotilde à ſes faveurs, bien qu'elle en ſoit abſente;
Et je ſuis malheureuſe, encor que joüiſſante.
Clovis, quelles faveurs? & que vous m'offenſez,
Si ce n'eſt pas à moy que vous les addreſſez.

Par moy, de ſa Clotilde il ſent la joüiſſance;
Et je fay qu'abſent d'elle il gouſte ſa preſence.
Ie ne puis plus tenir mon ardeur en ſuſpens.
Ie ne veux plus le rendre heureux à mes deſpens.
Puiſque d'heur & d'eſpoir ma flame eſt dépourveuë,
Ie ne puis plus ſouffrir ſes plaiſirs ny ſa veuë.
I'abhorre de luy plaire avec cette beauté.
Ie veux briller par moy, non d'vn charme emprunté.
Trop heureuſe Clotilde, ah! que tu ſerois vaine,
Si tu pouvois ſçavoir & ma feinte & ma peine!
Que par moy je ne pûs acquerir ce grand Roy;
Et n'oſay dans mon cœur l'eſperer que par toy..
Ie ne veux deſormais rien qui ne m'appartienne.
Dérobant ta beauté, j'ay fait honte à la mienne.
Mais en quittant ſes traits, pour reprendre les miens,
Dépoüillons-nous auſſi de nos honteux liens.
Clovis pût-il vn jour eſtre ſous mon empire,
Pour luy faire ſentir les maux dont je ſoupire.
Mais, ô! mon deſeſpoir, je puis te ſoulager.
Ie conçois vn projet, fatal pour me vanger
Et de ce fier Monarque, & de celle qu'il aime.
Ie vay par ſa beauté la deſtruire elle meſme,
Soüiller toute ſa gloire, & de tous les eſprits
La rendre pour jamais l'horreur & le meſpris:
Et par vne vangeance infaillible & ſans peine,
Pour elle en ſon Amant faire naiſtre la haine.

Elle monte vn courſier : va trouver à l'inſtant
Le Roy d'vn libre pas dans les prez s'écartant :
Et luy dit, eſpandant ſon poil qu'elle deſtache,
Clovis, je ſuis Clotilde, & veux bien qu'on le ſçache.
Mon cœur ne peut deux mois aimer en meſme lieu.
Ie vay voir Sigiſmond, & je te dis adieu.
Ayant joint à ces mots vne audace effrontée,
Elle pique, & s'en va d'vne courſe emportée.
Tous demeurent ſurpris, tous la ſuivent des yeux ;
Et reſſentent muets ce trait injurieux.
Clovis, comme frapé d'vne foudre éclatante,
Sent ſon ame eſperduë en mille maux flotante.
Il paſlit, il rougit : ſes yeux ſont pleins de feux,
Pour le coup impreveû de ces mots outrageux.
Genobalde & Liſois, pour ſecourir ſa peine,
Demandent empreſſez s'il veut qu'on la rameine.
Il veut : il ne veut pas, vaguant en ſon penſer ;
Et ſa bouche en ſuſpens ne ſçait que prononcer.
La honte & le dépit font vn trouble en ſon ame.
Son ſecret découvert, l'afront fait à ſa flame,
Le tranſportent ſoudain, avec mille douleurs,
Du comble des plaiſirs, au comble des malheurs.
Mais ſon cœur indompté, pour reparer ſa honte,
Veut qu'au moins devant tous luy-meſme il ſe ſurmonte.
Hé bien, dit-il cachant ſes mouvemens divers,
I'en puis recouvrer cent, pour vne que je pers.

Il faut qu'en plus grands maux mon eſprit ſe ſouſtienne.
Ma honte eſt d'avoir veû qu'elle a perdu la ſienne.
Il va vers le Palais, feignant vn œil plus doux;
Et ſous vn front ſerein couvre vn aſpre courroux.
Ainſi quand l'air trompeur, meditant des orages,
De mille ondes d'argent pommelle ſes nuages;
Bien qu'il plaiſe aux regards, le paſteur deffiant
Ne fonde nul labeur ſur le calme riant.
Clovis s'enferme; & lors ſes flames offensées
Font vne guerre ouverte à ſes triſtes pensées.
A ſes vives douleurs il rend la liberté.
De Clotilde en ſon cœur il cherit la beauté.
Tousjours il ſent regner ſes attraits & ſes charmes;
Et contr'eux le dépit a de trop foibles armes.
Quoy? Clotilde, dit-il, a changé ſon ardeur;
A quitté ſa conſtance; a perdu ſa pudeur?
Prodigue ſon renom? & d'vne rage prompte,
Elle meſme a le front de publier ſa honte?
D'où viennent ſes meſpris, ſon oubly, ſa fureur;
Et ce trait inſolent dont je fremis d'horreur?
Vne vertu parfaite, & d'honneur couronnée,
En honte, en impudence, en crime s'eſt tournée?
Helas! par quelle offenſe ay-je peû meriter
Qu'vne juſte douleur l'émût à me quitter?
Quoy? Sigiſmond abſent triomphe de ma flame,
L'arrache de mon lit, m'arrache de ſon ame?

O ! rare, ô merveilleuſe, ô ! divine beauté :
Mais de honte tachée, & de legereté !
Memoire, à mon eſprit cruelle autant que douce,
Helas ! en meſme temps je t'aime & te repouſſe.
Par ſes divers penſers, par ſes cruels ennuis,
Luy-meſme il ſe devore, & les jours & les nuits.
Vn ſecret meſſager de l'auguſte Princeſſe,
Par vn trouble nouveau réveille ſa triſteſſe.
Il reçoit vn écrit ſur la cire tracé,
Qu'elle a le cœur ſurpris de ſon départ preſſé :
Que Gondebaut armé vers Dijon l'a conduite :
Qu'il ſe vante par tout de l'avoir mis en fuite :
Qu'il tient, en l'amenant, ce qu'il avoit promis :
Mais qu'il la deffendra contre ſes Ennemis.
Qu'elle attend de ſa foy le fruit de ſes promeſſes ;
Qu'elle attend de ſon bras la fin de ſes triſteſſes,
Depuis le jour cruel qu'vn charme injurieux
Au ſejour enchanté l'éloigna de ſes yeux.
Qu'elle l'offre à ſon Dieu, d'vn cœur ferme & fidelle,
Au ſeul qu'il a juré d'adorer avec elle.
Clovis ne ſçait s'il reſve, ou s'il eſt éveillé.
Il relit tous les mots, d'vn œil émerveillé.
Il cherche en ſon eſprit les raiſons les plus fortes.
Elle me veut, dit-il, troubler en mille ſortes :
Ou veut nier, peut-eſtre, au reſte des humains,
Qu'elle ait veſcu long-temps dans mes heureuſes mains.

Dans

Dans ces diſcours divers il s'engage ſans ceſſe:
Par l'vn ſe veut ſauver d'vn autre qui le preſſe;
Et pour ſe dégager de ce trouble profond,
Cent fois il s'évertuë, & cent fois ſe confond.
Ainſi, lors que Leandre, en vne nuit funeſte,
Guidé du cher flambeau brillant au bord de Seſte,
Avec ſes bras laſſez d'efforts continuels,
De l'Helleſpont émeû luttoit les flots cruels;
Apres avoir dompté, d'vne ardeur vehemente,
Le redoutable aſſaut d'vne vague écumante,
D'vne autre en meſme temps l'eſtouffante rigueur,
Abbatoit ſon eſpoir, & domptoit ſa vigueur.
Aurele cependant deux fois franchit la Seine,
Pres des bords habitez par Catulle Romaine,
(Chatoul en prit le nom) & pres du beau * ſejour*
Où noſtre cher Monarque a veû ſon premier jour:
Dans la ſombre foreſt impatient arrive;
Tourne de toutes parts la prunelle attentive,
Deſirant que le Saint ſe preſente à ſes yeux,
Qui doit charger ſes mains du grand preſent des Cieux.
Enfin il void paroiſtre vn Vieillard ſolitaire,
D'vn venerable port, d'vn front doux & ſevere.
Son éclat eſt divin; & d'vn humble bureau
Il porte à rudes poils ſa robbe & ſon manteau.
Vien, luy dit-il de loin: je t'attends, ſage Aurele,
Pour donner vn grand prix à ton eſpoir fidele.

* Chatoul, fut nommé, Catullacum, en Latin, de Catulla, Dame Romaine, qui poſſedoit ce lieu là.
* S. Germain en Laye, où le Roy Loüis 14. eſt né.

Regarde en ce vallon, ſous ces feüillages verds,
Entre vn cheſne, & ces lieux de fougere couverts,
De l'or eſtincellant allentour d'vne ſouche.
Ie voy, dit le Guerrier, le Soleil qui ſe couche,
Entre les arbres noirs, plein de vive clarté.
Mais que voy-je? eſt-ce vn ſonge? eſt-ce vne verité?
L'Aſtre à peine aux mortels a monſtré ſa lumiere:
Et desja je le trouve au bout de ſa carriere.
Il ſe tourne, & le void aux portes d'Orient.
Approchons, dit le Saint d'vn viſage riant.
Il marche; & luy fait voir, écartant le feüillage,
Des armes d'or bruny, d'vn merveilleux ouvrage,
D'vne ſplendeur divine, & renvoyant aux yeux
Les rais que luy dardoit le grand flambeau des Cieux.
Et ce brillant harnois, fait de la main ſuprême,
Eclairé du Soleil, ſembloit le Soleil meſme.
Le Solitaire alors, voyant ſes ſens ravis,
Le Ciel te fait, dit-il, ce preſent pour Clovis.
Iuſqu'à ce que l'eau ſainte heureuſement le lave,
Des ruſes de l'Enfer tu le verras eſclave.
Sçache que les Demons, d'vn art malicieux,
S'oppoſeront encor contre l'ordre des Cieux.
Mais il peut meſpriſer la force de tous charmes,
Quand il ſera muny de ces divines armes.
Vn Ange environné d'vn nuage luiſant,
En m'apportant l'eſcu, joint à ce beau preſent,

M'a fait voir ces lis d'or, qui des François Monarques
Doiuent estre à jamais les glorieuses marques.
Puis m'ouvrant les destins, il m'a fait voir encor
Des plus saints de nos Rois les faits gravez dans l'or.
Sur ce casque paroist de Clovis le bapteſme,
Où le Ciel a tracé l'ouvrage du Ciel meſme:
Remy preſchant les Francs, & leur ouvrant les Cieux:
*Du * temple de Poitiers les feux preſagieux,*
Dont, pour punir les Goths, le saint tombeau d'Hilaire
Du Roy, nouveau Chreſtien, irrite la colere.
Voy les champs où tout fuit ſa guerriere vertu;
*Et le * mur d'Angouleſme à ſes vœux abbatu.*
Icy ſur vn braſſard, eſt le preux Charlemagne,
De ſang More inondant les vaſtes champs d'Eſpagne.
Dans la Cité du Tybre, icy pres de l'autel
Il ſoumet ſa couronne au ſeul Maiſtre immortel:
*Et ſon front eſt ſacré, pour regner dans * l'Empire*
Où le flambeau du jour dans les ondes expire.
*Voy ſur l'autre braſſard, * Loüis le Roy pieux,*
Qui ſaute dans les flots, d'vn zele furieux,
Et s'avance, au meſpris d'vne armée infidelle,
Pour attaquer l'Egypte à Ieſus-Chriſt rebelle.
*Voy * Damiete conquiſe, & ce deſir ſi beau*
*De mourir pour l'honneur * du glorieux tombeau.*
*Icy ſur la cuiraſſe eſt la brave * Pucelle,*
Seul & puiſſant ſecours de l'Eſtat qui chancelle,

* Il ſortit du feu de l'Egliſe de S. Hilaire de Poitiers, qui alla fondre ſur le cãp des Gots, pour preſage à Clovis qu'il vaincroit les Ariens.

* Les murs d'Angouleſme s'abbatirent d'eux-meſmes devant Clovis qui l'aſſiegeoit.

* L'Empire d'Occident.

* S. Loüis.

* Ville de l'Egypte.

* Du tombeau de I. Chriſt.

* La Pucelle d'Orleans.

*Par le Ciel envoyée à * Charles ſuccombant.* * Charles 7.
Voy les Anglois battus par ſon glaive flambant;
Et les murs d'Orleans ſecourus par la Sainte.
Là, pour paſſer dans Rheims elle écarte la crainte;
*Y fait ſacrer le * Roy, du baume precieux;* * Charles 7.
Et couronne en ſa mort les promeſſes des Cieux.
Icy de l'autre part de la riche cuiraſſe,
Voy du juſte Loüis la ſainte & belle audace;
*Richelieu regardant * le grand fort des Mutins,* *La Rochelle.
Richelieu, tant de fois promis par les deſtins.
*Voy qu'il jette des * rocs dans les vagues profondes;* * La digue.
Et de bords plus eſtroits bride le cours des ondes.
Que le flot irrité, de fureur écumant,
*Heurte les fiers écueils de l'ouvrage * d'Armand.* *Du Cardinal de Richelieu.
Voy des Anglois armez la flote menaçante,
A leur honte teſmoins de ſa vertu puiſſante.
L'Erreur, & la Revolte, & leurs fermes ramparts,
Sous ce Genie ardent tombent de toutes parts,
Sous ce bras, qui s'ornant de palmes immortelles,
Dompte l'orgueil des mers, & celuy des Rebelles.
Les Anges pleins de joye en font bruire les Cieux:
L'Egliſe en retentit de chants delicieux:
L'Hereſie en paſlit: les Anglois en rougiſſent:
L'Onde en ronge ſes bords: les Enfers en mugiſſent.
*Sur la taſſette large, eſt * le grand jour natal* *La naiſſance de Loüis 14.
D'vn Prince incomparable, aux Rebelles fatal:

Soit à ceux dont l'eſprit contre l'ordre conſpire;
Soit à ceux qui de Chriſt n'adorent point l'Empire.
Voy le Ciel, qui fleſchy rend les cœurs réjoüis,
S'ouvrant aux vœux du peuple, & d'Anne & de Loüis,* * Loüis 13
Apres s'eſtre fermé durant pres de cinq luſtres,* * 25. ans, vn luſtre eſt de 5. ans.
Couvant cette naiſſance, & tant d'actes illuſtres.
Sur la taſſette gauche, apres mille beaux faits,
Ce Roy donne à l'Europe & ſes loix & la paix.
Puis ſeul & digne Chef des Chreſtiennes armées,
Va délivrer du joug les terres Idumées.* * La Terre Sainte.
Voy qu'au port de Marſeille il a l'œil menaçant,
Allant trancher l'orgueil des cornes du Croiſſant.
Voy qu'il couvre de nefs l'Egée & le Boſphore:
Que de Byſance il vole aux beaux* chãps de l'Aurore.* * Conſtantinople. * L'Orient.
Voy ſa taille, ſon port, ſa douce majeſté,
Quand ſoumettant ſa gloire à ſon humilité,
Pour marquer les débris d'vne Secte eſtoufée,* * La Secte de Mahomet.
Il plante en mille lieux la Croix pour ſon trophée.
Devant ſes bataillons, ſur vn barbe leger,
Il brave d'vn grand cœur la peine & le danger;
Ne void nulle grandeur que ſa valeur n'abbate;
Et triomphe des bords du Tigre & de l'Euphrate.* * Fleuves de l'Aſie.
Enfin, ſage Guerrier, grave en ton ſouvenir
Ce que le Ciel reſerve aux ſiecles à venir.
Dans ces armes tu vois la pompeuſe eſperance
Des faveurs qu'il promet aux armes de la France.

Aurele a tous les ſens émus & réjoüis.
Des faits gravez dans l'or ſes yeux ſont ébloüis.
Sur l'ouvrage divin ſa veuë eſt occupée.
Il regarde la lance : il admire l'eſpée.
Puis brulant d'vn grand zele, il rend graces à Dieu ;
Et fait vn vœu dévot, de conſtruire vn ſaint lieu,
Pour le don que le Ciel à ſes ſoupirs octroye,
Qui depuis prit le nom du * *Val & de ſa Ioye.*
Il ſent, de voir ſon Roy l'impatient deſir ;
Et pretend le charmer par vn divin plaiſir,
Luy faiſant voir l'éclat de cette armure inſigne :
Mais de s'en reveſtir il ſe croit trop indigne.
Laiſſe-là ton ſoucy : ſuy moy, dit le Vieillard :
Et vien gouſter des fruits que ce bois me depart.
Viens attendre les tiens dans ma ſombre demeure.
Tu les verras icy paroiſtre dans vne heure.
De ta pieuſe crainte ils pourront t'alleger.
Chacun d'eux de ce faix te pourra ſoulager.
Aurele ſe courbant paſſe en la grote obſcure.
Il admire le roc tapiſſé de verdure ;
Le lit baſty de joncs ; & ſur vn ſiege bas,
De fruits & de pain noir, fait vn ſobre repas.
D'vne ſource prochaine il boit l'onde naiſſante,
Dans le creux recourbé d'vne conque luiſante.
Vers la bouche de l'antre il retourne parfois
Ietter ſes yeux ravis ſur le divin harnois.

* L'Abbaye de Ioye en val, a eſté baſtie au lieu où les armes de France furent apportées du Ciel à vn Hermite, dans la foreſt de Laye vers Poiſſy.

*O ! Daniel, dit-il, ô merveilleux * Stilite,*
Tu ne fus point menteur. Quoy ? dit le ſaint Hermite,
As-tu veû Daniel, ce miracle vivant ?
Ie l'ay veû, reſpond-il, aux terres du Levant.
Pour rendre vn jour mon Prince à Ieſus-Chriſt fidele,
Il me promet du Ciel l'ayde continuelle.
Quel heur, dit le Vieillard, d'aiſe ſerrant ſes mains.
Ouy, j'ay veû, reprit-il, ce prodige des Saints,
Qui ſuit de Simeon la conſtance incroyable,
Habitant aprés luy la colomne effroyable,
Sans nul fidele appuy, ſans nul toit deffenſeur ;
D'vn grand Saint, fort diſciple, & hardy ſucceſſeur.
Qui vivant dans les airs, les ſoufre & les deffie ;
Aux attaques des temps ferme ſe ſacrifie,
A la greſle, à la pluye, aux neiges, aux frimas,
Aux brulantes rigueurs des plus ardens climas.
Qui ſans ceſſe à luy-meſme oſe faire la guerre ;
Et brave, pour le Ciel, l'air, les eaux, & la terre.
Ie vis, dans vn voyage heureux & malheureux,
De la foy de Ieſus l'Athlete valeureux.
Par luy je fus Chreſtien ; & c'eſt de ſa main meſme
Que ma teſte receût les ondes du Bapteſme.
C'eſt luy qui me promit, qu'en écoutant ſes loix,
Par moy ſeroit Chreſtien tout l'Empire Gaulois.
Helas ! dit le Vieillard, verſant de chaudes larmes,
Que cet heureux diſcours pour mon cœur a de charmes.

* Ceux qui habitoient ſur vne colomne, s'appelloient Stilites, c'eſt a dire, Colomnaires, comme S. Simeon Stilite, & S. Daniel Stilite qui fut ſon Succeſſeur.

Fay moy ce doux recit, comble moy de plaiſir;
Puis qu'icy nous gouſtons vn paiſible loiſir.

CLOVIS,

LIVRE DIXIESME.

POur le don precieux que par toy Dieu m'envoye,
Ie dois bien, reſpond-il, te donner cette joye:
Et puis que ce lieu frais nous preſte vn doux repos,
Ie pourray de plus loin reprendre mon propos.
Dans le dernier combat, qui d'vne haute gloire
Honora Childeric ſur les bords de la Loire,
Voulant d'vn vaillant pere eſtre veû digne fils,
Ie pourſuis à vingt ans les Saxons déconfis.
Vne trop vive ardeur dans les fuyards m'engage.
Ie ſuis, par les vaincus, ſurpris prés du rivage,

Où ces peuples guerriers regagnoient leurs vaisseaux,
Pour reparer leur honte en des climas nouveaux.
Ie fus d'entre les biens qui consoloient leurs pertes.
Et dé-ja de la proüe ils fendent les eaux vertes.
Ils tentent sans espoir les Santoniques bords :
Sur ceux de l'Aquitaine ils font de vains efforts :
Ils tournent la Galice, & la Lusitanie :
Mais d'armes, en tous lieux, la rive est trop munie.
Ils passent le destroit, qui seul aux vastes mers,
Du milieu de la Terre à les beaux champs ouvers.
Vne flote paroist, royale, magnifique,
Qui voguoit de l'Espagne au costes de l'Afrique.
On combat ; & l'ardeur dont je me sens bruler,
Fait que d'vn coup hardy je veux me signaler.
Au plus grand des vaisseaux soudain le mien s'attache.
Alors armé d'épée, & couvert de rondache,
D'vn cœur precipité je saute sur le bord.
Les Saxons à l'envy secondent mon effort.
Tout fuit : nul n'ose plus soustenir ce que j'ose.
Enfin vn jeune Enfant seul à mon bras s'oppose,
Beau, d'vn ferme regard, d'vn éclat plus qu'humain,
La fureur dans les yeux, & le fer dans la main.
Du bouclier deffenseur je pare ses attaintes ;
Et pretens le dompter par de lassantes feintes.
Vne belle Princesse, en l'avril de ses ans,
Et d'vn œil & d'vn cœur les armes mépriſans,

* La Xaintonge.
* La Guyenne.
* Le Portugal.
* Le destroit de Gilbratar.

Vient en pleurs, & me dit de ſa divine bouche.
Ah ! courtois Chevalier, que la pitié te touche.
Pardonne aux vains tranſports de ce royal Enfant.
Son corps de mon épée auſſi-toſt le deffend.
Ie regarde eſtonné cette merveille rare :
Et cependant le Prince, à luy meſme barbare,
Conçoit contre ſa vie vn furieux deſſein :
Se jette ſur mon fer, & s'en perce le ſein.
Il faut, dit-il, qu'vn coup de mes maux me délivre.
Adieu, ma chere Sœur ; je ne ſçaurois plus vivre.
Il chancelle : il paſlit : il tombe entre les morts.
Sa ſœur, en s'écriant, ſe jette ſur ſon corps :
De plaintes & de pleurs veut rappeller ſon ame :
Perd l'eſpoir & la voix ; puis de douleur ſe paſme.
Ie demeure immobile, outré de déplaiſir.
Vne ſenſible horreur ſoudain me vient ſaiſir.
Par le malheur des deux, je me voy miſerable,
Et du trépas du Prince, innocent & coupable.
D'vn carnage ſanglant je ſuis environné.
D'vn tendre & triſte effroy mon cœur eſt eſtonné.
Et ce royal navire eſt le ſeul de la flote,
Où le fer n'a laiſſé ny ſoldat, ny pilote.
Cependant vn orage à tous ſerre les cœurs ;
Et glace également & vaincus & vainqueurs.
Chaque nef craint le choc : de ſon gré ſe diſperſe :
Puis prend, au gré des vents, vne route diverſe,

En Eſpagne, en Sicile, aux Getuliques bords.
Sãs voix, ſans mouvement, prés de ces deux beaux corps,
Ie ſuis preſque ſeul vif parmy tant de morts bleſmes.
Le rivage, plus craint que les tempeſtes meſmes,
Paroiſt ; & les Saxons courent d'vn pas haſtif ;
Puis en foule, d'vn ſaut ſe lancent dans l'eſquif.
Mon trouble me deffend d'imiter leur viſteſſe.
Ie ne puis éloigner la divine Princeſſe.
Elle s'éveille au bruit des foudres éclatans :
Et ſa morte douleur revit en meſme temps.
La nef, que le ſeul vent inſolemment maiſtriſe,
S'emporte vers la rade, & s'enſable, & ſe briſe.
La proüe eſt ſous les eaux, & la pouppe eſt dehors.
Permettez qu'en nageant je vous porte à ces bords ;
Dis-je à la triſte Sœur. Allons ; le temps nous preſſe.
Mes pieds ſentent dé-ja que la pouppe s'abbaiſſe.
Elle embraſſe ſon frere ; & ne peut le quitter.
Elle pleure ; & ma voix ne fait que l'irriter.
A ſouffrir mon ſecours enfin elle s'engage,
Si ie mets le corps mort le premier au rivage.
De cordes je l'attache ; & le jette dans l'eau.
Ie me jette à l'inſtant hors du triſte vaiſſeau :
Et ſur le ſable ſec, en nageant, je l'attire.
La mer, en meſme temps, engloutit le navire.
I'apperçoy la Princeſſe à la mercy des flots,
Qui de ſes belles mains, ſans eſpoir, ſans repos,

* La Getulie eſt ſur le bord de l'Afrique.

Embraſſe vn maſt flotant, mais foible & periſſante.
Ie ſens mon cœur attaint d'vn douleur perçante.
Ie me relance en mer ; nage vers le beau corps ;
Et de bras, & de pieds, l'ameine ſur les bords.
Soudain laſſe du flot, ſur l'herbe elle ſe couche.
Triſte elle me regarde ; & de ſa belle bouche,
Dit, apres vn ſoûpir, d'vn viſage bleſmy ;
Ah ! te diray-je amy ? te diray-je ennemy ?
Helas ! doy-je de toy me loüer ou me plaindre ?
Cruels reſſentimens, pourray-je vous contraindre ?
Puis-je, ô ! rares faveurs, ne vous reſſentir pas ?
Ie ſçay que le ſeul ſort à cauſé ſon trépas ;
Que ton bras fut ſurpris ; & n'en eſt point coupable :
Et que de deux grands biens je te ſuis redevable,
De voir mes jours ſauvez de la fureur de l'eau ;
Et de pouvoir poſer mon cher frere au tombeau.
Mais rien ne peut payer la perte que j'endure;
Et l'on ne ſent nul bien, tant que la douleur dure.
Ie me ſens ſi confus, ſi touché de ſes pleurs,
De ſa rare beauté, de ſes vives douleurs,
Qu'vn ſeul mot n'a pouvoir de ſortir de ma bouche.
Trois hommes noirs, armez, & d'vn regard farouche,
S'avancent à grands pas : nouveau trouble du ſort !
Ah ! dit-elle, Guerrier, ah ! donne moy la mort,
Qui me ſauve des bras de cette infame bande.
Pour comble de faveurs, mon cœur te la demande.

Ie combattray pour vous pluſtoſt juſqu'au trépas,
Luy dy-je. Mais ta mort ne me ſauvera pas,
Reprit-elle en ſoûpirs. Auſſi-toſt vn Barbare,
Admirant ſa beauté, s'approche, & s'en empare.
En main je mets l'épée ; & de courroux brulant,
D'vn coup je fay tomber le Voleur inſolent.
I'amaſſe en meſme-temps ſa longue javeline.
I'écarte l'vn des deux ; perce l'autre à l'échine,
Quoy que de bois pareils tous deux fuſſent armez.
Mais d'vn art plus adroit mes bras ſon animez.
Enfin j'éſtens d'vn coup le dernier ſur l'arene.
La Princeſſe bénit la Bonté ſouveraine :
Mais ne ſe croit pas libre, & franche de dangers ;
Et craint l'injuſte effort de nouveaux Eſtrangers.
Vn reſte de couleur tout à coup l'abandonne.
Et d'vn ſoudain effroy tout ſon beau corps friſſonne.
Mon œil, comme le ſien, void vn Lion puiſſant,
Qui ſecoüant ſes crins, des montagnes deſcend.
Contre tant de travaux mon courage s'obſtine.
Ie m'appreſte au combat, branlant la javeline.
L'animal s'en irrite, affamé de mon ſang ;
Et frape de ſa queüe & le ſable & ſon flanc.
La Princeſſe, en fuyant, foible retombe à terre.
Le Monſtre fond ſur moy : dans ma pique il s'enferre.
Sa dent briſe le bois à l'épaule attaché.
I'amaſſe vn autre fer, ſur les herbes couché.

Le Lion courageux encor ſur moy s'élance :
Et de ſa force encor j'attens la violence.
D'vn intrepide cœur, raſſemblant ſes efforts,
Au travers de la pique, il accable mon corps.
Nous tombons écartez, d'vne cheûte diverſe,
L'vn mort, l'autre vivant, tous deux à la renverſe.
Ie me dreſſe, & me voy ſain & victorieux.
La Princeſſe à genoux en rend graces aux Cieux.
Vne femme vers nous à pas lents s'achemine,
Sortant d'vn toit aſsis au dos d'vne colline ;
Qui voyant tant de corps ſur le ſable eſtendus,
De merveille & de joye à les ſens éperdus :
Nous exhorte & nous ayde à les traiſner dans l'onde.
Des longs fers nous creuſons vne foſſe profonde,
Pour donner au corps froid ſa derniere maiſon,
Que ſa Sœur éplorée orne d'vn verd gazon :
Se plaignant que le ſort meſle auec injuſtice
Et la haſte & la crainte à ce pieux office.
Elle laiſſe à regret ce déplorable lieu :
Luy dit, baiſant la terre, vn eternel adieu :
Puis ſous le pauvre toit triſte & foible ſe range.
Craintive elle s'enquiert quelle eſt la terre eſtrange ;
Sçay que c'eſt la Lybie ; & ce bord écarté
Eſt ſujet de Cartage, & prés de la Cité.
La pitié pour ſes maux, & ſa grace divine,
Qui malgré ſa triſteſſe eſtincelle & domine ;

De tendreſſe & d'amour rendent mon cœur percé.
De mouvemens divers le ſien eſt balancé.
Elle me doit l'honneur, elle me doit la vie.
Mais mon fer malheureux à ſon ſang l'a ravie.
Dans ces penſers divers, la haine & l'amitié,
De ſon ſenſible cœur partagent la moitié.
Ie demeure muet de reſpect & de crainte :
Mais enfin de ſa langue elle rompt la contrainte.
Que mon frere à tous deux nous cauſa de malheur,
Par les cruels tranſports de ſa vive douleur !
A toy, d'avoir meurtry cet Enfant admirable :
A moy, pour le regret de ſa fin deplorable.
Mais pour ſçavoir mes maux, auſſi dois tu ſçavoir
La cauſe de ſa perte, & de ſon deſeſpoir.
Tous deux nous eſtions nez d'vne couche royale,
*Enfans de *Traſimond, regnant ſur le Vandale,*
Dont l'Eſpagne long-temps avoit ſuby les loix.
Mais les Sueves guerriers, hardis, depuis vingt mois
Par de frequens combas nous diſputoient ces terres.
Les deux peuples enfin, laſſez des longues guerres,
Dreſſerent vn accord, que par vn ſeul duël,
Deux Princes finiroient le mal continuel ;
Et qu'en cedant au droit qui le ſort accompagne,
Le peuple du Vaincu ſortiroit de l'Eſpagne,
Pour chercher ſa demeure en de nouveaux climas.
Mon pere eſtoit au lit, inhabile aux combas.

* Cette hiſtoire eſt dans Gregoire de Tours, li. 2.

Le peuple impatient veut que le ſort s'acheve
Par mon frere Ramir, contre Ariſmond le Sueve,
En l'âge de treize ans tous deux hardis & fiers,
Et dé-ja ſignalez par des actes guerriers.
I'anime ſa valeur, d'elle-meſme animée.
Ils s'attaquent aux yeux de l'vne & l'autre armée.
Ramir pouſſe Ariſmond, d'vn bras adroit & fort.
Ariſmond ſe meſnage, & ſouſtient ſon effort :
Puis le preſſe à ſon tour. Ramir gliſſe ſur l'herbe.
Ariſmond fond ſur luy, de ſa cheute ſuperbe :
Tient au front de Ramir le glaive menaçant.
Il refuſe la vie : & le peuple conſent,
Admirant de ſon cœur la grandeur exceſsive,
A ſortir de l'Eſpagne, & que leur Prince vive.
Tout part : Traſimond meurt, de mal, ou de douleur.
Ramir cherche à mourir, honteux de ſon malheur ;
Et du malheur des ſiens la piquante triſteſſe,
Par tout ſemble à ſon bras reprocher ſa foibleſſe.
Ils cherchent, ayant mis la Galice en oubly,
Genſeric le Vandale, en Afrique eſtably.*
Mais Ramir ne peut-pas ſupporter le viſage
De ce Roy glorieux, qui prit Rome & Cartage.
Il gemit, il ſoûpire ; & d'vn dépit amer,
En montant le navire, il ſe lance en la mer.
On le ſauve des flots : nous quittons le rivage.
Ie taſche à ſurmonter ſon invincible rage.

* Genſeric Roy des Vandales prit Rome, & ayant dompté l'Italie, prit Cartage, & s'eſtablit en Afrique.

Mais rien ne la conſole. Alors loin ſur les eaux,
Aux Vandales ſurpris parurent vos vaiſſeaux.
Chacun s'émeut : Ramir ſeul en a de la joye.
Voicy tout mon deſir, & le Ciel me l'octroye,
Dit-il : voicy mes vœux, la victoire, ou la mort.
On l'attaque : il combat d'vn aveugle tranſport.
Mais voyant. La Princeſſe, à ce recit funeſte,
S'arreſte : & ſes ſanglots acheverent le reſte.
La grandeur de ſa perte, & de ſon ſang royal,
Augmente encore en moy la pitié pour ſon mal.
Les charmes de ſa voix, ceux de ſon beau viſage,
Son ardente amitié, tout me charme, & m'engage.
Mais le ſang de Ramir, que j'ay privé du jour,
Contre moy ſe ſouleve, & contre mon amour.
De pleurs meſlez aux ſiens, plus que de la parole,
Dans ſes cuiſans ennuis triſte je la conſole.
Pour moy ſon cœur auſſi conçoit quelque douceur.
Mais ſon ſang contre moy luy ſert de deffenſeur.
Toûjours combat en moy mon ardeur & ma peine.
Toûjours combat en elle & l'amour & la haine.
Cependant elle craint ces hommes bazanez :
Et dé-ja voudroit voir ſes deſtins terminez.
Elle n'a qu'vn eſpoir, qu'vn ſejour à Cartage,
Peut, prés de Genſeric, la garentir d'outrage.
Mais celle dont le toit nous preſtoit ſon ſecours,
Nous trahit, & nous vend aux infames amours

Du tyran Baſiliſque, Empereur du Boſphore.
De la Grece, & des lieux où ſe leve l'Aurore,
Pour qui de toutes parts on pilloit des beautez,
Capables d'aſſouvir ſes ſales voluptez.
Sur le preſſant deſir de paſſer à Cartage,
Sous pretexte d'eſcorte, on nous meine au rivage,
Conduits par vingt brigands, tous armez de longs fers.
Nous montons vn vaiſſeau : mais en fendant les mers,
Ie ſens que le Pilote autre route a choiſie ;
Et que laiſſant Cartage, il nous porte en Aſie.
Ie me plains ; mais en vain. Pour ſe laver du tort,
Le Chef du brigantin declare noſtre ſort :
Que nous ſommes ſoûmis aux loix de l'eſclavage.
Tous deux de noble ſang, tous deux de fier courage,
Nous fremiſſons d'horreur, nous brulons de courroux,
Et cachons noſtre ennuy ſous vn langage doux.
Agilane ſongeant à ſa race royale,
(C'eſtoit là le beau nom de la ſage Vandale)
Se reſout d'vn cœur haut, à ſoufrir cent trépas,
Pluſtoſt que de ſoufrir rien d'indigne & de bas :
Et dés-lors je fay vœu, quelque ſort qui m'avienne,
De ſauver ſa franchiſe, aux perils de la mienne.
Pour moy, dans ces projets, elle eût plus de douceur.
Nous prenons les beaux noms & de frere & de ſœur,
Sous qui vit & s'accroiſt vne flame ſecrete.
*Cependant nous bordons les rivages de * Crete,*

* Iſle autrement appellée Candie.

Paros * *aux marbres blancs, & la noble Delos,*
Et * *cent monceaux de terre épandus ſur les flots.*
Entre les bords ſerrez & de Seſte & d'Abyde,
Nous paſſons dans les mers du large Propontide.
Puis nous voila conduits des vents & du deſtin,
Dans les ſuperbes * *murs qu'éleva Conſtantin.*
On nous loge au Palais : on nous flate, on la pare
D'vne veſte odorante, & pompeuſe & barbare.
Puis nous ſommes offerts aux infames regards
Du fier vſurpateur du trône des Ceſars.
Il contemple Agilane ; & ſon ame charmée,
Par ſes divins regards eſt d'amour enflammée.
Il l'aborde : il luy parle ; & d'vn deſir preſſant,
Veut ſoudain voir ſon cœur ſous ſes vœux fléchiſſant.
Ie ſuis, dit-elle alors, de naiſſance royale.
Si la faveur du Ciel fut pour moy liberale,
Ce n'eſt pas pour ſouler d'inceſtueux deſirs.
Rends moy la liberté : cherche ailleurs tes plaiſirs :
Et la clarté du jour me ſoit pluſtoſt ravie,
Que de ſouffrir jamais vne tache à ma vie.
Le Tyran eſt ſurpris de ſa chaſte fureur ;
Mais il croit que tout cede aux loix d'vn Empereur.
Au ſuprême pouvoir il meſle les addreſſes :
Il joint, d'vn art flateur, les offres aux careſſes.
Voyant qu'vn juſte orgueil rend tous ſes feux confus,
Il veut par la menace amortir les refus.

* Le marbre de l'Iſle de Paros, a eſté toûjours eſtimé le plus blanc pour faire des ſtatuës.

* Les Cyclades qui ſont pluſieurs petites Iſles éparſes dans la mer Egée.

* Conſtantinople.

Plustoſt que de ſervir à ton ardeur brutale,
Je veux perir ; Ie ſuis & Princeſſe, & Vandale,
(Dit-elle en s'animant d'vne noble rougeur)
Du ſang de Genſeric, qui ſera mon vangeur ;
Qui fut bien le dompteur de Rome & de Cartage ;
Et qui peut bien dompter ton Empire & ta rage.
Le Monſtre luy reſpond, de colere bleſmy,
Je t'aime, & ne crains point ton Roy pour ennemy.
Va ; dans le cours d'vn jour conſulte ta prudence,
Si tu dois éprouuer l'amour ou la puiſſance.
Mon cœur, dit-elle, & pur, & ferme en ſon devoir,
Ne peut ſouffrir tes feux, ny craindre ton pouvoir.
En pompe on la conduit par vn riche portique :
Pour ſejour, on luy donne vn Palais magnifique :
D'honneurs & de plaiſirs on veut charmer ſes ſens :
Mais ſa vertu fait voir leurs appas impuiſſans.
On veut l'épouvanter par de veillantes gardes ;
Et l'on fait à ſes yeux briller cent hallebardes.
Rien n'émeut ſon vouloir : tout émeut ſes douleurs.
Mais ſon cœur indompté regne parmy ſes pleurs.
Je m'offre, par ma mort, à garentir ſes peines :
Et punir du Tyran les flames inhumaines :
Et ſauver l'Orient de ce Prince pervers,
Domptant par ma main ſeule & ſa vie & nos fers.
Elle veut que ſon ſang, non le mien, la délivre.
Mourons, dit-elle, au temps qu'il faut ceſſer de vivre :

Mais ne prevenons point le celeſte ſecours.
I'admire ſa vertu : j'adore ſes diſcours,
Sa conſtance invincible, & ſes pudiques larmes.
Tout augmente l'amour que m'ont donné ſes charmes.
Baſiliſque brulant, veut enfin l'émouvoir
Par la ſeule priere, & non par le pouvoir :
Me cajolle en ſecret : m'offre d'vn cœur perfide,
De chaſſer de ſon lit ſa chaſte Zenonide ;
D'eſpouſer Agilane ; avoüant que ſon ſang,
Sa beauté, ſa vertu, meritent bien ce rang.
Ie partage, dit-il, ſi j'ay l'heur ou j'aſpire,
Auec elle mon ame, auec toy mon Empire.
Ie luy promets mon ayde ; & loin de ſon deſſein,
Ie me ſens pluſtoſt preſt à luy percer le ſein,
Qu'à porter vn meſſage outrageux à ma flame.
Ie la tire à l'écart : je veux ſonder ſon ame ;
Et d'vne feinte voix, traiſtreſſe à mon ardeur,
Moy-meſme je l'exhorte à choiſir la grandeur ;
A ſortir des tourmens, des fers, de la mort meſme ;
A parer ſon beau front d'vn ſi beau diadéme.
Dieu ! qu'entens-je, dit-elle ? où ſe cache ton cœur ?
Tu veux doncques pour luy te rendre mon vainqueur ?
Pour luy doncques des flots tu m'auras preſervée ?
Des Mores, des Lions, ton bras m'aura ſauvée ?
Et ſi mon ſang verſé n'étouffoit mon ſauhait,
Pour payer tes faveurs, que n'aurois-je point fait ?

Le bon-heur d'vn Tyran t'eſt plus cher que le noſtre.
Ah ! je meurs, que ta voix me parle pour vn autre.
Alors elle rougit ; & détourne ſes yeux,
Qui n'oſoient avoüer ces mots delicieux.
Ie crains que mon bon-heur par ma bouche n'éclate.
Car dans ces lieux ſuſpects l'oreille eſt delicate.
I'eſtouffe le tranſport qui lors me vint ſaiſir.
Ie tombe à ſes genoux, plein d'heur & de plaiſir.
I'implore ſa mercy par des paroles baſſes,
Preſt à ſouffrir cent morts, pour payer tant de graces.
Ie rapporte au Tyran ſes refus genereux.
Il croit qu'vn doute ſeul l'empeſche d'eſtre heureux.
Pour donner à ſes feux vn fondement ſolide,
Du lit Imperial il chaſſe Zenonide :
Et veut que les Prelats, par leur divin pouvoir,
Pour vn nouveau lien, ſouſcrivent ſon vouloir.
Par vn juſte refus ſes flames ſont fruſtrées.
Il fait ſentir l'exil à cent teſtes mitrées.*
Il croit que ſes Arreſts ſuffiſent à ſes vœux :
Et pretend ſur le trône authoriſer ſes feux.
Apprenant ce deſſein, elle ſe paſme & tombe.
Sa ſanté dé-ja foible, à tant d'aſſauts ſuccombe.
Dans vn trouble confus ſon eſprit éperdu,
Le ſang de ſon cher frere à ſes yeux répandu,
Les ſecouſſes des vents, les frayeurs d'vn naufrage,
Tant de perils affreux ſur vn triſte rivage,

* Baſilique chaſſa tous les Eveſques qui allerent implorer le ſecours de S. Daniel, qui habitoit ſur ſa colomne.

L'eſclavage, les mers, tant d'outrageux efforts,
D'vn long amas de maux empoiſonnent ſon corps.
Sa paſmoiſon la laiſſe ; & d'vne ardeur fievreuſe,
Elle ſouffre ſoudain l'attaque rigoureuſe.
L'Empereur ſur ſon trône, orné de ſa grandeur,
Veut paroiſtre à ſa veüe éclatant de ſplendeur :
La mande ; & pour guerir le mal dont il ſoûpire,
Veut la choiſir pour femme, aux yeux de tout l'Empire.
Sur l'excuſe fondée en ſon mal ſurvenu,
De douceur il n'a plus ſon eſprit retenu.
Il veut qu'elle paroiſſe : au deffaut, qu'on l'enchaiſne ;
Et ſans avoir ſa foy, qu'à ſa couche on l'entraiſne.
Ie m'oppoſe à l'outrage, & veux la ſecourir.
Ceſſez, dit-elle, Ausele ; & puis qu'il faut mourir,
Donnons à noſtre mort l'honneur d'vne victoire.
Ne mourons pas au lit, mais au champ de la gloire.
Que ſon trône & les Grands ſoient témoins de mon cœur :
Qui de nous, ou de luy, doit eſtre le vainqueur.
Elle va vers le Monſtre, animant ſon courage :
Et contre luy j'appreſte & mon fer & ma rage.
D'vn pas lent on la meine aux yeux de l'Empereur,
Tremblante par ſon mal, forte par ſa fureur.
Nos deſſeins ſont pareils, d'attaquer cet Infame ;
Elle par ſes propos, moy par vn coup de lame.
Sur elle, en boüillonnant d'amour & de courroux,
Il jette des regards impetueux & doux.

Il

Il brule, il tremble, il ſuë ; & la grande aſſemblée,
Du ſuccés curieuſe, eſt craintive & troublée.
Tous eſtoient en ſuſpens, quand ſoudain nous voyons
Vn Vieillard répandant de celeſtes rayons,*
Qu'vne foule environne, épaiſſe & trémouſſante,
Monſtrant, pour le toucher, vne chaleur preſſante.
Il écarte la preſſe ; & d'vn front de mépris,
Se preſente aux regards du Monarque ſurpris.
Deſcens, dit-il, du trône ; & rens le diadême,
Que ta teſte porta par le vouloir ſuprême.
Vn amas infiny de crimes odieux,
Et les cris des Prelats, ont irrité les Cieux.
L'Ange divin m'a dit : deſcens de ta colonne ;
Et va dire au Tyran qu'il quitte ſa couronne.
Dieu la rend à Zenon, qui paiſſant aux deſerts,*
A ſatisfait le Ciel par ſes travaux ſoufferts.
Sçache que tu vas voir ta puiſſance opprimée.
Armat ton Lieutenant, luy livre ton armée.
Baſiliſque effrayé, de ſon trône deſcend,
Honteux aux pieds du Saint ſes genoux fleſchiſſant ;
Demande ſon pardon, de pleurs le ſollicite.
*Daniel le repouſſe. * O ! dit-il, hypocrite,*
Va, fuy de ce Palais. Mais tu fuiras en vain.
De Dieu tu vas ſentir la puniſſante main.
Sa juſtice bien-toſt de toy ſera vangée,
Lors que tu periras d'vne faim enragée.

* S. Daniel vint trouver Baſiliſque, ſelon l'hiſtoire.

* Zenon fut reduit à paiſtre l'herbe dans les foreſts.

* Tout cecy eſt dans l'Hiſtoire de l'Egliſe.

Il part, haï du Ciel, deteſté des mortels.
Il cherche épouvanté l'aſyle des autels.
Tout le chaſſe, ou le fuit. Sur Agilane émeuë
* S. Daniel. *Le merveilleux * Stilite eſtend ſa ſainte veuë.*
Son corps foible, abbatu du trouble de ſes ſens,
Appuyoit ſur mes bras ſes membres languiſſans.
Son beau teint rougiſſoit d'vne chaleur mortelle:
Et d'vn braſier fievreux ſon regard eſtincelle.
Et vous, dit-il, troublez dans vos chaſtes amours,
Pouviez-vous eſperer vn ſi puiſſant ſecours?
I'apporte du Ciel meſme, à vos ames vaillantes,
Le prix de leurs travaux, deux couronnes brillantes.
Mais portons à ſon lit ce corps foible & tremblant.
Le peuple me ſoulage, allentour s'aſſemblant.
La couche la reçoit. Le Vieillard venerable
Addreſſe ainſi vers nous ſa parole adorable.
Admirez les grands faits du celeſte pouvoir.
Mais croirez-vous vos yeux, qui viennent de le voir?
Qu'vne abjecte, vne indigne, vne humble creature,
Sujette à tous les maux de l'infirme nature,
Pour toute arme n'ayant que ſa debile voix,
Par l'ordre du grand Dieu, donne icy bas les loix,
Oſte & donne l'Empire, épouvante, menace,
Deſtruit, & des Tyrans confond toute l'audace?
La gloire en appartient au ſeul Dieu que je ſers.
Mes Enfans, adorez-le: & tous vos maux ſoufferts

Seront recompenſez d'vn riche diadême.
Mais lavez vos erreurs dans les eaux du Bapteſme.
Toy, Princeſſe, dit-il, qui l'attens des Docteurs,*
Ou groſſiers ignorans, ou malins impoſteurs,
Qui refuſent à Chriſt l'eſſence au Pere égale,
Laiſſe d'vn cœur contrit leur doctrine infernale.
Et toy, dit-il, Aurele, abandonne tes Dieux,
Ou pluſtoſt tes Demons, qui ſeduiſent tes yeux,
Sous l'impuiſſant metal d'vne trompeuſe Idole:
Et reçoy du ſeul Dieu la puiſſante parole.
Tous deux humbles, courbez, & d'vne ferme foy,
De Chriſt nous adorons la ſalutaire loy.
Il nous verſe l'eau ſainte, au nom des trois Perſonnes;
Puis nous dit: de vos chefs ce ſont là les couronnes.
Parmy la Cité vaſte il entend des clameurs;
Et va, d'vn pieux zele, eſteindre les rumeurs.
Dans vne langueur douce Agilane plongée,
Ah! de combien de maux le Ciel m'a ſoulagée,
Dit-elle! Et pour payer tant de ſecours puiſſans,
Que je luy dois de vœux! que je luy dois d'encens!
Amy, l'eau ſainte a fait plus que la force humaine;
A, pour la mort d'vn frere, eſteint toute ma haine.
Aux divines bontez je dois mille faveurs:
Et je t'en dois beaucoup. Auſſi, tienne je meurs.
Puis ſa voix foible adjouſte, avant qu'elle ſe paſme;
Ie donne, à toy mon cœur, à Ieſus-Chriſt mon ame.

* Les Vandales eſtoient Ariens, & Agilane n'eſtoit pas encore baptiſée.

Aurele, à ce recit, eſtouffé de ſanglots,
Ne peut former vn mot, de pleurs répand des flots;
Et l'Hermite attendry, des larmes qu'il épanche,
Plein d'aiſe & de douleur, moüille ſa barbe blanche.
Le Guerrier reprenant le ſenſible diſcours,
Dont ſes frequens ſoupirs interrompent le cours;
Lors, dit-il, aſſailly d'vne ſi vive attainte,
Ie me paſme; & ma vie à tous paroiſt eſteinte.
A mon cruel réveil, d'vn œil foible je vois
Tout ce qui m'environne émeu, triſte, & ſans voix.
Je regarde Agilane, encore toute aimable;
Dans les bras de la mort encor toute adorable.
De mille vains ſoupirs, de mille vains propos,
De cris je veux en vain réveiller ſon repos.
Tout eſt ſourd, tout eſt mort, ſous ſa paſleur cruelle.
La ſource de mes maux eſt ſeule vive en elle.
Le Stilite revient, de mon bien deſireux.
N'enviez point, dit-il, ſon repos bien-heureux.
Mais je vous rendray l'heur de luy parler encore.
Ma ſœur, au nom, dit-il, du grand Dieu que j'adore,
Faites revoir vos yeux à ce fidele Amant.
Elle ouvre la paupiere encor pour vn moment.
Ravy je la regarde; & de pleurs je me noye.
Je confonds en mon cœur la douleur & la joye.
Hé bien, dit-elle, amy, parlez; que voulez-vous?
Et me jette vn regard & penetrant & doux.

Ah ! luy dis-je, s'il faut que ma Princeſſe meure,
Que je ſois ſon Eſpoux avant ſa derniere heure.
Ie le veux, reprit-elle, en me touchant la main.
Adieu, mon cher Eſpoux. Puis retomba ſoudain.
Ses yeux furent couverts d'vn eternel nuage.
Aurele encore vn coup de la voix perd l'vſage.
Ce funeſte recit, & ſes vives douleurs
Réveillerent encor ſes ſanglots & ſes pleurs.
Et ſa langue vn moment laiſſe, par ſon ſilence,
De ſon ſaiſiſſement regner la violence.

CLOVIS,

LIVRE VNZIESME.

LE ſenſible Guerrier, au triſte ſouvenir,
Laiſſe couler les pleurs qu'il ne peut retenir;
Et le ſaint Solitaire accompagne ſes larmes.
Mais les divins rayons de ces celeſtes armes,
Verſent, pour leur ſecours, tant de joye en leur cœur,
Qu'ils allegent enfin l'excés de leur douleur.
Aurele ainſi reprend la force & la parole.
Dans ce cruel moment Daniel me conſole.
Laiſſe tes pleurs, dit-il, entens l'arreſt des Cieux.
Pour quitter ta triſteſſe, abandonne ces lieux.

Quitte d'vn ferme effort l'attache qui te ſerre ;
Et le ſoin de livrer ce corps froid à la terre.
Tu dois te reſerver pour des employs meilleurs.
Laiſſe-moy ce devoir : le Ciel t'appelle ailleurs.
D'vn mot je veux guerir ce que ton cœur ſoupire,
Par toy ſera Chreſtien tout le Frànçois Empire.
Par tes ſoins aſsidus, Clovis le vaillant Roy,
Du Seigneur éternel doit recevoir la loy.
Marche : ne perds nul temps : ſuy le Dieu qui t'éclaire.
Dans Rome tu verras des croyans le ſaint Pere.
Il benira ton front, pour bénir tes deſſeins.
Va ſur les bords du Rhône, & voy les temples ſaints.
Là te luiront les yeux d'vne belle Princeſſe,
Pleine de majeſté, de grace & de ſageſſe.
C'eſt celle que le Ciel deſtine pour ton Roy,
Qui doit remplir ſa couche, & luy porter ſa foy.
Denis, hoſte du Ciel, qui dans la Gaule heureuſe
Planta de Ieſus-Chriſt la creance amoureuſe,
Prend le ſoin de ſa vie, & luy dicte les loix
Qu'elle doit inſpirer au Prince des François.
Mais tandis qu'il vivra dans vne loy Payenne,
Ton cœur ſage & diſcret luy doit celer la tienne.
Vn grand zele, à ces mots, ſoudain me vient ſaiſir.
Et malgré ma douleur, je ſens vn doux plaiſir.
Ie baiſe le corps froid de mon Eſpouſe aimable ;
Et m'arrache à regret de ce lieu déplorable.

Daniel

Daniel me conſole, & pour moy fait des vœux.
*Il fait * oüir les ſourds, redreſſe les boiteux,*
Rend le jour à l'aveugle ; & par divers miracles
A mes yeux eſtonnez confirme ſes oracles.
Ie le quitte, & je parts : par la Thrace je cours :
Et j'éprouve en tous lieux le celeſte ſecours.
Par tout je crains que Dieu ma pareſſe n'accuſe.
*Ie paſſe l'Illyrie, & * Dyrraque & Brunduſe.*
I'arrive aux bords du Tybre ; & dans Rome je voy
Le Pontife ſacré de la Chreſtienne loy.
Ie luy parle : il m'anime à la ſainte entrepriſe,
Qui d'vn peuple ſi grand doit accroiſtre l'Egliſe.
Ie baiſe les tombeaux des Martyrs immortels,
*Et des Apoſtres ſaints * le ſeüil & les autels.*
*Ie m'embarque à Ligourne ; & * l'onde Liguſtique*
Me porte en deux Soleils à Marſeille l'antique.
Ie vay par tous les bords du Rhône impetueux :
Vne Princeſſe enfin, d'vn front maieſtueux,
*Me paroiſt dans * Vienne, au temple proſternée ;*
D'éclatantes beautez, & de graces ornée.
Puis elle ſe redreſſe ; & levant ſes beaux yeux,
Semble élever auſſi ſon cœur juſques aux Cieux.
Que ſert, dis-je, d'errer de province en province ?
Voila ce que le Ciel deſtine pour mon Prince.
Voicy de mes travaux l'heureux & noble fruit.
Curieux je m'approche : elle ſe tourne au bruit.

* S. Daniel fit pluſieurs miracles dãs Conſtantinople.

* Deux ports de la mer Adriatique.

* C'eſt la couſtume de ceux qui vont en devotion à Rome, de baiſer le ſeüil du temple de ſaint Pierre & de ſaint Paul.

* La mer de Genes.

* Vienne en Dauphiné.

Alors par vn regard que me jetta la Sainte,
De joye & de reſpect mon ame fut atteinte.
Ah ! dis-je, dans ces yeux je voy l'arreſt du Ciel.
Voila l'heureux regard promis par Daniel.
Ie m'avance, & luy dis. Princeſſe, Dieu deſire
Que par toy ſoit Chreſtien Clovis & ſon Empire.
Mais conſens en toy-meſme au celeſte vouloir.
Ie vay mettre en ſon cœur le deſir de te voir.
Clotilde rougiſſant (c'eſt le nom de la Sainte)
Par ſa vertu ſevere à ſa langue contrainte.
Ie crains de la troubler : je m'éloigne : je parts.
Puis mon païs natal borne tous mes hazards.
Et pour ma longue abſence, à peine en mon viſage
Mes parens eſtonnez connoiſſent leur image.
Dé-ja la Renommée a ſemé mon retour.
Mon nom ſeul entretient & la Ville & la Cour.
Chacun veut par ma voix ſçauoir mes avantures :
Mais je cache de Dieu les merveilles futures.
Ie me courbe aux genoux de noſtre grand Clovis.
Mes recits eſtonnans rendent ſes ſens ravis.
Il s'enquiert des deſtours de mes lointains voyages,
Des terres, & des mers, des mœurs, & des langages,
Des villes, & des ports, des differens climas :
Et ſon eſprit avide épuiſe mes amas.
Quand ma ſource eſt tarie, il fait cent fois redire
L'Eſtat de Genſeric, & celuy de l'Empire,

Leurs armes, leurs combas, leur pouvoir, leur deffaut ;
Ce que trame Thierry, ce que fait Gondebaut.
Mon ſouvenir fecond cherche à le ſatisfaire ;
Et dans ces entretiens j'acquiers l'heur de luy plaire.
Mais je rends ſon grand cœur d'vn doux charme enchan-
Quand j'arrive au recit de la ſage Beauté. (té,
Il veut cent & cent fois que mon diſcours repaſſe
Son teint, & ſes cheveux, & ſa bouche, & ſa grace,
Et ſa taille royale, & ſon eſprit parfait,
Et de ſes yeux divins l'inévitable attrait.
Dé-ja ſenſiblement la Princeſſe le touche,
Dans l'imparfait recit qu'il entend par ma bouche.
Il brule de la voir : il plaint les Potentats,
De ne pouvoir en paix ſortir de leurs Eſtats,
Privez du libre abbord d'vne Eſtrangere terre,
Sans y porter auſſi leur puiſſance & la guerre.
Le Bructere & le Marſe alors aux champs Tongrois
(Son maternel domaine) eſtendirent leurs loix.
Mon Maiſtre, en ſe vangeant, les combat & les dompte :
Mais il ne peut dompter l'amour qui le ſurmonte.
Aux ſources de la Meuſe il paſſe avec plaiſir.
Il veut voir la Beauté qui ſeule eſt ſon deſir.
Il loge en lieux divers ſa triomphante armée.
Puis d'vne jeune ardeur ayant l'ame enflammée,
Pour eſcorte il choiſit la troupe de Liſois ;
Aux bords de ſes Eſtats la range dans vn bois :

Fait ſuivre ſix courſiers, s'embarque ſur la Saône:
Et coule avec moy ſeul inconnu juſqu'au Rhône.
Trois relays ſont placez, pour haſter le retour,
Quand ſes yeux auroient veû l'object de ſon amour.
Pour n'eſtre pas cognu, le Prince avec prudence
Sous vn modeſte habit déguiſe ſa naiſſance.
*Et je prens * dans Vienne vn manteau déchiré.*
Ie me couche au parvis du temple reveré,
Où le Prelat Avite, & ſaint & venerable,
*Chaque jour offre à Dieu * la victime adorable.*
I'apperçoy la Princeſſe, au front doux, à l'œil bas,
Au temple avec ſa ſuite allant d'vn grave pas.
Sur les pauvres rangez ſous l'auguſte portique,
La charitable Vierge eſtend ſa main pudique.
*Ie m'approche à l'aumoſne ; & * d'vn tranſport ſoudain*
Ie porte avidement vn baiſer ſur ſa main.
Ie rougis du tranſport : elle, de mon audace.
Comme pour la punir, ſa rougeur me menace.
Alors, pour l'excuſer, moy-meſme je l'accrois.
Dans le temple, luy dis-je, à gauche de la Croix,
Tu verras vn grand Prince ; & ſçache par ma bouche,
Que Dieu, pour l'heur des Francs, te deſtine à ſa couche.
Ce diſcours ſurprenant, d'elle ſeule entendu,
Fait qu'vn rouge eſt encor ſur ſon teint répandu.
Elle paſſe ; & je ſuy cette illuſtre merveille.
I'avance vers mon Roy, murmure à ſon oreille,

* Tout cecy eſt de l'Hiſtoire.

* Le ſacrifice du corps de I. Chriſt.

* Cette action d'Aurele eſt marquée dans l'Hiſtoire.

Et luy monſtre la Sainte, où tendoit ſon deſir.
Dé-ja ſes yeux frapez d'vn ſenſible plaiſir,
Sont charmez & vaincus, & reçoivent la flame
Qui trouble en vn moment & captive ſon ame.
Il rougit ; il paſlit. Clotilde d'autre-part
Iette ſur le Monarque vn modeſte regard.
Mais l'auguſte ſplendeur ſur le grand front brillante,
Et ſa taille, & ſa grace, & ſa mine vaillante,
Ebranlant tout à coup ſa ſage fermeté,
Par vn pudique feu domptent ſa liberté.
Elle arreſte ſon pas, rougiſſante & confuſe.
Le reſpect pour la Croix, luy ſert de prompte excuſe.
Elle tombe à genoux : & contre ſon tranſport
Elle demande à Chriſt & conſeil & ſupport.
Elle avance : il la ſuit d'vne démarche émeuë.
Mais toûjours elle baiſſe, ou détourne la veuë.
Sa ſageſſe combat l'eſpoir d'vn heur ſi grand ;
Et tache a repouſſer l'amour qui la ſurprend.
Mais malgré ſa pudeur religieuſe & fiere,
Souvent ſon œil s'échape, en levant la paupiere.
Puis ſa honte ſevere, ainſi qu'vn grand forfait,
Blaſme la trahiſon que ſon regard luy fait.
Elle ſort incertaine, & confuſe & vermeille.
Elle prie, elle jeuſne, à ſon Dieu ſe conſeille.
Elle inuoque Denis, l'Apoſtre des Gaulois,
Qui par le doux ſecours d'vne ſenſible voix,

Au celeſte vouloir veut qu'elle s'abandonne ;
Et des puiſſans François luy promet la couronne.
Elle conſulte Avite en ſon douteux ſoucy :
Et d'enhaut inſpiré je le conſulte auſſy.
Du divin Daniel je leur dis les promeſſes :
Et j'étalle à leurs yeux de brillantes richeſſes :
Afin que par leur prix tous deux puiſſent ſçavoir
Et le rang de mon Maiſtre, & quel eſt ſon pouvoir.
Clotilde & le Prelat, par vn divin meſſage,
Ont vn ordre preſſant d'ayder au grand ouvrage :
*Toutefois ſans eſpoir que ſon * Oncle inhumain*
De ſon gré la remette en ſi puiſſante main.
Le beau couple, en ſecret, s'aſſemble aux yeux d'Avite.
Vn precieux anneau rend leur flame licite :
Et les divins conſeils, & du Roy la ſplendeur,
Pour accepter le gage, ayderent la pudeur.
Vn rouge eſtincellant au viſage leur monte,
A l'vn par le tranſport, à l'autre par la honte.
Clovis touche ſa main : elle promet ſa foy,
Si toſt que des Chreſtiens il connoiſtra la loy.
La fuite eſt reſoluë, & ſoudaine, & ſecrete.
Sur les bords de la Saône, à Gondebaut ſujete,
Nous enlevons Clotilde, aydez du prompt ſecours
Des chevaux relayez, dont nous preſſons le cours.
Nous quitions ſes Eſtats, quand vne nuë épaiſſe.
Mais j'entens quelque bruit. Sçache enfin que ſans ceſſe

* Gondebaut.

L'Enfer jaloux des biens à l'Egliſe promis,
Nous a fait éprouver ſes charmes ennemis.
Ce bruit, dit le ſaint Homme, eſt ta ſoigneuſe ſuite,
Qui te cherche en ce bois, du Ciel meſme conduite.
De combien de plaiſirs as-tu charmé mes ſens ?
Et combien du grand Dieu les ſecours ſont puiſſans ?
Les Eſcuyers paſſoient : l'Hermite les appelle.
Ils béniſſent, ravis, la rencontre d'Aurele.
Que des armes, dit-il, chacun porte vne part.
Chacun reçoit ſa charge, & s'appreſte au départ.
Aurele prend l'épée ; & de l'eſcu ſe pare :
Tient la lance en ſa droite ; & du Saint ſe ſepare,
Apres vn doux baiſer, entre-meſlé de pleurs,
Que par les yeux la joye attire de leurs cœurs.
Ils repaſſent trois fois la Seine tournoyante.
Apres leurs pas s'amaſſe vne troupe ondoyante,
De paſſans eſtonnez, ravis, & curieux,
A l'or eſtincellant attachez par les yeux.
Le ſaint triomphe arrive en la Ville peuplée.* * Paris.
Vne preſſe plus grande eſt autour aſſemblée.
Tous ſemblent, en ſuivant d'vn regard arreſté,
En triomphe conduits, comme vn peuple dompté.
Ainſi quand des Romains les foules eſtonnées
Voyoient les Rois vaincus, les Reines enchaiſnées,
La dépoüille conquiſe, & les Satrapes fiers,
Traiſnez par les Vainqueurs couronnez de lauriers,

Et le treſor barbare, & les vaſes antiques,
Et les vains ornemens des Monarques Pontiques,*
Les curieux regards, au ſpectacle attentifs,
Suivoient la riche pompe, & les Princes captifs.
Aurele entre au Palais : le bruit par tout reſonne.
Clovis court au balcon : la merveille l'eſtonne.
Et l'or par le Soleil frapé de toutes parts,
Renvoyant les rayons, ébloüit ſes regards.
Le celeſte preſent par l'eſcalier arrive.
Le Roy le regardant d'vne veuë attentive,
De l'or & de l'ouvrage a tous les ſens touchez:
Puis aux propos d'Aurele il les tient attachez ;
Apprenant que du Ciel la bonté favorable
Luy fait ce grand preſent, & riche, & ſecourable.
Mais il faut en vn lieu loin d'oreilles & d'yeux,
Dépoſer les ſecrets, & le don precieux.
Clovis luy dit ſoudain le mal-heur de ſa flame ;
De Clotilde la fuite, & l'inſolence infame :
Les regrets, les dépits, dont il eſt accablé ;
Puis luy monſtre l'écrit dont ſon ſens eſt troublé.
Aurele ſouriant à tant de plaintes vaines,
D'vn ſeul trait de pitié ne conſole ſes peines :
Luy découvre l'erreur de ſes ſens aveuglez:
D'Albione la fourbe, & les feux déreglez :
Et la grace du Ciel, certaine & continuë,
Que promet Genevieve, au grand Prince connuë.

* Des Rois de Pont.

Mais

Mais avec ce harnois, dit-il, tu dois ſçavoir
Que nul charme ſur toy jamais n'aura pouvoir.
Son eſprit allegé de ſes douleurs cruelles,
Gouſte & boit à longs traits tant d'aimables nouvelles.
Et pour recompenſer le preſent precieux,
Et l'agreable amas de ſoins officieux,
Luy donne de Melun la ville, & le domaine,
Agreable & fecond par les flots de la Seine:
Et de Duc le haut rang, par ſes faits merité.
Puis d'vne riche épée il orne ſon coſté,
Dont la garde eſt d'or pur, de diamans brillante,
Digne d'eſtre en la main & fidele & vaillante.
Le charme fait qu'encore il doute quelquefois.
Le Duc le preſſe alors d'endoſſer le harnois.
Il s'arme; & void ſoudain en ſon ame contente,
Albione trompeuſe, & Clotilde conſtante.
D'vne ſimple Bergere admirable ſçavoir!
Le Ciel l'aime, dit-il, & je ſçay ſon pouvoir.
Ma voix n'a peû jamais repouſſer ſes demandes,
Quoy qu'à mon gré ſouvent importunes & grandes.
Et ſon zele animé d'vn langage puiſſant,
M'arrache le coupable, ainſi que l'innocent.
Le Roy mon Pere vn jour dévoüoit au ſuplice
Vn mortel dont le crime irrita ſa juſtice.
Il craint que Genevieve, eſperant l'obtenir,
N'accouruſt de Nanterre; il veut la prevenir.

Paris.

*Il fit de la * Cité barrer toutes les portes.*
La Vierge les ouvrit par ſes paroles fortes.
Et comment n'eût le Roy fleſchy ſous cette voix,
Sous qui fleſchit le fer, & l'inſenſible bois?
Mais je la veux oüir, bien qu'en toy je me fie;
Afin qu'en mon bon-heur elle me fortifie.
On la mande: elle vient au deſir de ſon Roy;
Donne au diſcours d'Aurele vne plus grande foy;
Void le preſent celeſte; & frémiſſante d'aiſe,
En admire l'ouvrage, & l'honore, & le baiſe.
Va, mon Prince, dit-elle, armé de ce harnois,
Punir de Gondebaut l'injurieuſe voix.
Il dit que tu le fuis: mais pour l'heur de ton trône,
Va conquerir d'vn coup & Clotilde & la Saône.
Desja du Bourguignon Clovis ſe ſent vainqueur,
Et par le ſaint oracle, & par ſon propre cœur.
Il veut que tout guerrier pour le départ s'appreſte;
Et ne médite plus que vangeance & conqueſte.
Puis il penſe à Clotilde; & pour la ſoulager,
Par l'advis de la Sainte, au ſecret Meſſager
Il confie vn écrit, où de la fourbe noire
A ſa chere Princeſſe il abrege l'hiſtoire:
Que dans ce prompt départ, qui pouvoit l'irriter,
Il avoit creû la ſuivre, & non pas la quitter:
Que l'accuſer de fuite, eſt luy faire vn outrage:
Qu'il n'a jamais manqué d'amour ny de courage.

Qu'en vain s'enfle l'orgueil de ſon Oncle endurcy,
Dont il va ſe vanger, & la vanger auſſi.
Par vn mot adjouſté, Genevieve l'exhorte
Au zele, à la ſouffrance, à la conſtance forte ;
De Dieu luy promet l'ayde, & que dans peu de mois
Sa main doit ſouſtenir le ſceptre des François.
Mais qu'vne autre couronne, éclatante, eternelle,
Sur les aſtres l'attend, qui ſera bien plus belle.
Cependant, par les ſoins du ſenſible Liſois,
Yoland ſe void ſaine, elle veſt le harnois,
S'enfuit auec ſa ſuite ; & de ſens dépourveüe,
D'Ennemy ny d'Amant ne peut ſouffrir la veüe.
Confuſe elle ſe cache aux bois les plus ſecrets,
Les ſoûpirs en la bouche, en l'ame les regrets.
Elle plaint de ſes vœux la honteuſe impuiſſance ;
Et ſa foible valeur qui trompa ſa vangeance.
Dans le forts de Senar, elle ſent nuit & jour*
Le cuiſant feu de haine allumé par l'amour.
La ſoigneuſe Chromis, & l'aimable Myrrhine,
Qui de ſes maux cruels ignoroient l'origine,
Couroient apres ſes pas, verſant autant de pleurs
Que ſon front rougiſſant leur monſtroit de douleurs.
Ainſi courut la Reyne aux bocages de Crete,*
Attainte d'vne ardeur & honteuſe & ſecrete.*
Ses ſuivantes par tout accompagnoient ſes pas.
Elles voyoient ſa peine, & ne la ſçavoient pas.

* La foreſt de Senar.

* Paſiphaé.

* amoureuſe d'vntaureau.

Yoland, vers le fonds d'vn vallée obſcure,
Et d'armes & de voix entend vn ſourd murmure.
Elle court, & découvre vn Guerrier abbatu,
Dont ſous le nombre ſeul ſuccomboit la vertu.
Quatre, d'armes couvers, de leurs glaives le preſſent.
Les chevaux écartez de l'herbage ſe paiſſent.
De cet outrage émeuë en ſon cœur valeureux,
Elle tire l'épée, & va fondre ſur eux.
De l'vn, par vn fendant, elle entame la teſte.
Vn autre ſe retourne, & contr'elle s'appreſte.
La Princeſſe l'abbat du choc de ſon courſier:
Puis au flanc découvert luy plonge ſon acier.
Chromis en bleſſe vn autre; & Myrrhine l'acheve.
Le Guerrier ſecouru, d'vn prompt ſaut ſe releve:
Attaque le dernier; & le perçant de coups,
Dans le trépas d'vn ſeul, croit ſe vanger de tous:
Puis vient pour rendre grace à la main ſecourable.
Yoland luy fait voir ſon viſage admirable.
Ma ſœur, dit le Guerrier, ah! qu'eſt-ce que je voy?
Secours doublement cher! ah! ma ſœur, eſt-ce toy?
De ſon caſque ſoudain ſa teſte dépoüillée,
Rend de ſon grand éclat la troupe émerveillée.
Sa longue treſſe brune, ornant ſon teint vermeil,
Leur fait voir que ſon ſexe à leur ſexe eſt pareil.
Elle leur tend les bras; mais leur eſt inconnuë.
D'vn juſte eſtonnement Yoland retenuë,

Ne rend pas ſes baiſers. Lors la Brune aux yeux doux,
Va chercher attentive, entre les durs cailloux,
L'herbe aux charmes contraire, à la feüille argentine,
L'armoiſe ; & la preſſant de ſa levre pourprine,
Trois fois redit trois mots : puis ſoudain leur fait voir
Ses treſſes de poil blond, pour des flots de poil noir.
Elle revient changée, & paroiſt Albione.
Auſſi-toſt aux baiſers Yoland s'abandonne.
Pourquoy donc cachois-tu, dit-elle, ta beauté,
Sous le déguiſement d'vn éclat emprunté ?
Albione rougit de l'enqueſte importune.
Pour mieux cacher mon nom, dit-elle, & ma fortune,
Et combattre inconnuë en ces lieux eſtrangers.
Mais je devois prevoir les infames dangers ;
Et déguiſer mon ſexe ; ou paroiſtre moins belle.
Ie gouſtois la douceur d'vne onde qui ruiſſelle;
Et le repos de l'ombre agreable à mes vœux,
Ayant du caſque lourd ſoulagé mes cheveux.
Ces impudens Guerriers, cherchant le meſme ombrage,
Deſcendent au ruiſſeau, contemplent mon viſage,
Attaquent ma pudeur de propos inſolens,
Puis veulent que je cede à leurs deſirs brulans.
Ie me couvre du caſque ; à l'écart je m'élance ;
Et mets le fer au poing contre leur violence.
Mais ſans l'heureux ſecours de ma vaillante ſœur,
Mon bras ne m'eût eſté qu'vn foible deffenſeur.

Enfin leur flame impure, en leur ſang eſtouffée,
Ne peut plus de ma honte élever vn trophée.
Mais mon cœur, par leur mort, n'eſt vangé qu'à demy.
Tout Franc ſoit pour jamais mon mortel ennemy.
Ie fay vœu de perir, ou d'eſteindre leur race.
Seconde, chere Sœur, ma vangereſſe audace.
Ioignons nous, pour guerir mon courage offenſé.
Laiſſe agir ta valeur, comme elle a commencé.
Toutes deux à l'inſtant, d'vn meſme feu preſſées,
Donnent ce faux pretexte à leurs ames bleſſées:
Et jurent d'immoler à leurs cœurs dépitez,
Les Francs qui s'offriront à leurs yeux irritez.

CLOVIS,

LIVRE DOVZIESME.

CAr la vaſte foreſt les Sœurs portent leur rage :
D'innocens voyageurs font vn triſte carnage.
Plus grand eſt le combat, plus grands ſont leurs tranſports,
Quand la gloire ſe meſle à leurs cruels efforts.
De ſang, de plus en plus, elles ſont affamées.
Par tout, de corps meurtris les routes ſont ſemées.
Et chacune ſouhaite en ſon cœur inhumain,
Que le Roy meſme s'offre à leur ſanglante main.
Comme par les vallons des Partiques montagnes,
Fondent ſur les troupeaux deux Tygreſſes compagnes ;

Au meſpris des paſteurs, & des dogues ardents,
Du meurtre de cent bœufs enſanglantent leurs dents ;
Abandonnent aux loups les gorges déchirées ;
Et dédaignent les corps, du ſeul ſang alterées.
La cruelle Albione, & la fiere Yoland,
Ainſi laſchent la bride à leur courroux brulant :
De foreſt en foreſt pouſſent leur violence :
Sont laſſes de fraper, pluſtoſt que de vangeance ;
Et conçoivent l'eſpoir, dans leurs vaſtes projets,
De faire que Clovis ſoit vn Roy ſans ſujets.
Par deux bandes enfin d'vn tel meurtre animées,
Dans vn taillis épais elles ſont enfermées.
En vain pour leur ſalut s'anime leur valeur.
Le forfait trop frequent cauſe vn juſte malheur.
Soudain on les deſarme & de caſque & d'épée :
Et ſur elles chacun à la veüe occupée,
Doutant comment Nature, avec tant de beauté,
A joint tant d'inſolence, & tant de cruauté.
Pour ne laiſſer agir qu'vn courroux legitime,
On reſerve au Monarque à punir ce grand crime.
Vers Paris on les traiſne ; & leurs bras impuiſſans
Sont rudement ſerrez par des liens preſſans.
Liſois, de qui l'ardeur l'emporte & le captive,
Cherchoit de bois en bois ſa belle fugitive ;
Reſolu, ſi jamais elle brille à ſes yeux,
Ne pouvant l'arreſter, de la ſuivre en tous lieux.

Il

Il void la bande armée, & fiere de la priſe.
Il void le doux object qui dompta ſa franchiſe;
Et qu'vn lien honteux ſerre ſes belles mains.
Ah! dit-il, inſolens, ah! tygres inhumains,
Comment a pû voſtre ame inſenſible & barbare,
Faire vne outrage indigne à ſa beauté ſi rare?
Il veut qu'on la deſtache; & d'vn œil irrité
Veut que la troupe cede à ſon authorité.
Nul front ne s'en émeût; nul pas ne s'en retarde.
Il met le fer en main: ſoudain la hallebarde
A ſon effort s'oppoſe, & le rend ſans effect.
Quelle offenſe, dit-il, quel crime, quel forfait,
A merité ces nœuds, & ces cordes infames?
Il veut percer l'obſtacle; & l'ardeur de ſes flames
Allume dans ſon cœur la honte & le courroux.
Il pouſſe, il tourne, il cherche vn paſſage à ſes coups.
Comme vn loup, de la faim ſentant l'aſpre furie,
Cherche allentour d'vn parc, ou d'vne bergerie,
Le defaut de l'enceinte, ou des foibles parois.
Par tout le chien s'oppoſe, & double ſes abbois.
Ainſi vers quelque part qu'il faſſe vne entrepriſe,
Les gardes vont jaloux, & deffendent leur priſe.
Enfin l'Amant fougueux comprend par divers cris,
Que cent corps par leurs mains dans les bois ſont meurtris:
Qu'on les conduit au Roy. L'eſtonnante parole
Confond toute ſa rage, & ſoudain le conſole.

Il pique vers Clovis, precipitant ſon cours:
Occupe ſon oreille, & previent leurs diſcours.
De l'eſcorte enflammée il blaſme l'inſolence;
Et prepare ſon cœur à vanger l'innocence.
On les offre au grand Roy, qui rendoit aux François
Ses juſtes jugemens ſelon leurs vieilles loix.
Toutes deux d'vn front bas, & honteuſes & fieres,
N'oſent ſur leur Vainqueur élever leurs paupieres.
Auſſi-toſt à Clovis leurs viſages connus,
Cauſent mille penſers, en ſon cœur retenus.
Par cent bouches alors de vangeance embrasées,
De tant de ſang épars, elles ſont accusées.
Hé quoy? dit Albione, eſt-ce vn crime en ces lieux,
De repouſſer l'effort au Sexe injurieux?
Quoy? verſer tant de ſang? repart toute la bande.
C'eſt pour laver, dit-elle, vne fureur ſi grande.
Le Prince importuné de cent confuſes voix,
En dépoſe la garde aux veilles de Liſois,
Iuſqu'au jour qu'il rendra ſon arreſt legitime,
Alors qu'il aura ſceu l'innocence, ou le crime.
Vn murmure s'émeut, ſourd & tumultueux;
Comme quand vers leurs bords, les flots impetueux
Retournent fremiſſans, l'vn ſur l'autre ſe pouſſent:
Puis du choc irritez, ſur eux-meſmes rebrouſſent.
Ainſi courent les bruits des propos murmurans,
Par qui la foule écloſt cent penſers differens.

Liſois trop ſatisfait prend la main chere & belle:
Pour ſon Roy, pour luy-meſme, heureux garde, & fidelle.
Puis Clovis mande Aurele; & conſulte à l'écart
Sur ces cruelles Sœurs que luy rend le hazard:
Iuge, par les tranſports dont ſe vangeoient leurs flames,
Qu'il doit tout redouter de ces meurtrieres ames:
Qu'en leur haine eſt à craindre & le charme & le fer;
Et tout ce qu'a d'horrible & la Terre & l'Enfer.
Il commande à Liſois que d'vne garde forte
Soudain de ſon Palais il muniſſe la porte:
Impoſant à ſes ſoins vne ſevere loy,
Qu'ils ſoient du grand depoſt les garends à ſon Roy.
De charmans entretiens, de plaiſirs & d'adreſſes,
L'Amant veut adoucir la priſon des Princeſſes.
Il les flate: il s'excuſe, en gardant leur ſejour,
Sur deux maiſtres puiſſans, ſon Prince, & ſon amour.
Il adore Yoland: dit, quand elle eſt plaintive,
Que luy-meſme eſt aux fers, captif de ſa captive.
Que puiſque ſa franchiſe eſt priſe en ſes appas,
Il ne peut à leurs vœux donner ce qu'il n'a pas.
Cette excuſe frivole à leur ame eſt ſenſible:
Et renforce l'aigreur de leur cœur invincible.
Yoland de dédains afflige ſon Amant:
De l'indigne priſon ſe plaint à tout moment:
Dit qu'il employe en vain des vœux qu'elle rejette:
Que de ſon fier Monarque elle n'eſt point ſujette.

Qu'elle eſt de ſang royal: qu'elle ignore ſes loix;
Et qu'en elles, ſon Maiſtre offenſe tous les Rois.
Que le Flamand, l'Anglois, les Princes d'Allemagne,
Les Bourguignons, les Gots, & les peuples d'Eſpagne,
Meſlant leurs intereſts, d'vn fer vangeur & prompt,
Viendroient au ſang des Francs laver ce laſche affront.
Que Clovis aux bien-faits rend vn prix honorable,
Ayant eu ſa retraite au Palais ſecourable,
Quand la Terre & le Ciel, contre luy s'émouvans,
L'aſſaillirent ſoudain d'eaux, de feux, & de vents:
Où par divers plaiſirs il ſoulagea ſa peine;
Et dont il s'éloigna d'vne fuite ſoudaine.
Qu'il monſtre qu'vn bien-fait en luy n'eſt pas perdu:
Qu'aux Dames il rend bien l'honneur qui leur eſt dû:
Au lieu de ſoins courtois, de devoirs, de ſervices,
Les dévoüant aux fers, aux priſons, aux ſuplices.
Ces reproches, naiſſans de leurs cœurs irritez,
A Clovis par Liſois en vain ſont reportez.
Elles parent en vain avec ces foibles armes,
Penſant qu'il ne ſçait pas leur malice & leurs charmes.
Le Roy cache à Liſois ſa plus forte raiſon;
Et refuſe à ſes vœux d'adoucir leur priſon.
L'Amant plein de dépit, le cache dans ſon ame.
Eloigné de ſon Maiſtre, il l'accuſe, il le blâme.
Mais l'ennuy le plus fort qui le vient émouvoir,
Eſt de voir que luy-meſme il perd tout ſon eſpoir.

Comment prés d'Yoland peut-il plus ſe deffendre ?
Que peut-il alleguer ? qu'oſeroit-il pretendre ?
Pour elle, prés du Roy ſa voix n'a nul credit.
Pour luy-meſme, prés d'elle, il demeure interdit.
Souvent à ſon ſecours vient le vaillant Volcade,
Qui des chaſtes Amans regit vne brigade,
Par les liens du ſang au Guerrier engagé :
Et le ſoin de leur plaire eſt entr'eux partagé.
Par ſes adroits propos, des deux belles Princeſſes
Il taſche d'amoindrir les piquantes triſteſſes.
A ſa chere Alpheïde attaché par ſes feux,
Par mutuels deſirs, par le temps, par ſes vœux,
Par les conſtantes loix de la bande fidelle,
Prés d'Albione il trouve Alpheïde moins belle.
Tout luy plaiſt d'Albione, & la rare beauté,
Et la taille, & la mine, & l'aimable fierté,
Et ſa tige royale, & ſa douceur auguſte,
Et ſa noble triſteſſe, & ſa douleur ſi juſte.
Son cœur émeû pour elle à la tendre pitié,
Le trompe, le trahit, laiſſe entrer l'amitié,
Et le ſoin de complaire à ſon dépit extreme :
Puis à feux découverts laiſſe entrer l'amour meſme.
Du charme de ſes yeux il ne peut s'aſſouvir :
Il s'y brule : il conçoit l'ardeur de la ſervir ;
Au peril de cent morts, de ſauver la Princeſſe ;
Infidelle à ſon Maiſtre, ainſi qu'à ſa Maiſtreſſe.

Sa flame criminelle, & ſon honteux deſſein,
Veulent perdre la honte, & ſortir de ſon ſein.
Et voyant de Liſois l'ame prompte & vaillante,
Des graces d'Yoland allumée & boüillante,
Il veut de ſon amy joindre les feux aux ſiens,
Pour ſoulager les Sœurs, & rompre leurs liens.
Il le tente ; & cognoiſt que ſon cœur n'eſt point traiſtre ;
Amoureux d'Yoland, mais fidele à ſon Maiſtre.
Pour ſauver Albione il ſe void ſans pouvoir :
Prés du ſage Liſois, perfide à ſon devoir ;
Prés des yeux d'Alpheïde, vn amant infidelle ;
Et dans ſa troupe il ſouffre vne honte eternelle.
Il reſſent en tous lieux ſon crime & ſon malheur.
L'eſprit fond ſous l'ennuy, le corps ſous la douleur.
Dé-ja de ſes langueurs Alpheïde eſt malade.
Et triſte prés du lit de ſon aimé Volcade,
S'enquiert quel eſt ſon mal, pour le mieux ſoulager.
Sa demande l'accroiſt, au lieu de l'alleger.
D'elle il n'implore plus ny la pitié ny l'aide.
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il attend ſon remede.
Des Princeſſes, Liſois & les jours & les nuits,
Souffre ſeul & la plainte, & ſes propres ennuis.
Cependant des meurtris les femmes éplorées,
Les meres, les enfans, les ſœurs deſeſperées,
Font oüir leurs clameurs dans l'hoſtel de Liſois,
Et portent juſqu'au Roy leurs douloureuſes voix.

Albione & ſa Sœur, de ces cris agitées,
Devant vn Iuge auſtere aux teſmoins preſentées,
D'ennuis impatiens promptes à ſe ronger,
Veulent rompre leurs fers, mais non ſans ſe vanger:
Conſultent les Demons, & leur propre malice,
Qui ſurpaſſe en fureur l'Enfer meſme complice.
Par cent feux allumez dans la vaſte maiſon,
Elles veulent franchir leur honteuſe priſon.
Maint Eſprit leur apporte & du ſoufre l'écume,
Et la luiſante poix, & le gluant bitume.
Par Chromis & Myrrhine, en deux obſcures nuits,
Les portes, les planchers, les murs en ſont enduits.
Les Sœurs font murmurer de magiques paroles;
*Et de * naphte brulant empliſſent des fioles,*
Dont tout corps par le feu doit ſe voir enflammé;
Et qui voudra l'eſteindre, en doit eſtre allumé.
Telle eau choiſit Medée inhumaine & jalouſe,
*Pour le preſent funeſte à la nouvelle * Eſpouſe,*
Dont, pour punir les feux du perfide Iaſon,
*Vn * Roy fut conſumé, ſa fille & ſa maiſon.*
Dans leur aſpre courroux, des nuits le noir ſilence
Eſt moins propre à leur gré pour combler leur vangeance.
Il faut que le Soleil éclaire leur fureur.
Plus la foule croiſtra, plus il naiſtra d'horreur.
Soudain en lieux divers les flames ſont ſemées.
Dé-ja montent aux Cieux les épaiſſes fumées.

* C'eſt de l'eau d'vn lac, laquelle s'allume ſi toſt qu'on l'approche du feu.

* Creüſa.

* Creon.

L'on void les ſoliveaux, les murs, les toits flambans,
Les combles élevez aux abymes tombans.
Le feu vomit par tout ſa force furieuſe,
Qui petille, & par tout s'accroiſt victorieuſe.
Il ondoye : & les vents aident à l'attiſer :
Et l'eau meſme ne ſert qu'à le mieux embrazer.
Par ſon propre ennemy ſa fougue ſe renforce.
De tout ce qui s'oppoſe, il en fait ſon amorce.
Tout au deſaſtre accourt. Les gardes du Palais,
Et les voiſins émeûs, & les actifs valets,
Vont chercher en tous lieux les ſecourables ondes,
Les fontaines, les puis, les ciſternes profondes,
Et la Seine voiſine, & les courans ruiſſeaux.
Rien ne ſert : le feu regne au meſpris de tant d'eaux.
Les vaſes d'or, d'argent, & les bronzes antiques,
Peſle-meſle fondus, coulent par les portiques,
Dont les ruiſſeaux boüillans, riches & dangereux,
Brulent d'vn traiſtre cours les pieds des malheureux.
*Des * deux Villes jadis telle fut l'avanture,*
Quand les feux enſoufrez, vangeurs de la Nature,
Dont vn peuple changeoit les ordres éternels,
Conſumerent le crime avec les criminels.
Les Sœurs, avec leur ſuite, en vne ample écurie,
Vont cacher leurs deſſeins, & leur noire furie :
Montent quatre courſiers : puis d'vn cœur inhumain,
Chacune ſort ſuperbe, & la fiole en main,

*Sodome & Gomorrhe.

Pleine

Pleine de l'eau magique, huileuſe & conſumante,
Du mur paſſant d'vn ſaut vne breſche fumante.
L'on veut les arreſter par cent fers aiguiſez :
Elles jettent leurs eaux ſur les corps oppoſez.
Soudain des feux prochains ces eaux ſont allumées.
On void des bras flambans, des teſtes enflammées.
C'eſt en vain que du mal on veut borner le cours,
Soudain le feu ſe prend à qui donne ſecours.
Alors l'ardente peſte à tous ſe communique.
Tout ſoldat abandonne & l'épée & la pique,
Gemit, jette des cris, pour les vives douleurs
De l'aſſaut impreveû des brulantes chaleurs.
Albione, Yoland, ſeûres & triomphantes,
Sautent parmy les flots des flames eſtouffantes ;
Par tout, du chaud venin les goutes épanchans :
Puis volent par la Ville, & de là par les champs.
La troupe cependant d'Aigoland & d'Argine,
Deux à deux de hazard paſſe où l'ardeur domine.
La tendre Argine accourt ; & d'vn ſoin courageux,
Veut couvrir de ſon ſaye vn ſoldat plein de feux.
Son beau corps eſt ſurpris de la flame traiſtreſſe.
Le ſenſible Aigoland, d'vne prompte viſteſſe,
Pour eſtouffer le mal, l'embraſſe en ſon manteau.
Lors, comme vn cierge eſteint prés d'vn brillant flambeau,
Sçait attirer le feu par ſa méche fumante,
Sur luy vole l'ardeur, du corps de ſon Amante.

Varadon qui les ſuit, vient ſecourir les deux.
Il reluit tout à coup, ſaiſi des meſmes feux.
Son Amante auſſi-toſt, la vaillante Aregonde,
En rang, comme en beauté, d'Argine la ſeconde,
Sur ſon Guerrier fidelle arrive en s'effrayant :
Puis ſon corps eſt épris du venin flamboyant.
A ſon preſſant peril, l'aimable Amalazonte,
Pour eſteindre l'ardeur vient d'vne courſe prompte.
Valdin qui l'accompagne, attaint de ſon amour,
Vole à ſon corps brulant ; puis il brule à ſon tour.
De l'vn, toute la bande à l'autre ſecourable,
Se donne vne aide triſte, & vaine, & miſerable.
Tout pleure, tout s'écrie en ce cruel malheur.
Nul de tous ne gemit de ſa propre douleur.
Chacun ſe deſeſpere en l'horrible avanture ;
Et ſe plaint ſeulement de ce qu'vn autre endure.
Le feu ſans ceſſe ardent les ronge tout autour.
Ils s'embraſſent l'vn l'autre, & de rage & d'amour.
Plus que les feux cuiſans, les fureurs les devorent,
Voyant plaindre, ſoufrir, perir ce qu'ils adorent.
Au funeſte ſecours nul ne s'avance plus,
Voyant qu'en ce malheur les ſoins ſont ſuperflus.
A voir le triſte éclat des beautez qui periſſent,
D'horreur & de pitié tous les cœurs en fremiſſent.
Tout les ſuit : tout les fuit ; & chacun dit de tous,
Que s'ils devoient mourir, c'eſtoit d'vn feu plus doux.

Lors Liſois à ſon Roy rendoit ſon ſoin fidele.
Par les bruits il apprend l'eſtonnante nouvelle ;
Et les feux enſoufrez qui conſumoient les corps.
Clovis penſe à l'inſtant aux magiques efforts :
Et preſt de conſulter, ſur la future guerre,
Auec ſon Confident, la Vierge de Nanterre,*
Luy conte ce deſaſtre ; & que ces fieres Sœurs
Exercent à l'envy leurs cruelles fureurs.
Tu ſçauras, ô ! grand Roy, dit elle, qui commande,
Ou le Dieu que j'adore, ou l'Infernale bande.
Vn troupe la ſuit. Les tourbillons roulans
D'vne noirceur fumeuſe aux nuages volans,
Les petillans éclats qui dans les airs reluiſent,
Vers le ſpectacle affreux triſtement les conduiſent.
On oyt de loin les cris des douloureux Amans.
On void luire leurs corps, & rouges, & fumans.
L'vn à l'autre embraſſez, ils brulent, ils expirent.
Les ſpectateurs émeûs en larmes en ſoupirent.
Genevieve à genoux invoque ſon grand Dieu :
Demande que ſa gloire éclate dans ce lieu :
Puis ſe leve aſſeurée : & de ſa main divine,
Va toucher Aigoland, & ſa fidele Argine :
Puis tous les autres corps de ces flames attaints.
Par le pouvoir du Ciel, leurs feux furent eſteints.
Comme apres les moiſſons, quand mille & mille gerbes
Ont dépoüillé les champs de leurs treſors ſuperbes,

* S. Genevieve.

On void luire la flame en vn chaume brulant,
Et de noire fumée vn grand globe roulant.
Par fois le Ciel ſe couvre, & veut faire la guerre
A ce nouveau nüage élevé de la terre ;
Verſe vn orage épais ſur les feux enfumez ;
Et de ſes eaux eſteint les ſillons allumez.
Ainſi ſur tous les corps que va toucher la Sainte,
La flame obeïſſante eſt tout à coup eſteinte.
Avec les feux ardens s'eſteignent les douleurs ;
Et la ſanté renaiſt, & les vives couleurs.
Tous vont baiſer ſes mains ; & d'hommages l'honorent.
Pluſieurs luy font des vœux, ſe proſternent, l'adorent ;
La nomment leur Deeſſe accouruë à leurs cris.
Ah ! dit-elle, adorez Dieu qui vous a gueris,
Puis que c'eſt à luy ſeul que la gloire en eſt deuë.
Soudain de l'vn à l'autre vne voix répanduë,
S'écrie avec tranſport : Oüy, tous, nous l'adorons,
Le Dieu de Genevieve, & pour luy nous mourrons.
Alors la troupe Vierge eſt doublement ſauvée ;
Et des mains de Marcel, de l'eau ſainte eſt lavée :
Marcel, l'heureux Prelat, & le digne flambeau,
Qui de Chriſt dans Paris éclairoit le troupeau.
Pour rendre au Tout-puiſſant vne gloire plus ample,
Par vn vœu des Chreſtiens, ce lieu meſme eût vn temple,
Qui pour marquer du Ciel les ſecours évidens,
*En l'honneur du miracle, eut le nom des * Ardens.*

* L'Egliſe de S. Genevieve des ardens prés de N. Dame à Paris, baſtie à cauſe de la gueriſon des Ardens.

CLOVIS,

LIVRE TREIZIESME.

Quand du Ciel eut paru la vertu ſecourable,
Liſois demeura ſeul dans vn ſort miſerable.
Rien qu'horreur n'entretient ſes penſers vagabonds.
De ſon triſte Palais la cendre & les charbons,
De ſa chere Yoland la fuite ſurprenante,
Ses gardes renverſez, cette audace eſtonnante,
De ſon Prince irrité les reproches cruels,
Outragent ſon eſprit d'ennuis continuels.
Clovis à tous momens de peu de ſoin l'accuſe ;
Qu'il devoit redouter & la force & la ruſe ;

Et ſur ce grand depoſt avoir de toutes parts
Et de prudens ſoupçons, & de veillans regards.
Pour reparer ſa faute, il veut que ſes addreſſes,
Que ſes ſoins obſtinez, luy rendent les Princeſſes :
Qu'il coure apres leurs pas, qu'il les ſuive en tous lieux.
Sans elles, luy deffend de s'offrir à ſes yeux.
Quoy ? punir vn malheur par la honte & l'outrage,
Dit-il ? preſt à combattre, il m'ordonne vn voyage ?
De plaintes il rebat tous les Grands de la Cour.
Puis il entend la voix de ſon flateur amour,
Qui luy dit qu'en ſa route il ſuit auſſi l'armée,
Qui va vers le ſejour de ſa Princeſſe aimée ;
Et ſent, en la ſuivant, double joye en ſon cœur,
Servant en meſme temps ſon Maiſtre & ſon ardeur.
Sur l'adieu de Liſois, Volcade ſe ranime.
Albione, en fuyant, l'a ſoulagé d'vn crime.
C'eſtoit eſtre à ſon Roy perfide en la ſauvant.
Il ſert avec Liſois ſon Prince en la ſuivant.
Soudain avec l'eſpoir ſa vigueur ſe rallume.
Il quitte de ſon lit la langoureuſe plume ;
Et la belle Alpheïde, & ſes ſoins amoureux ;
Et de ſuivre vn amy, prend le pretexte heureux.
Cependant de Clovis les troupes répanduës
Marchent de lieux divers, à files eſtenduës :
Se joignent dans la route à monceaux groſſiſſans,
Vers le champ Auxerrois à grands pas s'avançans,

Pour y former l'amas, & la force indomptable,
Qui porte à la Bourgogne vn aſſaut redoutable.
Comme de mainte ſource, & de mille ruiſſeaux,
Des Alpes épandans leurs tournoyantes eaux,
Le Lech, l'Iſer, le Drave, & cent autres rivieres,
Se forment, & long-temps coulent ſeules & fieres ;
Puis fondent au Danube, & de communs efforts
Peſle-meſle avec luy ravagent ſes deux bords ;
Avec orgueil & bruit ſemblent dompter la terre ;
Puis à la mer Euxine oſent porter la guerre.
Ainſi du Prince Franc les gendarmes épars,
Pour former vn ſeul camp, marchent de toutes parts.
Dans Vienne, aux Autels, les meres en gemiſſent.
Dans Dijon plus prochain, tous les cœurs en fremiſſent.
Clovis void que tout vole où volent ſes ſouhaits.
Aurele par ſes ſoins l'allege d'vn grand faix :
De puiſſans appareils fait l'appreſt neceſſaire ;
Et compte tous les pas du perfide adverſaire.
Clovis par ſon addreſſe, & ſon diſcours charmant,
Et par ſa noble ardeur ſes troupes animant ;
Marche de rang en rang, vole de place en place :
Où tombent ſes regards, par tout reſpand l'audace.
Le ſoldat, dont le cœur d'impatience bat,
N'aſpire en ſes deſirs qu'au grand jour du combat.
D'autre-part Sigiſmond, dont la flame irritée,
Par ſon employ guerrier eſt doucement flatée,

De ſon pere animé contente les regards,
Faiſant hors de Dijon floter ſes eſtendards.
Et le fier Gondomar fait ſur les molles herbes
De ſon courſier fougueux bondir les pas ſuperbes :
Void de ſes eſcadrons & le front & les flancs ;
Les change, les rechange, entre parmy les rangs ;
Et par les tons aigus que la trompette envoye,
Sent ſon cœur fremiſſant & d'ardeur & de joye.
*Icy ſous * Gondioch les gendarmes nourris,*
Par cent & cent combas de long-temps aguerris,
Enflez d'avoir vaincu le Romain, le Gepide,
Monſtrent ſur leur viſage vn orgueil intrepide.
Le brave Vrfé commande vn corps de ces guerriers,
Dont le caſque d'argent, orné de deux lauriers,
Des armes & des vers porte vn double trophée ;
Vrfé, qui ſe vantoit de la race d'Orphée ;
*Et dont tira ſon ſang, * celuy qui dans nos jours*
Des bergers de Foreſts a chanté les amours,
Par qui Lignon eſt noble, & coule auſſi celebre,
*Que par le * Thracien le fameux flot de * l'Hebre.*
Par l'orgueilleux Gontran, l'autre corps eſt conduit,
Dés ſes plus jeunes ans dans les armes inſtruit,
Enfant de la Fortune, & dont l'heur fait l'audace,
Dédaignent le deffaut de ſa douteuſe race.
Gondomar, pour l'eſſay de ſa vive chaleur,
De ces troupes ſans prix cognoiſſant la valeur,

* Premier Roy de Bourgogne, pere de Gondebaut.

* Qui à compoſé l'Aſtrée.

* Orphée qui eſtoit de Thrace.

* Fleuve de Thrace.

Veut

Veut combattre à leur teſte ; & ſa jeune arrogance
Ne peut d'aucun ſuccés borner ſon eſperance.
Icy les bataillons de piques heriſſez,
Prompts, fermes, ſe font voir à tout aſſaut dreſſez ;
Hauſſant parmy les airs leurs pointes flamboyantes,
Entre vn nombreux amas d'enſeignes ondoyantes.
Le regiment royal, fier d'antiques drapeaux,
Compte autant de combas, qu'ils traiſnent de lambeaux :
Qui ſeul de Gondebaut ſouſtint l'aſpre fortune;
Quand les freres vnis, d'vne force commune,*
*Iuſqu'aux ſources * d'Arar pouſſerent ſon malheur ;*
Qui toûjours luy monſtra ſa fidele valeur ;
Et qui croit que ſon Roy, ſauvé de la tempeſte,
De Bourgogne luy doit la ſeconde conqueſte.
Vindemir le conduit, d'Irier le vaillant fils,
Superbe de l'honneur des mutins déconfis,
Qui des champs Lionnois, par des trames nouvelles,
Naguere avoient armé les cœurs ſouvent rebelles :
Mais plus ſuperbe encor du paternel bon-heur,
Dont ſur luy rejallit le rayonnant honneur,
De la grace du Roy par ſes conſeils acquiſe,
Par ſes fideles ſoins, & ſa noble franchiſe.
Sur ſon corcelet d'or, brille maint diamant.
La ſalade reluit d'vn pareil ornement.
D'vne pompe éclatante il pare ſa nobleſſe.
Toûjours à la faveur eſt jointe la richeſſe.

* Chilperic & Godegiſille auoient vaincu Gondebaut, qui les vainquit puis apres.

* Arar eſt le nom ancien de la Saône.

Au dos des bataillons du guerrier Bourguignon,
Marchent les regimens d'Arles & d'Avignon.
Puis ceux que Montpellier, ceux que Marſeille envoye;
Et ceux des Montagnars, que Grenoble ſoudoye.
Le Prince des Breſſans, frere de Gondebaut,
Le vieux Godegiſille, à l'écart ſur vn haut,
En vn ſeul bataillon tient ſa bande preſſée,
Ou d'eſcadrons épais chaque aile eſt renforcée.
Balme, à la haute taille, au genereux regard,
Celebre par ſes faits, en meine vn corps à part.
Et ſur le mont Revel qui s'éleve en la Breſſe,
La race de la Baulme en tire ſa nobleſſe.
A la gauche paroiſt des Gots le prompt ſecours,
Faiſant tout retentir de clairons, de tambours.
Polignac les conduit, digne fils de ſon pere,
Le ſage, le pieux, l'illuſtre Apollinaire,*
Dont les doctes écrits, & les aimables vers,
Victorieux des ans, courent par l'Vnivers,
Qui s'aquit, éclatant en puiſſance, en juſtice,
La fille d'vn Ceſar, & le rang de Patrice.*
Autour de luy paroiſt maint noble impetueux,
De l'Auvergne habitant le climat montueux,
Des Eſtats d'Alaric la force plus prochaine,
Cependant que luy meſme il arme l'Aquitaine.
Apres les Gots paroiſt de ſuite s'avançant
L'Helvetique ſecours, & nombreux & puiſſant,*

* Sidonius Apollinaris.

* Il avoit épouſé Papianille fille de l'Empereur Avite.

* Roy des Gots qui regnoit en Aquitaine.

* Les Suiſſes.

De pietons aguerris, à cuiraſſe luiſante,
A longue & large épée, à la garde peſante ;
Tous armez de longs bois, patiens aux travaux ;
Et reputant la mort pour le moindre des maux.
L'Allobroge le ſuit, & les* troupes Alpines ;*
Et l'habitant du val des montagnes Telines :*
Et loin derriere tous fait retentir l'airain,
Le Rhete valeureux, qui void naiſtre le Rhein.*
Gondebaut raſſeuré par ces troupes guerrieres,
Ne craint plus que les Francs ravagent ſes frontieres.
Et dans ſon cœur ardent il ſoufre vn doux eſpoir,
De ranger Clovis meſme aux loix de ſon pouvoir.
Le vaillant Sigiſmond, aigry par ſa triſteſſe,
N'aſpire, en ſon tranſport, qu'à ſauver ſa Princeſſe
Des armes du Rival fatal à ſon amour :
Et pour vanger ſa flame, & le priver du jour,
Va ſur les bords de l'Ouſche arreſter ſon pas ferme.
Dans les murs de Dijon Gondebaut ſe renferme.
Clovis dé-ja marchoit, enflé des regimens
Par Ranchaire amenez, Monarque des Flamans ;*
Et d'vn large eſcadron qu'à gauche tient ſur l'aile
Cararic Roy du Mans, mais Prince peu fidele.*
Tout s'avance en bel ordre ; & de l'auguſte Roy
Tout garde par les champs la rigoureuſe loy.
Le laboureur content ſent la paix dans la guerre.
Le troupeau broute l'herbe, & le bœuf fend la terre.

* Les Savoyards.

* Ceux des montagnes des Alpes.

* Ceux de la Vaiteline.

* Les Griſons.

*Frere d'Auberon.

* Fils de Rignimer frere d'Auberon. Ce Cararic ſe tint ſans rien faire en la bataille que Clovis donna a Siagre Roy de Soiſſons. Voyez l'hiſtoire.

Le soldat eſt puny du moindre fait commis ;
Et garde ſa fureur contre les ennemis.
Devant les pas du Prince, & de ſa fiere armée,
Marche avec la Terreur ſa haute Renommée :
Et pour faire obſerver ſes ordres redoutez,
La Iuſtice & la Force arment ſes deux coſtez.
Prés des bords du* Suſon, qui fougueux & terrible
Precipite ſes flots dans l'Ouſche plus paiſible,
En vn* val qui du fleuve a le nom emprunté,
Le Roy trouve vn Vieillard, celebre en ſainteté,
Montan, jadis aveugle, à qui l'aide divine
Fit revoir la clarté, par le lait de Ciline,
Mere du grand Remy, * pour luy rendre vn doux prix
D'avoir prophetiſé qu'elle auroit ce ſaint fils.
Il porte & fait voler vne riche banniere,
Ou mille flames d'or répandent leur lumiere,
Eclatent ſur la pourpre, & contentent les yeux,
Renvoyant les rayons du grand Aſtre des Cieux.
Haſte toy, dit l'Hermite, ô Prince redoutable :
Haſte toy pour ſauver d'vn ſort épouvantable
Celle qui fit pour toy cet heureux eſtendart,
Que mes indignes mains t'apportent de ſa part.
Le Courrier qu'en ſecret t'envoya la Princeſſe,
Fut ſurpris, au retour, d'vne embuſche traiſtreſſe :
Puis timide, & cedant aux tourmens rigoureux,
A découvert ta lettre, & tes ſoins amoureux.

* L'hiſtoire ma que que Clovis fit pendre vn Soldat pour avoir pris vne botte de foin.

* C'eſt vn torrent impetueux, qui ſe perd dans la riviere d'Ouſche.

* Le bourg ſe nomme, Val de Suſon, prés de Dijon.

* Ciline eſtant hors d'aage d'avoir des enfans, Montan qui eſtoit aveugle, luy dit qu'elle auroit vn fils qui ſeroit vn grand Saint, & que de ſon lait Dieu luy rendroit la veuë.

Clotilde dans les fers, atttend ſa derniere heure.
Gondebaut furieux veut enfin qu'elle meure,
Pour l'indigne forfait, dit-il, qu'elle a commis,
Par vn laſche commerce avec ſes Ennemis.
En vain pour ſon ſalut ſon fils le ſollicite.
Pour elle en vain s'émeut le ſaint Prelat Avite,
Qui dans les longs ennuis de ſa triſte priſon,
Pendant qu'elle s'exerce au jeuſne, à l'oraiſon,
La conſole, & l'exhorte à tracer cet ouvrage,
Pour animer ta flame à vanger ſon outrage.
Il le mit en mes mains; je te le viens offrir.
Ne perds pas vn moment, & viens la ſecourir.
A luy ravir le jour le fier Tyran s'appreſte;
Et croit finir la guerre, en luy tranchant la teſte.
Sigiſmond hors des murs ne peut plus l'émouvoir;
Et ce Roy fait agir ſon inſolent pouvoir.
Clovis eſt tout émeû du danger de ſa Reine;
Souffre, à cette nouvelle, vne ſenſible peine:
Et ſans perdre le temps, fait partir vn Heraut,
Qui porte la menace au cruel Gondebaut,
Que s'il fait ſur Clotilde éclater ſon audace,
Il pourſuivra ſans ceſſe & ſa vie & ſa race.
De ſa chere Princeſſe il baiſe le preſent.
Puis pour ſon grand peril, tout peril meſpriſant,
Veut que ſon camp s'avance; en peu d'heure il arrive
Sur les bords oppoſez à l'effroyable rive,

Par tout d'armes bordée, & de grands pavillons,
Et d'eſcadrons brillans, & d'épais bataillons.
Clovis & Sigiſmond, & de joye & de rage,
Sentent, en ſe voyant, treſſaillir leur courage.
Les deux camps à l'envy, de tambours, de clairons.
De cris font retentir les airs aux environs.
Des rivages tortus les rochers les ſecondent ;
Et de ſons redoublez à tant de bruits répondent.
A ce piquant aſpect, les cœurs, des deux coſtez,
De mouvemens divers ſe ſentent agitez.
D'ardeur les plus vaillans, d'autres de peur fremiſſent.
Les vns ſont enflammez, & les autres blémiſſent.
Montan, par ſon grand zele incapable d'effroy,
Parmy les eſcadrons, ſuit les pas du grand Roy.
Fay, dit-il, arborer la divine banniere,
A qui la ſainte main, le jeuſne, la priere,
Ont donné pour ton aide vn merveilleux pouvoir :
Avant l'Aſtre couché, tu le pourras ſçavoir.
Le Prince, à ſon ſecours, amoureux la reclame ;
Et pour ſes flames d'or, la nomme l'Oriflame :
La prend pour ſon enſeigne en ſes plus grands explois ;
Et de baiſers encor la preſſe par deux fois.
Puis au Duc de Melun dépoſe le cher gage,*
Comme vn treſor commis à ſon vaillant courage.
A ſa lance il l'attache ; & l'ouvrage pieux,
Quelque part qu'il le porte, attire tous les yeux ;

* Aurele.

Agreable aux François, aux autres redoutable ;
Et depuis à nos Rois & ſaint & venerable.
Clovis parle aux ſoldats, allant de rang en rang,
Couvert du don celeſte, & d'vn pennache blanc.
Sus ! dit-il, animez, pour vanger mon injure,
Et vos cœurs & vos bras, contre vn Prince parjure,
Qui trahit ſa promeſſe ; & refuſe à mon rang
L'honneur que je luy fais de m'vnir à ſon ſang ;
Qui veut à ſa fureur immoler pour victime,
Celle qu'il me promit par accord legitime.
Il dit que je le fuis. Allons, mes compagnons,
Laver ſon inſolence au ſang des Bourguignons :
Allons auec le fer conquerir voſtre Reine,
Autant digne d'amour, qu'il eſt digne de haine.
Que j'aime ſur vos fronts cette ardeur que j'y voy.
Soudain vn cry s'éleve, il faut vanger le Roy.
Auſſi-toſt dans les eaux le premier il s'élance ;
Et leur monſtre le gué, qu'il ſonde avec ſa lance.
Tout le ſuit à l'envy, dédaignant les hazards,
Et les flots, & les traits, ſiflans de toutes parts.
Les ondes d'vn coſté, d'autre les rives vertes,
D'hommes & de chevaux tout à coup ſont couvertes.
Vn camp ſe joint à l'autre avec vn meſme effort ;
Et l'œil diſtingue à peine & le fleuve & le bord.
Le Monarque, au mépris de cent piques baiſſées,
Pouſſe enfin ſon courſier ſur les rives forcées :

Couche du long ſapin trois Gendarmes à bas :
Puis il arme ſa main d'vn large coutelas.
Il enfonce, il foudroye, il tranche & bras & teſtes.
La foule qui le ſuit ſeconde ſes tempeſtes.
Il gagne par la force & la place & le temps,
Pour ranger ſur le bord ſes guerriers degouttans.
Contre l'heureux ſuccés, Sigiſmond s'évertuë.
Il court, ſe deſeſpere, anime, frape, tuë,
Serre de Bourguignons vn gros impetueux,
Pour rompre d'vn ſeul choc l'abbord tumultueux.
Gondomar le ſeconde ; aux perils s'abandonne.
Tout s'émeut, tout combat ; la trompette reſonne.
Comme deux vents émeûs ſe battent ſur les mers,
L'vn vers l'autre volant des bouts de l'Vnivers ;
Ioignent à leur querelle & vagues, & nuages,
Et foudres éclatans, & pluvieux orages.
Tout ſe choque, tout bruit : eux-meſmes reſonnans,
Aiment le combat par leurs ſouffles tonnans.
Clovis & Sigiſmond, par les prez, par les landes,
Auec pareille ardeur, ainſi pouſſent leurs bandes.
Clovis ſongeant à vaincre, & poſſeſſeur du bord,
Du vaillant Sigiſmond veut amuſer l'effort :
Donne à ſa vive audace vne forte barriere,
Le puiſſant Sigiſbert, & ſa troupe guerriere :
Oppoſe à Gondomar les gendarmes François,
Par Siſulfe conduits au deffaut de Liſois :

De toutes parts luy-meſme, anime, court, travaille,
Prend les ſoins importans du fort de la bataille.
Sa voix fait avancer la Phalange des Francs.
Arbogaſte à leur teſte attaque par les flancs
La bande Bourguignonne, aguerrie & ſerrée,
Qui preſente par tout mainte pointe ferrée.
Le vaillant Vindemir accourt à ce coſté,
Pour s'oppoſer au choc du Guerrier redouté.
L'vn vers l'autre ébranlant, d'vne main foudroyante,
Le bois long & leger de ſa pique ondoyante,
Au devant de ſa troupe avance de ſix pas.
Tous deux ſçavans en l'art appris dans les combas,
Preſſent d'vn ferme pas les landes ſablonneuſes :
Tous deux brillent de gloire, & d'armes lumineuſes.
L'vn contre l'autre en vain pouſſe ſon bras puiſſant.
Le fer coule trois fois ſur le poly gliſſant.
Mais Arbogaſte enfin d'vn grand effort qu'il lance,
Du brave Vindemir ſurmonte la vaillance.
D'vne large bleſſure il a le corps ouvert.
Le ſang ſort à longs flots : dé-ja l'œil eſt couvert :
Et l'ame fiere encor, dans les demeures ſombres,
Va conter ſes grandeurs aux paſliſſantes ombres.
Le vainqueur glorieux, aſſez riche d'honneur,
Dédaigne la dépoüille en ſon ardent bon-heur,
Pouſſe auſſi-toſt ſa pointe, irritant ſon courage,
Sur la troupe qu'ébranle vn ſi triſte préſage.

Ce Guerrier redoublant ſes coups adroits & forts,
Fait tomber deux ſoldats ſous ſes puiſſans efforts.
Puis l'épée à la main entre par l'ouverture.
Sa bande le ſeconde, & ſuit ſon avanture.
Clovis void que tout branle ; & d'efforts vehemens
Pouſſe avec l'eſcadron du fils de Guyemans :
Heurte, renverſe, briſe, abbat & bras & piques,
Et tout le vain orgueil des victoires antiques :
D'armes, de corps meurtris, foule aux pieds des monceaux;
Et de ſang ennemy fait couler des ruiſſeaux.
Comme vn fleuve orgueilleux, qui perce vne chauſſée
Et d'argile & de pieux contre luy renforcée ;
Puis de flots épandus ravage les guérets ;
Entraiſne bourgs, chaſteaux, hommes, beſtes, foreſts ;
Et ne peut rien ſouffrir en ſon cours redoutable,
Qui s'offre impunément à ſa force indomptable.
Ainſi le vaillant Prince, en ſon cours furieux,
Renverſe hommes, drapeaux, d'vn effort glorieux.
Il fond en vn moment ſur tout ce qui s'avance.
Genobalde & les Francs, d'égale violence,
Pourſuivent le débris, imitans ſa chaleur.
Le Rhete & * *l'Allobroge éprouvent ſa valeur.*
Il fait tourner encore en déroute pareille,
Les bandes d'Avignon, d'Arles, & de Marſeille.
La Françoiſe Phalange, à l'égal s'avançant,
Moiſſonne aprés ſes pas, ſa route élargiſſant.

* Genobalde.
* Les Griſons.
* Les Savoyards.

D'autre-part Sigiſmond, que la fureur domine,
*Fend les forts eſcadrons des guerriers * d'Agrippine:*
Par tout s'ouvre vne voye ; & toûjours aſſaillant
Toûjours, d'vn choix hardy, s'attaque au plus vaillant.
Il s'enfle du ſuccés ; & ſon ardeur l'anime.
Vers le Roy Sigiſbert, puiſſant & magnanime.
Son bras eſt ſecondé des plus fiers Bourguignons.
Il les enflamme, il crie. A moy, mes compagnons.
Que j'ouvre avec le fer mes belles deſtinées.
Que je tranche aujourd'huy des teſtes couronnées.
Ses faits ſuivent ſa voix. De quatre coups divers,
Il fait voir quatre corps eſtendus à l'envers ;
Et par le glaive enfin s'élargit le paſſage.
Sigiſbert le reçoit d'vn valeureux courage.
Ils s'attaquent ſoudain d'vn tranſport furieux ;
Tous deux fiers de leur force, & de leurs grands Ayeux.
Dé-ja le fil tranchant de leurs larges épées,
Fait tomber les morceaux de leurs armes coupées.
Sigiſbert ſe découvre ; & ſon bras eſtendant,
A la cuiſſe eſt attaint d'vn horrible fendant,
Dont ſes nerfs ſont coupez, & tout ſon corps chancelle.
Puis il eſt d'vn eſtoc pouſſé hors de la ſelle.
Le Prince Cloderic void ſon pere abbatu :
Accourt ; & ſa vangeance irrite ſa vertu.
Son cœur pieux l'arreſte, & combat ſa colere.
L'vn le porte à ſauver, l'autre à vanger ſon pere.

* De Cologne.

Mais plus juſte, il prefere, en s'oppoſant aux coups,
Le ſalut de ſon pere à ſon triſte courroux.
Il ſouſtient Sigiſmond, & l'arreſte ſans ceſſe,
Donnant aux ſiens le temps pour tirer de la preſſe
L'infortuné Vieillard qui du heurt des chevaux*
A peine s'écartant, marche à pas inégaux.
Alors des Vbiens le trouble ou la retraite,
Au libre Sigiſmond vallent vne deffaite.
Il va d'vn meſme cours ſaccager le Tongrois.
Clovis d'autre coſté pouſſe ſes grands explois.
Et comme deux faucheurs, qui d'vne ample prairie,
L'vn à l'autre oppoſez, tranchent l'herbe fleurie,
Eſlargiſſent leur voye, & jettent par compas
Vne verte moiſſon qui tombe ſous leurs pas:
Clovis & Sigiſmond ainſi d'vn grand courage,
Chacun de leur coſté, moiſſonnent leur paſſage:
Et chacun meſurant ſa fortune à ſon cœur,
Par ſon effort eſpere, & s'eſtime vainqueur.
Ils ſe cherchent tous deux. La flame noble & forte,
Puiſée en meſmes yeux, l'vn vers l'autre les porte.
Chacun d'eux ſe croit ſeul digne d'en eſtre attaint;
Veut que le feu de l'autre en ſon ſang ſoit eſteint.
Chacun d'eux veut punir, comme vne audace extreme,
L'injurieux deſſein d'aimer celle qu'il aime;
Ne craint dans ſa fureur ny dangers ny travaux;
Et de gloire & d'amour tous deux ardens rivaux.

* Il fut ſurnommé depuis Sigiſbert le Boiteux.

Gondomar qui des Francs combat le haut courage,
Parmy les eſcadrons, court, s'emporte, s'engage.
Plus le peril eſt grand, plus s'accroiſt ſa valeur.
Le Bourguignon s'émeut, ſecondant ſa chaleur:
Et l'exemple piquant rend leurs cœurs intrepides,
Pour ſouſtenir des Francs les haches homicides.

CLOVIS,

LIVRE QVATORZIESME.

VRELE d'autre-part, animant les Gaulois,
A ſa haute vaillance égaloit ſes explois:
Et heurtoit, échauffant leurs forces redoublées,
De l'Auvergne & des Goths les troupes aſſemblées.
Montan, le vieux Hermite, allant par les ſillons,
A front ſuant le cherche entre les bataillons.
Enfin perdant l'haleine, il l'approche, il l'appelle.
Apporte l'Oriflame; apporte, brave Aurele.
Vien, dit-il, & me ſuy: tu verras ſa vertu;
Et l'art des noirs Demons ſous ſa force abbatu.

Le Duc ordonne Albert, & veut qu'il luy ſuccede,
Pour terracer le Goth, qui s'ébranle, & qui cede.
Il luy joint Amalgar, pour ſeconder l'effort:
Puis Herpon, & Zaban: ſeul de la preſſe il ſort,
Pour ne point atiedir leur ardeur animée.
Vois-tu, luy dit Montan, cette épaiſſe fumée?
Elle cache Auberon, avec le Roy du Mans;
A qui ſe joint encor le Prince des Flamans.
Là par un traiſtre advis, appuyé de ſes charmes,
Il veut que ſur les Francs tous deux tournent leurs armes.
Mais marche vers ces Rois à leur trame occupez.
L'Oriflame rendra leurs projets diſſipez,
Il s'avance: à l'abbord de la banniere ſainte,
Le nuage s'écarte: Auberon fuit de crainte,
Privé du char venteux dont il fendoit les airs;
Et va d'un pied tremblant ſe cacher aux deſerts;
Comme un loup découvert, qui de honte & de rage,
Hüé par les Bergers, ſe renfonce au bocage.
Ranchaire & Cararic ſe retirent confus;
Vont rejoindre leur troupe, & ne s'ébranlent plus.
* *Faron, du Roy Flamand le confident infame,*
Complice en tout plaiſir, en tout crime, en tout blâme,
Grand Miniſtre de fourbe, & de laſches advis,
Leur conſeille, au combat, d'abandonner Clovis,
De prendre un party neutre; & comme Rois habiles,
D'arreſter dans ce champ leurs bandes immobiles.

* Ce meſchant Faron eſt remarqué dans l'Hiſtoire.

Pour

Pour laiſſer le Roy Franc aux perils s'engager;
Partager ſon débris, ou vaincre ſans danger.
Montan qui ſçait leur trame, au ſage Duc s'addreſſe.
Voy, dit-il, qu'au combat vient le Prince de Breſſe,
Oncle de la Princeſſe : avance, & luy promets
Que ton Roy contre luy ne combattra jamais :
Qu'il l'aime, aimant Clotilde; & pour marque plus claire,
Qu'il tient hors du combat Cararic & Ranchaire.
Que de meſme il s'arreſte ; & pour ſon amitié,
Qu'il rendra ſon Eſtat accreu de la moitié.
Ne crains rien : l'Oriflame aſſeûre ton paſſage.
Le Duc prompt à ſa voix, porte le feint meſſage;
Parle à Godegiſille ; & luy touche la main.
Auſſi-toſt pour le Franc, il quitte ſon * *Germain,*
En faveur de ſa Niece, & de la foy donnée,
Deteſtant le trompeur, contraire à l'Hymenée,
Et ſes cruels bourreaux non encore aſſouvis.
Son cœur desja combat pour elle & pour Clovis.
Aurele, des deux Rois craint la traiſtreſſe audace;
Fait marcher le Breſſan : devant eux il le place;
Et contre leurs deſſeins veut qu'il ſoit vn rampart.
Comme vn corps de reſerve, ils paroiſſent à part:
Et ce gros en ſuſpens, comme vn futur orage,
Des Bourguignons branlans eſtonne le courage.
Le Duc impatient, rejoignant les Gaulois,
Comme d'vn feu nouveau, rallume leurs explois.

* L'hiſtoire dit que Godegiſille s'accõmoda avec Clovis, & ne combattit point pour Gondebaut ſon frere, à cauſe de ſa cruauté contre Chilperic & ſa femme & ſes fils, & qu'il en craignoit autant.

Par ſon viſte retour, & par ſa voix aimée,
Et par ſes coups hardis, ſa troupe eſt ranimée.
Le vaillant Polignac, à cet horrible abbord,
Auec ſes Auvergnacs, ſeul retarde l'effort.
Le Duc veut ſurmonter l'obſtacle qui s'oppoſe:
Dans les mains de Rhodan l'Oriflame dépoſe:
Puis d'vne prompte ardeur, des ſiens ſe détachant,
Attaque le Guerrier de ſon glaive tranchant.
Le brave Polignac au combat ſe prepare.
Mais vn Goth le prévient, les trouble, & les ſepare;
Et fondant ſur le Duc par vn tranſport jaloux,
Seul l'attaque, & ſur luy ſeul attire ſes coups.
Le Duc luy fait ſentir ſon fer qui le terrace;
Et punit par ſa mort ſon envieuſe audace.
Aurele & Polignac, libres par ſon trépas,
Se font connoiſtre alors ce que peſent leurs bras.
Le Duc perce vn deffaut de la cuiraſſe forte:
Mais vn flot de Guerriers les rompt & les emporte.
Tout fuit le fer Gaulois: on void de tous coſtez
Ceder les plus vaillans par la foule domptez.
Cependant tout combat d'vne force obſtinée
Où ſe va decider le ſort de la journée.
La pouſſiere envieuſe, en cette aſpre chaleur,
Couvre les plus beaux faits que produit la valeur.
Marcomir & ſa bande, à pique contre pique,
*S'attachent de pied ferme à la bande * Helvetique;*

* Suiſſes.

Plus preſte l'vne & l'autre à ſouffrir cent trépas,
Que le honteux affront de reculer d'vn pas.
Mais l'Helvetique fier desja rougit le ſable,
Percé dans l'eſtomac d'vne playe honorable.
Dés que l'vn mord la terre, & nage dans ſon ſang,
L'autre remplit ſa place, & ſuccede à ſon rang.
Chacun fait voir ſon cœur aux perils invincible:
Meſmes en expirant, monſtre vn regard terrible:
Ou fait mourir, ou meurt; & ſatisfait du Sort,
Croit ſa gloire aſſez haute, en tombant ſur vn mort.
Le Roy vainqueur revient de ſa chaude pourſuite.
Son bras porte par tout ou la mort ou la fuite.
Mais ſon courſier laſſé, ſous luy tombe écumant,
De ſang & de ſuëur tout humide & fumant.
Son Eſcuyer Leubaſte à ſon ſecours ameine
Vn barbe impatient, indomptable à la peine,
Par le bruit des clairons dés long-temps animé
Du deſir d'enfoncer vn eſcadron armé.
Il hannit orgueilleux ſous ſon Roy magnanime.
A l'aſpect de Clovis le combat ſe ranime.
Des Helvetiques forts le guerrier Regiment,
De la gloire des Francs le ſeul retardement,
Pour qui l'affreuſe mort n'a rien de redoutable,
Souſtient de toutes parts vn choc épouvantable.
Par tout, de leur grand cœur le Gendarme irrité,
Taſche d'ouvrir les rangs de ce Peuple indompté.

Il tranche les longs bois par ſa hache luiſante ;
Ou les rompt par les coups de ſa maſſe peſante.
Le bataillon tient ferme, aſſeûré de perir ;
Et que s'il ne ſçait vaincre, il ſçaura bien mourir.
Pres d'vn bois Sigiſmond, d'vne courſe legere,
De l'effort des François vient garentir ſon frere,
Du renfort que la Vauge envoye à ſon ſecours ;
Et de l'heur de Clovis veut arreſter le cours.
Gondomar ſecouru s'eſtime plein de gloire ;
Et ſortir du danger, luy ſemble vne victoire.
Tous deux, pour ſouſtenir l'Helvetique atterré,
Heurtent de Marcomir le bataillon ſerré,
Avec le rude effort de ces troupes nouvelles.
Clovis vient au ſecours de ſes bandes fidelles.
Il choque par le flanc ces Gendarmes épais ;
Les ouvre : & tous les ſiens ſuivent ſes vaillans faits.
Le Bourguignon épars par la campagne large,
De tous lieux ſe rallie, & revole à la charge.
La troupe des Amans arreſte leur retour,
Par ſes faits ſignalée en cet illuſtre jour ;
Et ſouſtient tout le faix des bandes ramaſſées,
De nombre, à tout moment, & de cœur renforcées.
Et de cris & de coups, Vrſé, de toutes parts,
Taſchoit à raſſembler ſes Gendarmes épars ;
Ainſi que de la voix, & de mottes jettées,
Vn Berger reünit ſes brebis écartées.

Argine le choiſit entre tous ſes Guerriers:
Et voyant ſon beau caſque ombragé de lauriers,
Quel orgueil, luy dit-elle, eſt égal à ta gloire,
De porter le laurier, meſme avant la victoire?
Elle hauſſe la hache; & du tranchant acier,
Entame d'vn ſeul coup le caſque & le laurier.
Vrſé la bleſſe au bras: mais elle en eſt vangée.
Aigoland dont la force eſt ailleurs engagée,
Se retourne à l'inſtant, ſoigneux de ſes amours;
Void le coup; & ſenſible arrive à ſon ſecours:
Vient fondre ſur Vrſé; puis de ſa lourde maſſe
Enfonce & caſque & teſte, & du coup le terraſſe.
Gontran, qui de hazard paſſe d'vn cours leger,
Void le Guerrier tombant, tourne pour le vanger.
Varadon le prévient: desja ſa large épée
Par vn fendant revers de ſon ſang eſt trempée.
Gontran plein de fureur ſe hauſſe ſur l'arçon:
Veut le fendre d'vn coup. Alors vn froid glaçon
Saiſit le cœur brulant d'Aregonde la belle,
Dont la hache s'oppoſe à l'attainte mortelle.
Au peril de leur Chef maint Bourguignon accouri.
Valdin leur fait ſentir ſon fer tranchant & lourd.
A ſes coſtez combat ſa chere Amalazonte.
Pres d'elle ſon Guerrier ne void rien qu'il ne dompte.
Et les autres Amans, d'vn flot continuel,
Se donnent l'vn à l'autre vn ſecours mutuel.

Nul d'eux n'eſt ſans ſecond : l'amour qui les aſſemble,
Contre vn ſeul ennemy joint quatre bras enſemble.
Alpheïde eſt la ſeule, en ſon malheur ſecret,
Qui ne trouve avec ſoy que ſon cuiſant regret.
Alors de toutes parts le choc ſe renouvelle.
Clovis haſte les Francs, du meurtre les rappelle.
Les Goths, les Auvergnacs, viennent de tous coſtez.
Le Roy leur fait ſentir ſes grands coups redoutez.
Liſois dans la meſlée à ſon Maiſtre s'addreſſe.
Voy, dit-il, grand Monarque, Yoland la Princeſſe,
Et ſa ſœur Albione, & leur front furieux.
I'accomplis ton vouloir, & les rends à tes yeux.
Dans Mets & dans Verdun mes pas les ont ſuivies,
Où je vis à leurs vœux ces troupes aſſervies.
C'eſt les mettre en tes mains, que te les faire voir:
Et leur propre fureur les rend ſous ton pouvoir.
Aux regards de Clovis, les deux Sœurs irritées,
Superbes ſous l'abry des armes enchantées,
Que nul acier mortel ne ſçauroit entamer;
Et de haine & d'orgueil ſe ſentent enflammer,
Fondent ſur le grand Roy d'vne pareille audace.
Yoland à ſes coups adjouſte la menace.
Clovis, tu vas ſentir que nos peſantes mains
Sont libres deſormais de tes fers inhumains.
Il dédaigne leurs voix, & les ſouſtient ſans crainte.
De deux coups tout d'vn temps il ſent la lourde attainte.

Deux glaives tour à tour, ſur l'or eſtincellans,
Semblent deux forgerons ſur le fer martellans.
Yoland du beau caſque attaint la touffe blanche;
Et donne aux vents legers les plumes qu'elle tranche.
Le Monarque vaillant, honteux de ce combat,
D'vn effort dédaigneux les repouſſe, & les bat.
Du fer il les écarte; & les celeſtes armes
Entrent dans leur cuiraſſe, & deſtruiſent leurs charmes.
Il pourſuit Yoland; elle accroiſt ſa valeur,
Par les coups de Clovis, par ſa propre douleur;
D'vn orgueil invincible, & de rage allumée,
Sentant, malgré l'acier, ſon épaule entamée.
*Comme au bord du * Meandre, vn beau ſaule planté,*
Sentant couper ſa branche au feüillage argenté,
Renouvelle ſa force, & ſçait de ſon dommage
Tirer, par le fer meſme, & richeſſe & courage.
Liſois, qui de Clovis connoiſt le bras puiſſant,
Pour Yoland redoute, entre deux s'élançant;
Veut ſouſtenir ſes coups; & feint avec addreſſe
De craindre pour ſon Roy, craignant pour ſa Princeſſe.
Clovis ſur Albione eſtend ſon rude bras,
Dont le charme vaincu ne la garentit pas.
Pouſſe le fer celeſte, & perce de la pointe
L'endroit où la taſſette à la cuiraſſe eſt jointe.
Volcade qui la ſuit, à ce coup blémiſſant,
Void du beau ſang aimé le cheval rougiſſant,

* Fleuve de l'Aſie mineure.

Entr'elle & ſon Monarque en fureur s'abandonne.
Son amour inſensé combat pour Albione.
Puis l'auguſte regard du magnanime Roy,
L'arreſte, & le remplit & de honte & d'effroy.
Mais il s'oppoſe aux coups, & de ſon fer les pare.
Du moins pour la ſauver, pour elle il ſe déclare.
Non loin avec ſa troupe, en ce fatal moment,
Alpheïde combat, découvre ſon Amant,
Vient d'vne courſe émeuë ; & voyant l'Infidele
Au devant d'Albione, & combatant pour elle,
Traiſtre à ton Roy, dit-elle, & traiſtre à ton amour,
Qui des deux le premier dois-je priver du jour,
Ou ma fiere Rivale, ou mon Amant parjure?
Mais Clovis va ſur toy vanger la double injure.
Soudain ſur la Princeſſe elle porte ſes coups,
Et ſa flame irritée, & ſon brulant courroux.
Au peril des deux Sœurs, ſur qui fond vn orage,
Auberon vient ſoudain, les couvre d'vn nuage,
Les porte dans vn bois, pour leur donner ſecours,
Et du ſang qui ſe perd taſche à borner le cours.
Clovis, dans les broüillards de la vapeur humide,
S'écarte, avec Liſois, & l'ardente Alpheïde.
Et le traiſtre Volcade & ſurpris & confus,
Croit ſa Princeſſe eſteinte, en ne la voyant plus.
Il cherche, il deſeſpere, il court, il s'embarraſſe ;
Et de ſoins obſtinez taſche à trouver ſa trace.

Alpheïde

Alpheïde en fureur, des deux cherche les pas :
Et des deux en courant medite le trépas :
Pretend vanger ſa honte, & dans les bois s'engage,
Rouge par ſon dépit, puis bleſme par ſa rage.
Liſois, dont les regards ſon privez d'Yoland,
Fond ſur les Bourguignons d'vn cœur plus violent :
Rompt de ſa lourde maſſe vne troupe ébranlée,
Honteux d'avoir ſi tard paru dans la meſlée.
Gontran oſe tout ſeul ſouſtenir ſon effort.
Tous deux ſe font ſentir leur bras adroit & fort.
Mais le brave Liſois de trois coups le terraſſe :
Et l'envoye aux Enfers ronger ſa vaine audace.
Par la mort de leur Chef l'eſcadron eſtonné,
Et de force & de cœur ſe ſent abandonné.
Quatre des plus hardis ſous luy mordent la terre.
Le reſte fuit l'ardeur de ce foudre de guerre.
Cependant les François, par Clovis enflammez,
Enfoncent l'Helvetique, à vaincre accouſtumez :
Tranchent teſtes & bras : mais le Prince commande
Que l'on donne la vie à la guerriere bande :
Qu'ils mettent bas le fer. Leur main, de toutes parts,
Iette à terre la pique, & rend les eſtendars.
A peine aux loix du Roy cette troupe eſt reduite,
Que l'Ennemy par tout s'abandonne à la fuite.
Nul n'entend plus ſes Chefs : nul ne garde ſes rangs.
Des chevaux élancez, chacun pique les flancs.

Sigiſmond, Gondomar, au débris ſans reſource,
Vers les murs de Dijon vont d'vne prompte courſe.
De la pouſſiere émeuë vn tenebreux amas
Cache, pour leur ſecours, & leur honte, & leurs pas.
Les Francs preſſent le dos des troupes fugitives;
Les percent de l'épée, ou les traiſnent captives.
Clovis eſpere attaindre, à la courſe animé,
Sigiſmond dans ſes murs à peine renfermé:
Fait vn juſte mépris de la foule moins digne,
Pour couronner ſon heur par cette priſe inſigne:
Et pour tenir vn gage en ſa puiſſante main,
Qui ſauve ſes amours du Tyran inhumain:
Où pretend peſle-meſle, en la ville tremblante,
Entrer parmy la preſſe éperduë & ſanglante.
Mais les Princes dé-ja dans l'enclos ſont ſauvez:
Et la porte eſt barrée, & les ponts ſont levez.
Vne troupe au dehors, miſerable, eſtonnée,
Au pouvoir du Vainqueur demeure abandonnée.
Tous de fer deſarmez, ſont conduits par monceaux,
Comme par les paſteurs les timides troupeaux.
Clovis revient alors dans le champ de ſa gloire,
Reſpirant le doux air qui flate la victoire.
Ses Chefs autour de luy ſoudain ſont ramaſſez.
Vn mot, vne careſſe, vn regard eſt aſſez,
Pour le prix des travaux, du ſang, & des bleſſures.
Il apprend les complots des deux Princes parjures,

Ranchaire & Cararic ſans honneur & ſans foy.
Puis des peuples Breſſans il embraſſe le Roy ;
Et l'anime à vanger, d'vne juſte colere,
Et Clotilde, & le ſang de Chilperic ſon frere.
La dextre joint la dextre ; & Breſſans & François
En confirment l'accord, par le bruit de leurs voix.
Puis il void Sigiſbert ; & louë, adroit & ſage,
Du fils la pieté, du pere le courage.
Et dit, voyant ſa playe, & flatant ſa douleur,
Que ſouvent ſont amers les fruits de la valeur.
Alors de toutes parts la triomphante armée
Des deux perfides Rois tient la troupe enfermée,
Par le juſte vouloir du Monarque vainqueur,
Qui contre les cœurs bas aigrit ſon noble cœur.
Dé-ja parmy les ſiens ſon ire eſt répanduë.
Chacun baiſſe contr'eux la pique ſuſpenduë,
Preſte, au premier regard, dans leurs chauds mouvemens,
D'immoler à ſa veuë & Manceaux & Flamans.
Clovis, émeû de voir, pour deux Princes infames,
Perir hors du combat tant d'innocentes ames,
Qui font vœu de le ſuivre en ſes plus grands explois,
Fait paroiſtre à ſes yeux les deux indignes Rois :
Leur jette en ſa colere vne œillade eſtonnante ;
Et leur lance ces mots d'vne bouche tonnante.
Quoy ! deteſtables cœurs, honte de noſtre ſang,
Indignes d'eſtre iſſus d'vn vaillant Prince Franc,

Vous tenez aux fourreaux vos lames enfermées,
Dans le temps qu'à vos yeux ſe choquent deux armées?
C'eſt ainſi qu'vn de vous, ſouhaittant mon malheur,*
De ſes troupes retint la boüillante chaleur,
Penſant par ma ruine agrandir ſon domaine,
Quand je domptay Siagre, & la force Romaine.
Encor me fait-on grace en ce honteux deſſein,
Ne tournant par le fer contre mon propre ſein.
Deux paroles encor d'vne langue infernale,
M'euſſent conduit, peut-eſtre, à mon heure fatale:
Et je dois mon ſalut au celeſte ſecours,
Qui troubla les complots, & les traiſtres diſcours.
Enfin donc la malice, & les plaiſirs infames,
De la gloire, en vos cœurs, ont amorty les flames?
O! le change honteux, qui vous rend redoutez,
Non par voſtre valeur, mais par vos laſchetez;
Tyrans de vos ſujets, à voſtre ſang perfides,
Forts par les trahiſons, & par les parricides.
Mais ce n'eſt-pas la fourbe, ou les noirs attentats,
C'eſt la forte vertu qui gagne les Eſtats.
La valeur à conquis mon illuſtre heritage:
Et des traiſtres jamais n'en feront vn partage.
La rigueur de la guerre, & vos crimes commis,
A mon juſte courroux vous ont enfin ſoûmis.
Mais la gloire me porte à des loix plus humaines:
Et mon ſang, pour vous deux, me parle dans mes veines.

* L'Hiſtoire dit que Cararic demeura ſans combattre, en la premiere bataille de Clovis contre Siagre.

Ie vous laiſſe le jour, la franchiſe & les biens :
Mais des voſtres je prens qui veut eſtre des miens.
Allez, laſches, allez ; ſortez de mon Empire.
Le ſoldat, dont la peur fait qu'à peine il reſpire,
Preſt à ſe voir puny du crime de leurs Rois.
Emeut ſes cris de joye ; & de communes voix,
Nous quittons, diſent-ils, ces deteſtables Maiſtres ;
Et nous ſignons nos vœux par le meurtre des traiſtres.
Soudain leur fer ſe baiſſe ; & ſous leur choc ardent
Dé-ja tombe Faron, le laſche confident ;
Qui du ſang que ſon corps rend à leur juſte rage,
Alors vange du peuple & le ſang & l'outrage.
Son ame en meſme temps ſort par cent lieux ouverts ;
Et de crimes chargée, eſt plongée aux Enfers.
Ranchaire & Cararic, d'vne baſſeſſe vile,
A Clovis éperdus demandent vn aſile,
Souffrant des méchans Rois l'épouvantable horreur,
Quand la haine d'vn peuple eſt tournée en fureur.
Ils ſentent le ſecours de ſa douceur propice ;
Et dé-ja garantis du fer de ſa Iuſtice,
Ils ſont ſauvez encor du fer d'vn peuple armé,
Qui cherche vne victime à ſon cœur enflammé.
Il eſteint par ſa voix l'ardeur qui les emporte.
Aux deux Princes craintifs il ordonne vne eſcorte :
Puis porte à d'autres ſoins ſon eſprit genereux,
Pour avancer le cours de ſes progrez heureux.

De dépoüilles, de corps, les plaines ſont couvertes,
Et tout le bord conquis, & les pelouſes vertes.
On void de ſang verſé couler de longs ruiſſeaux,
Qui font groſſir le fleuve, & rougiſſent ſes eaux.

CLOVIS,

LIVRE QVINZIESME.

Cependant Sigiſmond trouve la
ville en larmes :
Et croit que chacun plaint la
honte de ſes armes.
Mais le peuple en ſoûpirs, meſle
vne autre douleur
Aux pleurs qu'a fait verſer le
bruit de ſon malheur.
Tout accourt au ſpectacle : il ſuit la foule émeuë.
Vn pitoyable objet ſoudain frape ſa veuë :
Clotilde aux yeux bandez, ſur vn noir échaffaut,
Preſte à ſentir l'arreſt du traiſtre Gondebaut,
Qui choiſit de ſon fils l'abſence favorable,
Pour priver l'Vnivers de la teſte adorable,

Et trancher de la guerre & la cauſe & le cours,
Sans craindre du Heraut le menaçant diſcours.
La Princeſſe à genoux, en Dieu ſeul occupée,
Tend ſon beau col de neige à la tranchante épée :
Et la foule attendant le coup à tous momens,
Répand des cris divers, & des gemiſſemens.
Du bruit de la déroute, & d'horreur chacun tremble :
Chacun penſe pleurer mille douleurs enſemble.
L'Amant, d'eſtre vaincu ſembloit s'eſtre haſté,
Pour courir au ſecours de ſa chere Beauté :
Et dé-ja tout confus de honte & de triſteſſe,
Eſt encor plus émeû du ſort de ſa Princeſſe.
Sa voix fait tout ſuſpendre ; & la preſſe fendant,
Il met le fer en main, dans ſon tranſport ardent.
Il paſſe à l'échaffaut, met les gardes en fuite,
Aydé de Gondomar, & de ſa prompte ſuite :
Monte, oſte le bandeau du front majeſtueux ;
Détache ſes liens, d'vn ſoin reſpectueux :
Et la trouvant muëtte, incertaine, éblouïe,
Ny triſte par la peur, ny d'eſpoir réjouïe ;
Vous voyez, luy dit-il, vn Prince à qui l'amour
A fait perdre vn combat pour vous rendre le jour.
Ie bénis ma deffaite, à mes feux deſirable.
Vn bon-heur, pour jamais m'eût rendu miſerable.
Clotilde dont l'eſprit dé-ja voloit aux Cieux,
A regret void le jour qui refrape ſes yeux :

Puis

Puis apprend des ſuccés qu'à peine elle oſe croire,
Qu'elle eſt libre des fers, & Clovis plein de gloire.
A ſon frere il la laiſſe : & quittant l'échaffaut,
Monte ſur ſon courſier, va chercher Gondebaut.
Il trouve en ſon tranſport Irier avec ſon pere.
Que juſtement, dit-il, la divine colere
S'allume contre vous, miſerables mortels;
Qui pendant la bataille, au lieu d'eſtre aux autels,
Implorant le ſecours de la dextre puiſſante,
Verſez, pour l'irriter, le ſang d'vne innocente!
Hé! quoy? c'eſtoit là donc, ennemis de mon cœur,
Le prix qu'on m'appreſtoit ſi j'eûſſe eſté vainqueur?
C'eſtoit donc l'appareil pour guerir mes bleſſures?
Quoy? faire à mon amour ces cruelles injures?
Contre le ſang que j'aime armer voſtre courroux,
Dans le temps que le mien ſe répand tout pour vous?
Perdre, par vn conſeil à vous meſme funeſte,
Quand tout ſeroit perdu, le ſeul bien qui vous reſte?
Puis que dans ma valeur vous aviez quelque eſpoir,
Et que de mon Rival vous craigniez le pouvoir,
Deviez vous pas garder mon treſor & le voſtre,
Pour recompenſer l'vn, ou pour appaiſer l'autre?
L'ire de Dieu nous ſuit, & s'arme pour Clovis.
Ses vœux, par vos forfaits, de gloire ſont ſuivis.
Tout fuit ſon bras vainqueur, & ſa force guerriere.
Des noſtres les plus fiers ont mordu la pouſſiere.

En l'ardeur de Clovis, rien ne peut l'arreſter;
Et ce foible rampart ne peut luy reſiſter.
Nulle troupe des miens n'eſt entiere échapée
De la prompte fureur de ſa tranchante épée.
Meſmes ton Fils, Irier, de ſon ſang genereux,
A payé par ſa mort tes conſeils malheureux.
Toy qui perdis le pere, & veux perdre la fille,
Tu pers en Vindemir l'eſpoir de ta famille.
A la triſte nouvelle, Irier l'infortuné,
Aux pleurs, aux deſeſpoirs, aux cris abandonné,
Ne peut à ſa douleur faire de reſiſtance.
Elle emporte & devoir, & reſpect, & conſtance.
Gondebaut de forfaits bourrellé dans ſon cœur,
Ordonne à Sigiſmond d'amuſer le Vainqueur:
Puis timide, éperdu, pour chercher vn aſyle,
Par le fleuve s'enfuit de la tremblante ville:
Et de la Saône prend le favorable cours,
Pour haſter dans Vienne vn plus puiſſant ſecours.
L'ame de Sigiſmond, de mille ſoins chargée,
Se ſent, par ſon depart, d'vn grand faix ſoulagée.
Il croit que de bonheur le Ciel le va combler,
Puiſque pour ſa Princeſſe il n'a plus à trembler.
Il mande à Gondomar qu'au Palais il l'ameine:
Puis il marche au devant, & la reçoit en Reine.
Ne craignez plus, dit-il, ny la mort, ny les fers.
Icy tout eſt ſoumis à celle que je ſers.

Tout y vit ſous vos loix ; & Gondebaut vous donne,
Des lieux de ſes Eſtats, tout ce qu'il m'abandonne.
Ie cheris le malheur, la honte, & le meſpris,
S'il falloit pour vos jours donner vn ſi grand prix.
Et ſi plus que l'honneur rien nous eſt cher encore,
Ie voudrois l'immoler pour celle que j'adore.
Mais l'heur dont la fortune a voulu me flater,
Eſtoit pour vous ſervir, non pour vous meriter.
Il vous faut vn amant tout rayonnant de gloire.
Avant que de vous vaincre, il faut vne victoire.
Ie ne demande rien : je ſçay que dans ce jour
Rien n'eſt heureux pour moy, la guerre ny l'amour.
C'eſt aſſez de bonheur de vous avoir ſervie ;
Et d'avoir des bourreaux garenty voſtre vie.
Mais demain je pretens contenter voſtre cœur.
Vous aurez vos ſouhaits, pour eſpoux, vn vainqueur.
A ces mots il la laiſſe : à d'autres ſoins il paſſe,
Sans vouloir eſperer, ny reſponſe, ny grace.
Il va de la Cité viſiter le pourpris ;
Et de ſon triſte ſort ramaſſer le débris.
Des ombres de la nuit les voiles favorables
Par tout rendent les murs aux fuyards ſecourables.
Cependant les Demons, des tenebres amis,
Voyant que nul complot ne leur eſt plus permis,
Tandis que le Soleil éclairera leurs charmes,
Qui craignent l'Oriflame, & les celeſtes armes,

Choiſiſſent vn temps propre à ſurmonter Clovis,
Par leurs propos menteurs, & leurs trompeurs advis,
Quand rien ne l'accompagne, & lors que la nuit ſombre,
Pour aider leurs deſſeins, cache tout de ſon ombre.
Avant qu'il puiſſe voir la ville ſous ſes loix,
Et la belle Clotilde acquiſe à ſes explois,
Ils veulent, par la trame en leurs conſeils dreſſée,
Pour vne autre Princeſſe occuper ſa penſée.
Le Monarque gouſtoit au camp victorieux
Le doux repos qui ſuit les travaux glorieux.
Vn grand bruit le réveille : il ouvre la paupiere;
Et void autour de luy s'épandre vne lumiere.
Lors Iupiter armé de ſon foudre à trois dards,
Paroiſt luiſant de feux, accompagné de Mars,
Dont la cuiraſſe brille, & le caſque & l'épée,
Et qui d'vn grand pavois à ſa gauche occupée.
* Hercule. ** Alcide le ſuivoit, orné d'vn laurier verd,*
Au corps nud d'vne part, & d'vne part couvert
* La foreſt ou eſtoit le Lion qu'Hercule dompta. *De la terrible peau du Lion de * Nemée,*
D'vne maſſe noüeuſe ayant la main armée.
Sur ſes Dieux, le Roy jette vn œil reſpectueux;
Et Iupiter luy dit, d'vn ton majeſtueux.
Clovis, l'odeur nous plaiſt des nombreuſes victimes
Que ta largeſſe immole aux Deïtez ſublimes.
Auſſi tu reconnois qu'en nous comblant d'honneur,
Nous comblons tes deſſeins de gloire & de bonheur.

Mais quitte pour jamais le feu qui te devore
Pour celle qui credule vn Iesus-Christ adore,
Vn mortel miserable, à la croix attaché,
Durant trois fois dix ans dans sa honte caché,
Qui pauvre & d'vn cœur bas, n'a presché dans le Monde,
Que misere, indigence, humilité profonde.
Les valeureux François doivent suivre des Dieux
Qui par leurs faits guerriers ont merité les Cieux:
Tels qu'Hercule mon fils, qui par sa forte audace,
Sur l'Olympe éclatant s'est acquis vne place.
Ne joins pas à ton sang ceux dont l'aveugle foy
Suit vne humble, vne basse, vne honteuse loy.
Et puisque d'Auberon les deux filles hardies
Sentent par tes mespris leurs ardeurs atiedies,
Ie veux qu'vne Princesse à l'œil doux & brillant,
Belle, d'vn noble cœur, fille d'vn Roy vaillant,
Et qui sert nos autels dans la fiere Allemagne,
Soit de ton chaste lit la fidele compagne.
Elle va contenter & ton cœur & tes yeux.
Pren de ma juste main le grand don de tes Dieux.
Alors la chambre luit d'vne clarté plus grande:
Et de jeunes Amours vne legere bande,
Chacun armé de traits, en la main le flambeau,
Sur le dos le carquois, sur le front le bandeau,
S'avance en voltigeant, & respand par la chambre
L'odorante douceur du jasmin & de l'ambre.

* Venus. *La charmante * Cypris, le chef orné de fleurs,*
Suivoit la troupe ailée, exhalant les chaleurs
Dont tout cœur à l'inſtant ſent les brulantes pointes.
* Les trois Graces. *Il void pres de Venus * les trois Carites jointes.*
La Deeſſe conduit vne rare Beauté,
Vne aimable Princeſſe, aux yeux pleins de fierté:
Mais dont l'orgueil ſevere, & d'elle inſeparable,
S'adoucit par ſa bouche au ſouſris agreable.
Venus dit à Clovis; voy, contente tes yeux
Du preſent qui t'eſt fait par la main de tes Dieux.
Soudain, pour l'embrazer, elle infecte ſon ame
D'vn ſouſle penetrant de deſir & de flame.
De tant d'objets divins le Monarque ſurpris,
De crainte, de reſpect, de feu ſe ſent épris:
Mais d'vn feu qui le trouble, à ſes flames contraire;
Et qui le devorant, ne peut le ſatisfaire.
Clotilde en ſa pensée eſt ſeule à ſon ſecours.
Son amour, dans ſon cœur, combat ſeul tant d'Amours,
Tant de Dieux, tant d'appas, tant de douceurs traiſtreſſes,
Tant de preſſantes loix, tant d'heureuſes promeſſes.
Mais peut-il refuſer vn preſent precieux,
Fait avec tant d'honneur par la main de ſes Dieux?
Tousjours à leurs deſirs ſon deſir eſt rebelle:
Son ame genereuſe à Clotilde eſt fidelle.
Par le ſilence ſeul il leur fait vn refus:
Puis craint de leur déplaire: & ſon eſprit confus

Luy-meſme ſe combat, & ſe trouble & s'égare,
Quand ſa porte avec bruit en deux parts ſe ſepare.
Aurele entre, & luy dit, plein d'ardeur & d'effroy,
Où ſont les Ennemis, les traiſtres à mon Roy?
Voila, Prince, dit-il, voſtre eſcu, voſtre épée.
Soudain des Deïtez la troupe eſt diſſipée.
Mais le Duc moderant ſon tranſport & ſa peur,
Croit qu'il s'eſt abusé par vn ſonge trompeur.
Clovis d'vn grand ſoupir ſoulageant ſon haleine,
Que ton abord, dit-il, m'a délivré de peine!
Helas! n'appelle point mes Dieux mes ennemis.
Mais je ne puis vouloir le bien qu'ils m'ont promis.
I'ay veû des plus puiſſans le viſage adorable,
Dont le ſoin me deſtine vne Princeſſe aimable,
Fille d'vn grand Monarque, & qui ſur les autels
Rend ainſi que les Francs l'honneur aux Immortels.
Mais mon cœur eſt conſtant; & d'autre-part il tremble
D'eſtre rebelle aux loix de tant de Dieux enſemble.
Dans vn combat horrible en moy-meſme agité,
Pour ſuivre leur vouloir, ou ma fidelité,
I'ay receû de ta voix le ſecours favorable;
Et j'ay perdu ſoudain leur preſence admirable.
Quels Dieux, reſpond le Duc, qui viennent à mon Roy
Conſeiller le parjure, & le manque de foy?
Contre leurs faux conſeils, voicy donc le remede,
Ce bouclier & ce glaive, à qui leur pouvoir cede?

Devons-nous pas douter des forces de ces Dieux,
Qui craignent la vertu d'vn don venu des Cieux?
I'eſtois plein de ſommeil, alors qu'vne voix forte
M'a dit, cours à ton Maiſtre, & te haſte, & luy porte
Le bouclier, & le fer ſur l'Olympe forgé.
Iamais en tel combat il ne fut engagé.
Lors j'ay quitté ſoudain & mon lit & ma tente.
Non, ce n'eſt point le Ciel: c'eſt l'Enfer qui te tente,
Pour t'arracher Clotilde, & corrompre ta foy.
Ce glaive eſt plus puiſſant qui luy porte l'effroy.
Clovis, de ſon grand cœur conſultant la ſageſſe,
Veut manquer à ſes Dieux, pluſtoſt qu'à ſa Princeſſe:
Mais pretend accorder ſes Dieux & ſon amour.
De la prochaine Aurore il attend le retour,
Pour charger leurs autels de pompeux ſacrifices,
Qui flatent leur colere, & les rendent propices.
Desja fumoit le ſang de cent bœufs égorgez;
Et Clovis & ſes Francs autour eſtoient rangez,
Fleſchiſſant les genoux, adoroient les Images,
Et d'Arabes odeurs leur rendoient des hommages.
Alors, juſques au Prince, vn clairon reſonnant
Avec ſes tons aigus porte vn bruit ſurprenant.
Quand la troupe à ſes vœux ne fut plus occupée,
Par les ſons redoublez l'oreille fut frapée.
Tous y tournent les yeux: puis paroiſt vn Heraut.
Il addreſſe à Clovis ſon parler fier & haut.

Roy

Roy des Francs, luy dit-il, Sigiſmond te propoſe,
Pour finir vos debats, dont Clotilde eſt la cauſe,
Hors des murs de Dijon de la mettre à tes yeux.
Vn duël fera voir qui la merite mieux.
Puiſque la ſeureté doit eſtre mutuelle,
Qu'elle ayt d'vn nombre égal vne garde fidelle.
Qu'elle ſoit au Vainqueur : & deſlors pour jamais
Que vos Eſtats ſoient joints par vne ferme paix.
Le Roy victorieux void la ruſe traiſtreſſe ;
Puis qu'il peut conquerir la Ville & la Princeſſe.
Mais pour ravir ſa Reine aux bourreaux inhumains,
Il reçoit tout peril qui la rend en ſes mains.
Auſſi-toſt il reſpond. L'offre que tu m'as faite,
Se pouvoit propoſer, mais avant la deffaite.
Ie voy que Sigiſmond, quand ſa force eſt à bas,
Eſpere par luy ſeul decider nos debas.
Mais encor qu'il n'ait plus qu'vne foible muraille,
Ie le traite d'égal, comme avant la bataille.
I'accepte le combat : qu'il parte ſans tarder.
Qu'il n'ayt de ſes guerriers que cent pour la garder.
Avec nombre pareil je me rends aupres d'elle.
Puis le fer entre nous vuidera la querelle.
Le heraut ſe retire, à ces mots genereux.
Et le Prince à l'écart, prudent & valeureux,
Prend le Duc & Liſois, & joint à ſa ſageſſe
Des deux vaillans amis & le ſens & l'adreſſe.

Il s'eſtonne avec eux du deffy mal fondé,
De la part du Tyran rien n'eſtant demandé,
Dont il ignore encor le deſordre & la fuite.
Il croit que par ce Roy quelque fourbe eſt conduit e;
Qui pendant le düel peut luy faire vn aſſaut;
Et peut des-avoüer, ſon fils & ſon heraut,
Qui meſme en ce deffy ne parloit point de treve.
Que ſouvent par la ruſe vne guerre s'acheve.
Qu'ils doivent tout prevoir, tout craindre, & tout oſer,
Contre vn Prince ſans foy, qui ne ſçait que ruſer.
Avec ces ſages Chefs cent deſſeins il propoſe:
Et leur donnant ſon ordre, au combat ſe diſpoſe.
Il les laiſſe en ſon camp: puis il fait vn beau choix
De cent les plus hardis des Chevaliers François.
Genobalde eſt leur Chef. La moitié de l'armée
Eſt par l'ordre du Roy dans le camp renfermée.
Vers le mur de Dijon l'autre va ſe placer,
Laiſſant autant de champ, qu'vn trait en peut paſſer
Qui partiroit d'vn arc courbé des mains d'vn Parthe.*
Le Prince, pour s'armer, de la foule s'écarte.
Puis de ſa tente il ſort, lumineux & riant,
Tel que ſort vn Soleil des portes d'Orient,
Qui rejoüit la terre, & monſtre en ſon viſage,
D'vne belle journée vn doux & gay preſage.
Aquilon ſon courſier de tous le plus chery,
Que ſur ſes aſpres monts la Calabre à nourry,

* Les Parthes eſtoient eſtimez les plus adroits à tirer de l'arc.

D'vn poil noir & luiſant, meſlé de taches blanches
Qui luy marquent le front, & la croupe & les hanches,
L'attend, maſchant ſon mords, maintefois par compas
D'vn des pieds du devant frapant vn meſme pas ;
Souflant l'air & le feu de ſes larges narines.
Dé-ja ſon corps fremit ſous les armes divines.
Sous Clovis il s'élance ; & d'vn cœur orgueilleux,
Leger, cherche à franchir vn foſſé perilleux.
En terre à peine on void les traces de ſa pince.
Genolbalde & ſa troupe accompagnent le Prince,
Qui plus que d'vn mortel ſemble porter l'éclat ;
Et voler à la gloire, & non pas au combat.
D'autre-part Sigiſmond, hors de la vaſte porte,
Fait ſortir cent guerriers, de Clotilde l'eſcorte,
Tous armez à l'égal d'vn acier reluiſant ;
Tous ſur de bruns rouſſins, au pas ferme & peſant.
Leur Chef eſt Gondomar, couvert d'armes brillantes,
Et d'vn large bouquet de cent plumes volantes,
Sur vn barbe à poil gay, qui s'émeut ſans repos,
Et de ſes crins au vent abandonne les flots.
Apres ſa troupe ſort l'adorable Princeſſe,
Sur vn char ou la pourpre à l'or joint ſa richeſſe :
Et de ſes belles mains elle meſme conduit
Les reſnes ou de l'or le meſlange reluit.
De deux chevaux Perſans ſon adreſſe modere
La bouche delicate, & l'alleûre legere ;

Tous deux gris-argentez, mouchetez par les flancs,
Traisnans jusqu'au sablon la queüe & les crins blancs.
Sa robbe, ou sur les bords la broderie ondoye,
Est blanche à fonds d'argent, & de luisante soye.
Ses yeux estincellans errent de toutes parts:
Puis portent sur Clovis leurs modestes regards:
Et sur son beau visage est vivement dépeinte
La joye, avec l'amour, & l'espoir, & la crainte.
Telle, mais non d'vn œil si chaste ny si doux,
Triomphoit prés du Xanthe, *avant que son* espoux
Eut de mille *vaisseaux armé sa jalousie,*
Celle qui fit combattre & l'Europe & l'Asie.
Le brave Sigismond, de son ardeur touché,
D'vne chaisne invisible au beau char attaché,
La suit comme captif, & seul finit la bande.
Il reprime la foule; & severe commande
Qu'on referme la porte, & qu'on hausse le pont.
Son superbe harnois à sa grace respond,
Ou sur vn fonds d'argent mainte fleur d'or éclate.
De son casque descend vne touffe incarnate,
Qui luy frape le dos, à tout pas s'émouvant.
Vn beau Sarde, *qui passe en vistesse le vent,*
Les Cygnes en blancheur, les Lions en courage,
Sous luy, souple & fougueux, plie vn leger corsage:
Au gré de ses talons tout passage franchit.
A l'envy de son poil son écume blanchit.

* Fleuve prés de Troye.

* Menelas Roy de Sparte.

* L'armée des Grecs allant à Troye fut de mille vaisseaux.

* Helene.

* Cheual de l'isle de Sardaigne.

La foule, d'œil avide, & d'vne ardeur preſſante,
D'vn curieux deſir, & de peur fremiſſante,
S'aſſemble au grand ſpectacle, & d'vn viſte concours
Dé-ja borde les murs, les portes, & les tours ;
Couvre les hauts Palais, & les Temples ſublimes :
Comme on void les corbeaux d'vn pin couvrir les cimes.
Dé-ja de deux coſtez ſont placez ſous vn mont
Les guerriers de Clovis, & ceux de Sigiſmond,
Formans vn demy cercle autour de la Princeſſe.
Les Amans qui tous deux éclatent en adreſſe,
En armes, en valeur, en deſir furieux
De faire voir bien-toſt leur fer victorieux,
Veulent qu'à leur grand prix leur courage réponde,
Animez des regards des plus beaux yeux du Monde.
De ſon caſque, à l'abord, Clovis reſpectueux
Se dégage, & fait voir ſon chef majeſtueux,
A longs cheveux bouclez flotans ſur ſes épaules,
Si digne de porter la couronne des Gaules :
Et ſa veüe & ſon cœur ſur Clotilde elançant,
Luy preſente ſes vœux ſur l'arçon ſe baiſſant.
Sigiſmond fait le meſme ; & la belle Princeſſe
Les regardant tous deux, d'vn œil plein de ſageſſe,
Vers tous les deux s'incline, & redouble à Clovis
Vn ſalut humble & doux, qui rend ſes ſens ravis.
Alors des deux coſtez la trompette reſonne.
Des ſpectateurs émeûs tout le corps en friſſonne.

Les eſprits oppoſez font des ſouhaits divers.
Tous penſent d'vn accord, que jamais l'Vnivers
Ne vid de combattans couple ſi magnanime,
Ny prix qui fut égal au prix qui les anime.
Chacun eſpere & craint ; & chacun dans ſon cœur
De vœux ayde ſon Prince, & l'eſtime vainqueur.

ENEIDE,

LIVRE SEIZIESME.

DEs-ja les deux Guerrèrs, pleins
d'vne belle audace,
L'vn à l'autre ôpposez ſont aux
bouts de la place.
Ils fondent l'vn ſur l'autre, à che-
vaux élancez,
En meſurant le coup de leurs bois
abbaiſſez.
Ils roidiſſent tous deux leurs forces ramaſſées,
Se heurtent, & du choc leurs lances ſont froiſſées.
Nul ne ſemble ébranlé de ces rudes efforts:
Auſſi fermes tous deux de cœur comme de corps.
Des lances les éclats ſont ſemez ſur le ſable.
L'air eſt frapé des voix de ce peuple innombrable.
Les vallons d'alentour, les rochers, & les bois,
De ces bruits redoublez reſonnent mille fois.
*Ainſi que deux taureaux dans les foreſts * d'Eryce,*
Animez par l'amour d'vne belle geniſſe,

* Montagne de Sicile.

Se regardent d'abord avec vn œil jaloux ;
Partent l'vn contre l'autre en leur ardent courroux ;
Et de fronts obſtinez, armez de cornes dures,
Enſanglantent leurs corps par de larges bleſſures.
Le troupeau, que la crainte à l'entour fait ranger,
En attend le ſuccés, perd le ſoin du manger.
Les paſteurs éloignez de leur fureur s'eſtonnent.
De leurs coups redoublez tous les vallons reſonnent.
Soudain les deux Guerriers, au choc accouſtumez,
Vn autre bois en main, retournent animez.
Chacun ſent qu'en ſon cœur l'ardeur ſe renouvelle,
La honte le menace, & la gloire l'appelle.
Sigiſmond ſur la croupe à demy renverſé,
Sent de l'horrible coup ſon corcelet fauſſé ;
Perd l'eſtrier & la bride ; & ſon corps qui chancelle
S'attache aux crins volans, pour ſe remettre en ſelle.
Le Monarque des Francs, par la jouſte affermy,
Ne ſemble pas attaint du fer de l'Ennemy ;
Acheve ſa carriere ; & fait bondir ſur terre
Son ſuperbe Aquilon, amoureux de la guerre.
Tous deux d'vne autre lance ayant le bras armé,
Reviennent l'vn ſur l'autre, & d'vn œil enflammé,
Sigiſmond par la honte, & Clovis par la gloire ;
Et d'vn coup mieux aſſis eſperent la victoire.
Le Sarde & Sigiſmond, par vn ſemblable ſort,
Sont par terre eſtendus, à ce terrible effort.

Clovis

Clovis paſſe, & reſſemble vn éclair qui foudroye.
Les Francs juſques aux Cieux jettent vn cry de joye.
Le Roy fournit ſa courſe, & revient ſur ſes pas:
Puis honteux de combattre vn Prince mis à bas,
D'vn ſaut ſe met à terre, & genereux s'avance.
Sigiſmond ſe levant, réveille ſa vaillance.
Tous deux le glaive en main, ſe martellent de coups.
Le feu jallit ſur l'or : on void ſauter les clous.
Sigiſmond ſent desja les tranchantes attaintes;
Et desja void le ſang dont ſes armes ſont teintes.
Il regarde Clotilde ; & le trait de ſes yeux
Remplit ſon cœur de honte, & le rend furieux.
Alors de ſes deux mains il hauſſe le fer large;
Et par vn double effort, ſur Clovis le décharge.
Vn cry s'éleve aux murs, aux tours, de toutes parts,
Teſmoin du grand eſpoir des Bourguignons épars;
Comme vn bruit ſurprenant qu'eſpand dans ſon paſſage
De printanniers oyſeaux vn tenebreux nuage.
Mais Clovis rompt l'effet du bras appeſanty.
Par le glaive opposé, le coup eſt rallenty,
Qui porte ſur l'épaule vne atteinte legere.
Lors enſemble joignant ſa force & ſa colere,
Il perce la cuiraſſe ; & fait de tous coſtez
Rougir de Sigiſmond les pas enſanglantez.
La honte, & la douleur, & l'amour, & la rage,
De mille ardens efforts rallument ſon courage.

Il appelle à ſon ayde & le Ciel & l'Enfer,
Pour trouver ſur Clovis vn paſſage à ſon fer.
Sa fureur l'ébloüit, à luy-meſme traiſtreſſe;
Et dédaigne de l'art la ſecourable addreſſe.
Le ſeul hazard le guide en ſon ardent tranſport.
Clovis ſe ménageant, ſe rend maiſtre du Sort.
Il pare, il preſſe, il pouſſe, & d'vn coup le renverſe,
Quand arrive vn grand bruit d'vne route diverſe.
L'œil du peuple attentif s'y tourne en meſme temps,
Et la Princeſſe émeuë, & les deux Combattans.
Vn Guerrier dont l'orgueil paroiſt ſur ſon viſage,
Grand de taille & de mine, & plus grand de courage,
Accourt avec ſa troupe, aux regards empreſſez,
La viſiere hauſſée, & les longs bois baiſſez.
Clovis, dit-il, arreſte; & ſonge à ta deffenſe.
Crois-tu desja Clotilde acquiſe à ta vaillance?
Alaric que tu vois, vient te la diſputer;
Et te monſtrer que ſeul il peut la meriter.
Alors de ſon courſier il ſe jette ſur terre:
Ordonne que ſoudain ſa troupe ſe reſſerre;
Et pendant le combat, s'aille ranger plus loin.
Il baiſſe la viſiere; & met le glaive au poin;
Puis attaque Clovis d'vne force nouvelle.
Le Monarque François de fureur eſtincelle,
Voyant qu'on luy ravit vn ennemy battu;
Et d'vn juſte dépit renforce ſa vertu.

Il quitte Sigiſmond : ſur le Goth il ſe lance ;
Et luy fait de ſon fer ſentir la violence.
D'vn grand coup il luy fend les armes & le bras :
D'vn autre dans le flanc met la taſſette à bas,
Tranchant les cloux dorez qui ſerrent la jointure.
Sigiſmond ſe releve, heureux de l'avanture,
Dont luy renaiſt l'eſpoir de voir encor le jour ;
Et porte au ſecourable vn ſecours à ſon tour.
Mais il veut qu'à ſes coups Alaric donne treve,
Et permette en repos que le combat s'acheve.
Luy dit qu'il peut en ſuite attaquer le vainqueur.
Le Goth ſourd à ſa voix, & d'vn injuſte cœur,
Dit que contre ſon bras l'vn & l'autre s'aſſemble ;
Et qu'il craint peu le fer de tous les deux enſemble.
Chacun d'vn art confus, & d'efforts hazardeux,
De deux pare les coups, chacun en combat deux.
Mais du Prince & du Goth la rage ſe rend forte ;
Et ſurmontant l'honneur, ſur le Franc les emporte.
Clovis combattant l'vn, de l'autre ſe deffend.
Sur l'armet d'Alaric ſon fer tombe & le fend.
De leur ſang tous les deux ont les armes trempées.
Tous deux ſur le Roy Franc font tomber leurs épées.
Mais ſon bras ſe renforce ; & de deux coups divers,
Frape, l'vn d'vn eſtoc, & l'autre d'vn revers.
Du combat inégal la Princeſſe offensée,
Du char ſaute éperduë ; & d'vne ame empreſſée,

Vient hardie & craintive entre les Combattans.
Ceſſez, ceſſez, dit-elle. On void en meſme temps
Que le Goth ſans reſpect, d'vn cœur plein de rudeſſe,
Frape, & cõmande aux ſiens qu'ils prennent la Princeſſe.
Clovis veut la vanger, de courroux s'échauffant:
Se place devant elle; & du corps la deffend:
Puis veut qu'avec les Francs Genobalde s'avance,
Pour reprimer des Goths la brutale inſolence.
Il dit que ſon bras ſeul ſuffit contre les deux;
Et tous deux les attaint de ſes coups dangereux.
Les Goths vers la Princeſſe accourent pour la prendre.
Genobalde & les ſiens volent pour la deffendre.
Gondomar pour ſon frere auſſi-toſt allarmé,
Pouſſe de ſes Guerriers l'eſcadron animé.
Au ſecours du Roy Franc on void venir l'armée,
Mouvant le bois baiſſé, de vangeance allumée.
La Princeſſe engagée en l'horrible combat,
Pour retarder le choc s'écrie & ſe debat.
Vn Goth veut l'arreſter, d'vne fiere inſolence.
Genobalde s'oppoſe, & l'abbat de ſa lance.
De toutes parts Clotilde endure cent travaux,
En redoutant le heurt d'hommes & de chevaux.
Clovis s'avance aux coups, les écarte, les pare:
De ſon fer la deffend: mais vn choc les ſepare.
Lors des murs & des tours s'élevent de grands cris.
Le peuple fuit en foule, & confus & ſurpris.

On void d'hommes armez les murailles couvertes.
Desja de la Cité les portes ſont ouvertes.
Vne troupe animée en ſort d'vn roide cours.
Alaric, Sigiſmond, réjoüis du ſecours,
Des Francs ne craignent plus la redoutable épée.
Mais vne fauſſe joye a leur ame trompée.
Tandis qu'vn vain eſpoir en vient chaſſer la peur,
Ils ſe ſentent battus par le ſecours trompeur.
Sur eux de toutes parts fond vne aſpre tempeſte.
Et le Duc & Liſois paroiſſent à la teſte.
Ces Guerriers impreveûs qui leur portent l'effroy,
En coulant par le fleuve avec l'ordre du Roy,
Avoient trouvé paſſage à leurs bandes ſecretes,
Lors que de toutes parts les troupes indiſcretes
Tenoient l'œil curieux au ſpectacle arreſté;
Et s'eſtoient emparez des murs de la Cité:
De peur qu'encore vn coup quelque ruſe traiſtreſſe
Ne fit dans les priſons renfermer la Princeſſe.
Alors de toutes parts & Bourguignons & Goths,
Sont juſtement punis de leurs traiſtres complots;
Ayant creû d'vn ſeul choc, pleins de rage & d'envie,
Eſtouffer de Clovis la victoire & la vie.
Les troupes d'Alaric le ſouſtiennent long-temps.
Les Fils de Gondebaut d'vn grand cœur combattans,
Retardent des François la fureur irritée:
Mais enfin par Clovis leur valeur eſt domptée.

Puis il penſe à Clotilde ; il revient ſur ſes pas :
De loin void Amalgar, qui luy ſouſtient le bras,
Qui de ce grand peril veut ſauver la Princeſſe,
Et la tire a l'écart de la ſanglante preſſe,
De ſes juſtes frayeurs, & des travaux paſſez,
Voulant donner repos à ſes membres laſſez.
Malgré l'ayde, elle ſent ſon beau corps qui ſuccombe;
Et ſous vn cheſne épais, ſur la terre elle tombe.
Le Prince court vers elle, émeû d'aiſe & d'amour:
Met vn genoüil en terre ; & bénit l'heureux jour
Qui luy rend ſa Clotilde, & ſa chere conqueſte.
Il dépoüille d'acier & ſa dextre & ſa teſte,
Prend ſa main adorable, & ſoudain la preſſant
D'vn baiſer amoureux, & long & languiſſant:
Enfin je ſuis heureux : Ie vous vois, ma Princeſſe,
Ie vous vois, & non pas voſtre image traiſtreſſe ;
Dit-il : & des Enfers les charmes eternels
Souffrent que mes baiſers ne ſoient plus criminels.
Ah ! ma Reyne, eſt-ce vous, ou celle dont la rage
Me trompa ſi long-temps ſous voſtre belle image?
Il rebaiſe ſes mains ; il ſe perd dans ſes yeux:
Il y boit à long traits vn heur delicieux.
Quels devoirs, répond-elle, & quels ſoins memorables,
Pourront payer jamais vos travaux ſecourables,
Et les coups que pour moy vous avez endurez,
Et voſtre ſang, peut-eſtre. Ah ! dit-il, vous pleurez.

Ma Princeſſe, quel mal eſt digne de vos larmes?
Ie voy teintes de ſang & vos mains & vos armes,
Reprit-elle en ſoupirs, d'vn viſage bleſmy.
Tout ce ſang, luy dit-il, n'eſt que de l'Ennemy.
Mais il m'en faut encore, & pouſſer la deffaite,
Puiſque voſtre vangeance encor n'eſt pas parfaite.
I'ay combattu pour vous les hommes a vos yeux:
Et pour vous cette nuit j'ay combattu les Dieux.
Apres vn tel aſſaut, rien ne m'eſt indomptable.
Mais j'en reſerve au ſoir le recit agreable.
Et pour vous j'ay ſouffert les fers de Gondebaut,
Dit-elle: de la mort j'ay ſouſtenu l'aſſaut,
De mon ſang répandu non encore aſſouvie:
I'ay combattu le Prince à qui je dois la vie:
Et quand il m'a promis le bonheur de vous voir,
Encor j'ay combattu; puis qu'avec cet eſpoir,
Mon eſprit deffiant a ſouffert mille craintes,
Qu'il ne me fiſt parer pour des nopces contraintes.
Vos combas, reprend-il, ont ſurmonté les miens.
Que de charmes je gouſte en vos doux entretiens!
Mais de quitter vos yeux ma vangeance me preſſe.
Pour achever de vaincre, il faut que je vous laiſſe.
Il regarde ſes Chefs autour d'eux ramaſſez,
Et les chevaux du char, par ſon ordre avancez.
Qu'Amalgar & ſa troupe accompagnent la Reine,
Dit-il: que dans le camp ſeûrement il la meine.

Sur le ſiege de pourpre il la place à l'inſtant ;
Et baiſe avec tranſport ſa main en la quittant.
Elle craint pour le Roy, connoiſſant ſon audace :
Et ne peut redouter le mal qui la menace.
Il monte en meſme temps ſon courſier indompté ;
Et court où le combat eſt encor diſputé.
Cependant de l'Enfer la malice confuſe
A regret void Clovis triompher de leur ruſe :
Vers Auberon depute Aſtarot le trompeur.
L'Eſprit ſe forme vn corps d'vne molle vapeur :
Et s'en fait auſſi-toſt l'agreable figure,
Les ailes, la ſoupleſſe, & l'habit de Mercure,
Dont il a mille fois le viſage emprunté,
Pour tenir l'Enchanteur ſous leurs loix arreſté.
Dans le bois il le trouve, où ſoigneux il eſſaye
De guerir d'Albione & la rage & la playe :
Où de ſes meſmes ſoins il aſſiſte Yoland,
Dont le beau ſang ſe perd, de l'épaule coulant.
Auberon, que fais-tu ? laiſſe-là de ces belles
Les bleſſures, dit-il, plus grandes que mortelles.
Moy-meſme en ce beſoin je veux te ſoulager.
Mais leur plus doux remede, eſt de les bien vanger.
Quoy ? tu laiſſes Clovis maiſtre de la Chreſtienne ?
Et ſa force aujourd'huy triomphe de la tienne ?
Dijon eſt ſous ſes loix : tout ſe rend, ou le fuit.
Clotilde eſt en ſes mains : Amalgar la conduit.

Elle

Elle va dans le camp, pleine d'aiſe & de gloire,
Où le Prince l'envoye, en pouſſant ſa victoire.
Ce deſſein par ton art doit eſtre prevenu.
Prens du Duc de Melun le viſage connu:
Et ſous cette ſemblance, enleve la Princeſſe,
Où jamais de Clovis le chemin ne s'addreſſe.
Dans vn antre deſert, cache à tous les mortels
Sa trop grande beauté, fatale à nos autels.
Mercure prend les Sœurs; dans la Vauge les porte.
Auberon ſe transforme; & prend la mine accorte,
Et les armes d'Aurele, & l'œil eſtincellant.
Puis il monte empreſſé le cheval d'Yoland.
Sa courſe attaint le char, d'vne prompte viſteſſe,
Avant que dans le camp arrive la Princeſſe.
Amalgar, luy dit-il d'vn ton remply d'effroy,
Va t-en avec ta troupe au ſecours de ton Roy.
Noſtre camp n'eſt pas loin: j'auray ſoin de la Reine.
Son beau teint ſe ternit d'vne paſleur ſoudaine.
Alors aux loix du Duc les fiers Gaulois ſoumis,
D'vn cours precipité cherchent les Ennemis.
Clotilde épand des pleurs à la triſte nouvelle.
Le beau char arreſté reçoit le feint Aurele.
Aux pieds de la Princeſſe il s'eſt desja placé,
Pres des chevaux Perſans, ſur vn ſiege avancé.
Des reſnes desja maiſtre, il branle ſa houſſine.
Auſſi-toſt, comme on peint la triſte Proſerpine,

Qu'en Sicile enleva le noir Dieu des Enfers,
Les chevaux & le char s'élevent dans les airs.
Clotilde eſt effrayée ; & regarde éperduë
La terre qui paroiſt de plus large eſtenduë ;
Et le Ciel ſur ſa teſte & plus vaſte & plus pur,
De qui nulle vapeur ne corrompoit l'azur.
Elle vole à l'égal des mobiles nuages :
Sous ſes pieds void les eaux, les plaines, les bocages,
Les monts & les citez, qu'elle paſſe à l'inſtant :
Et d'vn eſprit confus dans le doute flotant,
Entre des mouvemens de triſteſſe & de joye,
Et craintive & contente en la celeſte voye ;
Enfin, dit-elle, Aurele, où me conduiſez-vous?
En vn lieu, répond-il, pour y voir voſtre Eſpoux.
Cependant le grand Roy de toutes parts foudroye :
De Bourguignons, de Goths, par tout jonche ſa voye.
Les Princes, au beſoin faiſant ceder leur cœur,
Sont à peine échapez a ſa juſte fureur.
Les morts & les captifs reſtent ſeuls dans la plaine.
La troupe de ſes Chefs triomphant le rameine.
Du caſque il ſe dépoüille : vn zephir, à ſes vœux,
Vient reſſuyer ſon front, & ſes flotans cheveux.
De l'aimable fraiſcheur il gouſte les doux charmes.
Puis ſes prompts Eſcuyers luy détachent ſes armes.
Il quitte la cuiraſſe ; & d'vn ſoin glorieux,
Donne à laver le ſang du fer victorieux.

Il repaſſe en ſon cœur d'vne ville la priſe,
Le gain d'vne bataille, & Clotilde conquiſe;
Tant de gloire en peu d'heure; & roule en ſes projets,
D'avoir bien-toſt la Saône & le Rhône ſujets.
Mais que l'Heur eſt de pres ſuivy du Malheur bleſme!
Et que l'on void ſouvent, que la Victoire meſme,
Pompeuſe, aux ailes d'or, au chef orné de fleurs,
Ameine apres ſes pas les plus vives douleurs!
*Ainſi ce grand * Romain, qui ſceût dompter & prendre*
*Le * dernier poſſeſſeur du trône d'Alexandre,*
Triomphoit glorieux des peuples déconfis:
*La Mort en meſme char triomphoit de * ſon fils.*
Le Prince dans ſon cœur s'élevoit vn trophée.
La troupe d'Amalgar, d'vne courſe échauffée,
Vient paroiſtre, s'approche; & connoiſſant le Roy,
En plaiſirs tout à coup ſent changer ſon effroy:
Et par vn triſte ſort, bien contraire & bien traiſtre,
Va changer en effroy les plaiſirs de ſon Maiſtre.
Quel ſujet te conduit, dit le Prince eſtonné?
Amalgar, où vas-tu d'vn cours abandonné?
Pourquoy laiſſer Clotilde? où que me mande-t-elle?
Ie l'ay, dit-il, laiſſée en la garde d'Aurele.
D'Aurele? & tu le vois marchant à mon coſté,
Dit le Prince. Amalgar à l'abbord tranſporté,
N'ayant point veû le Duc, le regarde, & ſe trouble.
Par l'objet ſurprenant, ſon tranſport ſe redouble.

*Paulus Emilius.
* Perſée dernier Roy de Macedoine.

*Il perdit ſon fils lors de ſon triomphe.

Clovis eſt enflammé d'vne rouge couleur:
Et le front du Gaulois luy preſage vn malheur.
Où vas-tu? d'où viens-tu? dit-il: que fait la Reine?
Amalgar luy répond: Aurele dans la plaine
Naguere m'a donné cette preſſante loy,
Qu'avec les miens je vinſſe au ſecours de mon Roy:
Qu'il prendroit en mon lieu le ſoin de la Princeſſe.
Clovis, en redoublant ſa crainte & ſa triſteſſe,
Ah! Clotilde eſt perduë. Aurele en meſme temps
De douleur frape l'air par ſes cris éclatans.
Le Roy court auſſi-toſt, pour en trouver la piſte.
Sa bande, apres ſes pas, court & muette & triſte.
Il preſſe, il crie, il veut que le ſimple Amalgar
Luy monſtre en quelle route il a quitté le char.
Il s'y rend en peu d'heure: il obſerve la trace.
Il la ſuit, il la perd: il court, il s'embarraſſe:
Dans vn chemin douteux ſon eſprit ſe confond.
Alors pour l'égarer, ſort de l'Enfer profond
Vn Demon qui plus loin éleve vne pouſſiere,
Afin que le Monarque y tourne ſa carriere.
Parmy la poudre émeuë, vn char paroiſt roulant.
Le Prince plein d'eſpoir le ſuit d'vn cours volant.
Sa joye en meſme temps en courant ſe réveille.
Le char vole devant, d'vne courſe pareille.
Il penſe, mais en vain, l'attaindre à tous momens;
Et preſſe d'Aquilon les efforts vehemens.

Le char à ſes deſirs donne vne douce amorce:
Et de ſon premier cours ſemble allentir la force.
Il l'approche, il le joint, trompé des doux appas;
Puis le void tout à coup éloigné de cent pas.
Comme vn lievre leger, dans vne vaſte plaine,
Aſſeuré de ſa force, & de ſa longue haleine,
Souvent devant les chiens fait voir ſes pas plus lents:
Puis tout preſt d'eſtre pris, redouble ſes élans;
Et ſe perdant aux yeux, d'vne plus prompte fuite,
Trompe le doux eſpoir de l'abboyante ſuite.
Le Prince de ſa courſe animant la roideur,
En preſſant du cheval la genereuſe ardeur,
De ſon bonheur ſouvent gouſte ainſi l'eſperance:
Et du fier raviſſeur medite la vangeance,
Quand il ſent d'Aquilon les membres ſe laſſans,
S'eſtonnant des efforts de ces viſtes Perſans.
Les chevaux de ſes Chefs le ſuivent avec peine:
Puis perdent tout à coup & la force & l'haleine.
Aurele reſtoit ſeul: mais ſon barbe laſſé,
Fond encore, & ſous luy le tient embarraſſé.
Enfin le char trompeur entre dans vn bocage.
Clovis abandonné, ſeul dans le fort s'engage.
Le ſoir, & l'ombre noire en ce bois écarté,
Ne luy fourniſſent plus qu'vne foible clarté.
Lors Aquilon ſuccombe; & ſa vigueur derniere
S'abbat en meſme temps que s'eſteint la lumiere.

Le Prince au pied d'vn cheſne eſtendu malheureux,
Sans eſpoir jette en l'air des ſoupirs douloureux.
Doncques de moy, dit-il, la Fortune ſe jouë.
Naguere elle m'a mis au plus haut de ſa roüe,
Pour me precipiter dans vn goufre de maux.
Que me ſert mon bonheur? quel fruit de mes travaux?
Helas! j'ay tout conquis, & j'ay perdu ma Reine.
Ce n'eſt point vn mortel, c'eſt vn Dieu qui l'emmeine,
Où de flames brulant pour ſa rare beauté,
Où d'vn courroux vangeur contre moy tranſporté,
Pour avoir dédaigné ſes loix & ſes promeſſes.
Mais j'apperçois du Ciel les embuſches traiſtreſſes.
Et le ſeul Iupiter, pour m'oſter mes amours,
Avoit des autres Dieux emprunté le ſecours.
Que leur importe à tous ſi j'aime vne Chreſtienne,
Pourveu que ſous leurs loix mon eſprit ſe maintienne?
Ah! je voy la fureur dont il eſt allumé.
Il aime la Princeſſe, & n'en peut eſtre aimé.
M'ordonnant de quitter les feux que j'ay pour elle,
Il veut par le dépit me la rendre infidelle.
Quels Dieux, pour me tromper, vindrent à ſes coſtez?
Les Dieux les plus enclins aux molles voluptez.
Pourquoy, ſi d'vn Hymen il portoit la promeſſe,
N'amenoit-il Iunon, des nopces la Deeſſe?
Mais il ſe cache d'elle en ſes larcins d'amour.
Il craint ſa rude Eſpouſe: il craint meſme le jour.

Il m'incite à trahir mes flames legitimes.
Perdant toute juſtice, il m'ordonne des crimes.
Où pourra-t-on trouver l'équité ſous les Cieux,
Si meſme elle n'eſt pas dans le Maiſtre des Dieux?
Vien, Iunon, aſſemblons noſtre fureur jalouſe.
Ton Eſpoux te trahit, & ravit mon Eſpouſe.
Dy moy le lieu du moins où je le puis chercher.
I'iray, ſous quelque corps qu'il ſe puiſſe cacher,
D'vn taureau, d'vn lion, d'vn monſtre épouvantable,*
Arracher à ſes feux ma Princeſſe adorable.
Ah! ma chere Clotilde, eſpoir ſeul de mes jours,
De qui la voix en vain m'appelle à ton ſecours,
Puiſque mon ſort cruel m'y donne tant d'obſtacles,
Appelle donc ton Chriſt, qui fait tant de miracles.
Peut-eſtre que ce Dieu, d'vne Vierge enfanté,
Vient par tout l'Vnivers reſtablir l'équité;
Et nous rend, ſi l'on croit les chants de la Sibylle,*
Le regne de Saturne, innocent & fertile.
Que me ſert que le Ciel me laiſſe tout dompter,
Si de moy triomphant triomphe Iupiter?
Tu m'appelles, Clotilde; & je ne puis t'entendre.
Pour toy je puis tout vaincre, & ne puis te deffendre.
O! honte! vn Dieu ſe change en l'vn de mes ſujets.
Devroit-il ſe couvrir de ces maſques abjets?
Que ne vient-il au moins la prendre à guerre ouverte,
A force contre force, à face découverte?

* La fable conte que Iupiter ſe changea en taureau pour ravir Europe; & qu'il ſe changea d'autres fois en d'autres animaux.

* La Sibylle Cumée avoit prophetiſé qu'vn Dieu naiſtroit d'vne Vierge, & que l'âge d'or reviendroit.

Sigiſmond, Alaric, ſont plus vaillans que luy.
Il devoit avec eux me combattre aujourd'huy.
Ouy, je pouvois aux yeux de celle que j'adore,
Et les vaincre tous deux, & Iupiter encore.
Vn Dieu n'oſeroit-il combattre contre vn Roy?
Et ce n'eſt qu'en fuyant, qu'il triomphe de moy.
Ie ſuis ſeul, & ſans fer : ma force eſt abbatuë.
Qu'attend-il? que craint-il? qu'il combatte, ou me tuë.
C'eſt pour ſe mieux cacher, qu'il a haſté le ſoir.
Il ne peut me dompter que par mon deſeſpoir.
Mais, Iunon, je t'attens. D'vne commune rage,
Vien vanger avec moy noſtre commun outrage.
Pour mon preſſant malheur, que ton ſecours eſt lent!
Ainſi le triſte Roy, de colere brulant,
Dans vne horrible nuit, luy-meſme ſe devore:
Et nul rayon d'eſpoir ne luit avec l'Aurore.

CLOVIS,

LIVRE DIX-SEPTIESME.

LOVIS auoit passé la plus
triste des nuits,
Abbatu de travaux, de veilles,
& d'ennuis;
Et couché sous des pins, dans
vn morne silence
Voyoit du foible jour l'insensi-
ble naissance.
Il entend Aquilon dans les bois écarté,
Qui d'vn hannissement salüoit la clarté,
D'vn pas libre paissant & sans mords & sans bride:
A qui l'herbe & la nuit, par leur fraischeur humide,
Avoient renouvellé l'haleine & la vigueur.
Le Roy, de quelque joye en soulage son cœur.

Il le cherche, & le void dans vne large route.
Mais il entend du bruit : il regarde, il écoute.
Il void trembler la feüille : il s'avance, & ſurpris
Il oit des mots confus, des menaces, des cris ;
Puis ces propos diſtincts : Que ſert ta reſiſtance ?
Quoy ? ſeras-tu long-temps rebelle à ma puiſſance ?
Demon cruel, répond vne plus douce voix,
Ne croy pas me ſoûmettre à tes impures loix.
Clovis s'émeut, & court d'vne ardente viſteſſe,
Croyant que Iupiter veut forcer ſa Princeſſe :
Void qu'à terre & ſans caſque vn Guerrier inſolent
Tient vne femme à bas, dont le bras eſt ſanglant :
Qu'il s'efforce à la vaincre ; & ſur ſa gorge aimable
D'vn poignard menaçant tient la pointe effroyable.
Eſt-ce vn homme ? eſt-ce vn Dieu ? dit-il. Mais quoy ?
Si dans vn tel peril je la dois aſſiſter ? [*douter*
Pour luy donner ſecours, je porterois la guerre
A toutes les grandeurs du Ciel & de la Terre.
Aquilon s'approchoit, quand le Roy deſarmé,
Reſpirant la vangeance en ſon cœur enflammé,
Iette l'œil ſur l'arçon, & void luire ſa hache.
Plein de joye il s'avance, & ſoudain la détache.
Il court ſur le Guerrier : ſon bras adroit & prompt
De la hache en deux parts luy ſepare le front.
L'ame ſortant du corps, trouve vn large paſſage.
Et le ſang répandu couvre ce beau viſage.

O ! Clotilde, dit-il, ô mes cheres amours,
Enfin assez à temps je t'ay donné secours.
Il efface le sang auec vn linge humide.
Mais confus, pour Clotilde, il rencontre Alpheïde.
Vn triste estonnement succede à son espoir.
Peut-estre vn charme encor m'empesche de la voir,
Dit-il. Et si n'aguere Albione en sa rage
Avoit de ma Clotilde emprunté le visage ;
Pour abuser mes sens, vn Dieu peut la changer
Sous le déguisement d'vn visage estranger.
Aussi-tost de ses Chefs vne troupe impreveuë
Accourt, & tout à coup se presente à sa veuë.
Et le Duc, & Lisois, sont confus & ravis,
Et du sanglant spectacle, & de revoir Clovis.
Le Monarque occupé de fureurs amoureuses,
Et de ses Deïtez vaines & fabuleuses,
Enfin voyant ses Chefs, à l'esprit plus rassis.
Aurele par ces mots allege ses soucis.
Ie sçay que de Montan la bouche est veritable.
Elle m'avoit predit ce mal inéuitable :
Mais qu'enfin de l'Enfer le Roy seroit vainqueur :
Qu'vne ferme constance armast toûjours son cœur.
Que Clotilde auroit part à la grande victoire :
Et qu'en elle son Dieu feroit briller sa gloire.
Cependant Alpheïde à le bras découvert ;
Et tasche d'arrester son beau sang qui se perd.

Liſois enfin l'eſtanche, & bande ſa bleſſure.
Et la Guerriere ainſi conte ſon avanture.
Depuis deux jours, dit-elle, ardente je ſuivois
Mon infidelle Amant par les champs & les bois.
Ie le trouve en ce lieu : je luy dis, ô ! parjure,
Rien ne peut que ta mort reparer mon injure.
Crois-tu m'auoir ainſi laiſſée impunément ?
Traiſtre, je viens icy te rendre ton ſerment.
Seul trompeur dans la troupe, & moy ſeule trompée,
Faiſons finir tous deux ſa honte par l'épée.
Mourons, puiſque tous deux, par ta folle fureur,
Nous ſommes des humains le mépris & l'horreur.
De trois coups je l'attaque : il ſe deffend, il pare.
Tu m'épargnes, luy dis-je : & moy je te declare
Qu'apres t'avoir puny, je veux, comme un forfait,
Punir auſſi ſur moy le faux choix que j'ay fait.
Il faut par noſtre ſang laver noſtre infamie.
Ie ne ſuis plus amante, & ſuis ton ennemie.
Crains-tu, pour me fraper, d'eſtre plus criminel ?
Alors, pour n'oüir plus un reproche éternel,
De honte, de fureur, & troublé par ſon crime,
A me porter ſes coups il s'emporte & s'anime.
Son fer me bleſſe au bras : il paroiſt ſatisfait,
D'autant plus furieux, qu'il accroiſt ſon forfait.
Et moy, je ne croy pas, luy portant trois bleſſures,
Qu'il ait aſſez de ſang pour payer mes injures.

I'abandonne ma vie ; & d'vn dernier effort,
Pour le moins, en mourant, je veux donner la mort.
Nos fureurs s'irritoient, quand ce Guerrier arrive,
Qui regarde nos coups d'vne veuë attentive.
Enfin il nous ſepare : & Volcade s'enfuit,
Craignant que l'Incognu, par ſes crimes inſtruit,
Ne joignit ſa valeur à ma juſte colere.
Cependant le Soleil touchoit l'autre Hemiſphere.
Mon corps alloit tomber dans le ſang qu'il verſoit :
Mais le Guerrier ſoigneux s'avance, & le reçoit.
De mes armes ſoudain ſur l'herbe il me décharge :
Et de mon bras ſanglant void la bleſſure large.
De linges & de mouſſe, auec vn prompt ſecours,
Du ſang que je perdois il arreſte le cours.
Mon ſein luy dit mon ſexe : & ſon ſoin qui s'augmente,
Me découure auſſi-toſt ſon ardeur violente.
Il me vante ſon rang entre tous les Germains :
Qu'Algerion ſon Prince avoit mis en ſes mains
Et l'offre & le ſerment d'vne ſainte alliance,
Qu'il portoit de ſa part au Monarque de France.
Que ſon cœur ſous mes loix eſt preſt à ſe ranger,
Si d'vn feu mutuel je le veux obliger.
Ie reparts à ſes vœux, que j'ay ſceû reconnoiſtre
Qu'vn feu mouroit bien-toſt qu'vn moment faiſoit nai-
Que mon cœur equitable apprendroit par le temps [*ſtre.*
Si le ſien avoit place au nombre des conſtans.

Il me fait cent ſermens : mais je demande vn terme.
De la nuit cependant le voile nous enferme.
Mon corps & foible & las à beſoin de repos.
Enfin à ma priere il finit ſes propos.
Par reſpect il s'écarte. Alors dans le lieu ſombre
Loin de luy je m'écoule à la faveur de l'ombre.
Durant la nuit obſcure il m'a cherchée en vain,
Sondant chaque buiſſon des pieds & de la main.
Mais par vn long ſoupir, je me trahis moy-meſme.
Il l'entend : il accourt d'vne viſteſſe extréme.
Puis l'Aurore chaſſant la tenebreuſe horreur,
Son amour à ma veuë eſt devenu fureur.
Soudain à force ouverte à me vaincre il eſſaye.
Nos violents efforts ont fait rouvrir ma playe.
Et j'allois, ſans mon Roy conduit par mon bon-heur,
Perdre avecque mon ſang, & la vie & l'honneur.
Tous admirent le Prince, & la vangeance heureuſe,
Et les maux qu'a ſoufferts ſon ame genereuſe.
Il doute en quelle part il doit tourner ſes pas :
Et par les ſoins du Duc, fait ſur l'herbe vn repas.
Auſſi-toſt, pour ſortir des terres peu hantées,
Il prend du Guerrier mort les armes argentées.
Vn paſſant void le corps ſur le ſable couché,
De qui le chef hideux en deux parts eſt tranché.
Il connoiſt ſes habits. Ah ! deplorable Maiſtre,
Dit-il, jettant des cris : Qui ſeroit donc le traiſtre,

L'infame, le bourreau, le meurtrier inhumain,
Qui trempa dans ton ſang ſon execrable main ?
Alors levant les yeux, il void que le Monarque
Endoſſoit à l'écart les armes qu'il remarque.
Ah ! le voila, dit-il d'vne effroyable voix,
L'aſſaſſin d'Agyric : puis s'enfuit dans le bois.
En peu d'heure il retourne. Vne brigade armée
Accompagne ſes pas, de vangeance enflammée,
Qui vient fondre ſur luy, pour vanger cette mort.
Clovis monte Aquilon, pour repouſſer l'effort.
Genobalde, Liſois, Vlde, Arderic, Aurele,
Souffrent le premier choc, & fermes dans la ſelle,
Aux Guerriers oppoſez, font vuider les arçons,
Et renverſent l'orgueil des plus rudes Saxons.
Clovis, le fer en main, aux plus vaillans s'attache :
A ſon glaive rompu fait ſucceder ſa hache :
Abbat armes & bras ; & fait de tous coſtez
Fremir l'œil des Saxons de ſes coups redoutez.
Quatre dé-ja ſanglans s'écartent de la preſſe.
Le Monarque s'anime, & les pourſuit ſans ceſſe.
Les autres, par les Francs battus de toutes parts,
Prennent pour leur ſalut l'exemple des fuyards.
Clovis aſpre au combat, en ſuivant la déroute,
Arrive avec ſes Chefs dans vne large route,
Où paroiſt ſur vn char par ſix chevaux conduit,
Le fier Algerion, dont la grandeur reluit

Dans le pompeux amas de ſa ſuite royale.
Sa fille prés de luy mille charmes eſtale,
Et répand alentour ſes regards éclatans.
Le Prince void Clovis, s'écrie en meſme temps,
Surpris à ſon abbord par les armes qu'il porte,
Quelle rage, Agyric, quelle ardeur te tranſporte ?
Pourquoy fraper les miens ? quel crime ont-il commis ?
Clovis alors s'arreſte ; & d'vn œil plus remis
Regarde & le Monarque, & la belle Princeſſe :
Void que c'eſt la Beauté dont Venus la Deeſſe
La nuit luy fit preſent par le choix de ſes Dieux.
Et pendant que ſur elle il attache ſes yeux,
Le Roy Germain pourſuit : differe ton voyage.
Clovis guidé du Ciel marche dans ce bocage.
Nos Preſtres par nos Dieux en ont receû l'advis.
Le Roy ſe découvrant, je ſuis, dit-il, Clovis.
D'Agyric tu ne vois que la dépoüille infame,
Surpris dans vn forfait en forçant vne Dame.
Quoy ? violer les droits dont les Rois ſont jaloux ?
Quoy ? mon Ambaſſadeur, dit le Prince en courroux,
Maſſacré, dépoüillé ? quel mépris, quelle injure ?
N'accuſe, dit Clovis, que ſon ardeur impure.
Il pretendoit cacher ſon crime dans ce bois.
Ie ſçay des Nations & le droit & les loix.
Il eſt coupable ſeul : modere ton courage.
Tout Guerrier doit vanger vn ſi cruel outrage.

Ta rencontre m'émeut & de joye & d'horreur.
I'ay l'eſpoir d'vne part, de l'autre, la fureur,
Répond le Roy Saxon : Car mes Dieux équitables,
En t'offrant à mes yeux ſe monſtrent veritables.
Et je dois conſentir à l'heur qu'ils m'ont promis,
Si joignant noſtre ſang nous devenons amis.
Mais je ne ſçay, Clovis, quel mal-heur me preſage
De te voir reveſtu d'vn funeſte équipage :
Et de voir qu'vn des miens, te portant vn accord,
Ait trouvé dans tes mains & la guerre & la mort.
Toutefois je ſoûmets aux volontez celeſtes
Toutes vaines terreurs, tous preſages funeſtes.
Et ſi tu veux du Monde eſtre le plus puiſſant,
Meriter des autels, en les reſtabliſſant,
Il faut vnir nos cœurs, il faut vnir nos armes.
Donc ſi de la beauté tu cheris les doux charmes,
Ie t'ameine. A ces mots Clovis l'interrompant,
Toûjours dans ſon ennuy ſes penſers occupant,
Et pour n'y joindre pas l'inciville rudeſſe
De faire vn fier refus de la belle Princeſſe,
Tu dois douter, dit-il, du bien qui t'eſt promis.
Garde toy de ces Dieux, traiſtres pluſtoſt qu'amis.
Ils m'ont promis des biens, & m'ont fait vn outrage.
Du vœu de les ſervir mon ame ſe dégage.
Et s'ils peuvent encor regner ſur les mortels,
Ils pourront bien ſans moy reſtablir leurs autels.

Qu'ils rendent en mes mains celle qu'ils m'ont ravie.
Sinon je voüe à Christ mon Empire & ma vie.
Hé! quoy? dit le Saxon de colere animé,
Est-ce là ce Clovis, ce Roy si renommé?
Vn impie, vn ingrat aux Puissances supremes,
Osant contre nos Dieux vomir tant de blasphemes?
Leur foudre éclatera sur ton chef mal-heureux:
Et nos bras cependant te combattront pour eux.
Saxons, vangez nos Dieux que sa fureur offense;
Et le sang d'Agyric, qui demande vangeance.
Soudain de toutes parts ils heurtent les François.
Clovis, & Genobalde, & le Duc, & Lisois,
Et le Prince Arderic, & leur suite vaillante,
Soûtiennent les efforts de leur ardeur boüillante.
Aurele plein de joye, & benissant les Cieux,
De voir son cher Monarque aigry contre ses Dieux,
Et combattant vn Roy qui s'arme en leur deffense,
D'vn saint zele animé renforce sa vaillance.
De la valeur des Francs le Saxon estonné,
Void de corps terrassez son char environné.
D'vne lance brisée vn tronçon qui s'éclate,
De la Princesse attaint la dextre delicate.
Elle jette vn long cry, causé par la douleur.
La peur oste à son teint sa vermeille couleur.
Elle pleure, elle craint parmy le bruit des armes:
Et son beau sang l'estonne, & redouble ses larmes,

Tel que ſur de l'albatre eſt vn rouge coral.
Le Roy la trouble encore, en craignant pour ſon mal:
Et pour ravir aux coups la Princeſſe timide,
Veut que le prompt cocher laſche aux chevaux la bride.
Ainſi fuyoit jadis ſur le grand char de Mars,
Quand elle eut de la guerre éprouvé les hazards,
*La belle * Cytherée & ſanglante & honteuſe,*
Si l'on en croit les chants de la Grece menteuſe.
*Quand le * fils de Tydée, ardent, audacieux,*
*D'vne dextre mortelle oſa bleſſer * les Dieux;*
Et guidé de Pallas, qui pouſſoit ſon audace,
*Fit deteſter la guerre au * Dieu meſme de Thrace.*
Le char ſoudain s'écarte, & s'échape aux regards.
Les Saxons par les Francs battus de toutes parts,
Ne voyant plus leur Prince, & courant à ſa ſuite,
Couvrent de ce pretexte vne honteuſe fuite.
Le Monarque vainqueur, en ménageant le temps,
Laiſſe reprendre haleine aux chevaux haletans.
Arderic, & Liſois, & le Duc ſe ſeparent:
Et ſuivant l'Ennemy, dans la foreſt s'égarent.
Aurele dans les forts, apres cent vains deſtours,
Seul & triſte, du Ciel implore le ſecours.
Il perd le doux eſpoir de rejoindre ſon Maiſtre;
De ſon cheval laſſé deſcend, le laiſſe paiſtre;
Et ſur l'herbe couché prés du bord d'vn ruiſſeau,
Soulage ſa chaleur dans la fraiſcheur de l'eau.

* Venus.

* Diomede.

* Homere dit que Diomede bleſſa Venus & Mars dans le combat.

* Mars.

C'eſt donc ainſi, dit-il, que dans la vie humaine
Succedent tour à tour & la joye & la peine ;
De peur que le mortel, dans vn ſort trop égal,
Ne ſoit trop fier du bien, ny trop dompté du mal.
Quel heur eſtoit n'aguere à mon heur comparable,
Lors que i'ay vû mon Roy dans ſa fureur aimable ;
Et contre ſes faux Dieux ſon grand cœur irrité,
Preſque toucher le port que i'ay tant ſouhaitté ?
Toûjours l'Enfer s'oppoſe au zele dont ie brule.
Quand de moy l'heur s'approche, vn malheur m'en recule.
Alors il oyt vn bruit parmy des aliſiers.
Soudain tournant la teſte, il void quatre Guerriers,
Dont chacun porte en croupe vne Dame charmante,
Et preſſe du cheval la courſe diligente.
D'vne vive ſurpriſe il ſe ſent émouvoir,
Voyant ce que ſes yeux n'eſperoient plus revoir,
L'admirable Beauté que ſa memoire adore,
Que la mort luy ravit ſur les bords du Boſphore.
Ce bon-heur impreveû luy trouble tous les ſens.
Son cœur eſt trop ſenſible à ces aſſauts puiſſans.
L'eſtonnement l'abbat, mais l'eſpoir le réveille.
Ah ! dit-il, Agilane, ah ! divine merveille,
Serois-tu donc vivante ? En ſes ardens tranſports
Il ſe leve : au courſier met en bouche le mords.
Il le monte ; il le pouſſe ; il court ſuivant leur voye,
Et confus & content dans le trouble & la joye.

Il les void loin de luy galopans dans le bois.
Les arbres à ſes yeux les couvrent quelquefois.
Tantoſt il les découvre éloignez dans la plaine :
Puis vn vallon les cache, & redouble ſa peine.
Il marche ſur leurs pas : il penſe les revoir :
Il en perd à l'inſtant & la veuë & l'eſpoir.
Dans vn bois il les cherche, & n'en void nulle trace.
En des ſentiers trompeurs il court, il s'embarraſſe.
Son cheval perd enfin l'haleine & la vigueur.
Le Duc ſe jette à terre, abbatu de langueur.
Inſenſé, que fais-tu dans cette foreſt ſombre,
Dit-il : pauvre abuſé, tu cours apres vne ombre.
Quoy ? ma belle Agilane auroit quitté les Cieux,
Pour revivre ſur terre, & paſſer en ces lieux ?
Vn Demon m'a trompé : le cruel & le traiſtre
M'a, par ce beau fantoſme, écarté de mon Maiſtre,
Voyant que la colere agitoit ſes eſprits,
Et dé-ja pour ſes Dieux luy donnoit du meſpris.
Belle ame qui ſous toy vois luire les étoiles,
Qui vois briller ton Dieu ſans ombres & ſans voiles,
Souffres-tu que l'Enfer ſe ſerve ainſi de toy,
Pour tromper ton Eſpoux, & pour nuire à mon Roy ?
Tu triomphes là haut prés du Dieu que j'adore ;
Ayde ceux icy bas qui combattent encore.
Ioins tes vœux pour Clovis, preſt à quitter ſes Dieux,
Pour luy donner la foy, qui t'a donné les Cieux.

O ! Chriſt, qui ſur les Francs dois eſtendre ta gloire,
Souffres-tu que ſur nous l'Enfer ait la victoire ?
Peux-tu voir que les tiens ſoient ſoûmis à ſa loy ?
Il nous ravit Clotilde : il m'arrache à mon Roy.
Pour rejoindre ſes pas, donne aux miens vne addreſſe.
Seigneur, rends moy mon Prince, & rends luy ſa Princeſſe.
Le malheureux Aurele ainſi parloit aux Cieux,
Las de veilles, de maux, & de ſoins ennuyeux.
D'vn violent ſommeil la puiſſance invincible
S'empare de ſes yeux par ſon charme inſenſible,
Pour reparer ſa force, & ſouſtenir ſon cœur,
Qui doit de plus grands maux eſtre encore vainqueur.

18

CLOVIS,

LIVRE DIX-HVITIESME.

Cependant les Demons, dont la rage indomptée
Void que du grand Clovis l'ame eſt trop irritée
Contre ſes Dieux trompeurs, chimeres des Enfers,
Et que rien ne peut plus l'arreſter dans leurs fers;
Au camp victorieux, ſous differens viſages,
Viennent des plus grands Chefs émouvoir les courages:
Blaſment l'amour du Roy par des murmures ſourds:
Puis oſent éclater par de libres diſcours.
L'vn du Prince Arderic prend la guerriere mine,
Pour corrompre les cœurs des troupes d'Agrippine:*

* De Cologne.

L'autre, pour ébranler les Gendarmes François,
Prend l'air noble & charmant du valeureux Liſois.
Quelle honte ! dit-il, que pour vne Chreſtienne,
Il abandonne ainſi noſtre proye & la ſienne ?
Voyez que pour la ſuivre, il fuit les Ennemis,
Que nous avons vaincus, mais qu'il n'a pas ſoûmis :
Et qui par ſon abſence enflez de vaine gloire,
De ſon éloignement feront vne victoire.
Voyez qu'en la ſuivant il fuit meſme nos Dieux,
Qui l'ont de deux grands Rois rendu victorieux.
S'il faut, pour l'en punir, que leur colere éclate,
Qu'elle n'éclate au moins que ſur ſa teſte ingrate.
Son amour à leur gloire eſt trop injurieux.
Quittons, quittons vn Roy, qui veut quitter nos Dieux.
Avant que de ſon ſang nous voyons en ſa place
Des enfans engendrez d'vne Chreſtienne race,
*Qu'vn Prince amy des Dieux ſoit mis ſur le * pavois.*
L'orgueilleux Cloderic oyt ces mutines voix.
Soudain le ſang royal qui s'émeut dans ſes veines,
Luy fait prendre l'appaſt de ces paroles vaines.
Vn doux eſpoir le flate, & l'incite à flater
Ceux par qui ſur le trône il eſpere monter.
Les vns ſont ébranlez par ces diſcours rebelles.
Les autres moins legers à leur Roy ſont fidelles.
L'vn s'émeut, l'autre tient ſes penſers plus couverts :
Tout le camp ſe partage en ſentimens divers.

* C'eſtoit la façon des Francs d'élire leurs Rois en les élevant ſur vn pavois.

Comme

Comme lors que la mer contre le Rhein rebrouſſe ;
Par ſes élans reglez ſans ceſſe le repouſſe ;
Et malgré ſon dépit s'irritant ſans repos,
Veut que contre ſa ſource il revolte ſes flots ;
Le fleuve ſur ſon chef laiſſe paſſer les ondes ;
Et gardant le lit pur de ſes arenes blondes,
Coule ſans s'émouvoir ſous l'effort ennemy :
Puis d'vn paiſible cours, en luy meſme affermy,
Purge en peu de momens ſes eaux douces & claires
Du meſlange écumeux de ces vagues ameres,
Les rechaſſe vainqueur, les pouſſe, & les confond
Parmy les vaſtes flots de l'Empire profond.
Ainſi malgré l'effort de la ruſe infernale,
La triomphante armée à Clovis eſt loyale,
Reſiſte à Cloderic, de qui l'eſpoir trompeur
S'enflamme, puis s'eſteint, & s'exhale en vapeur.
Et contre les Demons, ennemis inviſibles,
Tous d'vn commun accord ſe monſtrent invincibles.
Montan void de l'Enfer les complots inſolens :
Et voulant raffermir les courages branlans,
Et par vn ſaint ſecours trancher la noire trame,
Dans le milieu du camp fait briller l'Oriflame.
Soudain l'Enfer ſe taiſt, & devient ſans pouvoir :
Et les cœurs agitez rentrent dans leur devoir.
Le trouble eſtoit calmé ; quand Genobalde arrive.
Chacun à ſon diſcours tient l'oreille attentive.

Il expoſe ſon ordre, & leur donne la loy,
Que tous ſous Arbogaſte aillent joindre leur Roy.
Il leur donne Arembert & Berulfe pour guides.
Pour arreſter le cours des Bourguignons perfides,
Veut que Zaban maintienne, auec mille Gaulois,
Et la Saone & Dijon ſous leurs nouvelles loix.
Qu'Albert ſuive les Gots juſqu'aux bords de la Loire,
Pour ſouſtenir l'honneur de l'heureuſe victoire.
Il ſe reſerve vn choix de ſix mille Guerriers,
Et du Prince Breſſan les vaillans Chevaliers,
Dont il va de Bourgongne achever la conqueſte.
Chacun pour le depart de tous coſtez s'appreſte.
Tous s'eſtiment heureux : chacun avec plaiſir
Suit ſes ordres divers d'vn ſemblable deſir.
Albert contre les Gots à marcher ſe prepare :
Et des murs de Dijon Zaban dé-ja s'empare.
Le brave Genobalde, & le Roy des Breſſans,
Teſmoignent pour partir les ſoins les plus preſſans,
Pour ſuivre ſans delay les pas des jeunes Princes,
Et mettre ſous le joug les tremblantes Prouinces.
L'ardant Godegiſille y pretend vne part :
Et d'vn brûlant deſir, fait haſter le depart,
Pour voir bien-toſt des Francs les forces occupées
A remettre en ſes mains ſes terres vſurpées.
D'autre-part Arbogaſte actif de toutes parts
Ramaſſe dans vn champ les eſcadrons eſpars,

Range les bataillons, les anime, les louë,
Cependant qu'aux drapeaux l'air ſe meſle & ſe jouë :
Fait filer le bagage ; & languit en ſon cœur
Du deſir de haſter ſa peſante lenteur.
Enfin l'armée eſt preſte : & rien ne la retarde.
Arembert & Berulfe en meinent l'avangarde :
Et dé-ja font marcher ſur les traces du Roy
Les troupes dont le bruit par tout ſeme l'effroy.
Cependant Auberon, de qui l'ame irritée
Et de honte & de rage eſt ſans ceſſe agitée,
Par vn eſprit fecond en projets furieux,
Veut priver de Guerriers le Roy victorieux.
Il meine dans les bois vne infernale eſcorte ;
Prend Aurele dormant, & dans les airs l'emporte,
Souſtenu de Demons, dans vn nuage épais,
Où de ſon dur ſommeil rien ne trouble la paix :
D'vn mouvement ſi doux, de peur qu'il ne s'éveille,
Que meſme nul zephir ne ſoufle à ſon oreille :
L'enferme en ſon Palais, dans vn affreux ſejour
Où n'éclaira jamais le bel Aſtre du jour.
Ah ! je le tiens, dit-il, cet ennemy, ce traiſtre,
Ce ſecret confident des amours de ſon Maiſtre,
Ce perfide à nos Dieux, cet autheur du refus
Dont le ſenſible affront me rendit ſi confus.
Maintenant la fortune à mon deſir eſt prompte,
Pour vanger ſur Clovis & nos Dieux & ma honte.

Luy meſme en lieux divers il diviſe les ſiens :
Et le reſte bien-toſt ſera dans mes liens.
Sur luy ie feray fondre vne telle tempeſte,
Que rien de mon pouvoir ne ſauvera ſa teſte,
Quand dépourveû de tout, de cent peuples ſurpris,
Il verra ſi mon cœur ſceût punir ſes meſpris.
Il veut en meſme temps que la belle Myrrhine,
Inſtruite des leçons de ſa noire doctrine,
Attire dans ſon piege Arderic & Liſois.
Elle court, & les trouve égarez dans le bois.
Magnanimes Guerriers, dit-elle toute en larmes,
Si jamais la pitié regna parmy les armes,
Secourez de vos ſoins la Princeſſe Yoland.
Du deſir de la voir Liſois dé-ja brulant,
Sent ſon cœur s'émouvoir, & veut qu'elle l'addreſſe
En quelque lieu du Monde où ſouffre ſa Princeſſe.
Myrrhine les conduit dans la ſombre épaiſſeur,
Où paroiſt à leurs yeux Yoland & ſa Sœur,
Pleines de leur ſang propre, & ſur l'herbe couchées.
Des genereux Guerriers les ames ſont touchées
Du ſurprenant ſpectacle & doux & douloureux.
Que je ſuis, dit Liſois, heureux & malheureux !
O ! veuë aimable & triſte ! ô ſenſibles bleſſures !
Que ne m'eſt-il permis de vanger vos injures ?
Liſois, dit Yoland, ceſſe de t'affliger.
Le ſang eſt arreſté : le mal eſt ſans danger.

Seulement, pour flater la honte de ma fuite,
I'accepte, ſi tu veux, tes ſoins & ta conduite.
Elle leve ſon corps, animant ſa paſleur:
Et ſon ébranlement réveille ſa douleur.
Le ſecourable Amant de ſon bras la ſoulage.
Arderic pour ſa Sœur à meſme ſoin s'engage.
Et dé-ja prenant part à ſa douce langueur,
Dans cet appaſt aimable empoiſonne ſon cœur.
Alors ſur les chevaux on les porte avec peine:
Et tous ſuivent la route où Myrrhine les meine.
Ils marchent vers la Vauge: & ſur la fin du jour
Apperçoivent les tours du dangereux ſejour,
Où le Prince enchanteur les comble de careſſes,
Et de feintes douceurs ſoulage leurs triſteſſes.
Il embraſſe Arderic: dit qu'il cognoiſt ſon ſang:
Que d'vne meſme ſource ils ont puiſé leur ſang:
Et prompt en ſes projets, auſſi-toſt dans ſon ame
En fait le premier fil d'vne puiſſante trame.
Le Duc dormoit encor, dont ſoudain tous les ſens
Se réveillent au bruit des chevaux hanniſſans.
Et malgré ſon grand cœur, il s'émeut, & friſſonne,
Voyant de toutes parts l'horreur qui l'environne.
Vn eſtroit ſoupirail, de ſon cachot obſcur
Entrouvroit & la voute & l'effroyable mur;
Et de peur d'adoucir cette priſon barbare,
Luy preſtoit triſtement vne lumiere avare.

Suis-je éveillé, dit-il? ſuis-je vif? ſuis-je mort?
Quel eſt donc ce lieu ſombre où m'a placé le ſort?
Mais que dis-je du ſort? quoy? ma bouche peu ſage
Des aveugles Gentils parle encor le langage?
Rien ſans toy ne ſe fait, Arbitre des humains.
Ie veux ce que tu veux: ma vie eſt en tes mains.
Mets moy dans vn abyſme, au fonds de l'Enfer meſme,
Pourveû que dans l'Enfer je te loüe & je t'aime.
Par tout tu me nourris: par tout tu me ſouſtiens:
Ta preſence eſt par tout: & tu donnes aux tiens
Dans les plus triſtes lieux les plus riches couronnes.
Par tout tu me remplis: par tout tu m'environnes.
Alors il ſent vn calme; & ſavoure vn plaiſir
Ou ne pouvoit jamais aſpirer ſon deſir.
Son ame éprouve vn gouſt de la celeſte gloire.
Puis il entend la voix qu'adore ſa memoire.
Chevalier de Ieſus, courage, cher Eſpoux.
Voy que le juſte Ciel, de ſon honneur jaloux,
En dépit de l'Enfer, & de ſa noire envie,
Veut conſoler ton ame, & garantir ta vie.
Le Duc ſortant d'vn bien qui ſurpaſſe les ſens,
D'vn ſenſible plaiſir ſent les charmes puiſſans.
Il tourne ſes regards vers l'eſtroite ouverture:
Void ſa belle Agilane en vne clarté pure,
Dont la main fait deſcendre vn vaiſſeau precieux,
Et luy donne vn manger rare & delicieux.

Le Ciel, dit-elle, eſt juſte, & par ma main t'aſſiſte.
C'eſt luy qui te nourrit en ta demeure triſte.
Alors ce doux objet ſe dérobe à ſes yeux.
Chere Eſpouſe, dit-il, qui revoles aux Cieux,
Fay moy revoir encor ton celeſte viſage.
Mais elle fuit, pareille à quelque vaine image
Qu'vn agreable ſonge a fait voir au penſer,
Et qu'vn faſcheux réveil vient ſoudain effacer.
O ! Seigneur, reprit-il, ô ! ſeul en qui j'eſpere,
Pouvois-tu m'aſſiſter par vne main plus chere ?
De combien les plaiſirs dont tu remplis mon cœur,
De mes plus grands ennuis paſſent-ils la rigueur ?
Quoy ? Seigneur, me donner des graces ſingulieres ?
Dans de ſi noirs cachots, de ſi douces lumieres ?
Me nourrir, me combler de ces rares bien-faits,
Ou ne pouvoient encore attaindre mes ſouhaits ?
Il gouſte avec reſpect cette manne celeſte :
Mais il ſavoure mieux l'image qui luy reſte
Des tranſports raviſſans que ſon ame a goutez ;
Et les charmans rayons des divines clartez :
Et dans l'affreuſe horreur d'vne priſon profonde,
Il ſe croit dans le rang des plus heureux du Monde.
Arderic & Liſois, dans ce traiſtre ſejour,
Ne ſe ſentoient liez que des nœuds de l'Amour.
Liſois ſert Yoland : Arderic s'abandonne
A bruler dans le feu des beaux yeux d'Albione.

Sans ceſſe il l'accompagne : elle accepte ſes vœux.
Sa bleſſure à ſa honte eſt vn remede heureux ;
Qui luy ſert d'vn pretexte, & luy preſte vne addreſſe,
Pour couvrir & ſon fruit, & ſa longue triſteſſe.
Volcade qui la cherche, & fuit ſes premiers feux,
En meſme temps arrive en ce lieu dangereux :
Et taché du beau ſang qui noircit ſa memoire,
Vient ſe ſoüiller encor d'vne tache plus noire.
Oubliant Alpheïde, & ſa troupe, & ſon Roy,
Son ame de l'honneur n'écoute plus la loy.
Il n'a plus ny deſirs, ny raiſons legitimes,
D'vn crime inceſſamment tombant en nouveaux crimes.
Mais l'amour de Liſois, ce guerrier ſi parfait,
Semble par ſon exemple anoblir ſon forfait :
Et pour rendre le calme à ſon ame confuſe,
Il croit que de tout mal l'amour eſt vne excuſe.
Il vit prés d'Albione : il taſche à l'alleger :
Et de ſon Prince meſme il s'offre à la vanger.
Par vn flateur eſpoir la Princeſſe l'engage ;
Et luy promet ſa foy, pour le prix de ſa rage.
Yoland d'autre-part, en vn lieu ſans teſmoins,
A ſon brave Guerrier, dit qu'elle aime ſes ſoins ;
Qu'elle n'eſt pas ingrate ; & feint avec prudence
Qu'elle brule d'amour, en brulant de vangeance.
Elle roule en ſon cœur des projets furieux :
Et pour les faire éclore, elle adoucit ſes yeux,

Et les ſons éleuez de ſa parole altiere,
Et l'ordinaire orgueil de ſa démarche fiere.
Tes ſermens, luy dit-elle, Amant trop dangereux,
Sont trop forts pour ton cœur foiblement amoureux,
Qui ne m'offre ſur luy qu'vn honteux avantage,
Puis qu'vn foible reſpect avec moy le partage.
Ma beauté, mon amour, ne ſont pas d'vn grand prix,
Si tu n'as pas pour eux tout le reſte à meſpris.
Conſidere mes yeux, & l'ardeur de ta flame.
Voy, pour vn faux honneur qui domine en ton ame,
Que ta flame & mes yeux ſont dignes de pitié,
Qui n'ont peû de ton cœur gagner que la moitié.
Liſois, mets tes deſirs dans la juſte balance.
Peſe lequel des deux à le plus de puiſſance,
Ou celuy de ſervir le Prince des François,
Ou celuy d'eſtre aimé de celle que tu vois.
Ie te donne à choiſir : ſonge quelle eſt ta gloire,
Que de ton choix dépende vne telle victoire.
I'eſtime vn faux amant pire qu'vn ennemy ;
Et ne veux point d'vn cœur ou je regne à demy.
Alors par vn regard qui prie & qui commande,
Elle aſſiege Liſois, & ſouſtient ſa demande.
Le Guerrier eſt confus dans ce traiſtre bon-heur,
Voyant qu'vne injuſtice en deſtruit tout l'honneur :
Qu'à ſes vœux la fortune eſt flateuſe & cruelle.
Puis il répond ainſi, d'vn cœur ſage & fidelle.

Vous m'imposez, dit-il, vne trop dure loy.
Dois-je pour vous seruir, abandonner mon Roy?
Puis-je pas accorder son service & le vostre,
Si mon honneur s'accorde à servir l'vn & l'autre?
Mais je puis aussi peu vous servir sans honneur,
Comme il n'est pas en moy de vous aimer sans cœur.
Voulez vous que de l'vn sans l'autre je dispose,
Si l'honneur & le cœur sont vne mesme chose.
Qui peut perdre l'honneur, au gré de ses souhaits,
Ne peut donner le cœur, car il n'en eut jamais.
Voudriez vous pour amant vn rebelle à son maistre,
Taché des noms honteux & d'ingrat & de traistre?
Et si j'estois jamais infidelle à mon Roy,
Quelle fidelité pretendriez vous de moy?
Vous vous trompez vous mesme, en éprouvant ma flame.
Vous éprouvez plustost la vertu de mon ame.
Vostre langue s'abuse, & dément vostre cœur.
Esprouvez mon amour, & non pas mon honneur.
Yoland fait paroistre vne fureur traistresse;
Et s'armant d'vn regard de colere & d'addresse,
Perfide à moy, dit-elle, & fidele à ton Roy,
M'engageant à t'aimer, qu'as-tu voulu de moy?
Ton ame contre moy pour luy seul affermie,
Veut triompher de moy, qui suis son ennemie?
Son fer faillit deux fois à me priver du jour:
Pour luy, tu veux encor me vaincre par l'amour?

Veux-tu qu'en ſa puiſſance encore il me retienne,
En feignant que ton cœur veut vivre dans la mienne?
Et n'es-tu pas content des maux que j'ay ſoufferts,
Captive en ton Palais dans tes indignes fers?
Peut-eſtre tu conçois vne eſperance vaine,
En gagnant mon amour, de ſurmonter ma haine?
Contente toy, Liſois, d'avoir gagné mon cœur.
Ne croy pas de ma haine eſtre jamais vainqueur.
Les faveurs de ton Prince ont pour toy trop de charmes.
Pour les vaincre, mes yeux ſont de trop foibles armes.
Qu'eſperes-tu de luy, qu'vn rang ſoumis & vain?
Tu peux prendre avec moy le rang de Souverain;
Et t'affranchir des noms d'ingrat & de rebelle.
Car qui n'eſt point ſujet, ne peut eſtre infidelle.
Liſois ſembloit dé-ja par ces mots abbatu:
Mais il répond ainſi, ranimant ſa vertu.
Ie n'aime rien que vous: rien que vous, ma Princeſſe,
Ne me peut ébranler, menace, ny promeſſe.
Du doux trait de vos yeux je me ſens enflammer;
Et du flateur eſpoir que vous daigniez m'aimer.
Mais je ne dois gagner Maiſtreſſe ny Province,
Aux deſpens des ſermens que j'ay faits à mon Prince.
I'ay pour vous vn amour tout pur & tout parfait.
Quoy? voulez vous le voir ſoüillé par vn forfait?
Que je perde l'honneur? que mon amour l'opprime?
Ah! laiſſez moy l'honneur, pour vous aimer ſans crime.

Yoland perd l'eſpoir en ce cruel moment ;
Irrite ſes regards contre ſon ſage amant :
Et par ſon faux amour le voyant indomptable,
Tourne ſa fureur feinte, en fureur veritable.
Quoy ! dit-elle, trompeur, laſche, indigne du jour,
Pour vn prix ſi leger, refuſer mon amour ?
Puis-je ſouffrir ma honte, & cette baſſe eſtime
De croire qu'Yoland ne vaille pas vn crime ?
Tu crois impunément m'outrer de tes meſpris.
Mais puiſque de fureur tu troubles mes eſprits,
Il faut, pour m'alleger, que de rage tu meures
Dans l'effroyable horreur des plus noires demeures.
Elle frape la terre, & murmure trois fois.
Vn tourbillon fumeux envelope Liſois,
Qui ſent, malgré ſa force, vne force inviſible,
Qui le leve, & l'emporte en vn ſejour horrible,
Où nul humain ſecours, amy des innocens,
Ne peut oüir le ſon de ſes triſtes accens.

CLOVIS,

LIVRE DIX-NEVFIESME.

Les puiſſances du Nord l'effroyable tempeſte
Contre le Roy des Francs de toutes parts s'appreſte.
Auberon en ſecret forme ſes trahiſons.
Il tient dé-ja deux Chefs dans ſes noires priſons ;
Et du Prince Arderic il va corrompre l'ame,
Ioignant l'eſpoir d'vn ſceptre à ſa naiſſante flame.
Mon eſprit, luy dit-il, a balancé long-temps,
Admirant de Clovis les exploits éclatans,
Pour m'vnir avec luy d'vne ferme alliance,
Et joindre mon Eſtat à celuy de la France :

Preferant à mon regne vn ſoin religieux,
Pour eſtendre par luy le culte de nos Dieux.
Mais je voy que luy meſme ingrat les abandonne :
Qu'il aime vne Chreſtienne, & fleſtrit ſa couronne :
Que ſon camp contre luy commence à s'animer :
Qu'vn orage terrible eſt preſt à ſe former :
Et que les Francs honteux que pour d'indignes charmes
Il laiſſe rallentir le bon-heur de leurs armes,
Elevent contre luy leurs genereuſes voix,
Veulent que Cloderic ſoit mis ſur le pavois,
Et vont à voſtre ſang accorder leur Empire,
Pourveu qu'à leur deſſein ma puiſſance conſpire.
Ie dois bien ſeconder vne ſi juſte ardeur,
Pour maintenir des Francs le nom & la grandeur.
De mes filles, je veux faire vn double hymenée.
Au Prince Cloderic je deſtine l'aiſnée :
Et je vay l'élever au trône de Clovis,
En luy preſtant mes ſoins, mes forces, & mes advis.
Et ſçachant ton amour, je l'agrée, & te donne
La fertile Auſtraſie, & ma chere Albione.
Arderic à ces mots reſſent mille plaiſirs,
Gouſtant le double honneur qui flate ſes deſirs :
Reçoit avec reſpect les biens qu'il luy preſente ;
Puis l'écoute, d'vne ame & ſoumiſe & contente.
Va trouver Cloderic, dit le traiſtre Enchanteur.
Dy luy, qu'vnis de ſang, de puiſſance, & de cœur,

Nous devons des François ayder la juſte audace,
Qui ſe veulent choiſir vn Roy de noſtre race.
Qu'il ſçache mes deſſeins, & ſuive mes leçons.
I'vniray ma puiſſance à celle des Saxons.
Clovis tient loin de luy ſes troupes diviſées.
Celles qu'il ſe reſerve, à vaincre ſont aiſées.
Il faut que vos guerriers, dont il fait ſon appuy,
Au plus fort du combat ſe tournent contre luy:
Ioignant à ce deſſein les Marſes, les Bructeres,
Qui pour ne ſe voir plus ou ſerfs, ou tributaires,
Trouveront ce temps propre à vanger leur mal-heur;
Et pourront ſur le champ opprimer ſa valeur.
Il faut que ſon grand cœur ſous nos forces ſuccombe.
I'éleve à Cloderic vn trône ſur ſa tombe:
Et le vieux Sigiſbert, languiſſant de ſes coups,
De voir regner ſon fils ne ſera pas jaloux.
Les valeureux Saxons, contens de leur vangeance,
Nous laiſſeront le Rhein, pour bornes de la France.
Tu dois, pour ce projet, réveiller tes eſprits,
Dont ma fille & mes biens ſeront le juſte prix.
Le Prince avec plaiſir oyt ces raiſons plauſibles:
Dé-ja ſe croit vainqueur des François invincibles:
A ſa belle Princeſſe il conte ſes ſecrets.
L'eſpoir en ce depart adoucit ſes regrets.
Il brule, il court, il vole, en quittant Albione.
Il penſe à Cloderic porter vne couronne.

La Princeſſe en ſon cœur dédaigne ſon amour :
Mais ſa playe, & ſon fruit qui croiſt de jour en jour
La rendent inhabile aux travaux de la guerre.
Aux lieux les plus ſecrets ſa honte la reſſerre.
Son corps ſouffre deux maux, par vn double mal-heur
Et ſon dépit amer en aigrit la douleur.
Dans vn temple enrichy de colonnes pompeuſes,
Auberon fait ſes vœux aux Deïtez trompeuſes :
Immole à leurs autels cent taureaux mugiſſans:
Fait monter à la voute vn nuage d'encens ;
Et croit, par les projets qui flatent ſon courage,
Que le Ciel va ſe plaire à ſeconder ſa rage.
La cruelle Yoland, ardente à ſe vanger,
Eſt actiue, ne craint ny travail ny danger,
Prend les ſoins de la guerre ; & de bandes vaillantes
Fait le ſolide appuy de ſes fureurs boüillantes.
Elle part du Palais ; & dans tous ces climas,
Des plus hardis guerriers fait vn puiſſant amas.
Les troupes des citez de la Vauge voiſines,
* De Mets. *Meſlent dé-ja leur force aux brigades * Meſſines.*
Le brave Siſenand, renommé par ſes faits,
Conduit ceux de la Vauge, & Bouzon ceux de Me.
Le robuſte Aribert à ſon ſecours ameine
Mille archers qui de Toul habitent le domaine.
Gripon, dés ſa jeuneſſe inſtruit dans les combats,
Commande vn puiſſant corps de trois mille ſoldats,

Que Treves fit ſortir de ſes portes antiques,
Armez de corcelets, & de tremblantes piques.
Sigivalde en conduit deux mille adroits & forts,
*Que le * Sar tournoyant vid naiſtre ſur ſes bords.*
Les troupes dans Nancy par Arnulfe levées,
*Aux vallons * d'Epinal, desja ſont arrivées.*
*Mainfroy, de * Verdunois conduit douze drapeaux.*
Eubalde ameine ceux qu'abreuvent les ruiſſeaux
Qui groſſiſſent les flots de la Meuſe naiſſante.
La ſuperbe Yoland enfin ſe void puiſſante;
Et ſent de doux tranſports, voyant de toutes parts
Voler à ſon ſecours ces nombreux eſtendards.
Mais de tous ces Guerriers nul Chef ne ſe compare
En nobleſſe, en valeur, au beau Viridomare,
Son voiſin, ſon amant, & puiſſant Souverain
De l'Alſace fertile & voiſine du Rhein.
Puis arrive Armaric, Roy de Vorms & de Spire.
Ces deux Princes captifs ſous ſon cruel empire,
Dont elle a juſqu'alors dédaigné le ſecours,
Maintenant ſous ſes loix marchent d'vn viſte cours.
Yoland ſçait meſler l'addreſſe à l'arrogance;
Et fait que ſon orgueil fleſchit ſous ſa vangeance.
Chacun d'eux luy conduit deux bataillons puiſſans.
Elle flatte d'abord leurs eſpoirs languiſſans;
Puis les regarde à peine; & feint d'eſtre prudente;
Et qu'elle craint d'aigrir leur jalouſie ardente.

* Fleuve de Lorraine.

* Epinal, ville de Lorraine.

* Ceux de Verdun.

Trente mille Guerriers ſont comptez ſous ſes loix.
Sur le bruit que répand l'approche du François,
Elle haſte leurs pas vers les murs de Mayence,
Où le Roy des Germains r'aſſemble ſa puiſſance.
Qui compteroit l'amas des Gendarmes Saxons,
Pourroit compter auſſi les épics des moiſſons,
Les fleurs dont au Printemps la terre ſe couronne,
Et ſur les tertres verds les raiſins de l'Autonne.
Le Prince Algerion, grand de cœur & de corps,
Pour ſa garde en choiſit dix mille des plus forts,
Qui tous, ſortant des flancs de leurs meres fecondes,
Ont de l'Elbe glacé ſouffert les froides ondes:*
Endurcis à la peine; & qui ne craignent pas
Les attaques des temps, ny l'horreur des combas.
De Cheruſques archers vne troupe infinie
Marche auec cent drapeaux ſous le noble Arminie,
Iſſu de ce grand Chef, dont l'indomptable cœur
Des ſuperbes Romains fut mille fois vainqueur;
Qui d'vn ſort obſtiné, fatal à tant d'armées,
Dans ſes pieges ſurprit cent teſtes renommées.
Tous ces peuples ſont fiers, nourris aux regions
Où le ſoc traiſne encor les os des Legions,
Pres des bords du Veſer, & de la foreſt ſombre,
Où ſouvent de Varus on void paroiſtre l'ombre,*
Grande, paſle, & jettant de gemiſſantes voix,
Des ſiens cherchant encor les reſtes dans les bois.

* Les Germains auoient accouſtumé de baigner leurs enfans dans les fleuves, au ſortir du ventre de leurs meres.

* Lieutenant d'Auguſte, qui fut deffait par Arminius.

De l'heur de leurs Ayeux, ces troupes ſont les vaines,
Portant pour leurs drapeaux des enſeignes Romaines.
Puis les forts Marcomans, & les Campſaniens,
Et les Sueves, couverts des monts Herciniens,
Les Cattes, les Samnons, les hardis Hermondures,
Qui du Necre & du Meyn boivent les ſources pures,
Et les fiers Allemans, dont l'heureuſe valeur
A reduit tous ces noms ſous la force du leur,
Marchent de lieux divers, à files inégales,
Sous le ſon des clairons, des tambours, des timbales.
Puis dans Mayence arrive vn Prince imperieux,
Mandragan le Danois, au regard furieux,
De qui l'ame brutale, aux vices occupée,
Ne croit point d'autres Dieux que le bras & l'eſpée:
Qui ne craint ny le ſort, ny le Ciel, ny l'Enfer;
Qui met en meſme rang & Chriſt & Iupiter:
Endurcy dans ſa honte, & dont la vie infame
Dédaigne également & l'honneur & le blâme.
Il traiſne ſous ſon ordre vn camp remply d'horreur.
L'vn le ſert en tremblant; l'autre plein de fureur,
Eſt illuſtre en forfaits, ſçachant qu'aux rangs ſublimes
Nul n'attaint ſous leur Roy que par les plus grãds crimes.
Il ſe joint aux Saxons dans leurs guerriers explois,
Aimant le ſeul meſtier qui renverſe les loix;
Non par vn beau deſir d'anoblir ſa memoire;
Mais par l'amour du ſang, pluſtoſt que de la gloire.

Comme quand par les airs les Aquilons volans
Traiſnent de toutes parts les nuages roulans,
De l'amas il ſe forme vne nuë épaiſsie,
Dont le voile eſtendu rend la terre obſcurcie:
Ainſi de toutes parts vient le ſoldat Germain:
Puis s'aſſemble, & s'eſtend depuis les bords du Meyn
Iuſqu'à ceux que le Rhein arroſe de ſes ondes;
Et couvre juſqu'à Vorms tant de plaines fecondes.
De ces fertiles champs les heureuſes moiſſons
Suffiſent peu de jours à tant de nourriſſons.
A peine par convoys toute la Germanie
Peut ſouſtenir vn temps cette tourbe infinie.
Leur Prince, dans la Gaule ardent à s'engager,
Veut les nourrir par elle, & par eux ſe vanger:
Et ſur les larges ponts de Vorms & de Mayence,
Fait filer des Germains l'innombrable puiſſance.
Dans la plaine il les range en épais bataillons:
Leur fait en lieux diuers planter les pavillons:
Et pour les rafraiſchir, les diſperſe, & les place
Dans les champs, dans les bois, dãs les bourgs de l'Alſace.
Mais tandis qu'à ſon gré le paſſage eſt trop lent,
Il entend les clairons des troupes d'Yoland.
La Princeſſe à ſes yeux pouſſe vn cheval d'Eſpagne,
Devançant de cent pas ſon camp qui l'accompagne.
Les Princes ſes amans, par ſa veuë excitez,
Dans vne égale ardeur courent à ſes coſtez.

Des Germains eſtonnez elle écarte la preſſe :
Puis deſcend du courſier ; à Myrrhine le laiſſe :
Saluë Algerion, & s'offre à le ſervir.
Le Prince, de la voir ne ſçauroit s'aſſouvir.
Chacun ſent qu'elle inſpire & l'amour & la guerre.
Tous ſes Chefs apres elle auſſi-toſt ſont à terre.
Le grand Roy les reçoit, & les embraſſe tous ;
Et leur parle d'vn air majeſtueux & doux.
La Princeſſe par Berthe eſt encore embraſſée,
Que l'éclat d'vne lance au bois avoit bleſſée.
Le Monarque Germain, & l'vn & l'autre Amant,
Aux Princeſſes alors s'engagent par ſerment,
De vanger ſur le Franc leurs cruelles bleſſures,
Aux injures des Dieux vniſſant leurs injures.
De l'eſpoir de le vaincre ils ſe ſentent ravis :
Et cét orage eſt preſt à tomber ſur Clovis.
Desja le joint ſon camp diligent & fidelle.
Desja pour les combattre il franchit la Moſelle,
Et vers tant d'Ennemis precipite ſes pas.
Cherchons-les, dit le Prince, & ne les comptons pas.
Seulement d'vn ennuy que cache ſon ſilence,
D'Aurele & de Liſois il regrette l'abſence.
Arderic qui le ſuit, dit pour l'épouvanter,
Leur grand nombre d'Archers ne ſe peut ſurmonter.
Leurs traits nous couvriront comme vn nuage ſombre.
Hé bien, répond Clovis, nous combattrons à l'ombre.

A l'envy tous les Chefs, incapables d'effroy,
Approuvent par leurs voix la réponſe du Roy:
Et ſon camp, par ſes cris, donne vne ſeûre marque,
Qu'ils ſont dignes ſoldats d'vn ſi digne Monarque.
Enfin le Prince attaint les plaines de Blamont.*
Puis aux ſources du Sar, qui ruiſſellent d'vn mont,
Il arreſte l'armée, en quartiers la partage;
Et des eaux & des bois tire vn double avantage.
Pour arreſter le cours des Saxonnes fureurs,
Il fait partir du camp les prompts avant-coureurs:
En de ſombres vallons dreſſe des embuſcades:
Sur le mont fait vn fort, bordé de paliſſades:
Et pendant que ſon ſoin le porte en divers lieux,
Vn Heraut d'Alaric ſe preſente à ſes yeux:
Chacun court, & luy preſte vn curieux ſilence.
Quelque temps de parler il attend la licence:
Puis jette vn fier regard ſur le Roy des François:
Et fait oüyr ainſi ſon éclatante voix.
Ie t'annonce, Clovis, de la part de mon Maiſtre,
Puiſque tous deux vaillans le Ciel vous a fait naiſtre,
Que chacun deſormais, ſur ſon bras ſeulement
Doit fonder tout l'eſpoir de ſon contentement.
Et puiſqu'à tous les deux Clotilde eſt enlevée,
Sa beauté n'eſt pas deüe à qui l'aura trouvée:
Mais à qui par ſon fer la ſçaura conquerir:
Et pour la poſſeder, il faut vaincre, ou mourir.

* Ville de Lorraine.

ric te promet, & te donne asseurance,
si le sort heureux la met sous sa puissance,
aura par raison differer son bonheur.
eut, par vn duel en acquerir l'honneur.
ne vne mesme borne à ta flame amoureuse,
our la rencontrer ta route est plus heureuse.
reste tes desirs, jusqu'au celebre jour,
la seule valeur doit couronner l'amour.
Prince reçoit l'offre, & par serment s'engage:
lesja son grand cœur luy promet l'avantage.
La nuit enferme tout sous son voile obscurcy:
le tous, le sommeil enferme le soucy.
lever du Soleil, le Roy sçait les nouvelles
du camp ennemy s'avancent les deux ailes:
u'on les void couvrir les champs de toutes parts,
loin que nul ne peut estendre ses regards.
vis dedaigne alors d'avoir ses Dieux propices:
ne perd plus de temps à de vains sacrifices.
Prestres, & Devins, il a tout à mépris.
x soins de la bataille il met tous ses esprits.
Entre deux monts couverts d'vne foreſt obscure,
endoit d'vn grand pré l'agreable verdure;
is dont le beau tapis & d'herbes & de fleurs,
noyer dans le sang ses diverses couleurs.
Roy sage & vaillant veut qu'Arbogaste range
s la pointe du pré la Françoise Phalange.

Elle marche orgueilleuſe, & tient le premier rang.
Celle de Marcomir eſt placée à ſon flanc.
Puis voulant des Gaulois honorer la vaillance,
Il fait que Belſonac à l'autre flanc s'avance.
Elbinge & Burgolin à leur dos ſont placez.
Le Bructere & le Marſe au milieu ſont laiſſez.
Ces troupes ſous ſon joug non encore affermies,
Pourroient joindre leur force aux troupes ennemies.
Le Tongre armé de hache, & les archers Gaulois,
Sont rangez dans les monts, ſur la rive des bois.
Arderic déguiſant ſon ame envenimée,
Avec ſes Vbiens ferme toute l'armée.
Pour les preſſans beſoins, le Prince dans le fort,
De François aguerris ſe reſerve vn renfort,
Preſt à porter par tout vne attaque ſoudaine:
Et laiſſe à cette bande Vlde pour Capitaine.
Arembert & Valdon, Berulſe & Vandalmar,
Font vn corps avancé vers la ſource du Sar,
Oppoſant ſur la droite, aux Saxons innombrables,
Des Chevaliers François les troupes indomptables.
Siſulfe & Gondoland, au deffaut de Liſois,
Commandent l'autre corps de Gendarmes François,
Qui forme l'aile gauche, & de meſme s'avance,
Sans craindre des Germains le nombre ou la vaillance.
Derriere à coſté droit, d'vn front plus eſtendu,
Des Gendarmes Gaulois vn mont eſt deffendu.

Du Prince Cloderic l'autre attend ſa deffenſe:
Mais au lieu de combattre, il ſe promet la France.
Dans les divers projets qu'il medite en ſon cœur,
Il pretend par ſon crime vn ſouverain honneur;
Et croit qu'Algerion, averty de ſa trame,
Doit payer d'vn grand prix ſa trahiſon infame.
Clovis reſerve vn corps d'invincibles François,
Qu'il range à ſes coſtez pour entendre ſa voix,
Dont Adolfe, & Guerpin, & Varoc, & Voltrade,
Chacun dans les combas meinent vne brigade.
Pour ſa troupe il choiſit deux cens jeunes Guerriers,
Tous d'vn illuſtre ſang, amoureux des Lauriers,
Aux perils, aux travaux, ardens, infatigables,
Pour porter en tous lieux ſes ordres ſecourables.
Luy ſeul de toutes parts veut eſtendre ſes ſoins;
Et que ſes yeux par tout des beaux faits ſoient témoins.
La troupe des Amans, & vaillante & Chreſtienne,
Aura l'heur de combattre à coſté de la ſienne.
Alors les ſons divers des tambours, des clairons,
Frapent l'air & les cœurs par tout aux environs.
Le Prince eſt reveſtu de ſes armes celeſtes,
Aux yeux des Ennemis brillantes & funeſtes:
Monte ſur Aquilon, qui ſous luy s'émouvant,
En viſteſſe desja voudroit paſſer le vent;
Du pied frape la terre; & ramenant ſa teſte,
Se vange auec les dents de ſon mords qui l'arreſte.

Clovis, pour l'appaiſer, le flate de la voix,
Puis donne l'Oriflame à Sigalde Gaulois.
Cette auguſte banniere aime vne main Chreſtienne;
Et ne peut endurer qu'vn Payen la ſouſtienne.
Elle vole, elle ondoye, elle plaiſt aux regards.
Il ſemble qu'elle regne entre les eſtendards;
Et qu'elle brille autant ſur les autres bannieres,
Que la Lune a d'éclat ſur les moindres lumieres.
Aux ennemis de Chriſt elle inſpire la peur;
Confond toute ſurpriſe, & tout projet trompeur.
Auberon craint ſa force, & les celeſtes armes:
Et s'enferme en la Vauge, avec ſes foibles charmes.
La trompette Saxonne alors parmy les airs
Fait aux François ardens ouïr ſes tons divers.
Puis leurs yeux ſont frapez d'vne flote ſoudaine
D'infinis eſtendards qui volent dans la plaine.
Desja les eſcadrons paroiſſent avancez,
Dont l'vn & l'autre mont peuvent eſtre embraſſez.
Et le premier combat de ce jour memorable,
Se fait à ſouſtenir cette veuë effroyable.
Seul Eſprit qui ſçais tout, ame de l'Vnivers,
Illumine la mienne, & renforce mes vers:
Afin que la fureur de l'horrible journée
Soit par mes chants hardis dignement entonnée.
Les ſuperbes Francois, pour haſter leur bonheur,
Du choc, aux fiers Germains veulent ravir l'honneur.

La troupe d'Arembert court la lance baiſſée.
Vne troupe Saxonne en eſt ſoudain percée,
Dont, malgré leur valeur éprouvée aux combas,
Desja du premier rang les plus forts ſont à bas.
La troupe de Berulfe, à l'égal enflammée,
Heurte le meſme front de la nombreuſe armée.
Desja deux eſcadrons ſont par elle enfoncez:
Desja paſſent les Francs ſur les corps renverſez.
Vandalmar & Valdon, les deux jumeaux aimables,
Font ſentir aux Saxons leurs coups épouuantables.
Gondoland & Siſulfe, à l'envy s'animans,
D'vn cours precipité rompent les Allemans.
Arbogaſte conduit ſa Phalange preſſée,
Qui dans la meſme ardeur marche à pique baiſſée:
Ne rencontre en ſon cours nul obſtacle aſſez fort,
Qui ne tombe ſoudain ſous ſon puiſſant effort:
Des valeureux Germains rompt les troupes ſerrées:
Fait tomber les chevaux ſous les pointes ferrées:
Ionche tout ſon chemin de lances & d'écus:
Se fait de deux coſtez deux ramparts de vaincus:
Aux Cheruſques archers paſſe malgré leurs fleſches:
Dans leurs forts Regimens ouvre de larges breſches:
Desja combat le Sueve, & par tout ſe fait jour:
Puis libre ſe répand dans les champs d'alentour.
Ainſi que dans les bois, vne flame irritée
Augmente par les vents ſa fureur indomptée;

Brule des verds taillis les branchages menus ;
Puis d'vn cours ondoyant paſſe aux arbres chenus ;
Deſtruit en vn moment vne foreſt entiere ;
Et ſe perd dans les airs, n'ayant plus de matiere.
Arbogaſte eſt pareil en ſon cours violent.
Et Marcomir le ſuit, de meſme ardeur brulant.
Du Gendarme Gaulois vne troupe eſtenduë,
Seule par les Saxons eſt enfin confonduë.
Amalgar vainement taſche à les repouſſer.
Vn grand flot de Germains vient ſoudain l'enfoncer:
Et Sigalde voyant la troupe qui s'entame,
Tient ferme, & n'oſe pas engager l'Oriflame ;
Dont la force autour d'elle aſſeure les Gaulois ;
Et des plus forts Payens arreſte les explois.
Le Monarque ſoigneux à ſon ſecours envoye
Les François ſous Guerpin, dont la troupe foudroye,
Qui des Gaulois épars r'anime la langueur ;
Et des rudes Saxons rallentit la vigueur.
D'autre part Cloderic, par vn laſche courage,
Au grand Algerion livre vn large paſſage.
Les Saxons irritez du ſucces des François,
Attaquent les archers qui muniſſent les bois ;
Trouvent par les coſtaux la montagne acceſſible:
De Tongres, de Gaulois, font vn carnage horrible :
Sont maiſtres du ſommet, redoublent leur fierté ;
Et fondent aux vallons, d'vn cours precipité.

Comme vn large torrent, qu'vne nuit a fait naiſtre,
Surprend, ébranle, abbat vne maiſon champeſtre;
Noye auec les troupeaux les Paſteurs endormis;
Delà ſort en vainqueur; & de flots ennemis
Deſtruit juſqu'aux vallons ſa natale montagne:
Puis d'vn plus libre cours ravage la campagne.
De meſme les Saxons, en jettant mille cris,
Sur Elbinge eſtonné, ſur Belſonac ſurpris,
D'vn flot victorieux tombent dans la prairie;
Et de ſang & de corps couvrent l'herbe fleurie.
Arderic les approche; & d'vn accent Germain
S'offre à ſuivre leur rage, à leur preſter la main.
Puis au Marſe Mammol, au Prince des Bructeres,
Venez, ſuivez, dit-il, vos voiſins & vos freres.
Sous le joug des François ceſſez d'eſtre aſſervis.
Les Saxons à ce coup vous vangent de Clovis.
Comme ſon protecteur la troupe le regarde.
Sous ſes ordres desja marche l'arriere-garde.
Et le Roy des Danois, l'impie & le cruel,
Qui ſuit de ce torrent le flot continuel,
Amant de la fureur, dont le timbre terrible
D'vn cheval à crins noirs porte la queuë horrible,
Par tout de corps meurtris jonche le verd gazon.
Il aime à triompher par vne trahiſon.
Et les ſiens à l'envy ſecondant ſes outrages,
D'vne voix inſolente irritent leurs courages.

Le Monarque des Francs entend de loin ces cris:
Et croit que par le dos l'Ennemy l'a ſurpris.
Il ne peut d'Arderic craindre la perfidie.
Mais Clodéric, d'vne ame inſolente & hardie,
Se tourne, & luy jettant vn regard furieux:
Par ton trépas, dit-il, je viens vanger nos Dieux,
Qui rendent contre toy nos fureurs legitimes,
Pour leur avoir, ingrat, refuſé des victimes.
Les Francs quittent ton joug, & me veulent pour Roy:
Et l'Empire Gaulois m'appartient mieux qu'à toy.
Puis il veut par ſes coups ſouſtenir ſon audace.
Traiſtre, répond Clovis, honte de noſtre race,
Voila doncque ce crime où tu t'es engagé,
Dont j'ay receu l'advis, que j'ay trop negligé.
Mais je m'en vay punir ta rage déloyale,
Trop heureux de mourir par vne main royale.
Soudain ſur Clodéric il pouſſe ſon courſier:
Et desja dans le flanc luy plonge ſon acier.
Tous les jeunes Guerriers courent contre le traiſtre:
L'arrachent de fureur aux fureurs de leur Maiſtre.
Varoc avec Voltrade à ce bruit accourant,
De ce trouble ne ſçait nul ſujet apparent.
Adolfe ſe retourne, & Guerpin le conſulte:
Puis d'égale viſteſſe ils courent au tumulte.
Soudain fondent ſur eux Vbiens & Saxons.
Clovis plein de courroux, hauſſé ſur les arçons,

De ſon glaive tranchant abbat caſques & teſtes.
Et ſes coups furieux reſſemblent des tempeſtes.
Yoland contre luy pouſſe ſes Regimens.
Et l'ayant remarqué, regarde ſes Amans.
Sus, dit-elle, Armaric, & toy, Viridomare,
Si le cœur eſt à moy, que le bras le declare.
Ie ſuis à qui rendra mes regards aſſouvis
Du ſpectacle fameux de la mort de Clovis.
Tous les deux à l'envy fondent ſur le Monarque,
Pour donner de leur flame vne ſenſible marque.
Le Prince les reçoit : ſon œil brille de feux.
Tous deux il les combat, & les ſouſtient tous deux.
De l'eſpoir de ſa mort elle ſe ſent ravie:
Et parfois dans ſon ame elle craint pour ſa vie:
Rallume, puis eſteint ſes tranſports vehemens;
Et pour luy dans ſon cœur combat ſes deux Amans.
Mais ſous ce rude bras de qui nul ne ſe pare,
Desja tombe le corps du beau Viridomare.
Dans vn ſommeil paiſible il ſemble qu'il s'endort.
Il conſerve ſa grace encore dans la mort:
Comme vne belle fleur que la faux a tranchée,
Qui languit & ſe meurt, ſur les herbes couchée.
Le vaillant Armaric alors s'eſtime heureux,
Se voyant delivré d'vn Rival dangereux:
Et r'animant ſon bras avec ſon eſperance,
Desja croit ſa Princeſſe acquiſe à ſa vaillance.

Mais le Roy valeureux, du fendant coutelas,
Luy tranche l'eſperance, en luy tranchant le bras.
Trois fois de s'affermir vainement il eſſaye.
Il tombe ; & par le ſang l'ame ſort de ſa playe.
Yoland de fureur s'anime en ce moment,
Pluſtoſt que de pitié pour ſon fidelle Amant.
Elle preſſe Aribert, Arnulfe, Sigivalde,
Le brave Siſenand, Bouzon, le fort Eubalde,
Et Gripon & Mainfroy, tous d'vn commun effort,
De vanger des Guerriers & la honte & la mort.
Pour les mieux animer, elle meſme les meine:
Et porte au vaillant Prince vne attaque ſoudaine.
Les jeunes Chevaliers, & la troupe d'Amans,
Oppoſent leur courage à tant de Regimens,
Couvrent leur cher Monarque, afin que dans ſa peine
Au moins pour vn moment il puiſſe prendre haleine.
Il monte ſur vn tertre ; & fremit en ſon cœur
De voir que des Gaulois le Saxon eſt vainqueur.
Il void ſur les coſtaux leur ſanglante furie ;
Et des flots empourprez qui couvrent la prairie ;
Où le cruel Danois, plongé juſques au flanc,
Se plaiſt à ſe baigner dans vn fleuve de ſang.
Il void, montant plus haut, ſes troupes fugitives :
Il void traiſner par tout ſes enſeignes captives:
Et dans ſon deſeſpoir, veut, d'vn triſte deſſein,
Ou s'immoler aux coups, ou ſe percer le ſein.

Il envoye

Il envoye à ſon fort ſon Eſcuyer fidelle:
Mais le Saxon y porte vne attaque cruelle.
De toutes parts il taſche à rallier les ſiens.
Aigoland void des flots de Saxons, d'Vbiens:
Que nul Chef ne paroiſt des troupes de la France:
Que l'Ennemy par tout regne avec inſolence.
Chere Argine, dit-il, hé bien, il faut perir.
Contre tant de Payens, pour Chriſt il faut mourir.
Hé bien, mourons pour Chriſt, dit la vaillante Argine.
Soit accomplie en nous la volonté divine.
Tous repetent alors; mourons pour noſtre foy:
Et pour le nom de Chriſt, & pour ſauver le Roy.
Argine tend les bras. Amy, reçoy, dit-elle,
Ce ſeul & digne prix de ton amour fidelle.
Et toutes à l'envy donnent à leurs Amans
Le premier & dernier de leurs embraſſemens.
Aigoland en cinq rangs ſoudain les fait eſtendre.
C'eſt le Roy qu'en mourant nous avons à deffendre,
Dit-il. Ce poſte eſtroit, par de bons combatans,
Contre tant d'Ennemis ſe peut garder long-temps.
Par ces mots genereux, la bande ranimée,
Dans vn beau deſeſpoir attend toute l'armée:
Et leur cœur indompté, du nombre combattu,
Souſtient tant de fureurs, par ſa ſeule vertu.

CLOVIS,

LIVRE VINGTIESME.

LOVIS par les coſtaux, par les routes des bois,
Cherchoit à rallier les Francs & les Gaulois.
Par tout il void de loin leur deſordre & leur fuite.
Il n'a plus que huit Chefs, pour ſa fidele ſuite,
Qui malgré le deſaſtre animent leur valeur,
Voyant le cœur du Roy plus grand que ſon malheur.
Il rencontre vne troupe, & Volcade le traiſtre,
Qui paſlit de ſon crime à l'aſpect de ſon Maiſtre.
Tu trembles, dit le Prince. Vn Chef voyant ſon Roy,
Doit avoir de la joye, & non pas de l'effroy.

Tu medites ſans doute en ton ame traiſtreſſe,
De combattre ton Maiſtre, ainſi que ta maiſtreſſe.
Mais des deux trahiſons ma main va te punir,
Et ceux qui dans ton crime oſent te ſouſtenir.
Soit crime, ſoit raiſon, à tout je m'abandonne,
Dit Volcade ; & mon bras doit vanger Albione.
Tous deux l'vn contre l'autre auſſi-toſt s'avançans,
Veulent joindre les coups aux propos menaçans.
Mais vn Prince inconnu, d'vne mine hardie,
Les ſepare, en criant, ô ! laſche perfidie!
Suſpendez vos debas : car je veux en juger.
Quoy ? Volcade en ſon crime a voulu m'engager?
Quoy ? tu m'as donc caché que Clovis eſt ton maiſtre:
Et tu crois qu'Ariſmond veuïlle ſervir vn traiſtre?
Ie ſuis Sueve, & des Francs ennemy par raiſon:
Mais, bien plus que les Francs, je hay la trahiſon.
Grand Roy, ſon crime veut que mon fer te deffende;
Et ſeuls nous pourrons bien battre toute ſa bande.
Sur Volcade ſoudain tous les deux s'élançans:
Ils font vn beau combat de dix contre deux cens,
Dont Albione meſme a la troupe choiſie,
Des plus hardis Guerriers qu'elle eût dans l'Auſtraſie.
Ariſmond de Volcade avoit percé le bras.
Puis Aquilon le heurte, & le renverſe à bas.
Clovis & ſa brigade & petite & vaillante,
Ne craignant point le nombre, & tousjours aſſaillante,

S'élargit vn passage avec ses grands efforts;
Et desja par leurs coups void tomber trente morts.
Mais les Austrasiens, & de honte & de rage,
Esperent par la foule opprimer son courage:
L'entourent, & sur luy fondent tous à la fois.
Arismond, de Clovis admire les explois:
Et Clovis d'Arismond le courage & l'addresse,
Et la grace, & le port, qui marquent sa noblesse.
Mais malgré les effets que produit leur valeur,
Rien ne peut, que le Ciel, retarder leur malheur.
La troupe genereuse à cinq Chefs est reduite:
La trame du Monarque à son terme est conduite:
Et l'infame ramas de tant d'indignes mains,
Alloit estre vainqueur du plus grand des humains.
De quatre Austrasiens la puissante secousse
L'ébranle tout à coup, hors de l'arçon le pousse.
D'vn choc en mesme temps trois l'avoient abbatu.
Mais nul ne peut encore abbatre sa vertu.
L'Ennemy s'irritoit dans ses ardeurs boüillantes,
Esperant triompher de ses armes brillantes.
Des vns, son fer sanglant le deffendoit encor.
Des autres, son écu reluisant de lis d'or.
Aquilon son vangeur, de ruades sans cesse
Ecartoit des Guerriers la dangereuse presse:
Et seul autour du Roy valoit trente soldats,
Renversant les guerriers qui l'avoient mis à bas.

Quand Aurele paroiſt, & de loin le remarque.
Puis à terre apperçoit ſon courageux Monarque,
Qui pour ſa tombe illuſtre, apres tant de travaux,
S'élevoit vn monceau d'hommes & de chevaux.
Au devant de ſon Prince en fureur il ſe place:
Ce qui s'offre à ſes yeux, ſa valeur le terraſſe:
Par ſa juſte douleur il irrite ſes feux.
Il preſſe des talons ſon courſier écumeux:
Il l'anime, il le pouſſe, il le tourne, il le porte
Contre tout ce qui monſtre vne rage plus forte.
Clovis eſt tranſporté, d'aiſe de le revoir.
Et la joye auſſi-toſt luy redonne l'eſpoir:
L'eſpoir luy rend la force, & ſouſtient ſa vaillance.
Vne ſeconde joye accroiſt ſon eſperance.
Le courageux Liſois accourt à ſes coſtez;
Et fait ſentir auſſi ſes grands coups redoutez.
Desja ſous la fureur de ces foudres de guerre,
Douze des plus hardis ſont couchez ſur la terre:
Ariſmond les approche, & leur joint ſes explois:
Et trois jeunes Guerriers égarez dans le bois,
Aligerne, Aſcaric, & le fier Radagaiſe.
Clovis cherche Aquilon, & le flate, & l'appaiſe.
Il le monte, il l'anime; & desja ſous ſon bras
De quatre efforts diuers, abbat quatre ſoldats.
Puis il void l'eſtendard qui réjoüit ſon ame,
Sigalde, & dix Gaulois qui ſauvent l'Oriflame.

Le Prince les appelle : & cette aimable voix
Ranime en ce moment Sigalde & les Gaulois.
Les Guerriers d'Auſtraſie eſtonnez du carnage,
Du Prince & d'Ariſmond admirent le courage,
Qui par leur grand éclat, & les coups de leurs mains,
Leur paroiſſent des Dieux, pluſtoſt que des humains.
Puis voyant la ſplendeur de l'auguſte banniere,
Ils penſent à leur dos voir vne troupe entiere.
Tout s'ébranle, tout cede : & par leurs rangs troublez,
Nul ne peut ſouſtenir ces grands coups redoublez.
Le Monarque fondant ſur ces troupes tremblantes,
Void Volcade couché ſur les herbes ſanglantes.
Grand Prince, voy le prix des grands maux que j'ay faits,
Dit-il : Mais je ne puis ſurvivre à mes forfaits.
Et je vay m'en punir par ma main deteſtable,
Si je ne puis mourir par ta dextre equitable.
Differe, dit Clovis ; & ne redoute rien.
Tu ne dois pas mourir de ton fer ny du mien.
Tes laſches trahiſons t'ont rendu l'ame noire :
Mais vne belle mort peut laver ta memoire.
Donc, pour ne te voir pas à tes faits ſurvivant,
Va chercher Alpheïde, & meurs en me ſervant.
O ! graces, dit Volcade, ô ! faveurs magnanimes!
Je vay par mon trépas reparer tous mes crimes.
Tout ſanglant il ſe leve ; & Clovis le laiſſant,
Tantoſt court ſur le mont, & tantoſt en deſcend.

Il marche avec ſa troupe & foible & valeureuſe:
Mais ſa veuë eſt par tout & triſte & malheureuſe.
Il entend vne voix. Clovis, en vain tu cours.
Si tu veux eſtre heureux, viens me donner ſecours.
Il arreſte ſa bande : il écoute, il s'approche.
La voix ſemble plus claire, & partir d'vne roche.
Viens me donner ſecours, dit-elle, & ne crains rien:
Et le Ciel auſſi-toſt te donnera le ſien.
Hé ! qu'entens-je ? dit-il. C'eſt la voix de ma Reine.
Il marche autour du roc, plein de joye & de peine.
Aurele, reprit-il, entens-tu cette voix?
Secourez-moy, dit-elle vne troiſieſme fois.
Prens l'Oriflame, Aurele ; & le fer qui la porte
Dans ce profond rocher peut te faire vne porte.
Aurele dans ſa main prend le ſaint eſtendard.
Il s'éloigne dix pas : puis de roideur il part:
Et baiſſant vers le roc la lance à l'avanture,
Fait, ſans rompre le bois, vne large ouverture,
Telle que deux Guerriers, meſme ſans ſe toucher,
Peuvent paſſer de front dans le creux du rocher.
Clovis entre : & d'abbord il ferme les paupieres,
Sentant ſes yeux frapez de trop vives lumieres.
Il taſche à raſſeurer ſon trop foible regard:
Puis void en habit blanc vn auguſte Vieillard,
Qui dit, Ie ſuis Denys, l'Apoſtre de la France,
Qui t'a gardé Clotilde, & te rend l'eſperance.

Eſcoute

Eſcoute ſes conſeils. Il diſparoiſt ſoudain.
Le Monarque la void qui luy tendoit la main.
Il s'écrie auſſi-toſt. Quoy? c'eſt vous, ma Princeſſe?
Oüy, dit-elle ; adorons la divine Sageſſe.
Mets en Dieu ton eſpoir, mon Eſpoux & mon Roy.
Fay vœu d'eſtre Chreſtien, la victoire eſt à toy.
Aurele à ce conſeil joint ſa priere encore.
Clovis dit à genoux. Dieu que Clotilde adore,*
Ie fay vœu qu'au bapteſme on me verra ſoumis,
Si tu me rends vainqueur de mes fiers Ennemis.
Va, dit-elle, ô ! mon Roy. Sois ſeur de la victoire.
Dieu veut dans ton malheur faire éclater ſa gloire.
Fay porter l'eſtendard par tout aux environs.
Des Francs, tu vas bien-toſt entendre les clairons.
Aurele par les monts fait briller l'Oriflame.
Le Roy confus de joye, eſt en doute en ſon ame.
L'amour combat l'honneur, & le fait balancer,
S'il doit eſtre aupres d'elle, ou s'il doit la laiſſer.
Va, dit-elle, au combat : que rien ne te retarde.
Car contre tout l'Enfer, Saint Denys eſt ma garde.
Cependant Ariſmond, à ſon divin aſpect,
Remply d'eſtonnement, de zele, & de reſpect,
Ne ſçait, dans cet eſtat, le party qu'il doit prendre.
Mais enfin il demeure, & s'offre à la deffendre.
La brillante Oriflame alors de toutes parts
Rappelle les Gaulois, & les François épars.

* Ce ſont les mots de l'hiſtoire.

Desja Guerpin accourt, & Varoc, & Voltrade.
Et desja pres du Roy groſſit mainte brigade.
L'air s'enflamme d'éclairs, qui d'vn bruit ſont ſuivis.
Clovis, voy le ſignal : écoute cet advis.
Cours, luy dit la Princeſſe, où ſe forme vn nuage.
Le Prince, de ſa troupe enflamme le courage.
Allons, dit-il, au fort, où le Ciel nous conduit.
Le malheur ſe diſſipe, & la gloire nous ſuit.
Amis, j'ay ma Clotilde, & Dieu me la renvoye.
*Saint * Denys en ce mont m'a redonné ma joye.*
L'vn à l'autre à l'envy, par des cris infinis,
Diſent ces mots confus, mont, joye, & ſaint Denys.
Mont, joye, & ſaint Denys, *répondent les vallées.*
Clovis void des Germains les troupes raſſemblées,
Qui courant en tumulte, environnent le fort,
A l'envy s'animans à ce dernier effort.
Le Prince fond ſur eux, d'vn furieux courage,
Comme ſur les paſteurs fond vn ſoudain orage,
Qui noircit tout à coup & la terre & les airs,
Accompagné de vents, de foudres & d'éclairs,
Et des flots ſurprenans d'vne pluye où ſe meſle
L'eſtonnante fureur d'vne peſante greſle.
De meſme les François, ſur l'Ennemy ſurpris,
Font tomber à l'inſtant leurs coups meſlez de cris.
Vn Archange paroiſt, dont la main foudroyante
Fait briller à leurs yeux ſa lame flamboyante.

* Origine du cry des François en guerre, *Mont, joye, ſaint Denys.*

Le grand Algerion, à ces bruits ſi ſoudains,
Fait tourner ſur les Francs quatre mille Germains.
Mais Clovis les previent d'vne attaque terrible.
Le magnanime Aurele, & Liſois l'invincible,
Guerpin avec ſa troupe, & Voltrade, & Varoc,
Font ſentir aux Saxons leur redoutable choc,
Dont, pour l'aſſaut du fort, l'ardeur eſt rallentie;
Et desja leur fureur en laiſſe vn partie.
Mais au flanc opposé, le Tyran des Danois,
Par le tranchant acier fait abbattre les bois:
Aſſemble arbre ſur arbre, & s'en fait des échelles,
Pour porter aux François ſes attaques cruelles.
Ainſi que les Geants, dans leur rebellion,
Hauſſoient Athos ſur Pinde, Oſſa ſur Pelion;
Et monſtroient l'Appennin aux terres eſtonnées,
Sur les Alpes aſsis, & ſur les Pyrenées.
Sur les branches il monte: il oyt de toutes parts
Le mont retentiſſant de mille cris épars:
Fait d'horribles ſermens; joint les faits aux bravades;
Arrache de ſa main les fortes palliſſades.
Les ſiens ſuivent ſa rage. Vlde avec ſes François
Les ſouſtient, & s'anime, oyant de loin les voix,
Et l'écho des vallons, qui mille fois renvoye
Mont, joye & ſaint Denys, ſaint Denys & mont, joye.
Mandragan s'en irrite. Oüy, dit-il, ie les tiens.
Oüy, malgré Iupiter, & le Dieu des Chreſtiens,

Malgré Denys, Michel, & leur vaine puiſſance,
Les miens boiront le ſang des troupes de la France.
Le Ciel ſe couvre alors d'vne ſombre rougeur;
Et de tant de mépris veut eſtre le vangeur:
Fait briller trois éclairs, fait gronder ſon tonnerre,
Annonçant ſa juſtice aux méchans de la Terre.
Taiſez-vous, dit l'Impie, ô! ridicules Dieux.
Penſez-vous que je veüille eſcalader les Cieux?
Beuvez, dormez là haut, & nous laiſſez la terre.
Vous aimez le repos; & nous aimons la guerre.
Ciel, en dépit de toy, je fay ce que je veux.
Tonne, éclaire, ſois vain de tes bruits, de tes feux.
Ta fureur va tomber ſur qui te ſacrifie.
Mais tu ne ſceûs jamais fraper qui te deffie.
Soudain vn bruit terrible éclate dans les airs,
Comme ſi le grand Dieu confondoit l'Vnivers.
Le feu frape le Monſtre, & le reduit en cendre;
Et dans les feux d'Enfer, en feu le fait deſcendre.
Tel, au mepris du ſort, des Dieux, & des mortels,
L'orgueilleux Capanée, ennemy des autels,
Et de traits & de feux chargeant ſes deux mains fortes,
*Eſcaladoit les murs de la * Ville à ſept portes:*
Et maint blaſpheme encor de ſa bouche elançant,
Merita le courroux du foudre puniſſant;
Puis brulé dans les airs par l'ardeur conſumante,
*Effroya * l'Acheron de ſon ombre fumante.*

* Thebes de la Grece.

* Vn des fleuves que les Poëtes feignoient eſtre en Enfer, & qui eſt pris pour tout l'Enfer meſme.

Les Francs & les Danois, d'vn long eſtonnement,
Sont par l'éclat du bruit frapez également:
Et paſliſſent de peur, ne ſçachant quelle teſte
A ſenty la fureur de l'horrible tempeſte.
Mais le fier Mandragan, aux ſiens ne paroiſt plus.
Ils laiſſent tout à coup leurs aſſauts ſuperflus.
La foudre en a d'entr'eux deſtruit vne partie.
Les Francs reprennent cœur, & font vne ſortie.
Puis rejoignent Clovis, qui heurte les Saxons;
Et desja dans leurs rangs fait de rouges moiſſons.
D'autre-part les François, dont la force guerriere
Avoit tout renverſé dans leur fureur premiere,
Croyoient leur vaillant Roy vainqueur de toutes parts,
Et pourſuivoient encor les Ennemis épars.
Arbogaſte, de corps avoit jonché la plaine:
Et Marcomir, aux ſiens laiſſoit reprendre haleine.
Mais les Chefs eſtonnez ſont dans vn juſte effroy;
Et doutent du ſucces ne voyant point le Roy.
Auſſi-toſt ſur ſes pas le Gendarme revole.
Arbogaſte les ſuit: Marcomir ſe deſole.
Nul ne ſent de ſes faits l'invtile bonheur.
Le Roy ſeul fait leur bien, leur joye, & leur honneur.
Arembert le remarque à ſes armes brillantes,
A ſon caſque ombragé de plumes ondoyantes;
Mais bien mieux à ſa force, à ſes coups furieux.
Il luy joint à l'inſtant ſon camp victorieux.

Et tous, dans ce transport, par de lourdes attaintes,
Sur le dos des Germains vangent toutes leurs craintes.
Les plus braves Saxons combattoient dans le bois,
Pour deffendre leur Roy des fureurs de Lisois.
Du fer de l'Oriflame Aurele enfin le perce;
Et dans vn flot de sang sur le champ le renverse.
Le Duc descend à terre; & bien-tost a tranché
La teste cheveluë au cadavre couché.
Au fer d'vne autre lance aussi-tost il l'éleve,
Afin que par la peur la victoire s'acheve.
Du champ, par ce grand corps, vn espace est couvert.
On void d'vn large coup son estomac ouvert:
Et ce Roy qui regnoit sur cent peuples superbes,
Comme vn tronc invtile est couché sur les herbes.
Le Germain tout à coup s'abandonne à l'effroy,
Voyant le chef sanglant du deplorable Roy.
Les Francs & les Gaulois, aux ames de leurs freres
Immolent & Saxons, & Marses, & Bructeres.
Lisois void Arderic, & de fureur épris,
De ses traistres complots luy rend le juste prix.
Puis tombent aussi-tost Mammol & Marcovese
Sous les coups d'Ascaric, & du fort Radagaise.
La Moselle desia void la fiere Yoland,
Precipitant son cours, d'vn dépit violent.
Mais nul n'a tant d'effroy que Cloderic l'infame,
Qui veut survivre encore à sa honteuse trame.

Plus il ſe ſent coupable, & plus par les vallons
Il fait à ſon courſier reſſentir ſes talons.
Le Monarque vainqueur regne dans la campagne:
Et rend grace à Dieu ſeul de l'heur qui l'accompagne.
Il laiſſe aller les Francs au dos des fugitifs:
Ne trouve dans les champs que morts & que captifs.
De ſes Chefs vne troupe autour de luy s'amaſſe,
Où d'vn libre penſer en ſon ame il repaſſe
Les caprices divers du ſort injurieux,
Et de ſes grands travaux le ſucces glorieux.
Ainſi le noble fleuve, à la rapide courſe,
*Le * Tigre eſt malheureux au ſortir de ſa ſource:*
Cent fois de ſes ruiſſeaux heurte le mont natal,
Qui preſente vn obſtacle à ſes ondes fatal:
Ne rencontre à ſon cours nuls paſſages propices:
Gauchit par les coſtaux, trouve cent precipices:
Va, revient, & rebrouſſe; & de flots vagabonds
Fait parmy les rochers cent cheûtes & cent bonds:
Se confond dans vn lac, puis retrouve ſa voye:
Par des antres deux fois ſous la terre ſe noye:
Se cache; & reprenant ſa premiere vigueur,
Se fait revoir encor des abyſmes vainqueur:
Enfin libre & puiſſant, il baigne, il court, il dompte,
*Les champs de * Babylone, & ceux de * Cteſiphonte.*
Les Francs devant Clovis aſſemblent des monceaux
D'eſtendards remportez, & de nobles drapeaux.

* Grand fleuve d'Aſie.

*Ville capitale du Royaume des Aſſyriens, des Medes, & des Perſes.

* Capitale du Royaume des Parthes.

Liſois paroiſt de loin, portant parmy les plaines
L'honorable fardeau de quatre Aigles Romaines,
Que d'vn effort hardy, par autant de combas,
Sa main vient d'arracher aux Cheruſques ſoldats.
Il remet ce trophée aux pieds de ſon Monarque,
Qui veut que ſon écu, pour ſon illuſtre marque,
Soit peint de quatre Aiglons, leurs ailes eſtendans;
Et que ce meſme honneur paſſe à ſes deſcendans,
Qui * *depuis par leurs faits, joignant gloire ſur gloire,*
De ce nombre ont trois fois redoublé la memoire.

* Vn autre de la maiſon de Montmorancy gagna encore 4 enſeignes, ou 4 aigles de l'Empire, & mit huit aiglons à ſes armes, doublant le nombre de 4, & vn autre en ayant gagné 8, doubla le nombre de 8 à ſes armes, qui ont maintenant ſeize aiglons, que l'on nomme alerions.

Le Prince impatient retourne vers le mont,
Pour trouver ſa Princeſſe, & le brave Ariſmond.
Mais il tremble en ſon cœur pour la troupe fidelle,
Si celebre en beaux faits, & ſi chaſte, & ſi belle.
D'Amantes ny d'Amans, nul ne s'offre à ſes yeux.
Allons, dit-il, Aurele : allons aux meſmes lieux
Où mon malheur laiſſa cette bande animée
A porter tout le faix de la nombreuſe armée.
Il void autour de luy tous ſes Chefs raſſemblez.
Il les meine, où de ſang les vallons ſont comblez,
Vers le paſſage eſtroit, où la troupe invincible
Rendit, pour le ſauver, le mont inacceſſible.
Il trouve des monceaux de Saxons entaſſez:
Puis les corps des Amans, l'vn à l'autre embraſſez:
Percez diverſement de grands coups honorables:
Dans vne heureuſe mort encore tous aimables.

Au

Au premier rang il void que le brave Aigoland,
De ſon Argine encor ſouſtient le chef ſanglant:
Que de ces corps puiſſans, ſeuls ils en foulent quatre:
Et qu'ils ſemblent tout morts encore les combattre.
Il void au meſme rang le vaillant Varadon,
Tenant d'vne main roide encore ſon guidon;
Et de l'autre fermant la bleſſure profonde,
Qui fendoit le beau ſein de ſa chere Aregonde.
Valdin ſemble paſlir de fureur & d'amour,
Pluſtoſt que de la mort qui l'a privé du jour:
Et pouſſe encor le fer, dont ſa vangeance prompte
A percé le Saxon, meurtrier d'Amalazonte.
Tous ces nobles Amans, encor parmy les morts,
Font, pour ſauver leur Prince, vn rampart de leurs corps.
Mais rien n'eſtonne plus Clovis & ſa brigade,
Que de voir morts enſemble Alpheïde & Volcade:
Qui tous deux par amour s'entrelaſſent les doigts;
Et de ſang, ſur le front, ont tous deux vne croix.
Ce ſpectacle amoureux, & glorieux, & tendre,
Aux Chefs les plus conſtans fait des larmes répandre.
Le Roy meſme en ſoupire: & ne refuſe pas
De payer de ſes pleurs le prix de leur trépas:
Leur promet cent tombeaux, pour la marque eternelle
De leur rare valeur, & de leur cœur fidelle
A leur flame, à leur Prince, à la foy de leur Dieu.
Puis il quitte à regret ce doux & triſte lieu.

Il va chercher ſa Reine ; & l'objet deplorable
Luy fait de ſon amour craindre vne fin ſemblable.
O ! valeureux Martyrs, ô ! genereux Amans,
Si le temps a deſtruit vos nobles monumens,
De voſtre ardente foy, de voſtre illuſtre gloire,
Iamais ne s'eſteindra la durable memoire.
Car ſi le cours des ans laiſſe vivre mes vers,
Elle fera par eux le tour de l'Vnivers.
On la verra courir les beaux champs de l'Aurore,
Et les climats du Nil, & le rivage More.
On la verra voler juſqu'aux poles glacez.
Enfin vos noms fameux dans les ſiecles paſſez,
Vivront encore vn jour en tous lieux de la Terre,
Où les Francs porteront le commerce ou la guerre.

CLOVIS,

LIVRE VINGT-VNIESME.

PAR les croupes du mont, le Prince valeureux
S'avance avec ſes Chefs vers le rocher heureux:
Et la crainte qu'il ſent d'vne ſeconde perte,
Réveille la douleur qu'il a long-temps ſoufferte.
Il découvre Ariſmond, aſsis ſous vn ormeau:
Et desja redoutoit vn deſaſtre nouveau,
Quand il void la Princeſſe en terre proſternée,
Priant pour le ſucces de la grande journée;
*Pareille à ce grand * Chef, conducteur des Hebreux,* * Moyſe.
Qui ſur le mont Oreb, au Ciel faiſoit des vœux,

Cependant qu'au combat Iosüé les excite,
Pour vaincre la fureur du fier Amalecite.
Elle se leve au bruit, se presente à Clovis.
De son divin éclat tous les yeux sont ravis.
Le Prince émeû d'amour, de joye, & de tendresse,
Va baiser à genoux la main de sa Princesse.
Rends grace à Dieu, dit-elle, ô mon vaillant Epoûx;
Et tous deux pour luy seul flechissons les genoux.
Il a rendu la gloire à ta vertu guerriere.
Reconnois ses faveurs, & fay cette priere.
Seigneur, je te confirme, en ma prosperité,
Les vœux que je te fis en mon adversité.
Veuïlle dans peu de jours, par ta bonté supreme,
Effacer mes erreurs par les eaux du bapteſme.
Clovis redit ces mots, du cœur les confirmant;
Et les appuye encor d'vn celebre serment.
Ma Princesse, dit-il, conte moy donc ta vie,
Depuis le jour cruel que tu me fus ravie.
Ie brule dés long-temps du desir de sçavoir
Quels Dieux ou quels Demõs t'avoient sous leur pouvoir.
Tous deux s'estant assis : vn Demon, reprit-elle,
Me trompa, déguisé sous la forme d'Aurele;
M'emporta dans les airs, m'enferma dans ce lieu.
Car ainsi le permit le vouloir du grand Dieu.
Aux divines bontez, soudain je me confie.
Aux celestes decrets mon cœur se sacrifie.

Puis vne voix me dit : je t'ayme & te ſouſtiens.
Car jamais mon ſecours n'abandonne les miens.
Vne clarté s'épand : la clarté fut ſuivie
Du grand Saint qui tousjours prit le ſoin de ma vie.
Mais il n'avoit iamais donné l'heur à mes yeux
De contempler l'éclat de ſon corps glorieux.
Ie le vis donc alors, ce grand Areopage,
D'vn œil eſtincellant, d'vn auguſte viſage,
Couvert d'vn long habit, de lin blanc & friſé;
Et d'vne eſtole blanche ayant le corps croiſé.
Le Ciel, dit-il, ma fille, à ton ayde m'envoye;
Et dans cet antre obſcur, veut te combler de joye.
Bien-toſt dans ce climat tu reverras Clovis.
C'eſt icy qu'il ſuivra ton ſalutaire advis.
I'auray ſoin de nourrir & ton corps & ton ame.
Eleve à Dieu ton cœur, par vne ardente flame.
Laiſſe de ton eſprit les efforts impuiſſans.
Monte, par la foy ſeule, au deſſus de tes ſens.
Dédaigne les priſons, ton corps, ton penſer meſme,
Pour t'vnir à l'eſſence ineffable & ſupreme.
Mais je dirois en vain les ſecrets qu'il m'apprit,
*Pour mépriſer le corps, & vivre * par l'eſprit:*
Puiſque ceux d'où l'erreur à peine ſe ſepare,
Ne ſçauroient concevoir cette doctrine rare.
Enfin dans ces clartez, & ces raviſſemens,
Les jours ne m'ont ſemblé que de legers momens.

*S. Denys a le premier écrit de la Theologie myſtique, laquelle traite de la vie de l'eſprit au deſſus des ſens, qui eſt l'vnion de l'ame avec Dieu.

Le Duc benit alors la divine aſſiſtance.
Et toy, luy dit Clovis, quelle injuſte puiſſance
Te retint & Liſois éloignez de mes yeux?
L'Enfer nous mit de meſme en d'effroyables lieux,
Répond le ſage Aurele; où d'vne mort funeſte
Dieu nous a garentis par vne main celeſte.
Car l'ame d'Agilane eut le ſoin de nos jours:
Et bien qu'en lieux divers, nous donna ſon ſecours:
Enfin nous fit ſortir de nos priſons humides.
Nous trouvons nos courſiers, & deux fideles guides,
Qui nous donnant l'advis de ſecourir le Roy,
Nous rempliſſent enſemble & d'ardeur & d'effroy:
Et pour joindre ſon camp, s'offrent à nous conduire.
Le troiſieſme Soleil commençoit à reluire.
Des Gaulois & des Francs nous trouvons le débris.
Soudain nous accourons où ſont les plus grands cris.
Aquilon le premier de loin s'eſt fait connoiſtre.
Puis à nos yeux heureux a paru noſtre Maiſtre,
Qui de corps abbatus s'eſtoit fait de deux parts,
Contre ſes Ennemis, deux horribles remparts.
La Princeſſe bénit les bontez ſouveraines,
Qui par tant de bonheur ont finy tant de peines.
Le Roy loüe Ariſmond de ſes faits valeureux.
Mais bien plus de ſon cœur & juſte & genereux,
Qui pluſtoſt ſur vn traiſtre anima ſa furie,
Que contre l'Ennemy de ſa chere patrie:

Prenant le party foible, armé de la raiſon,
Contre vn party nombreux qu'arma la trahiſon.
Il pretend quelque jour payer avec largeſſe
Et ſa rare valeur, & ſa haute ſageſſe.
Mais, dit-il, dans mon cœur j'ay mille ennuis ſecrets,
De ne pouvoir donner que de triſtes regrets
A cent nobles Martyrs, dont les fidelles flames
Pour Chriſt & pour leur Prince ont prodigué leurs ames.
Car j'entendis ces cris: mourons dans noſtre Loy:
Mourons pour Ieſus-Chriſt; mourons pour noſtre Roy.
Clotilde à ce diſcours épriſe d'vn ſaint zele,
Veut honorer les corps de la troupe fidele:
Sent ſon cœur enflammé du deſir de les voir.
Le Prince veut la ſuivre en ce pieux devoir;
Et luy donnant la main, part de l'heureuſe roche.
La Reine avec reſpect du triſte lieu s'approche.
Elle void le ſpectacle & pitoyable & doux.
Auſſi-toſt pres d'Argine elle tombe à genoux:
L'embraſſe, & ſon Amant; & de ſa bouche pure,
Avec de ſaints baiſers preſſe chaque bleſſure.
Le Duc ſuit ſon exemple. Elle voudroit encor
Ramaſſer tout leur ſang en de grands vaſes dor.
Clovis en ce deſir veut la rendre contente:
Et parmy les treſors renfermez dans ſa tente,
Fait choiſir cent vaiſſeaux d'or pur & ciſelé,
Pour recueillir le ſang qui pour Chriſt a coulé.

Mais pendant qu'à ces ſoins Clotilde eſt occupée,
Vne autre pompe vient, du pillage échapée:
Et Sigalde paroiſt, par le Prince commis,
Pour empeſcher le ſac du camp des Ennemis.
Il conduit vn amas de cent illuſtres Dames,
Qu'il ſauva de l'ardeur des impudiques flames.
Berthe marche à leur teſte: & par ſes triſtes pleurs,
Exprime en meſme temps cent diverſes douleurs;
Le trépas de ſon pere, & ſa beauté captive,
Et mille grands eſpoirs dont le malheur la prive.
Sa ſuite eſt ainſi qu'elle en larmes, en ſoupirs.
Clotilde laiſſe au Duc le ſoin des cent Martyrs:
Devance par ces pas l'abbord de la Princeſſe;
L'embraſſe, l'accompagne, & flatte ſa triſteſſe.
Apres elle marchoient tous les Princes captifs.
Les Francs tiennent ſur eux leurs regards attentifs:
Et Clovis void en eux toute la Germanie
A ſon ample domaine heureuſement vnie.
Il penſe à ſa conqueſte; & par ſa douce loy
Par tout remet le calme, où tout tremble d'effroy:
Accorde trente jours pour relaſche à la guerre:
Et pour donner aux morts vn repos ſous la terre.
De ſon celebre exploit le plus illuſtre fruit,
Eſt le bonheur de voir ſon bel Aſtre qui luit,
Dont ſes yeux à toute heure adorent le miracle.
Mais tousjours à ſes vœux il s'oppoſe vn obſtacle:

Et

Et brulant de deſirs, il penſe inceſſamment
Au Heraut d'Alaric qui receut ſon ſerment.
Iuſqu'au jour du combat, il n'en peut rien pretendre.
L'Amour demande vn bien; l'honneur vient le deffendre.
Avant que de ſon cœur le feu ſoit ſoulagé,
Son eſprit de deux nœuds doit eſtre dégagé,
Et du combat promis, & du vœu du bapteſme:
Mais ſon premier devoir s'attache au Dieu ſupreme.
Cependant Yoland, dans ce honteux malheur,
Preſſant plus ſon cheval de rage que de peur,
Aux vallons de la Vauge arrive avec Myrrhine.
Son invincible orgueil contre les maux s'obſtine:
Et ſon ame enflammée, au deffaut de ſon fer,
Pretend contre Clovis animer tout l'Enfer.
Elle monte à pas lents ces croupes ſi fecondes
En cheſnes verdoyans, en murmurantes ondes.
Elle entend des bruits ſourds, & des gemiſſemens:
Puis des cris plus aigus, & de longs heurlemens.
La cime qu'elle attaint paroiſt toute enfermée
Dans le nuage obſcur d'vne épaiſſe fumée,
D'où ſortent mille éclairs, rouges, eſtincellans;
Et des dragons ailez, aux corps noirs & brulans,
Qui par leurs ſiflemens, & par leur fuite prompte,
Monſtrent qu'vn puiſſant bras les combat & les dompte.
Malgré ſon grand courage, elle en fremit d'horreur:
Et cet affreux ſpectacle allentit ſa fureur.

Toutefois elle marche, à ces bruits attentive:
Mais Myrrhine paſlit, eſtonnée, & craintive;
N'oſe lever les yeux, s'arreſte, & ne peut pas
Dans ſa frayeur extreme avancer vn ſeul pas.
Yoland, ſur la cime où s'eſtend vne place
Qui du vaſte Palais monſtre la riche face,
Void vn air ſans broüillards, & découvre vn beau jour,
Qui diſſipe l'horreur des ombres d'alentour.
Elle void à genoux vne troupe muette,
De l'vn & l'autre ſexe, & de beauté parfaitte.
Elle void devant eux vn auguſte Vieillard,
Couronné de rayons, d'vn celeſte regard,
Richement reveſtu d'vne chape ſuperbe,
Sur vne aube de lin, traiſnant juſques ſur l'herbe.
Et ſa dextre puiſſante, alentour de ces monts,
Par le ſigne adorable écarte les Demons.
Ne crains pas, Yoland, dit-il à la Princeſſe.
De Dieu voy le pouvoir, de l'Enfer la foibleſſe.
Il ſe tourne à l'inſtant vers le temple orgueilleux,
A Mercure élevé ſur vn roc ſourcilleux:
Et de ce meſme ſigne, avec vne parole,
Il renverſe, il deſtruit, & le temple & l'idole.
Cette maſſe en tombant ſe ſepare en morceaux:
Puis dans l'abyſme creux ſe raſſemble en monceaux.
Mille terribles ſons par les monts ſe répandent:
Et cent fois redoublez, par les vallons s'entendent.

Auberon eſtonné de tant d'horribles bruits,
Et de voir en plein jour la noire ombre des nuits,
Accourt, & du Palais ouvre la large porte,
D'Albione effrayée ayant la ſeule eſcorte.
Voy, méchant, dit le Saint, voy par quelle vertu
Tes Demons ſont chaſſez, & ce temple abbatu.
Clovis a la victoire, en dépit de tes ruſes:
Et par tout tu verras tes malices confuſes.
Severin eſt mon nom, de qui le ſaint troupeau*
Dans Agaune Helvetique honore le tombeau
Des ſix mille Martyrs de la bande Thebaine,
Dont Maurice fut Chef ſous l'enſeigne Romaine.
Le Chef de cette troupe, eſt ton fils genereux,
Valbert, des loix de Dieu conſtamment amoureux,
Qui chaſſé par ta rage eſt devenu Patrice,
Ayant veu l'Orient à ſes vœux plus propice.
Voy ſon épouſe auſſi, la fille de Zenon;
Lucille, qui poſſede vn celebre renom,
Vn rang imperial, vne grande richeſſe,
Et ſur toutes grandeurs, vne extreme ſageſſe.
Depuis deux mois entiers ils errent en ces lieux:
Et Dieu les a ſouvent preſentez a tes yeux.
Tu les as mépriſez, & ces Dames Chreſtiennes,
Pour deux filles de Rois, qui ne ſont pas les tiennes.
Enfin le Ciel m'envoye, afin de ſe vanger,
Si ſous la loy de Chriſt tu ne veux te ranger.

* S. Severin eſtoit Abbé d'Agaune en Suiſſe, où eſt le tombeau des ſix mille Martyrs de la Legion Thebaine, qui eurent la teſte tranchée avec S. Maurice. L'hiſtoire dit que S. Severin fit de grands miracles devant Clovis, & meſme le guerit d'vne maladie vn peu apres ſa converſion.

Ie puis briſer ton corps, comme j'ay fait ce temple.
Crains Dieu, crains ſa colere, & tremble à cet exemple.
L'Enchanteur effrayé de ces graves accens,
Veut tenter contre Dieu ſes charmes impuiſſans.
D'vn cœur impenitent, & d'vne aveugle rage,
Il pretend par ſon art ſouſtenir ſon courage:
Appelle, à ſon ſecours vn reſte de Demons,
Qui ſe cachoient encore aux antres de ces monts;
Sur leurs ailes s'éleve, & dans les airs s'emporte.
Le Saint luy fait ſentir vne vertu plus forte.
Il eſt abandonné de ces foibles Eſprits,
Qui fondent ſous la Terre, en jettant mille cris.
Le corps ſur les rochers ſe briſe & ſe déchire.
L'ame avec les Demons fuit dans le noir Empire.
*Ainſi du haut ſommet du rocher * Aventin,*
S'éleva dans les airs ſur le peuple Latin,
*Et tomba par les vœux du * Prince de l'Egliſe,*
*L'orgueilleux * Enchanteur qui mourut dans * Ariſe.*
Valbert ſent à ſa mort vne extreme douleur.
Les deux Sœurs s'écrians, deplorent ſon malheur.
Severin, par ces mots, veut conſoler leur ame.
Vous pleurez, comme vn pere, vn raviſſeur infame,
Qui ſuivant la fureur d'vn conſeil infernal,
Vous ravit au berceau dans voſtre lieu natal:
Vous nourrit pour Clovis, comme nobles Infantes,
Qui pouvoient de ſon cœur eſtre vn jour triomphantes:

* Le mont Auentin dans Rome.

* S. Pierre.

* Simon le Magicien.

* Village pres de Rome, où Simon fut porté, tout briſé de ſa cheute, & où il mourut.

Et vous cachant la Loy qu'adoroient vos Ayeux,
Força voſtre ame tendre à ſervir les faux Dieux;
Puis dans l'amour du Roy vous ayant engagées,
Vous laiſſe dans l'ardeur de vous en voir vangées.
Toy, dit-il, Yoland, fille du Sage Euric,
Roy des fiers Viſigots, Sœur du brave Alaric,
*Pres de * l'Ebre il te prit, quand ton valeureux pere*
Avoit dans ſes combas la fortune proſpere.
Et toy, belle Albione, il te prit aux Anglois,
Quand ton pere engagé dans ſes rares explois,
A l'Ecoſſe adjouſtoit l'Irlande & la Norvege,
Et ne redoutoit pas cette main ſacrilege.
Helas! que je te plains, noble fille d'Artus,
Qui t'ayant miſe au jour, t'eut donné ſes vertus,
Si ce traiſtre Payen ne t'eut portée au crime:
Tu ſens croiſtre en ton ventre un fruit illegitime.
Tu perdis par ſon rapt ton pere & ta maiſon:
Et perdis par ton feu l'eſprit & la raiſon.
Maintenant ſans ſecours, infame, & vagabonde,
Quel lieu pour te cacher te reſte-t-il au Monde?
Mais quittez toutes deux vos indignes ardeurs.
Portez voſtre grand cœur aux celeſtes grandeurs.
Quittez les Deïtez vainement adorées.
Que ſans fin de vos yeux vos fautes ſoient pleurées.
Vos chefs furent trempez dans le ſacré lavoir.
Deteſtez du trompeur & l'art & le pouvoir.

* Fleuve d'Eſpagne.

Songez, par ſon deſaſtre, à redouter le voſtre.
Il dit. Mais trop de rage occupe l'vne & l'autre.
Et la celeſte grace, avec ſes traits vainqueurs,
Iamais ne peut entrer dans les ſuperbes cœurs.
Vieillard, dit Yoland, nous cedons à tes charmes.
Mais en vain tu pretens que nous verſions des larmes.
Le trépas de Clovis vangera nos douleurs.
Nous verſerons pluſtoſt de ſon ſang que des pleurs.
Il ne vaincra jamais Yoland en courage.
Ie le croiray vainqueur, s'il peut vaincre ma rage.
Si nous ſommes du rang où tu veux nous placer,
Tu nous hauſſes le cœur, puis tu veux l'abbaiſſer.
Que l'Enfer l'abandonne, & que le Ciel m'opprime.
Ie hay le repentir, encor plus que le crime.
Allez, dit Severin, ô! deteſtables cœurs;
Le Ciel vous abandonne à vos propres fureurs.
Mais vous, ſuivez mes pas: venez, troupe fidelle.
Allons chercher Clovis aux bords de la Moſelle.
Ne pleure point, Valbert, vn pere furieux,
Indigne du cercueil, eſclave des faux Dieux,
Miniſtre de l'Enfer, ennemy de mon Maiſtre.
Laiſſons ce corps aux loups, qui doivent s'en repaiſtre.
Alors la ſainte bande, en marchant deux à deux,
Par la porte du mont ſuit le Saint lumineux;
Bénit le Tout-puiſſant, & joint leur equipage,
Qui ſans bruit les attend à l'ombre d'vn bocage.

Albione, Yoland, regardent ce depart;
Puis fixement en terre arreſtent leur regard.
L'vne & l'autre confuſe, interditte, eſtonnée,
De ſecours tout à coup ſe trouve abandonnée.
O! Dieux! dit Yoland, pouvions-nous concevoir
Qu'vn mortel ſur la terre eut vn ſi grand pouvoir?
Qu'il a fait à nos yeux d'effroyables prodiges?
A peine de ce temple on peut voir les veſtiges.
Mais dans ce changement, rien ne peut m'ebranler.
Et je voy dans nos maux dequoy nous conſoler.
Nous ne ſommes plus Sœurs; nous n'avons plus de pere.
Mais nous avons chacune vn grand Prince pour frere.
Gouſtons le doux eſpoir qui vient nous ſoulager;
D'avoir vn rang illuſtre, & dequoy nous vanger.
Ma ſœur, dit Albione, (avant ma derniere heure
Permets que ce cher nom encore nous demeure)
Helas! de quel eſpoir nous pouvons-nous ſtater?
Helas! de quel ſecours nous pouvons-nous vanter?
Bien que contre Clovis noſtre fureur aſſemble
L'Eſpagne, & l'Aquitaine, & l'Angleterre enſemble;
Quand nous pourrions encore y joindre les Romains;
Que doit plus redouter le Vainqueur des Germains?
Meſmes de noſtre ſang, quelles certaines marques
Pourrions-nous faire voir à ces puiſſans Monarques?
Quoy doncques, noſtre cœur d'affronts n'eſt pas content.
Cette derniere honte encore nous attend.

Ah ! que nulle eſperance au jour ne nous retienne.
Mourons : & ſi ta honte eſt moindre que la mienne,
Laiſſe-moy mourir ſeule, & ſouffre qu'en mon ſang
Ma main noye & mon crime, & le fruit de mon flanc.
En meurtriſſant l'Enfant par vne juſte rage,
Du pere pour le moins je meurtriray l'image.
Hé quoy ? mon ſang en moy combat contre le ſien?
Verſons l'vn avec l'autre, & ne diviſons rien.
Mais? je ſens contre moy s'émouvoir mes entrailles?
Et mes yeux, ô ! mon fruit, pleurent tes funerailles?
Si mes pleurs malgré moy ſortent de leur priſon,
La Nature les verſe, & non pas la Raiſon.
Il faut que de mes flancs moy meſme je t'arrache :
Que comme vn ennemy, de moy je te détache.
Et que ne puis-je encor ſurvivre à mon trépas,
Pour en faire à ton pere vn horrible repas?
O ! de fille de Rois raviſſeur deteſtable,
C'eſt toy qui m'as plongée en ce goufre effroyable;
Quand me vantant Clovis, ſes faits, & ſes Ayeux,
Tu rallumois l'ardeur que je pris dans ſes yeux :
Quand tu portois mon ame, helas ! trop enflammée,
Au plaiſir de l'aimer, & de m'en voir aimée.
Tu me fis mediter cet aveugle deſſein,
De le tenir au moins par vn charme en mon ſein :
Quand je perdis l'eſpoir qu'aimant vne Chreſtienne,
Il quittaſt ſa beauté, pour adorer la mienne.

Apres

Apres m'avoir volée à ceux de ma maiſon,
Tu m'as volé l'honneur, corrompant ma raiſon.
Ne pouvant l'eſperer par vn nœu legitime,
Tu fis que je l'acquis par la honte & le crime:
Que je conceûs de luy ce fruit doux & cruel,
D'vne part innocent, de l'autre criminel;
Et qu'il ne reſte plus à ma fureur extreme,
Qu'à vanger mon forfait ſur l'innocence meſme.
Mais c'eſt le ſeul remede à mon mal ſi preſſant.
La rage eſt plus celebre à perdre vn innocent.
Ah! que ne peut encor ma mourante colere
Le jetter par morceaux dans le ſein de ſon pere?
Immolant à ſes yeux ma vie & ſon enfant,
Ie penſerois alors mourir en triomphant.
Mais avant mon trépas, répandons la vangeance,
Et ſur toute ſa race, & ſur toute ſa France.
Si le Ciel & l'Enfer écoutent les mourans,
Ciel, Enfer, ſuſpendez vos aſpres differends..
Ou ſi vous ne pouvez quitter voſtre querelle,
Ciel, tu n'es pas pour moy: c'eſt l'Enfer que j'appelle.
Triſtes Dieux, ou Demons, pour la derniere fois,
Sortez du ſombre Averne aux accens de ma voix.
Accourez, Alecton, Megere, Tiſiphone,
Si vous vinſtes jamais au ſecours d'Albione.
Entortillez vos crins des ſerpens les plus noirs
Dont jamais voſtre rage arma les deſeſpoirs.

Eſcoutez à ma mort ce que dicte ma bouche.
Si Clotilde jamais parvient à cette couche,
Dont par voſtre conſeil j'ay gouſté le bonheur,
Trop peu pour mon deſir, & trop pour mon honneur;
Que ſes fils à ſes yeux, par de cruelles guerres,
Comme loups acharnez, ſe raviſſent leurs terres.
Que malgré ſes ſoupirs, ſes larmes, & ſes vœux,
Ils rougiſſent leurs mains du ſang de ſes Neveux:
Et que toute ſa race en maraſtres feconde,
De tragiques horreurs épouvante le Monde.
Puis ſortez de mon ſang, Normans, & me vangez.
Que tous les champs François par vous ſoient ravagez:
Et qu'apres vos fureurs, dans vne longue guerre,
La France éprouve encor les fureurs d'Angleterre.
Ah! que je dois gouſter de delices là bas,
Lors que mes deſcendans, par de ſanglans combas,
Feront, d'vn fer vangeur, dans les demeures ſombres,
Tomber de tant de Francs les odieuſes ombres!
Doux, mais tardif eſpoir! hé bien, pour me guerir,
Mourons, ſi je ne puis me vanger ſans mourir.
Lors ſe voyant ſans fer à ſon deſſein propice,
Elle court furieuſe, & cherche vn precipice.
Mais Yoland l'arreſte; & veut pour vn moment
Qu'elle preſte l'oreille à ces mots ſeulement.
Ma ſœur, s'il faut mourir, je ſçay perdre la vie.
Que ta fureur eſt belle! & que je te l'envie!

Mais quel bien penſes-tu qui ſurvive au trépas?
Ny haine ny deſir ne ſe reſſent là bas.
Toute vangeance eſt morte en la demeure noire;
Et ſe perd dans le fleuve où ſe perd la memoire.
C'eſt ſe vanger ſur ſoy, que de vouloir perir.
Et du moins, en mourant, il faut faire mourir.
Ie veux perdre Clovis, le pourſuivre à toute heure:
Et ne veux point mourir, que premier il ne meure.
Mais je puis ſouhaiter, comme vn ſupreme bien,
Qu'à jamais noſtre ſang ſoit ennemy du ſien.
Qu'à jamais, tour à tour, l'Eſpagne & l'Angleterre
Enfantent des projets pour deſoler ſa terre.
Que de contraires mœurs, que de contraires bords,
Que ſans ceſſe oppoſant cent forts contre cent forts,
Leurs haines, leurs fureurs, ne ſoient jamais bornées
Ny par les vaſtes mers, ny par les Pyrenées.
Toutes deux dans leur rage à l'envy s'embrazans,
Cherchent vn long eſpiro en la ſuite des ans.
Toutes deux ſont vn temps dans vn morne ſilence.
Puis Albione ainſi reprend ſa violence.
Mon eſprit, que mon feu rend plus ingenieux,
Conçoit vn fait plus beau, plus il eſt furieux:
Et la poſterité, quand je ſeray vangée,
Sçaura ce que peut faire vne femme enragée.
Du fier Prince des Francs vange-toy par ton bras.
Mais ſi ton fer le peut, le mien ne le peut pas.

Mon fardeau malheureux m'en oſte la puiſſance.
Ie ne puis que ſur moy de luy prendre vangeance.
Mais je rendray bien mieux mes tranſports aſſouvis,
Si je reçoy la mort par la main de Clovis.
Cherchons-la par luy-meſme, afin que ce perfide
Soit de ſon propre enfant le cruel parricide.
L'vne & l'autre à ces mots, d'vn pas precipité,
Tournant de toutes parts ſon regard irrité,
Marche vers le Palais, qui n'ayant plus de maiſtre,
Tout ſuperbe qu'il eſt, ſemble vn deſert champeſtre;
Où chacune s'écarte; & couve dans ſon ſein
La criminelle ardeur d'vn funeſte deſſein.

CLOVIS,

LIVRE VINGT-DEVXIESME.

DESIA de toutes parts la prompte Renommée
Répandoit les exploits de la vaillante armée;
Et l'eſtonnant progres du Prince des François,
Rempliſſoit de terreur les cœurs des plus grands Rois.
Alaric ſon rival, redoute la tempeſte
Qui doit dans peu de mois éclater ſur ſa teſte.
Et le ſage Thierry, regnant ſur les Romains,
Sent que ſon ſceptre branle en ſes puiſſantes mains.
Quoy? dit-il en ſecret, la Germanie entiere
N'a peû borner le cours de ſa fureur guerriere.

Rien ne peut reſiſter à ſon premier effort.
Il n'a donné qu'vn jour à conquerir le Nord.
*La Saone eſt ſous ſes loix : le vaillant * Helvetique*
A perdu par ſon bras toute ſa gloire antique.
Rome verra bien-toſt floter ſes eſtendards.
Les Alpes contre luy ſont de foibles ramparts.
Faiſons, par nos conſeils, que ſa fureur s'arreſte :
Que content de ſa gloire, il quitte ſa conqueſte :
Qu'il embraſſe l'amour des plus douces vertus :
Ou que par les plaiſirs ſes feux ſoient combattus.
Thierry, ſur ce penſer, cherche les plus doux charmes,
Qui pourroient rallentir le bonheur de ſes armes.
Cependant le Vainqueur, fecond en grands projets,
De tous ſes ennemis veut faire des ſujets :
Et desja meſurant ſon heur à ſon courage,
Croit mettre ſous ſes loix la Garonne & le Tage.
Son cœur contre Alaric eſt ſans ceſſe irrité,
Ne pouvant eſtre heureux, qu'apres l'avoir dompté.
Il veut de ſon Rival & la vie & la terre.
La guerre émeut l'amour : l'amour émeut la guerre.
Mais ſon celebre vœu regne en ſon ſouvenir.
Dieu poſſede en ſon cœur le rang qu'il doit tenir.
Le bapteſme pompeux dans Rheims desja s'appreſte.
Remy, le grand Prelat, doit luire à cette feſte.
Tout s'appreſte au depart ; & par l'ordre du Roy,
L'armée eſt en ſa marche vn ſuperbe convoy.

* Les Suiſſes.

Il rend, par vne pompe & pitoyable & belle,
Les honneurs qui ſont deûs à la troupe fidelle.
Il dit que les Martyrs doivent ſeuls triompher:
Que la gloire des morts ne doit pas s'eſtoufer:
Qu'ils ont ſeuls ſouſtenu des forces indomptables:
Que les Cieux, par eux ſeuls, luy furent favorables.
D'abbord marchent par rangs les Chevaliers Gaulois,
En baiſſant leurs guidons, & le fer des longs bois.
La trompette, d'horreur rend les ames ſurpriſes,
Par ſes lugubres tons, & ſes lentes repriſes.
Et celle des François, reprend ces triſtes ſons.
Le Gendarme la ſuit, en noirs caparaſſons.
Puis on void des ſoldats les files ondoyantes,
Les drapeaux renverſez, & les piques traiſnantes.
Les fifres ſont plaintifs; & les triſtes tambours,
Couverts d'vn crepe noir, ont des bruits lents & ſourds.
Deux cens nobles François ſuivent ces longues troupes,
Portant ſur cent brancards, cent precieuſes coupes,
Pleines du ſang fidelle encor plus precieux,
Par Clotilde gardé, d'vn ſoin religieux.
Puis dans cinquante chars, ornez de palmes vertes,
Des Martyrs deux à deux, à faces découvertes,
Les ſaints corps ſont traiſnez par quatre chevaux blãcs,
Conduits des deux coſtez par quatre nobles Francs.
Leurs beautez ſont encore & fraiſches & vermeilles.
Et des cinquante chars les houſſes ſont pareilles.

Les courſiers les plus chers à ces nobles Amans,
Sont conduits deux à deux, ſenſibles, écumans;
Et ſemblent de douleur, parmy les larges routes,
De leurs humides yeux jetter de groſſes goutes.
Les guidons des vaincus, & les triſtes drapeaux,
A terre ſont traiſnez, dechirez par lambeaux.
Puis du camp des Germains on conduit les richeſſes:
Et dans cinq chars dorez les captives Princeſſes.
Les grands Chefs priſonniers, s'avancent deux à deux,
Et dans ce triſte ſort ſont encore orgueilleux.
Vingt jeunes Chevaliers, d'origine royale,
Ornent le beau convoy par leur parure égale.
Puis vient ſur Aquilon le Monarque indompté:
Et ſur vn barbe blanc, Clotilde à ſon coſté.
L'vn d'vn viſage fier, d'vn port & noble & brave:
L'autre levant au Ciel ſon regard doux & grave.
Apres vn large eſpace, alloient de meſme front
Le magnanime Aurele, & l'aimable Ariſmond.
Puis Liſois, & les Chefs de valeur plus celebre,
Fermoient & le triomphe & la pompe funebre.
Les peuples eſtonnez ſe rangent des deux parts;
Font au noble convoy deux mobiles ramparts;
Et de mains, & de voix, & de larmes pieuſes,
Implorent des Martyrs les ames glorieuſes.
Desja paroiſt de loin, en portrait racourcy,
Entre deux fleuves longs, le ſuperbe Nancy.

Et

Et desja le Clergé, sortant de ses murailles,
Vient en corps honorer ces saintes funerailles.
Toul, où marche la pompe, est le lieu bien-heureux,
Destiné pour repos aux Martyrs amoureux.
Et le convoy touchoit les bords de la Moselle,
Alors qu'il fut troublé d'vne illustre querelle.
Dés long-temps, Arismond, constant & genereux,
Conservoit Agilane en son cœur amoureux.
Quelle est, dit-il au Duc, cette Agilane aimable,
Dont l'ame en la prison te fut si secourable?
Par des propos succincts, libres, & découverts,
Aurele luy redit ses voyages divers;
La fureur de Ramir, cruelle & pitoyable;
De sa charmante sœur le deüil inconsolable;
Leur naufrage, leur crainte aux Getuliques bords;
Et leur captivité, pire que mille morts:
Leur amitié cachée; & du rivage More,
Leur passage soudain aux rives du Bosphore:
L'amour de l'Empereur; ses ardentes fureurs:
Le mutuel aveu du secret de leurs cœurs:
La fiévre d'Agilane, & le Saint secourable:*
Enfin leur mariage, & sa mort deplorable.
Du Sueve, à ces discours, les changeantes couleurs,
Font voir au sage Duc de secretes douleurs.
Prince, dit-il, tu sens quelque mal qui te trouble:
Qui te prend, puis te laisse, & soudain se redouble.

* Daniel Stilite.

Ie voudrois par mes ſoins le pouvoir alleger.
Oüy, reprit Ariſmond, tu le peux ſoulager.
Ecartons-nous, dit-il d'vne voix animée.
Mon trouble ne veut pas troubler toute l'armée.
Allons ſeuls dans ce bois. Lors ſans eſtre ſuivis,
Ils laiſſent d'vn accord la ſuite de Clovis.
Mais à peine Ariſmond void que le bois les cache,
Que ſon œil furieux ſur Aurele s'attache.
Ah! dit-il, tu mourras, pour m'auoir fait bleſmir,
Faux Epoux d'Agilane, & meurtrier de Ramir.
Elle m'eſtoit promiſe; & je donnay la vie
A ſon genereux frere à qui tu l'as ravie.
Son bras en meſme temps luy fait ſentir ſes coups.
Aurele eſt tout ſurpris de cet ardent courroux.
Il void d'vn cœur raſſis le Sueve dans la rage.
Mais le danger preſſant réveille ſon courage.
Le Prince attaint ſon bras: il l'attaint dans le flanc:
Et leurs armes desja ſont taintes de leur ſang.
Chacun des deux courſiers & s'écarte & s'emporte.
Mais des deux Chevaliers l'ardeur s'en rend plus forte.
Auſſi-toſt l'vn vers l'autre ils retournent fougueux.
Agilane au retour ſe trouve entre les deux:
Et paroiſt à leurs yeux celeſte & rayonnante.
Tous deux, à cette veuë heureuſe & ſurprenante,
Fremiſſent de plaiſir, de crainte, & de reſpect:
Demeurent en ſuſpens, tremblans à ſon aſpect.

L'vn & l'autre deſcend d'vne égale viſteſſe:
Puis revere à genoux la divine Princeſſe.
Elle void Ariſmond d'vn œil ſevere & doux:
Et de bras amoureux va ſerrer ſon Epoux.
Mais du Prince auſſi-toſt la noble ame eſt ſaiſie
De l'ardente fureur d'vne aſpre jalouſie.
Ce debat par le fer ne ſe doit pas vuider,
Leur dit-elle: & c'eſt moy qui le dois decider.
Liſois, par les grands coups de leurs lames peſantes,
Avoit oüy le bruit des armes reſonnantes.
Clovis, de ſaints diſcours par la Reine occupé,
Soudain du meſme bruit ſe ſent auſſi frapé.
Ils courent: & les Chefs de la plus haute marque,
Volent avec ardeur ſur les pas du Monarque.
Ils trouvent les Guerriers n'agueres combatans;
Et la belle Agilane aux regards éclatans.
Puis découvrent plus loin, dans vne route ſombre,
Vne troupe, & des chars, qui s'arreſtent à l'ombre.
Le ſpectacle paroiſt & ſurprenant & doux.
Tous deux ils ſont ſanglans, & tous deux à genoux.
Le Prince tout ſurpris d'vne telle auanture,
De chacun des Guerriers fait chercher la bleſſure.
Iouïſſez, dit le Duc, du bonheur de vos yeux.
Honorez Agilane: elle deſcend des Cieux.
Non, dit-elle, je vis. Le Ciel m'a r'animée,
Pour ſervir mon Epoux, & ſon Prince, & l'armée.

Levez-vous : c'eſt Dieu ſeul que l'on doit adorer.
Mais ils trouvent cet heur trop grand pour l'eſperer.
Oüy, dit-elle, je vis : levez-vous l'vn & l'autre.
Dieu m'a rendu la vie : ayez ſoin de la voſtre.
Alors on les deſarme : & l'on cherche leurs coups.
Agilane prend ſoin du bras de ſon Epoux.
Elle eſtanche le ſang d'vne legere playe.
Il tremble : il doute encor ſi l'auanture eſt vraye :
Si ſes yeux ſont ouverts, ou s'il reſve en dormant.
Tousjours il la regarde avec eſtonnement.
Ariſmond, que le Roy de ſes ſoins favoriſe,
Eſt confus & muet de rage & de ſurpriſe.
Lors ſe leve la troupe aſsiſe dans le bois.
Leur Chef s'avance, & parle au Prince des François.
Roy, dit-il, dont le nom s'épand juſqu'à l'Aurore,
Nous venons te chercher, des climats du Boſphore.
Ie ſuis fils d'Auberon, Prince du ſang François,
Qui voyant que de Chriſt j'avois ſuivy les loix,
Me chaſſa de ces lieux, d'vne injuſte colere.
Mais Dieu dans l'Orient m'offrit vn meilleur pere,
Le Saint ſi renommé, le divin Daniel,
Quand pour ſauver l'Aſie, & par l'ordre du Ciel,
A Zenon penitent il redonna l'Empire.
I'arrive en ſon Palais, quand Agilane expire.
Le Saint remply de foy, luy fait revoir le jour.
Il me bénit le front dans cet heureux ſejour.

Et pres de l'Empereur me promet vn aſyle.
*Puis lors qu'il l'eut remis dans ſa puiſſante * ville,*
Il luy fait vn preſent d'Agilane & de moy:
Luy vante noſtre ſang, noſtre conſtante foy,
Nos indignes malheurs; & veut qu'en ſa famille
Il nous donne le rang & de fils & de fille.
Zenon qui de luy ſeul tient ſon retour heureux,
D'vn cœur reconnoiſſant donne tout à ſes vœux:
Nous accepte, nous aime: enfin il me fait prendre
Le haut rang de Patrice, & celuy de ſon gendre:
Veut qu'Agilane épouſe vn Conſul éminent,
Armat, qui dans l'Empire eſt ſon ſeul Lieutenant.
Mais ſage elle répond, que ſa foy l'a ſoumiſe
Au Franc qui doit vnir ſon Monarque à l'Egliſe.
Zenon avant ſa mort la comble de bienfaits.
Mon païs eſtoit ſeul l'objet de mes ſouhaits:
Et pour voir ſon Epoux, Agilane ſoupire.
Cependant Anaſtaſe eſt receu dans l'Empire.
De ton renom celebre il devient amoureux:
Et pour gagner le cœur d'vn Roy ſi valeureux,
Permet noſtre depart; & de dons magnifiques
Veut honorer par nous tes vertus heroïques.
Par ſa lettre, qui porte vn ſolemnel accord,
Il te cede ſes droits ſur l'Empire du Nord;
Et je dois ſur le front t'en mettre la couronne,
Quand les Gots à ton bras cederont la Garonne.

* Conſtantinople.

Ainſi de l'Orient juſques en ces climas,
Honorez en tous lieux, nous avancions nos pas:
Mais de l'Enfer jaloux la malice cruelle
Nous a fait refuſer la maiſon paternelle.
Agilane en ſecret, par vn divin ſecours,
Sceût ouvrir du Palais les portes & les tours;
Aux puiſſances d'Enfer impoſa le ſilence,
Pour nourrir ſon Epoux dans ſa longue ſouffrance:
Luy rendit ſa franchiſe, & celle de Liſois,
Pour courir au ſecours du plus vaillant des Rois.
Severin que tu vois, eſt le Saint admirable,
Qui luy donna pour toy cette aide favorable:
Qui depuis déployant ſa puiſſante vertu,
A puny l'Enchanteur, a ſon temple abbatu.
Enfin nous te cherchions: mais dans la juſte crainte
D'interrompre le cours de cette pompe ſainte,
Nous prenions le repos à l'ombre de ces bois,
Lors que ces combatans ont élevé leurs voix.
De tous deux Agilane a connu le viſage.
Bien-toſt, a-t-elle dit, j'appaiſeray leur rage.
Et tous les deux ont creû, ſurpris par ſes beaux yeux,
Que pour les ſeparer, elle venoit des Cieux.
Tant d'heur, répond Clovis, tant de rares merveilles
Ont juſtement charmé nos yeux & nos oreilles.
Pour exprimer l'exces de nos contentemens,
Cher Prince, nous n'avons que des embraſſemens.

Puis il honore encor d'vne faveur égale
Severin, & Lucille, & la belle Vandale.
Quoy? ſeul, dit Ariſmond, je ſeray malheureux?
Mais j'auray pour mon juge vn Prince genereux.
Penſez-vous que mon ſort ſoit reduit à l'extreme?
Ie veux eſtre jugé par Agilane meſme.
Maintenant elle eſt libre, ayant franchy la Mort.
La Mort briſe tout nœu, toute loy, tout accord.
A cet Vſurpateur la Mort l'avoit oſtée:
Et pour moy ſeulement Dieu l'a reſſuſcitée.
Entens nos differens: tu ſçauras, ô grand Roy,
Qui la merite mieux, ou d'Aurele, ou de moy.
Tous demeurent muets, tant la ſurpriſe eſt grande;
Et jugent qu'Ariſmond eſt juſte en ſa demande.
Le Ciel à peine au Duc a rendu ſon treſor,
Qu'il ſe void ſur le point de le reperdre encor.
Agilane paſlit, inquiete, eſtonnée;
Du celeſte ſecours ſe croit abandonnée.
Le Roy, qui reconnoiſt leur trouble & leur tourment,
Au ſoir, dans ſon Palais, remet ce jugement.
La divine Clotilde en meſme temps arrive.
La troupe de Valbert, d'vne veüe attentive,
Confeſſe que leurs yeux n'ont rien veu de ſi beau,
Aux terres où du jour ſe leve le flambeau.
Clovis luy fait connoiſtre Agilane & Lucille;
Et laiſſant d'vn recit la longueur inutile,

Luy conte en peu de mots la cauſe du combat,
Et l'eſtonnant ſujet de l'illuſtre debat.
Apres mille devoirs, apres mille careſſes,
Et les honneurs meſlez aux plus douces tendreſſes,
Tous reprennent contens la ſuite du convoy.
Ariſmond & Valbert vont aux coſtez du Roy.
Agilane & Lucille accompagnent la Reine,
Qui par ſes entretiens taſche à flater leur peine.
Severin marche en ſuite entre Aurele & Liſois:
Puis des Chefs renommez le plus illuſtre choix.
Et de nobles François vne foule guerriere
Suit en rangs plus confus cette bande derniere.
Vaaſt, le diſciple aimé du Pontife de Rheims,
Vient en pompe & mitré recevoir les corps Saints.
Il ſe preſente au Roy, qui deſcend & l'embraſſe.
Mais embraſſe la Croix le premier de ta race,
Luy dit le ſaint Eveſque ; & fay que les François,
L'embraſſant apres toy, ſoient vainqueurs par la Croix.
Le Prince obeïſſant & la prend, & la baiſe.
De Clotilde & du Duc les cœurs treſſaillent d'aiſe.
Et les Gaulois Chreſtiens, levant les mains aux Cieux,
Sentent leur ſein moüillé des ſources de leurs yeux.
Le Prelat ſatisfait du progrez de l'Egliſe,
Voyant l'ame du Prince à la foy ſi ſoumiſe,
L'accompagne, & l'attache aux douceurs de ſa voix,
Luy contant du Sauveur & la vie & les loix.

Dans

Dans les portes de Toul la ſainte pompe arrive :
Et le peuple la ſuit d'vne veüe attentive.
Les corps des ſaints Martyrs, au temple ſont conduits:
Et la foule à l'entour y répand mille bruits.
Le Roy marche au Palais, où le Prelat ſans ceſſe
L'inſtruit plus en repos, affranchy de la preſſe.
Et Clotilde ſouvent luy preſte ſon ſecours,
Meſlant ſa voix charmante à ſes graves diſcours.
Enfin la nuit humide eſtend ſes ſombres voiles;
Et pare leur noirceur de l'or de ſes eſtoiles.
Dans ſon impatience Ariſmond languiſſant,
Veut que le Roy le juge ; & Clovis y conſent:
Pres de luy fait aſſeoir la Princeſſe Vandale;
Clotilde à l'autre main ; puis d'vne ſuite égale,
Chacun des deux coſtez eſt aſsis en ſon rang,
Selon la dignité du merite ou du ſang.
Vne troupe eſt debout, à l'entour épanduë.
Alors chacun tenant ſon ame ſuſpenduë,
Le Sueve arreſte l'œil ſur le Roy des François;
Puis d'vn ton agreable éleve ainſi ſa voix.
Que la Iuſtice eſt belle, & donne d'aſſeurance!
Qu'elle eſt aux malheureux vne douce eſperance!
Elle eſt dans Agilane : elle eſt dans ce grand Roy.
Ie ſçay qu'elle eſt en vous, & je la ſens en moy.
Ainſi dans le bon droit mon eſprit ſe repoſe:
Car tout eſt juſte icy, mes juges & ma cauſe.

Aurele meſme eſt juſte, & de Dieu craint la loy.
Il ne veut pas vn bien qui n'appartient qu'à moy.
Et je ne vous crains point, belle morte & vivante:
Puiſque dans l'equité vous eſtes trop ſçavante.
Quelle ame pourroit eſtre injuſte en ce bas lieu,
Qui pour eſtre jugée a paru devant Dieu?
Mais que me ſert icy de perdre vn vain langage?
Il faut peu de diſcours, lors que le juge eſt ſage.
La ſimple verité plaiſt à tous les eſprits.
Moins elle a d'ornemens, plus on connoiſt ſon prix.
Voicy donc le recit ſuccinct & veritable
De mon premier duël, heureux & lamentable.
Le Sueve & le Vandale, animez dés long-temps,
Heureux, puis malheureux, ſans ceſſe combatans,
Diſputoient la Galice & la Luſitanie.
Ils veulent par la paix voir la guerre finie:
Souhaittent deſormais vivre ſous meſmes loix;
Et s'vnir pour touſiours, alliant les deux Rois.
Pour donner à l'accord vne aſſeurance égale,
Ie devois épouſer la Princeſſe Vandale.
Vous jugez, pour l'aimer, qu'il ſuffit de la voir.
Ie la vis; & l'amour me mit ſous ſon pouvoir.
Bien que mon jeune cœur n'aſpiraſt qu'à la guerre,
I'aimay mieux Agilane, & la paix de ſa terre.
Mais les Sueves mutins rompirent les accords.
Les foibles, diſent-ils, cederont aux plus forts.

Pour deux peuples ſi grands, c'eſt trop peu de Provinces.
Eſpargnons tant de ſang, par le combat des Princes.
On fait deux Innocens les victimes de tous.
Ie deviens ennemy, quand j'eſpere eſtre époux.
Ie voy devant mon fer le frere de ma Reine.
Ie la voy qui me jette vn regard plein de haine.
Helas! dis-je, ô! mon bras, que peux-tu m'acquerir?
Et pour plaire à ſon cœur, dois-je vaincre, ou mourir?
Soit vainqueur, ſoit vaincu, tout deſaſtre m'opprime.
Car que pourra pretendre ou ma honte, ou mon crime?
Pûſt-elle au moins ſçavoir le trouble où je me voy:
Et ce premier combat qui ſe fait dedans moy.
Contre vn époux promis elle anime ſon frere.
Ie ne la puis haïr, quoy qu'injuſte & contraire.
Ramir vient au combat, en ce malheureux jour,
Troublé par ſon courage, & moy par mon amour.
Il me porte deux coups, dans ſa fureur extreme.
Ie ne puis m'irriter contre le ſang que j'aime.
Par mon fer ſeulement ſes coups ſont repouſſez.
Et n'eſtant pas vaincu, je penſe vaincre aſſez.
Mais enfin la fortune, & propice & contraire,
L'abbat, & fait le coup que mon bras n'oſe faire.
Il tombe; & je ſens naiſtre vn eſpoir en mon cœur,
De voir que je puis eſtre & ſans crime & vainqueur.
Le courageux Ramir, dans ſa douleur extreme,
Veut mourir, plus que moy ſans pitié pour luy-meſme.

Son peuple veut qu'il cede ; & pour le garentir
Iure que de l'Eſpagne ils ſont preſts de partir.
Ramir rend ſon épée, accablé de triſteſſe.
Ie la porte, & la mienne, aux pieds de la Princeſſe.
Depuis tousjours le ſort l'éloigna de mes yeux.
Dans mon heur je languis, triſte victorieux.
Pour renouër l'accord, je noüay mille trames.
Mais tout Sueve fut ſourd au deſir de mes flames.
Le Vandale partit : & pour dernier malheur,
Ie ne pûs d'vn adieu ſoulager ma douleur.
Puis j'appris qu'en la mer cette merveille rare
Avoit trouvé le ſort encore plus barbare ;
Qui ſi loin de mes yeux l'ayant voulu bannir,
M'en oſta bien l'eſpoir, mais non le ſouvenir.
Le Ciel, pour me vanger du Sueve inexorable,
Qui s'eſtimant heureux, me rendoit miſerable,
Contr'eux émeût les Gots, qui guerriers & cruels,
Ont affligé leurs champs de maux continuels ;
Et pour comble de maux, alluma dans leurs villes
L'inſolente fureur des diſcordes civiles.
Mon cœur ſe ſoulageoit dans l'ardeur des combas :
Mais il ne put ſouffrir les factieux debats.
Et j'allois inconnu juſqu'en la Germanie,
De Sueves courageux prendre vne colonie,
Pour retourner ſoudain, & punir les mutins,
Quand icy j'ay trouvé de plus heureux deſtins ;

Agilane qui vit : mais de mon bien jalouſe ;
Et qui voudroit d'vn autre eſtre l'injuſte épouſe.
Mais quel eſt cet amant ? l'horreur m'en fait fremir.
Mais quel eſt cet amant ? le meurtrier de Ramir.
Elle a peû donc toucher, de la mort occupée,
La main qui de ſon ſang encore eſtoit trempée.
Oüy, la mort, Agilane, occupoit tous vos ſens.
La Mort qui fit le mal, l'excuſe en meſme temps.
Voſtre ame eſtoit troublée en ſon ſoupir extreme.
Le Ciel vous rend la vie, & vous rend à vous meſme.
Voſtre ame, par vn Saint, a ceſſé de dormir.
Voyez qui de nous deux eſt meurtrier de Ramir.
Non, voſtre ame n'eſt plus par le trouble aſſervie.
Voyez qui de nous deux luy redonna la vie.
Et ſi, pour mieux juger, voſtre ſens s'affermit,
Songez à qui des deux vn pere vous promit :
Et jugez qui des deux il choiſiroit pour gendre,
Ou qui ſauva ſon ſang, ou qui l'oſa répandre.
Mais l'ame de Ramir, par le vouloir de Dieu,
Pour oüir voſtre arreſt, eſt preſente en ce lieu :
Pour oüir ſi ſa ſœur, à l'amour aſſervie,
Choiſira pour époux l'aſſaſſin de ſa vie :
Et pour voir, quand ſa voix reglera noſtre ſort,
Ce qu'elle aimoit le mieux, ou ſa vie, ou ſa mort.
A ces mots il finit : & tousjours il addreſſe
Ses regards & ſes vœux à ſa belle Princeſſe.

Agilane & le Duc font voir vne rougeur,
Que répand ſur leur front le trouble de leur cœur.
Puis vn murmure ſourd ſoudain touche l'oreille:
Ainſi que dans les bois vn doux bruit ſe réveille,
Alors que tout à coup ſe levent les zephirs,
Et font mouvoir la feuille au gré de leurs ſoupirs.
Aurele, par ſon cœur, & par ſon innocence,
Monſtrant vn front ſerein, rompt ainſi le ſilence.
Qu'vn langage eſt trompeur, quand il ſçait bien flater!
Quand l'art eſt bien conduit, qu'il eſt à redouter!
L'Art donne à l'Innocence vn faux maſque de crime:
Et trompant la Iuſtice, il en fait ſa victime.
L'Art ſe meſle tousjours avec la fauſſeté:
Et la franchiſe eſt jointe avec la Verité.
Souvent le mauvais droit a le plus d'eloquence.
Souvent la Verité triomphe avec ſilence.
Noble & prompte elle hait la longueur du diſcours:
Et des termes charmans dédaigne le ſecours.
Sans recourir à l'art qui s'apprend aux écoles,
Ie vays en peu de mots vaincre tant de paroles.
Voicy le differend. Ariſmond, ô! grand Roy,
Pretend meriter mieux Agilane que moy.
Mais n'eſt-ce pas en vain qu'il nous trouble & s'irrite.
Le differend eſt nul, ſi nul ne la merite.
Icy d'vn grand orgueil il veut de grands témoins.
Qui croit la meriter, la merite le moins.

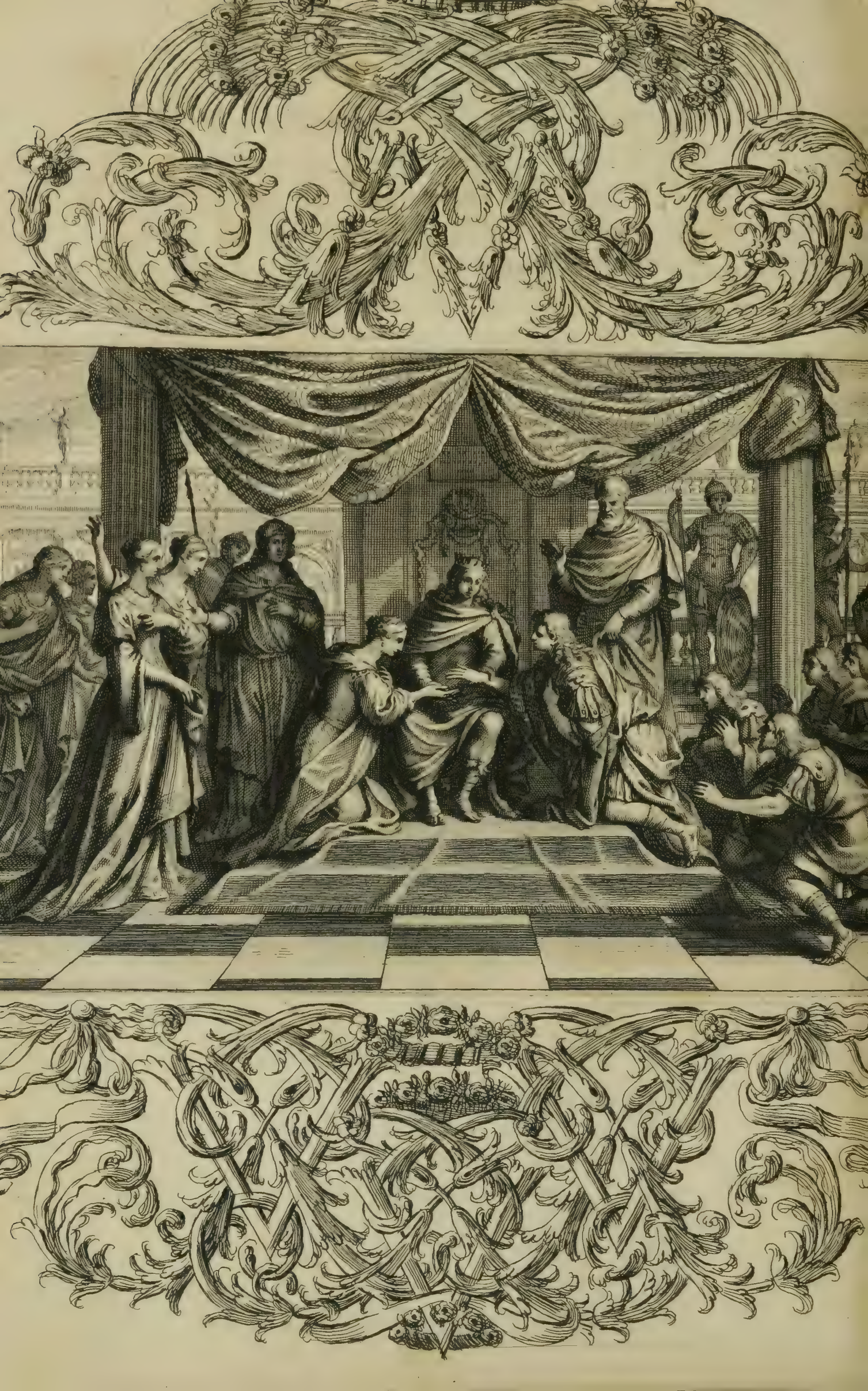
Qu'à ſon juſte mépris nul de nous ne s'expoſe.
Car tous deux en ce point nous perdrions noſtre cauſe.
A l'amant le plus humble eſt deû le plus grand bien.
Il merite, en diſant qu'il ne merite rien.
Venons à ce forfait, dont mon ame eſt ſi noire.
I'en paſſe le recit : vous en ſçavez l'hiſtoire.
I'abandonne ma vie, épargnant vn enfant.
I'admire la beauté qui l'aime & le deffend.
Pouvois-je imaginer cette fureur extreme?
Qui doit-on de ſa mort accuſer que luy-meſme?
Ariſmond luy cauſa ce malheureux tranſport.
En luy donnant la vie, il luy donna la mort.
Si mes yeux furent pris ; & ſi je fus coupable
Contemplant de ſa ſœur le viſage adorable,
Tu devrois, Ariſmond, de ce cruel malheur
Accuſer plus que moy la beauté de ſa ſœur.
Dire mes faits ſuivans, je ne puis, je ne l'oſe.
Celle qui fit mon heur, en diroit mieux la cauſe.
Pour de legers devoirs, ce fut vn trop grand bien.
Ie dis encore vn coup, je ne meritois rien.
Par le trouble du moins je n'eûs pas cette palme.
Nul trouble ne parut dans vne mort ſi calme.
Nous euſmes pour contract, quand ce nœu fut eſtraint,
La preſence, l'aveu, le conſeil d'vn grand Saint.
Celuy dont je la tiens, me l'a reſſuſcitée:
Mais non pas à deſſein qu'elle me fut oſtée.

Quand elle ſeroit libre, elle eſt ferme en ſon choix.
Les Sages ſont tousjours ce qu'ils ſont vne fois.
Alors d'vn œil remis, & d'vn grave ſilence,
De ſon aimable Epouſe il attend la ſentence.
Clovis tourne vers elle vn regard adoucy:
Et tous en meſme temps la regardent auſſy.
Nul que vous, dit le Roy, ne peut juger la cauſe.
Sur vous ſeule, de tous l'attente ſe repoſe.
Vous ſeule eſtes des deux la crainte & le deſir.
Ie ne puis vous donner: c'eſt à vous à choiſir.
Toutefois Ariſmond m'a, dit-elle, advertie
Que je ſuis en ce lieu moins juge que partie:
Puis qu'afin de me vaincre, & de me meriter,
Il me rend criminelle, au lieu de me flater.
C'eſt vn nouveau chemin, & que peu ſçavent prendre.
Avant que de juger, il faut donc me deffendre.
Oüy, je luy fus promiſe; & de fiers ennemis,
Par vn ſoudain accord, nous devinſmes amis.
I'épouſois vn Enfant; & mon ame attendrie
Sacrifioit mes jours à l'heur de ma patrie.
Mais l'accord fut rompu: Donc auſſi-toſt, d'amis,
Nous fuſmes pour jamais de mortels ennemis.
Il me reſte à juger, pour vuider la querelle,
Qui m'eſt plus ennemy d'Ariſmond ou d'Aurele.
Par le fer de l'vn d'eux, mon frere fut dompté:
Et ſur le fer de l'autre il s'eſt precipité.

L'vn

L'vn eſt Sueve, ennemy pour jamais du Vandale:
L'autre vn Franc, que nul homme en ſageſſe n'égale,
Qui cent fois me ſauva de terribles dangers,
Des goufres de la mer, d'horribles eſtrangers,
D'vn lion effroyable, & d'vn Tyran infame,
Dont ſa vertu long-temps borna l'impure flame.
Sans qui, j'aurois ſuivy Ramir parmy les morts.
Sans qui, le creux abyſme eut englouty nos corps.
Ramir fut par ſon aide inhumé ſous la terre.
Tu veux que ſon eſprit luy faſſe icy la guerre.
Ah! s'il pouvoit parler, ma ſœur, diroit ſa voix,
Choiſy qui m'a donné ce que je demandois.
Mon eſprit, par luy ſeul, ne ſent plus nulle injure:
Et mon corps eut par luy l'heur de la ſepulture.
I'ay peû donc épouſer (je le dis ſans fremir)
I'ay peû donc épouſer ce meurtrier de Ramir;
Celuy qui me ſauva ſur le rivage More;
Et celuy que Ramir ſous la terre aime encore.
Et quand je ſerois libre à faire vn ſecond choix,
Ie choiſirois Aurele vne ſeconde fois.
Ie pouvois d'vn ſeul mot finir cette querelle:
Mais pour purger l'honneur d'Agilane & d'Aurele,
Devant le grand Clovis, j'ay voulu faire voir,
Que tout ce que j'ay fait, je l'ay fait par devoir.
Apprenez que mon cœur n'a plus de choix à faire.
Apres la foy donnée, en vain l'on delibere.

Sçache donc, ô ! grand Roy, que je ne mourus pas:
Et que jamais mon mal n'alla juſqu'au trépas.
Mais le ſage Stilite, émeû d'vn puiſſant zele,
Sçachant à quoy le Ciel deſtinoit mon Aurele,
Pour te donner Clotilde, & la Chreſtienne loy,
Le trompa ſaintement, pour l'arracher de moy.
Connoiſſant que mon mal devoit durer encore,
Il voulut que dés l'heure il quittaſt le Boſphore:
Et me voyant plongée en l'aſſoupiſſement,
A peine luy permit de tarder vn moment.
Va, la France t'attend : cours, dit-il, ſage Aurele.
I'auray ſoin de ce corps ; vole où le Ciel t'appelle.
Il ne pût reſiſter à cet ordre preſſant.
Ie ſçay ce que ſon cœur ſouffrit en me laiſſant:
Et quand j'eûs de mes ſens la libre joüiſſance,
Ie ſçay ce que le mien ſouffrit de ſon abſence.
Genereux Ariſmond, ainſi conſole toy,
Si je prens pour époux, qui poſſede ma foy.
Apres cette ſentence obligeante & cruelle,
Elle va ſe ranger pres de ſon cher Aurele.
Chacun ſe réjoüit de l'heur de ces Epoux.
Ariſmond ſeul rougit, & monſtre vn œil jaloux.
Le Roy va l'embraſſer ; & dit qu'à ſa vaillance
Il prepare en ſon cœur vne autre recompenſe.



CLOVIS,

LIVRE VINGT-TROISIESME.

L'ASTRE dont les rayons dorent tout l'Vnivers,
Rendoit le jour aux champs de tenebres couverts;
Et la Nuit, en fuyant ſa lumiere feconde,
Alloit de ſon grand voile obſcurcir l'autre Monde.
Clotilde, par ſon zele eloquent & pieux,
Veut deſtruire par tout l'empire des faux Dieux;
Viſite les captifs; & d'vn cœur charitable,
Taſche à conſoler Berthe en ſon deüil deplorable.
Ariſmond l'accompagne en ce triſte devoir:
Et luy-meſme accablé d'vn cruel deſeſpoir,

Veut diſſiper l'ennuy de la belle Princeſſe,
En qui reluit encor ſon rang & ſa nobleſſe.
Il trouve, en contemplant ſon air imperieux,
Dans ſa grandeur vaincuë, vn œil victorieux:
Et conſent de remettre en cette main royale,
Son cœur que luy rendit l'inflexible Vandale.
Berthe qui ſçait le bruit que répand ſa valeur,
Trouve que ſa preſence adoucit ſon malheur.
Elle admire ſon port, ſa charmante parole;
Et ſent que ſon diſcours la flate & la conſole.
Clotilde, en diſſipant les fauſſes Deïtez
Par le brillant flambeau des ſaintes veritez,
Pour vn trône perdu par de cruels deſaſtres,
Veut qu'elle en gagne vn autre élevé ſur les aſtres.
Le Monarque des Francs prend le repos d'vn jour,
Pour rafraiſchir l'armée en cet heureux ſejour,
Où le joint de Thierry l'ambaſſade honorable,
Dont Symmaque eſt le Chef illuſtre & venerable.
Il vient, ſelon l'accord, recevoir en ſes mains
Lantilde, ſœur du Roy, pour Reine des Romains;
Qui desja d'vn cœur pur croyant vn Dieu ſupreme,
Part avec Blanchefleur, pour voir le ſaint Bapteſme.
Sa ſœur, de ſon haut rang n'a point l'eſprit jaloux;
Eſperant dans vn cloiſtre vn bien plus grand Eſpoux.
Ceux d'entre les Germains de la plus haute marque,
Viennẽt pour tout le peuple aux pieds du grãd Monarque,

Demander que ſoumis à l'Eſtat des François,
Ils puiſſent vivre heureux en conſervant leurs loix.
Berthe eſt jointe à leur troupe, & ſa bande captive.
Les Francs à leur requeſte ont l'oreille attentive.
Le Prince eſt ſur ſon trone, où maint Ambaſſadeur
Adjouſte avec ſa Cour vn luſtre à ſa grandeur.
Symmaque, bien inſtruit des leçons de ſon Maiſtre,
Prend le temps qu'a ſes vœux la fortune fait naiſtre;
Et dit, en preſentant les vaincus au Vainqueur;
Ton bras a triomphé, fay triompher ton cœur.
Vne grande victoire, élevant ta puiſſance,
Veut avoir pour compagne vne grande clemence.
Le Nord ne compte plus combien il a de mains.
En tes ſeules bontez eſt l'eſpoir des Germains.
Alors que l'on recherche vn Vainqueur comme vn pere,
Luy-meſme il ſe deſarme, & ſoudain ſe modere.
Si toſt qu'on eſt ſoumis, on demeure puiſſant.
Tant plus il a de force, & moins on la reſſent.
Relevant les vaincus, il releve ſa gloire.
L'humilité fait plus, que n'eût fait la victoire.
Voudrois-tu par rigueur les ranger ſous tes loix?
Troubler toute l'Europe? émouvoir tous les Rois?
Sous vn leger tribut, ſous vn fidele hommage,
Laiſſe-les dans leurs loix, exempts de l'eſclavage.
La loy de la Nature, eſt vne antique loy,
Qui doit eſtre commune à tout peuple, à tout Roy.

Troubler ſa liberté, c'eſt luy faire vne injure.
Et qui force les cœurs, veut forcer la Nature.
Le vaillant Prince émeû de ces ſages diſcours,
Laiſſe aller ſa vertu dans ſon rapide cours.
Il veut que ſa clemence en tous lieux retentiſſe:
Et que dans ſa largeſſe éclate ſa juſtice.
Sur Ariſmond & Berthe il jette vn œil plus doux.
L'vn & l'autre à l'inſtant, parlant au nom de tous,
S'inclinent, implorant ſes bontez paternelles.
Iurez-moy, leur dit-il, qu'ils me ſeront fidelles.
Ils levent leur main droite. Et moy j'vnis ces mains,
Reprit-il, & vous rends l'Empire des Germains.
La rougeur à tous deux ſe répand ſur leur joüe.
Mais je ne pretens pas que l'on me deſavoüe,
Adjouſte le grand Roy. Ce bon heur les confond:
Et par ces mots s'accroiſt la rougeur de leur front.
Alors tous les Germains, d'vne voix éclatante,
Font voir qu'vn ſi grand bien ſurpaſſe leur attente.
Clovis tenant leurs mains, ſe plaiſt en meſme temps
De les voir & müets, & ſurpris, & contens.
Ie ne veux pas, dit-il, par ce don vous ſurprendre.
Conſultez dans ce jour ſi vous le devez prendre.
Tous deux luy rendent grace, & ſe donnent la foy.
Ariſmond tranſporté, baiſe les mains du Roy.
Ie dois plus, dit le Prince, à ton noble courage.
De tes mains ſeulement je reſerve l'hommage.

Symmaque, au nom de tous dont les cœurs ſont ravis,
Orne de mots pompeux la gloire de Clovis.
Pour rompre ſon diſcours, le Roy rompt l'aſſemblée,
De tant de cris de joye heureuſement troublée.
La grandeur de ſon ame éclate ſur ſon front.
D'vne main il prend Berthe, & de l'autre Ariſmond;
D'agreables diſcours flate leur douce peine;
Et veut dans leur bonheur les conduire à la Reine;
Qui prend part aux plaiſirs que ſent ce couple heureux,
Comblé des biens d'amour, auſſi-toſt qu'amoureux;
Mais qui de ſon Eſpoux reſſent bien mieux la gloire,
Voyant que ſur luy-meſme il gagne vne victoire.
Il veut que ſa douceur n'ait rien de limité.
Il redonne aux captifs leur chere liberté.
Et l'on entend par tout mille voix éclatantes,
Et les heureux tranſports de tant d'ames contentes.
Du Roy de l'Auſonie il reçoit les preſens:
Dix vaſes d'or, bordez de ſaphirs reluiſans:
*Venus de * Phidias: deux antiques Hercules;*
*Ouvrages reconquis ſur * le Roy des Herules,*
Qui ſuperbe du ſac des grands temples Romains,
*Sentit de * l'Oſtrogoth les vangereſſes mains:*
Vingt vaiſſeaux enrichis d'agathes precieuſes,
Remplis d'huile odorante, & d'eaux delicieuſes:
Douze robbes de pourpre, éclatante aux regards:
Et cent reſtes pompeux du luxe des Ceſars.

* Excellent Sculpteur de Grece.

* Odoacre.

* Thierry Roy des Oſtrogots vainquit Odoacre qui avoit pris & ſaccagé Rome.

Puis vient, pour couronner l'ample magnificence,
Vn don juſques alors inconnu dans la France,
Qui de mille ans de guerre avoit ſenty les maux.
Des luts harmonieux en grandeur inégaux.
Ces armes, dit Clovis, pour nous ſont invtiles.
A manier le fer, les Francs ſont plus habiles.
Ces hommes, dit Symmaque, en ce bel art inſtruits,
Sçavent charmer l'oreille, & chaſſer les ennuis.
Ils ſerviront ſouvent pour adoucir ta peine,
Quand la paiſible nuit des travaux te rameine.
Le Prince ſatisfait, les accepte, & répond;
Ils pourront honorer les nopces d'Ariſmond.
Symmaque, nous joindrons ta muſique à la noſtre,
Pour luy rendre ce ſoir plus doux que ne fut l'autre.
Clovis ſe ſent émeu de l'heur de ces Epoux.
Il s'en trouve en luy-meſme & content & jaloux.
Et la douce Muſique encore dans ſon ame
Va rallumer l'ardeur de ſa pudique flame.
Vn concert de ſix luts, par ſes ſons raviſſans,
Par ſes graves accords, ſoudain émeut ſes ſens,
Ranime ſon tourment, puis auſſi-toſt le flate,
D'vne main tantoſt forte, & tantoſt delicate.
Les ſons impetueux penetrent dans ſon cœur;
Et contre ſes ſermens irritent ſon ardeur.
Le bruit ceſſe. Vne voix d'vn bel art animée,
Alors par ſa douceur rend ſon ame charmée.

Ieune

Ieune Mars, luy dit-elle, écoute les plaiſirs.
Vers l'aimable Venus laiſſe aller tes deſirs.
Ne pers pas tes beaux ans à deſoler la terre :
Et triomphe en amour, comme tu fais en guerre.
Les luts en meſme temps ſe meſlent à la voix :
Et cinq chantres divers s'animent à la fois,
Qui joignent leurs douceurs à celle de ſa flame.
Il ſent qu'vn double charme enſorcelle ſon ame.
Il penſe que ſon cœur, d'vn vol delicieux,
Sur l'aile des plaiſirs s'éleve dans les Cieux.
Aurele, de ſon Roy void les peines ſecretes ;
Dans la court du Palais fait ſonner vingt trompettes,
Qui réveillent Clovis par ce trouble abbatu ;
Et par leurs tons guerriers raniment ſa vertu.
O Muſique, dit-il, & plus noble & plus belle,
Qui fait voler mon cœur où la gloire l'appelle !
I'ay ſenty, par ces chants qui flatoient mon deſir,
Qu'il n'eſt point de tourment plus grand que le plaiſir :
Et qu'vne ame jamais ne ſent tant de ſuplices,
Que lors que ſa vertu lutte avec les delices.
Reſervons pour la paix ce doux appaſt des cœurs,
De peur qu'il n'ait l'honneur de vaincre les vainqueurs.
Ces chants n'incitent pas à dompter la Garonne.
Que nul dans l'Vnivers deſormais ne s'eſtonne,
Si Rome ayant les ſens par ce charme endormis,
Eſt ſi ſouvent en proye à tous ſes Ennemis.

A ces mots il ſe leve : & chacun ſe retire.
Serieux il s'applique aux ſoins de ſon Empire.
Comme le ſage Vlyſſe, en ſon vaiſſeau leger,
Redoutant des beaux chants l'appaſt & le danger,
Oüyt les doux accens des charmantes Syreines,
Puis s'enfuit de leurs bords, ſur les humides plaines.
Clovis ainſi ſe dompte : & ſenſible aux plaiſirs,
Eſt plus ſenſible encore à de plus hauts deſirs.
A peine il void du jour renaiſtre la lumiere,
Qu'il s'addreſſe au ſeul Dieu par vne humble priere.
Ses vœux volent à Reims, où ſes deffauts paſſez
Par les heureuſes eaux doivent eſtre effacez.
Et ſans ceſſe il bénit la puiſſance adorable,
Qui daigna le tirer d'vn abyſme effroyable.
Il va baiſer les corps des Martyrs glorieux,
Puis fait partir de Toul ſon camp victorieux.
Du Patrice Valbert la troupe l'accompagne.
Il void les moiſſons d'or de la vaſte Champagne.
Durant quatre Soleils, le charme des diſcours
Du chemin ennuyeux ſemble abreger le cours.
Valbert conte au grand Roy ſes remarques plus rares,
Aux terres des Romains, des Grecs, & des Barbares :
L'orgueil de Baſiliſque, & ſa honteuſe fin ;
Les crimes de Zenon ; & par l'ordre divin,
Son exil, ſon retour des deſerts de l'Epire :
Et par quelle avanture Anaſtaſe eut l'Empire.

Et Clotilde & le Roy, par ce divers recit,
Sentent que des chemins l'ennuy ſe radoucit.
Valbert leur conte encor les rigueurs de ſon pere ;
Son invincible erreur ; ſon injuſte colere ;
Sa mort épouvantable ; & d'vn fils la douleur,
Quand vn pere a du Ciel attiré ſon mal-heur.
Il dit le noble ſang d'Yoland, d'Albione :
A quelle indigne ſort l'Enfer les abandonne.
Le ſage Severin confirme ce diſcours.
Chacun plaint leurs fureurs, & leurs mal-heureux jours.
Alors paroiſt vn char de ſuperbe apparence,
D'où ſortent à l'inſtant les Princeſſes de France.
Pour prevenir le Prince, elles haſtent leurs pas.
Le Roy vient au devant, en leur tendant les bras.
Tous ſont émeûs de joye, & feconds en careſſes,
Donnent de longs baiſers, pour de longues triſteſſes.
Batilde les ſuivoit, qu'vn mariage heureux
Lioit à Genobalde, à ce Chef genereux,
Qui rangeoit la Bourgogne aux loix de ſon Monarque.
Batilde, dont le ſang eſt d'vne illuſtre marque.
Elle conte au grand Roy, d'vn cœur triſte & content,
Sa peine, & les faveurs que du Ciel elle attend.
Que depuis peu de mois, la Sainte de Nanterre,
Genevieve a quitté le ſejour de la Terre.
Et qu'avant que la mort finit ſes heureux jours,
Elle avoit imploré ſon merveilleux ſecours,

Les eſ-
püelles.

*Pour guerir ſon cher fils, qu'vn nouveau * mal poſſede,*
Qui de l'art des humains dédaigne tout remede,
Qui s'attache à la gorge, & de qui les rigueurs
D'horreur & de pitié font friſſonner les cœurs.
Que par vn doux eſpoir, la pieuſe Bergere
Avoit donné relaſche à ſa douleur amere;
D'vn prophetique eſprit, l'aſſeurant que dans Rheims
Son fils ſeroit guery par de puiſſantes mains.
Qu'à ſon Dieu cependant ſon ame fut fidelle.
Qu'elle alloit dans le Ciel faire des vœux pour elle:
Et que deux plus grands biens contenteroient ſon cœur,
De voir ſon Roy Chreſtien, & ſon Epoux vainqueur.
Clovis plaint le tourment dont Batilde eſt attainte;
Et regrette la mort de la celebre Sainte.
Ils pourſuivent leur route, achevant ces diſcours:
Et découvrent de Rheims les temples & les tours.
Enfin paroiſt de loin, dans vne vaſte lande,
Du Pontife ſacré la magnifique bande.
L'on void de chapes d'or deux longs ordres brillans,
Separans en deux parts les peuples fourmillans.
Les chants frapent les airs; mille voix les ſecondent.
Les trompettes des Francs à l'envy leur répondent.
Comme quand les Paſteurs de differens hameaux,
D'vn accord l'vn vers l'autre ameinent leurs troupeaux;
On void venir de loin, par des alleûres lentes,
Les taureaux mugiſſans, & les brebis bélantes.

Tout s'approche, ſe meſle, & répand dans les airs
Les diſcordans accords de tant de cris divers :
Et l'on entend ſe joindre à tant de voix confuſes,
Les ſons des chalumeaux, & ceux des cornemuſes.
Et l'armée, & le peuple, ainſi d'vn pas divers
S'avancent l'vn vers l'autre, & joignent leurs concerts.
Le Monarque marchoit dans ſa pompe royale.
Remy, dans ſa ſplendeur ſainte & Pontificale.
Chacun, d'vn grave pas à l'égal s'avançoit.
L'vn & l'autre, à l'abord rend l'honneur qu'il reçoit.
Le Saint bénit le Prince, & l'embraſſe, & le baiſe.
Mes vœux ſont exaucez, dit-il tranſporté d'aiſe.
Ses ſoûpirs à l'inſtant interrompent ſa voix.
Et Clovis prend ce temps pour embraſſer la Croix.
Voicy, reprit le Saint, l'heure ſi deſirée
De voir l'auguſte Croix par mon Prince adorée.
Dieu te rendit vainqueur, dés qu'il te vit ſoûmis.
Par luy toûjours ton bras vaincra tes ennemis.
Il permit ton mal-heur, mais pour ſa propre gloire,
En voulant qu'à luy ſeul tu deûſſes la victoire.
Tu vois que pour le prix d'vn vœu juſte & pieux,
Il t'a voulu donner & la Terre & les Cieux :
Et de quelles faveurs ta diſgrace eſt ſuivie,
Qui te donne vn triomphe, & l'eternelle vie !
Dieu t'a comblé de biens ; & tu verras demain
Ceux qu'il te verſera de ſa prodigue main.

Clovis de ſon bon-heur rend à Dieu la loüange :
Puis ſous vn riche dais l'vn & l'autre ſe range.
Les Preſtres vont devant, accompagnant la Croix :
Et tout l'air retentit d'harmonieuſes voix.
De ſuite apres le dais, en deux files égales,
Marchent d'vn grave pas les Princeſſes royales.
Le peuple les admire, & s'épand à l'entour :
Et de confuſes voix bénit cet heureux jour.
Les feſtons ornez d'or, parent les portes doubles.
Le paſſage eſt preſſé, plein d'agreables troubles.
Les murs ſont reveſtus de longs tapis divers.
De ſable & de rameaux les pavez ſont couverts.
On void de lieux en lieux, dans les places publiques,
De grands arcs de triomphe, & de larges portiques,
Où les combas du Roy, de rang ſont figurez,
Dans vn bel ordre égal de cartouches dorez.
Enfin la belle pompe arrive aux portes amples
De ce temple fameux, le plus heureux des temples,
Qui vid laver l'erreur des antiques François,
Et garde encor le droit de ſacrer tous nos Rois.
Clovis tourne ſes yeux vers ſes troupes vaillantes ;
Et fait entendre aux Chefs ces paroles charmantes.
Mes compagnons, dit-il, mon heur eſt imparfait,
Si vous ne faites tous le ſerment que i'ay fait.
Ie m'en vay dans ce temple à Chriſt voüer mon ame.
Qu'icy de voſtre Roy l'exemple vous enflamme.

Voſtre ardeur m'a toûjours ſuivy dans les combas.
Quand je gagne le Ciel, ne m'abandonnez pas.
Quittons, genereux Francs, toute Idole profane ;
Iupiter, & Mercure, & Pallas, & Diane.
Qu'à jamais tous ces noms ſoient bannis de nos cœurs,
Pour ſuivre le ſeul Dieu qui nous a faits vainqueurs.
Alors paroiſt Liſois, qui devant tous s'avance. Tout cecy eſt de l'hiſtoire.
Nous te ſuivrons par tout, ô ! gloire de la France,
Dit-il hauſſant ſa voix. Nous quittons les faux Dieux,
Iadis hommes mortels, & peu dignes des Cieux.
Nous croyons d'vn ſeul Dieu l'eternelle puiſſance :
Et Chriſt qui d'vne Vierge en terre prit naiſſance.
Tous reprennent ſoudain. Nous quittons les faux Dieux.
Nous te ſuivons en terre, & te ſuivrons aux Cieux.
Ces mots ſont repetez de mille voix enſemble.
Du temple reſonnant toute la voûte en tremble :
Et la foule Chreſtienne, émeüe en meſme temps,
De joye épand des pleurs, & des cris éclatans.
Clovis avec Remy s'avance vers le temple.
On y void tous les Francs, entrer à ſon exemple.
Auſſi-toſt à genoux ils reverent la Croix.
Tous adorent le Verbe, & de cœur & de voix.
*Remy commence * vn chant : les Preſtres le ſecondent.* * S. Remy commença le *Te Deum*.
Cent voix béniſſent Dieu : les orgues leur répondent.
Le ſoir, d'vn ſombre azur dé-ja peignoit les Cieux :
Et d'vn noir plus obſcur peignoit les ſombres lieux.

Le Prince avec ſa troupe au Palais ſe retire :
Et trouve qu'à ſon heur toute choſe conſpire.
Ricarede le Franc ſe preſente à ſes yeux :
Luy fait de Genobalde vn recit glorieux :
Que des deux bords du Rhône il s'eſt rendu le maiſtre.
Que contre ſa fureur nul n'oſe plus pareſtre.
*Que le perfide Roy, croyant trouver * vn port,*
A trouvé qu'en fuyant il couroit à la mort :
Le Ciel, de la Princeſſe ayant vangé l'injure,
Briſant contre vn rocher cette teſte parjure.
Et que dans Avignon, les Princes aſſiegez,
A la mercy des Francs dé-ja preſque rangez,
Sans eſpoir de ſecours en leur triſte deffaitte,
Demandoient au grand Roy la vie & la retraitte.
Clotilde alors ſoûpire : on void paſlir ſon teint.
De mouvemens divers ſon grand cœur eſt attaint.
Elle void que le Ciel du Tyran l'a vangée :
Se trouve ſatisfaite, & ſe ſent affligée.
Elle s'incline aux pieds de ſon vaillant Epoux,
Qui ſoudain la releve ; & d'vn viſage doux,
Luy dit en l'embraſſant ; Que veut donc ma Princeſſe ?
Seigneur, donne vne grace à ma juſte tendreſſe,
Dit-elle ; & laiſſe là tes efforts ſuperflus.
Si Dieu nous a vangez, que deſirons nous plus ?
Le meurtrier eſt puny par vne mort funeſte.
Si mon ſang eſt vangé : ſauve ce qui m'en reſte.

* Le port de Marſeille, où de Toulon, pour s'enfuir en Italie.

Les

Les Princes deſormais ſont ſous ton joug puiſſant.
C'eſt mon ſang le plus pur, & le plus innocent.
Qu'ils puiſſent en repos vivre ſous ton Empire.
Ie dois à Sigiſmond cet air que je reſpire.
Sans luy, par la rigueur d'vn arreſt inhumain,
D'vn infame bourreau j'euſſe ſenty la main.
L'autre eſt vn Prince aimable: & ſes douces addreſſes
M'ont cent fois conſolée en mes longues triſteſſes.
Ta gloire eſt toute pure: ah! ne la ſoüille pas.
La vangeance eſt cruelle au delà du trépas.
Ma maiſon reſte en eux: quoy? voudrois-tu l'abbattre?
Ce n'eſt plus me vanger: c'eſt pluſtoſt me combattre.
Ses yeux en meſme temps firent couler des pleurs,
Qui dirent mieux encor ſa crainte & ſes douleurs.
Son beau ſein fut trempé de ces perles liquides.
Les yeux meſmes du Prince en parurent humides.
Ma Reine, répond-il, ceſſe de t'affliger.
Ma guerre, tu le ſçais, n'eſt que pour te vanger.
Si le ſang du Tyran ſuffit à ton courage,
Pour tout le ſang des tiens que répandit ſa rage,
Mon cœur ſe veut regler ſelon ton ſentiment.
Puiſque je ſuis Chreſtien, puiſque je ſuis Amant,
Ie dois en toute choſe aimer & reconnoiſtre
La loy de ma Maiſtreſſe, & celle de mon Maiſtre.
Aux deux Princes je laiſſe & la vie & le bien:
Mais je dois par le droit te reſerver le tien.

La Saône avec ſes bords fut l'Eſtat de ton Pere.
** Lion ſera la borne à ma juſte colere.*
Ie leur laiſſe le Rhône, & le titre de Rois :
Et veux que ton ſang regne avec ſes meſmes loix.
Il embraſſe Clotilde : Elle paroiſt contente.
Tous admirent du Roy la vertu triomphante,
Qui reluit à l'envy de ſes exploits guerriers ;
Voyant qu'il ſçait donner des Royaumes entiers.
Puis chacun s'écartant, ſoigneuſement s'appreſte,
Pour paroiſtre au grand jour de la celebre feſte.

* aville de on, où la ône ſe rd dans le hône.

CLOVIS,

LIVRE VINGT-QVATRIESME.

LA nuit qui fit ſon cours avant ce
jour fameux,
Pour commencer la pompe alluma
tous ſes feux.
Et la Lune, aux appreſts fourniſ-
ſant ſa lumiere,
Parut en leur faveur plus lente en
ſa carriere.
Chacun dans le travail monſtre vne meſme ardeur:
Et le Monarque penſe à preparer ſon cœur.
Pour luy, ſa ſainte Epouſe à ſon Dieu ſe preſente.
L'amour rend ſa priere encore plus ardente,
Et luy fait reclamer la Vierge à ſon ſecours,
Voyant luire dé-ja le plus grand de ſes jours,

Qui ſelon ſes deſirs couronnant ſa ſouffrance,
Devoit ouvrir le Ciel aux Monarques de France.
Du grand Areopage elle implore les ſoins,
Tant de fois éprouvez en ſes preſſans beſoins ;
Et des Saints bien-heureux le glorieux ſuffrage,
Pour obtenir la fin de ce divin ouvrage.
Aurele, avant le jour, en terre proſterné,
Apperçoit vn vieillard, de rayons couronné,
S. Daniel. *Le * Stilite affranchy des miſeres humaines,*
Qui luy dit que ce jour va conſoler leurs peines.
Remy, Vaaſt, Severin, & cent Preſtres pieux,
Tous d'vne meſme ardeur, ſollicitent les Cieux.
Eſprit, qui preſidois à cette auguſte feſte,
Où ce grand conquerant fut ta noble conqueſte,
Mets ta grace en mon ame, & ta force en mes vers,
Afin que ton triomphe éclate en l'Vnivers.
Dé-ja, pour l'éclairer, le Soleil ſe prepare :
De ſes plus beaux rayons vers l'Aurore il ſe pare.
Et dé-ja du Palais, le grand Monarque Franc,
A l'envy lumineux, ſort en long manteau blanc,
Semé de lis d'argent, doublé de pure hermine,
Porté par ſix enfans de royale origine.
Son chef majeſtueux à l'entour eſt lié
D'vn diadême blanc, de creſpe délié,
D'où tombent ſes cheveux, à boucles negligées,
Que ſans les ſoins de l'art, la Nature a rangées.

Le Duc couvert d'argent, d'vne grave fierté,
Porte en main la couronne, & marche à ſon coſté.
Liſois veſtu de meſme, & d'vne grace aimable,
Tient de l'autre coſté le ſceptre redoutable.
La ſuite, en longue file, éclate en habits blancs,
Et d'vn ſuperbe pas, ſelon l'ordre des rangs,
S'avance lentement, les Princeſſes, les Princes,
Les puiſſans Gouverneurs des plus grandes Provinces,
Tous en longs manteaux blancs, & d'argent recouverts.
Comme au lever du jour, dans les rudes hyvers,
Lors que le ſombre Ciel fait tomber dans les plaines
L'éclatante blancheur de ſes volantes laines ;
On void par les chemins tout paſſant, tout berger,
Couverts également de cet argent leger.
Ainſi va le Monarque, & ſa troupe de meſme
Porte, en l'accompagnant, la couleur du Bapteſme.
La Reine ſuit Clovis, d'vn air victorieux,
Ayant acquis au Ciel cet Eſpoux glorieux,
Et d'vn pas triomphant, dans vne ſainte joye,
Marche en robbe à longs plis, ſur qui l'argent ondoye.
Pour ſon ſecond trophée, elle meſme conduit
Berthe, à qui de la foy le nouvel aſtre luit,
Que par ſes ſaints diſcours ſon grand zele conquiſe,
Et par qui les Germains vont s'vnir à l'Egliſe.
Leurs manteaux ſont pareils, dont le bord eſt porté
Par de nobles enfans, d'vne rare beauté.

Les ſœurs du Roy ſuivoient, d'vne parure égale:
Puis la noble Lucille, & la belle Vandale.
Les Francs radouciſſant la fierté de leurs yeux,
S'avancent, à l'envy déteſtant les faux Dieux.
Ils font paroiſtre vne ame & genereuſe & franche:
Et monſtrent leur candeur, par leur écharpe blanche.
Clovis arrive au temple, en ce pompeux éclat,
Où l'attend ſur le ſeüil le celebre Prelat,
En chape, & mitre d'or, d'eſcarboucles ſemée,
Dans vne grace auguſte, & de zele animée.
Le ſage Eveſque Vaaſt, paroiſt à ſon coſté;
De l'autre, Severin, pareil en ſainteté,
Richement reveſtus de chapes & de mitres,
Avec la croce d'or, pour marque de leurs titres.
Le Prince s'arreſtant, fait voir en cet abbord
Et ſon ame ſoumiſe, & ſon ſuperbe port.
Levant les yeux au Ciel, il s'offre au Dieu ſuprême;
Puis au Pontife ſaint demande le Bapteſme.
Remy tendant les bras, viens, dit-il, ô! mon fils.
De ton ardente foy viens recevoir le prix.
Puis de ſa main où luit l'émeraude éclatante,
Le conduit, d'vn air grave, & d'vne ame contente.
Tous entrent dans la nef, où ſoudain les regards
Sont frapez par les feux brillans de toutes parts.
Mille lampes d'argent de la voute pendantes,
Mille chandeliers d'or, à dix branches ardentes,

Et ſur chaque pilier, cent bras d'or à l'entour,
A l'envy du Soleil, répandent vn beau jour.
En haut, on void paroiſtre vne vaſte couronne,
D'vn cercle de clartez qui la voute environne.
Sur le criſtal du temple, vn long tapis deſcend,
Qui bannit les rayons du grand Aſtre naiſſant.
La cire tout à coup ſemble mieux allumée.
Et de tant de flambeaux la meche parfumée,
Par tout où ſe répand ſa brillante ſplendeur,
Répand en meſme temps vne agreable odeur.
La ſoye où l'or ſe joint tapiſſe les murailles,
Pleine d'antiques faits, & de ſaintes batailles.
Le temple retentit de chants melodieux.
Par tout ſont épanchez des baumes precieux.
Tous les ſens ſont charmez de pieux artifices:
Et les cœurs des François nagent dans les delices.
Dé-ja devant la Croix le grand Prince à genoux,
D'vn cœur humble & devot, frape ſon ſein de coups.
Puis il conduit ſa troupe à l'égal avancée,
Au centre de la nef où la cuve eſt placée,
Sur vn large theatre, élevé par degrez,
Que montent avec luy les Pontifes ſacrez.
Les Princeſſes, les Chefs, tout s'y place, & s'y preſſe.
Autour en rangs confus s'épand la foule épaiſſe,
Qui fait oüir par tout vn bruit tumultueux:
Comme de l'Ocean les flots impetueux,

Se pouſſent l'vn ſur l'autre, & cherchent le rivage,
Fuyant des Aquilons l'imperieuſe rage.
Le bruit ceſſe : & le Roy, d'vne humble gravité,
Où le reſpect ſe meſle avec la majeſté,
Se preſente au Prelat, qui brillant de lumiere,*
Soudain addreſſe au Ciel ſon ardente priere.
Il contemple Clovis d'vn regard radoucy :
Puis éleve ſa voix, & l'interroge ainſi.
Crois-tu le Createur de la Terre & de l'Onde,
Le Pere tout puiſſant, le Souverain du Monde ?
Crois-tu, d'vne foy vive, en ſon Fils Ieſus-Chriſt,
Né du ſein Virginal, conceû du ſaint Eſprit,
Qui mourut ſur la Croix, fut mis en ſepulture,
Et ranimant ſon corps, eſtonna la Nature ?
Depuis aux yeux mortels s'offrit en ces bas lieux ;
Et d'vn vol triomphant s'emporta dans les Cieux ?
Crois-tu le ſaint Eſprit, l'Egliſe vniverſelle,
De tous les Saints épars l'alliance fidelle,
Le pardon des péchez, & le réveil des morts,
Et la gloire ſans fin des ames & des corps ?
Ie le croy, dit le Prince, & renonce aux Idoles.
Le Pontife content, adjouſte ces paroles.
** Courbe toy, doux Sicambre ; au vray Dieu ſois ſoûmis:*
Et garde ta fierté contre ſes Ennemis.
Briſe & marbre & metal que tes mains encenſérent :
Reſtablis les autels que les Francs renverſérent.

* L'Hiſtoire marque que le viſage de S. Remy parut lumineux.

* Ce ſont les propres mots de l'Hiſtoire. *Mitis depone colla, Sicamber. Adora quod incendiſti : incende quod adoraſti.*

Adore

Adore le ſeul Dieu qui t'a fait triomphant,
Qui t'arrache aux Demons, qui te fait ſon enfant,
Qui te promet au Ciel d'immortelles couronnes.
Puis il luy verſe l'onde, au nom des trois Perſonnes.
Le peuple émeû de joye, épand en meſme temps
Et des larmes de joye, & des cris éclatans.
Et de chants & de bruits les voutes ſont attaintes.
Cependant le Prelat attend les huiles ſaintes.
Vn Diacre les porte, & fait vn vain effort.
La foule impenetrable empeſche ſon abbord.
Du Pontife ſacré la douce impatience,
Des mains & de la voix veut en vain qu'il s'avance.
Nul ne peut diviſer, par la force des bras,
De tant de corps preſſez l'immobile ramas.
Le Prince humble, à genoux, languiſſoit dans l'attente,
Alors qu'vne clarté paroiſt plus éclatante ;
Eſteint tous autres feux par ſa vive ſplendeur ;
Et répand dans le temple vne divine odeur.
Dans vn air lumineux vne Colombe vole,
En ſon bec de coral tenant vne fiole.
Elle apporte au Prelat ce vaſe precieux,
Plein d'vn baume ſacré, rare preſent des Cieux.
Du miracle eſtonnant, la Chreſtienne aſſemblée
Tout à coup eſt émeüe, & ſaintement troublée.
Tous, dans leur ſainte joye & müets & ſurpris,
Regardent à genoux ce don de ſi grand prix.

Le Saint à peine croit ce qu'il void, ce qu'il touche.
La merveille a fermé ſon éloquente bouche.
La Colombe s'envole, & ſe dérobe aux yeux.
Remy, dans vn tranſport inſpiré par les Cieux,
*O ! Prince heureux, dit-il, ce * ſaint Oyſeau de meſme*
De Chriſt vint au Iourdain honorer le Bapteſme.
O ! le plus cher à Dieu des Rois de l'Vnivers,
En toy ſont accomplis ces prophetiques vers
*Du * Pſeaume renommé, qu'vn titre memorable*
A marqué pour les lis *dans * le Livre adorable :*
*Et qui ſemble chanter * tes graces, tes vertus,*
*Et tes fiers * Ennemis ſous ta force abbatus.*
** Ton cœur, dit ce Prophete, * a chery la juſtice ;*
A toûjours deteſté la fraude & la malice.
Auſſi le Tout-Puiſſant, de toy fait l'heureux choix,
Te ſacre de ſon huile, & te fait Roy des Rois.
Dieu te prend pour l'aiſné des fils de ſon Egliſe ;
Et tu dois des Tyrans garantir ſa franchiſe.
Alors il oint le Roy, de ce baume divin,
Dont les goutes ſans prix, & qui ſeront ſans fin,
Sont de ſacrez témoins, & d'éternelles marques,
Que Dieu, pour ſes chers fils, a choiſi nos Monarques.
Clovis adore encor le rare don des Cieux,
Sur qui, d'vn cœur devot, tous attachent leurs yeux.
La Reine s'en approche, & le baiſe, & l'admire :
De zele tranſporteé, à regret s'en retire.

* Le ſaint Eſprit.

* Pſeau. 44. Eructauit, intitulé, *pour les lis.*

* La ſainte Eſcriture.

* *Specie tua, & pulchritudine tua.*

* *Populi ſub te cadent.*

* *Dilexiſti : iuſtitiam, & odiſti iniquitatem : propterea vnxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ conſortibus tuis.*

Les Princeſſes, de rang, l'honorent à leur tour ;
Luy donnent des baiſers de reſpect & d'amour.
Batilde avec ſon fils au Prelat ſe preſente,
Implorant le ſecours de cette huile puiſſante.
Sur luy, dit-il, la grace éclatera demain.
Tu le verras guery par vne illuſtre main.
Puis il ravit aux yeux cette celeſte Ampoulle,
Pour borner les tranſports de la preſſante foule.
Tous repriment à peine & leurs voix & leurs vœux.
Berthe s'avance alors vers le lavoir heureux.
Le Prelat ſatisfait ſur les ſaintes demandes,
L'arroſe, & la reçoit dans les Chreſtiennes bandes.
Apres elle, paroiſt le genereux Liſois,*
Monſtrant vn ſaint exemple aux Gendarmes François.
Si toſt qu'il a receû l'eau qui répand la grace,
Son Monarque l'appelle, & tendrement l'embraſſe.
Dieu t'a fait de grands biens ; je veux t'en faire auſſi.
Ie te fay, luy dit-il, Duc du Mont-morancy.
Et je t'en veux encore augmenter le domaine,
Y joignant tous les Bourgs du Val & de* la Plaine.*
Il rend grace à ſon Roy, d'vn cœur reconnoiſſant.
Ce grand don plaiſt à tous ; & chacun le reſſent :
Tant la rare vertu, par cent faits renommée,
Au mépris de l'envie, eſt cherement aimée.
Alors par tous les Francs ſon exemple eſt ſuivy.
Tous vers les ſaintes eaux s'avancent à l'envy.

* Liſois Chef de la maiſon de Mont-morancy, fut le premier baptiſé apres Clovis. C'eſt pourquoy leur cry de guerre a toûjours eſté. *Dieu ayde au premier Baron Chreſtien.*

* La vallée de Montmorancy.
* La plaine d'Ecoüen.

Clovis void que Remy perd la force & l'haleine :
Et veut que Vaast s'approche, & ſuccede à ſa peine.
Severin le ſoulage : & tous deux à la fois
Verſent l'eau ſalutaire aux Gendarmes François.
Cependant le grand Roy de la preſſe le tire ;
Et veut que ſur vn ſiege à l'écart il reſpire.
Puiſque le Ciel, dit-il, nous donne ce loiſir,
Tu pourras contenter mon curieux deſir.
De ces riches tiſſus conte moy les hiſtoires ;
Et quels illuſtres Chefs ont gagné ces victoires.
Dieu ſeul, luy répond-il, triomphe en ces combas :
Et ſa force a paru mille fois icy bas,
Où les ſiens reclamant ſes faveurs ſecourables,
Ont dompté par la foy des troupes indomptables.
Sur le nombre il fait voir ce que ſa force peut.
Car celuy qui fait tout, deffait tout quand il veut.
Et qui met ſon eſpoir en la Bonté ſupréme,
A ſoudain dans ſes mains la force de Dieu meſme.
Tu dois bien, ô grand Roy, reconnoiſtre en ton cœur,
Que par ta ſeule foy luy ſeul t'a fait vainqueur.
Voicy donc de la Foy la premiere victoire.
C'eſt le fameux combat, qui courronna de gloire
Le fidele Abraham, le pere des croyans.
A l'envy de ſon fer, voy ſes yeux flamboyans.
*Avec trois cens Guerriers, * aux ombreuſes vallées,*
Il rompt, de quatre Rois les forces aſſemblées :

* In valle ſylueſtri *en la vallée de la Foreſt.* Gen. Ch. 14.

Fait ſentir ſa fureur au dos des fugitifs ;
Et delivre cinq Rois, & vaincus & captifs.
*Icy, dans * l'Ocean, la divine vangeance*
*Du cruel * Roy d'Egypte engloutit la puiſſance.*
Voy les ſoldats nageans, & leurs triſtes drapeaux,
Qui flotoient dans les airs, & flotent dans les eaux.
Voy les ſuperbes chars, armez de faux tranchantes,
Qui fondent ſous l'amas des vagues triomphantes.
Le Prince, encore aſsis, à demy renverſé,
Voyant dé-ja ſon ſiege en l'abyſme enfoncé,
Tend les bras à l'Hebreu, qui ſauvé de ſa rage,
Dé-ja béniſſant Dieu chante ſur le rivage.
Grand exemple aux Tyrans, ſi Dieu punit ainſy
L'invincible fureur d'vn orgueil endurcy.
Là, du grand Iosüé la parole puiſſante,
Rend de l'Aſtre du jour la courſe obeïſſante,
Qui ſuivant de ſon tour les ordinaires loix,
A ſa chaude pourſuite eut dérobé cinq Rois.
Admire de la Foy les forces eſtonnantes.
Icy, par le ſeul bruit des trompettes ſonnantes.
*Ce grand * Chef des Hebreux fait tomber en ſept jours,*
De Iericho la fiere & les murs & les tours.
Et ſçache, ô ! puiſſant Roy, que tu verras de meſme
S'abbattre ſous tes vœux les hauts murs d'Angouleſme.
Icy, du Tout-puiſſant Gedeon ſuit les loix :
Et de trois cens Guerriers fait vn habile choix.

* La mer rouge eſt vn bras de la mer Occane.

* Pharaon.

* Ioſüe.

* Les Madianites. *Plus loin, de* * *Madian les troupes ſont deffaittes,*
Avec des pots ardens, & le bruit des trompettes.
* Dauid. *Voy ce jeune* * *Berger, que le divin ſecours*
Rendit victorieux des lions & des ours,
Qui par le roide coup d'vne pierre lancée,
* Goliath. *A du grand* * *Philiſtin la force renverſée.*
Conſidere, ô! grand Roy, ſon front audacieux,
Se fiant au ſecours du Monarque des Cieux.
Et que grandeur de corps, armes, cœur intrepide,
Combattent vainement contre vn bras que Dieu guide.
Mais quelle horrible nuit! que de ſang! que de morts!
* L'Ange exterminateur. *Vn* * *Ange ſeul abbat neuf fois vingt mille corps:*
Et d'vn fer flamboyant, vangeur de l'Idumée,
* L'armée de Sennacherib. *En peu d'heures deſtruit vne nombreuſe* * *armée.*
* Iudith. *En cet autre tiſſu, cette* * *Belle au grand cœur,*
* Holoferne. *Du* * *Chef Aſſyrien fait voir ſon bras vainqueur.*
Sa foy la fortifie, & ſon Dieu ſecourable:
Elle dompte en vn ſeul ce camp ſi formidable.
* Benadad. *Voy qu'vn* * *Roy Syrien, d'vn dépit outrageux,*
Ceint vn foible rampart de guerriers courageux:
Et que pour contenter ſa colere embrazée,
Il veut laver ſes mains dans le ſang d'Eliſée.
Le Prophete fait voir à ſon peuple peureux,
Des hommes flamboyans qui combattront pour eux:
Puis avec vn ſeul vœu, ſouſtenu par ſon zele,
Aveugle tous les yeux de l'armée infidele.

Lors que Dieu veut combattre au ſecours de la Foy,
Contre vn ſuperbe camp qui remplit tout d'effroy,
Vn Berger luy ſuffit, vne femme, vn Prophete.
Toute force auſſi-toſt par vn ſeul eſt deffaitte.
Tu le ſçais par toy meſme : & le Dieu des combats
T'a fait voir qu'vn ſeul vœu vaut cent mille ſoldats.
Et ta foy te vaudra, pour vaincre toute audace,
Plus que glaive & bouclier, plus que lance & cuiraſſe.
Ie l'avoüe, & l'ay veû, s'écrie en meſme temps
Vn Guerrier le plus proche entre les aſſiſtans.
Chacun de toutes parts eſtonné le regarde.
Oüy, Prince, pourſuit-il, je ſçay que Dieu te garde.
I'ay tiré ce poignard trois fois pour me vanger ;
Et trois fois dans ton flanc j'ay voulu le plonger.
Trois fois vn bras armé d'vne flambante lame,
En terreur a changé la rage de mon ame.
En vain contre toy s'arme & la Terre & l'Enfer :
En vain j'ay mis en œuvre & le charme & le fer.
Ie confeſſe, en voyant qu'vn tel bras te ſeconde,
Que le Dieu des Chreſtiens eſt le ſeul Dieu du Monde.
Liſois, qui reconnoiſt ſa cruelle Yoland,
De ſurpriſe & d'amour a l'œil eſtincellant.
Eſt-ce Yoland ? dit-il. Oüy, c'eſt moy, reprit-elle.
Mon orgueil à ce point me rendit criminelle.
Grand Roy, punis en moy cet horrible attentat,
D'avoir voulu ravir Clovis à ſon Eſtat.

J'ay merité la mort : & je mourray contente,
Si je ſuis en mourant Chreſtienne & pénitente.
A ces mots, chacun tremble & d'horreur & d'effroy.
Lyſois en meſme temps ſe jette aux pieds du Roy,
Qui ſeul la contemploit d'vn paiſible viſage.
Iuſte Prince, dit-il, puny moy de ſa rage.
Moy ſeul je l'ay cauſée, irritant ſa douleur.
Non, dit-elle, admirez la force de ſon cœur.
Car le Ciel ne veut pas que ma honte ſupprime
L'éclat de ſa vertu, ny l'horreur de mon crime.
Seule je ſuis coupable : & luy ſeul de nous deux
Sceût garder l'innocence en vn cœur plein de feux.
Il m'aimoit : & tu vois que toute criminelle
Il me cherit encor d'vn cœur pur & fidelle.
Ie voulus le tenter, pour l'armer contre toy :
Et je fus le grand prix, pour corrompre ſa foy.
Son ame en ce combat, brulante & glorieuſe,
Me fit voir de ſon feu ſa foy victorieuſe.
Voyant que de mon cœur il dédaignoit le prix,
I'eus deſſein, par ſa mort, de punir ce mépris.
Ie ne ſçay quel pouvoir le tira de ma chaiſne :
Et j'ay moins merité ſon amour que ſa haine.
Mon tranſport à moy meſme encore fait horreur.
Ie vous euſſe immolez tous deux à ma fureur.
Mais la grace du Ciel, qui luit en ce Bapteſme,
M'ayant changé le cœur, je t'honore, & je l'aime.

I'ay

I'ay merité la mort : & je n'eſpere pas,
En flattant vos eſprits, me ſauver du trépas.
Mais puis que du ſeul Dieu la verité m'éclaire,
Ie veux eſtre en mourant, & ſans haine, & ſincere.
Mon Dieu, répond Clovis, me ſauvant de tes mains,
Ne m'a pas inſpiré des penſers inhumains.
Et ſon ſoin paternel qui protege ma vie,
A te pardonner tout tendrement me convie.
Ie ſçay que d'Alaric le Ciel te fit la ſœur :
Que je vay réveiller la haine dans ton cœur,
Puiſque mon bras luy porte vne guerre cruelle ;
Et qu'entre nous la mort doit finir la querelle ;
Par vne double ardeur, vangeant ſur mon Rival
Le Fils qui par ſon eſtre à ſon Pere eſt égal,*
Que les Goths Ariens, pleins d'vne aveugle rage,
Refuſent d'honorer d'vn ſouverain hommage.
Mais en te pardonnant, je te donne le choix.
Ou va trouver ton frere, ennemy des François :
Et libre, en vn combat ouvert & legitime,
Sois là noſtre ennemie, & ſans honte, & ſans crime.
Ou ſi tu veux combler la gloire de ce jour,
De ton brave Liſois recompenſe l'amour.
Tu verras que ſon rang, ſa valeur, ſa nobleſſe,
Peuvent bien meriter vne illuſtre Princeſſe.
Voicy mon choix, dit-elle, ô ! Prince genereux.
Tu m'offres deux grands biens : & je prens l'vn des deux.

* Ieſus-Chriſt Fils de Dieu, & égal à ſon Pere.

I'abandonne Alaric ; & dédaigne pour frere
Celuy qui ne croit pas le Fils égal au Pere.
I'aſpirois à mourir dans cette pure foy :
Mais ſi je dois ma vie aux bontez d'vn grand Roy,
Ie dois à ſes deſirs en faire vn ſacrifice.
Liſois, reçoy ma main, plus digne d'vn ſuplice,
Que de toucher la tienne, en recevant ton cœur.
Mais le Roy, d'vn grand crime, a fait vn grand bon-heur.
Et je ſçay que telle eſt la royale clemence,
Qu'elle lave vn coupable, & luy rend l'innocence.
Liſois, pour vn moment, s'arreſte à balancer
Auquel, pour rendre grace, il ſe doit addreſſer.
Aux pieds de ſon Monarque humblement il s'abbaiſſe :
Puis il baiſe la main de ſa belle Princeſſe.
Severin pleure d'aiſe. On le void s'avancer :
Et plein d'vn tendre zele il la vient embraſſer.
Ma fille, luy dit-il, combien dois-tu d'offrandes
A Dieu qui fait en toy des merveilles ſi grandes ?
Combien fut different l'eſtat ou je te vis,
Lors que tu dédaignas mes vtiles advis ?
Du Ciel meſme j'appris que tu fus baptiſée.
L'Eſpagne auſſi le ſçait : la preuve en eſt aiſée.
Deteſte la Magie, & l'honneur des faux Dieux.
Trouve, pour t'en laver, deux ſources en tes yeux.
Sçache que rien n'eſt doux comme le Dieu ſuprême :
Et que la Penitence eſt vn ſecond Bapteſme.

Dieu, dit-elle, eſt bien doux, qui calme ma fureur,
Qui par ſa verité, de moy chaſſe l'erreur,
Qui me fait deteſter l'Enfer & ſes Idoles,
Et les ſecrets trompeurs de ſes noires écoles ;
Qui me fait renoncer mon frere, & tous les cœurs
Qui refuſent à Chriſt les ſouverains honneurs.
Ie me ſens dans ſa foy conſtamment affermie ;
Et de ſes ennemis la plus fiere ennemie.
Remy rend gloire à Dieu de ſes faits merveilleux :
Puis bénit Yoland : & recevant ſes vœux,
*Luy dit * les mots ſacrez qui toute erreur effacent.*
Clovis, Clotilde, & Berthe, en meſme-temps l'embraſſent.
O! Dieu, dit l'Archeveſque, apres tant de faveurs,
Quels honneurs te rendront tant de ſenſibles cœurs ?
Grand Prince, & vous, François, faites tous dans ce tem-
Vn vœu dont Yoland vous a donné l'exemple. [ple
Vangez voſtre Sauveur ; & briſez en tous lieux
Marbre, & bois, & metal, images des faux Dieux.
Allez punir des Goths l'infidele inſolence,
Qui veut oſter au Fils l'égalité d'eſſence.
Des ennemis de Chriſt, purgez les champs Gaulois.
Plantez la foy par tout, en y plantant vos loix.
Le Prince tranſporté par l'ardeur de ſon zele ;
Depuis que je ſuis oint de cette huile immortelle,
Dit-il, je ſens des feux allumez dans mon cœur,
Pour ſervir Ieſus-Chriſt, & vanger ſon honneur.

* L'abjuration de l'erreur, eſt receuë par les Prelats.

Allons punir les Goths : Il tarde à mon épée,
Que dans leur ſang impie elle ne ſoit trempée.
L'Aquitaine m'appelle, & gemit ſous leur faix.
O ! François, faites tous le ſerment que je fais :
Tant que des Ariens ma main l'ait d'élivrée,
Ie fay vœu de porter cette blanche livrée.
Tous ſes Chefs auſſi-toſt font le meſme ſerment.
Tout Guerrier le repete : Et depuis le moment
Que ce vœu ſi fameux fut fait d'vne ame franche,
Les François aux combas portent l'écharpe blanche.
Ariſmond qui du Roy tient l'Eſtat des Germains,
De le ſuivre aux combas, fait ſerment en ſes mains ;
De pourſuivre les Goths d'vne haine immortelle,
En vangeant Ieſus-Chriſt, & ſa propre querelle.
Enfin le grand Monarque, & ſa royale Cour,
Comblez des biens du Ciel en ce celebre jour,
Quand de deux chœurs divers les voix harmonieuſes
Eurent chanté de Dieu les faveurs glorieuſes,
Sortent du riche temple, & devots, & contens,
Parmy les vœux du peuple, & les cris éclatans.
Le Roy paſſe à pas lents parmy la foule épaiſſe,
Qui ſe fend avec bruit, qui s'écarte & ſe preſſe,
Admirant ſon éclat ſaint & majeſtueux ;
Puis remeſle ſoudain ſes flots tumultueux.
*Comme aux feſtes du * Saint qu'vn grand * Senat honore,*
*S'avance dans la mer le vaſte * Bucentaure,*

De ſa proüe au front d'or, & de ſon corps pompeux,
Fierement en deux parts fend les flots écumeux:
Puis à peine a paſſé ſa maſſe magnifique,
Qu'auſſi-toſt ſe rejoint la vague Adriatique.*
Soudain que les François ont quitté le ſaint lieu,
Ils ſont de leurs faux Dieux ſacrifice au vray Dieu.
Par tout on void tomber toute image profane,
Et Iupiter, & Mars, & Iunon, & Diane.
Leurs membres ſont épars. Les Chreſtiens ſatisfaits
Détruiſent à l'envy ces chef-d'œuvres parfaits,
Gloire de l'art ſçavant, qui les fit admirables,
Honte du cœur humain, qui les crut adorables.

*La mer du golfe de Veniſe, ſe nomme la mer Adriatique.

CLOVIS,

LIVRE VINGT-CINQVIESME.

LE ſoir de ce grand jour, les Francs & les Gaulois,
Vnis ſous meſme foy, comme ſous meſmes loix,
Pour mieux bénir le Ciel de ſa grace recente,
Ioignirent les tranſports de leur joye innocente.
De celeſtes faveurs le grand Prince comblé,
S'en reſſent dans ſon ame heureuſement troublé.
Enfin le doux repos, apres ſes longues veilles,
Succede à la douceur de ces ſaintes merveilles.
Dieu le viſite encor, meſme dans le ſommeil ;
Et le veut enrichir d'vn treſor ſans pareil,

Malgré le cours des ans, toûjours inépuiſable,
Toûjours aux affligez ouvert & ſecourable.
Que la grace divine à des reſſorts puiſſans,
Et ſçait bien dédaigner le commerce des ſens!
Qu'elle fait bien ſentir ſes paroles muettes,
Ses abbords délicats, & ſes routes ſecrettes!
Le Prince void en ſonge, avant l'aube du jour,
Le vaillant Genobalde arrivé dans ſa cour,
Qui ne veut, pour le prix de ſa grande conqueſte,
Sinon que de ſon fils le Roy touche la teſte.
Il l'accorde, il le touche; & d'vn effet ſoudain,
Le mal cede au pouvoir de la royale main.
Son eſprit eſt frapé de la prompte merveille:
Et ce vif ſentiment à l'inſtant le réveille.
Il en gouſte long-temps le plaiſir en ſon cœur:
Mais ſon ame modeſte en refuſe l'honneur.
Le Pontife qui ſçait ce que le Ciel prepare,
Vient au lever du Roy, qui ſoudain luy declare
La douce illuſion de ce ſonge flateur.
Tu crois, dit le Prelat, que ce ſonge eſt menteur?
Sçache qu'il t'a fait voir l'image d'vn myſtere.
Dieu veut que de nos Rois la main ſoit ſalutaire:
Et ſa grace à ta foy va donner ce grand prix.
Prince heureux, fait venir & Batilde & ſon fils.
La mere promptement ſur cet ordre l'ameine,
Se promettant du Ciel vn remede à ſa peine.

Le Prelat, d'vn grand zele ayant le cœur brûlant,
Mande Clotilde, Berthe, Agilane, Yoland,
Pour leur faire admirer la merveille future,
Et voir comment la Foy ſurmonte la Nature.
Clovis, d'vne ame ferme, invoque Ieſus-Chriſt ;
Fait approcher l'Enfant, le touche, le guerit.
Chacun bénit le Ciel : Batilde pleure d'aiſe :
De ſon Roy prend les mains, & les preſſe, & les baiſe.
*Tels furent les tranſports de * celle dont les pleurs*
Emeûrent le Meßie à guerir ſes douleurs,
Quand elle vid ſon fils, ſe leuant de la biere,
En ſon heureux réveil joüir de la lumiere.
Clovis, du grand miracle eſt confus & ravy.
Chacun au Tout puiſſant rend graces à l'envy.
*Remy les meine au temple, ou * le pur Sacrifice*
Satisfait l'Eternel pour ſa bonté propice.
Le Prince impatient veut partir de ce lieu,
Pour vanger ſur les Goths l'honneur du Fils de Dieu,
Qui par tant de faueurs ſans ceſſe le convie
D'immoler pour ſa gloire & ſon ſang & ſa vie.
Il donne à Ricarede ordre pour dégager
Les Princes Bourguignons de crainte & de danger ;
Et faire à Genobalde vn recit veritable
Des graces qu'il reçoit du ſeul Dieu ſecourable,
Qui l'oblige en ſon Fils de bénir ſon pouvoir,
Et d'embraſſer la Foy par vn juſte devoir.

* La veuf
de la ville
Naim, do
I. Chriſt
reſſuſcita
fils vnique
que l'on po
toit en terr

* La Meſſe

Puis il veut que ce Chef, comblé d'heur & de gloire,
Rameine ſes guerriers par les flots de la Loire.
Le camp du Roy s'appreſte, ou le blanc eſtendart
Vole par les quartiers, & haſte le départ.
Sur les armes de tous l'écharpe blanche éclate.
Ils ſont dé-ja vainqueurs, dans l'eſpoir qui les flate:
Et ſentent que deux feux dominent en leur cœur,
Depuis qu'vn pieux zele eſt joint à leur valeur.
Chacun laiſſe dans Rheims les fardeaux inutiles.
On void les Regimens marcher par longues files.
Le bagage tardif s'ébranle doucement:
Roule par les chemins d'vn égal mouvement;
Et la terre gemit ſous leur charge peſante.
Dé-ja part le Gendarme a cuiraſſe luiſante.
Deux à deux en bel ordre on les void ſe ranger:
La caualle-e legere. *Puis * ceux qui ſont couverts d'vn acier plus leger.*
Lantilde ſe ſepare, apres mille careſſes
De Clovis, de la Reine, & des belles Princeſſes:
Et part avec Symmaque, à qui d'vn noble cœur
Le Roy fait des preſens dignes de ſa grandeur:
Adjouſtant pour Thierry cent raretez exquiſes,
Qu'il choiſit dans l'amas des dépoüilles conquiſes:
Du grand Algerion les pompeux veſtemens;
Et l'épée, & le caſque, ornez de diamans.
Clovis comblé de vœux, quitte l'heureuſe Ville,
Avec Clotilde, & Berthe, & Valbert, & Lucille:

Et le brave Ariſmond, qui veut, dans le combat,
Des Sueves & des Goths vuider le vieux débat :
Et le vaillant Liſois, & ſon Epouſe fiere,
*Qui n'a point dans * l'hymen quitté l'humeur guerriere :*
Qui pretend ſe monſtrer digne de ſes Ayeux,
De l'Eſtat des Romains conquerans glorieux ;
Et qui ſcait dédaigner de ſe faire cognoiſtre
*D'vn * frere à qui * l'Erreur fait dédaigner ſon * Maiſtre.*

* Le mariage.
* Alaric.

Clovis avec Clotilde, en vn pompeux éclat,
Eſt conduit hors des murs par l'auguſte Prelat,
Qui les quitte à regret, leur temoigne ſon zele,
Et du Ciel leur promet l'ayde continuelle.
Perſeverez, dit-il, & toûjours dans vos cœurs
Soyez reconnoiſſans des divines faveurs.
Si toûjours de la Foy vos ames ſont munies,
Tous vos pas trouveront leur routes applanies.
Toûjours de vœux fervens j'ayderay vos deſſeins.
*Alors du * Signe heureux que reverent * les Saints,*
Il bénit & Clovis, & la Reine, & l'armée,
Qui d'vne ardeur plus forte en paroiſt animée.

* L'Heretique Arienne.
* Ieſus-Chriſt.
* Le ſigne de la Croix.
* Les fideles.

Cependant Alaric apprend de tous coſtez
Que Clotilde eſt trouvée, & les Germains domptez :
Que le Prince vainqueur, pour couronner ſa gloire,
En gardant ſon ſerment, vient fondre vers la Loire :
Et que plus il reſſent d'aigreur & de courroux,
Plus il fera ſentir la fureur de ſes coups :

Voulant ſur ſon Rival, par ſon bras qui foudroye,
Vanger tous les momens qui different ſa joye.
Pour ſouſtenir vn Roy ſi grand, ſi glorieux,
Qui tourne contre luy ſon camp victorieux,
Il renforce le ſien ; & meſme l'accompagne
Des troupes d'Aquitaine, & de celles d'Eſpagne.
Ataulfe luy conduit, ſous quarante drapeaux,
*Les peuples que * le Tage abbreuve de ſes eaux :*
*Et ceux qui boivent * l'Ebre, & les ſources voiſines ;*
*Et ceux qui de * Numance habitent les ruines.*
Le brave Atalaric meine les Catalans,
*Fier d'avoir combattu * les Vandales vaillans,*
Sur qui des Goths vaincus il a vangé la honte,
*Et reconquis * Valence, & l'antique * Sagonte.*
Le hardy Valamer, celebre par ſes faits,
Dé-ja fait avancer deux Regimens épais,
D'Aſtures indomptez, de Cantabres ſauvages,
Nez dans l'aſpre climat des monts & des rivages.
Puis paroiſt Aſcalerne, ayant par les rochers
*Dans l'Iſle * Baleare aſſemblé mille archers,*
Que dans tout l'Vnivers nulle main ne ſeconde
A bien lancer le plomb, de ſa meurtriere fronde.
Le valeureux Albret, de qui les Navarrois
Ont depuis veû le ſang joint au ſang de nos Rois,
Dé-ja de ſes Neveux ouvrant les deſtinées,
Meine les habitans des hautes Pyrenées.

L'intrepide Gaſton conduit mille Guerriers,
Nez au climat de Foix, de Caſtres, de Pamiers ;
Et deux forts Regimens de pietons que luy donne
Le terroir de Comminge, & celuy de Narbonne.
Ce noble & vaillant Chef, dans vn ennuy ſecret,
Sous l'Empire des Goths ne marche qu'à regret ;
Souffrant avec dépit leur barbare puiſſance ;
Mais il croit que les Cieux en feront la vengeance.
Et d'vn ſecond eſpoir il conſole ſon cœur,
Prévoyant de ſon ſang la future grandeur.
Car il ſçait l'avenir, que ſouvent luy repete
Des montagnes de Foix vn hermite Prophete :
Que l'impie Arien, par les Francs terraſſé,
Des climats de la Gaule enfin ſeroit chaſſé.
Que dans le cours des temps, deux Gaſtons magnanimes,
Princes nez de ſa race, & des Rois legitimes,
Tous deux par leurs beaux faits dignes d'vn grand renom,
Feroient revivre en eux ſa valeur & ſon nom.
*Que * l'vn prés de Ravenne, en pouſſant ſa victoire,*
Rencontreroit la Mort jalouſe de ſa gloire.
** L'autre d'eſprit ſublime, & d'vn cœur aguerry,*
Le ſecond rejetton du valeureux Henry,
Par ſa foudre abbattroit la forte Graveline,
En dépit de l'Eſpagne, & de la mer voiſine :
Et par ſes ſoins ardens & ſes puiſſans efforts,
De Courtray, de Mardik, emporteroit les forts.

* Gaſton de Foix qui gagna la bataille de Ravenne, & y fut tué.

* Gaſton de France Duc d'Orleans, fils de Henry le Grand, frere de Louis XIII.

Le genereux Grammont conduit les fieres bandes
De Bayonne, de Pau, des Bourdeloiſes Landes ;
*Et celles que * le Gers vid naiſtre ſur ſes bords :*
Et les troupes d'Agen, de Condom, de Cahors,
Des champs que la Dordogne en ſes bras environne ;
*Et de ceux * où le Lot ſe joint à la Garonne.*
Puis vient le brave Pons, qui d'vn bras ſans repos
Sur trois ponts de Charente arreſta tous les Goths,
Renviant pour ſa gloire, & celle de ſa race,
*L'exploit ſi renommé du valeureux * Horace :*
Et maintenant ſoûmis, il conduit ſous leurs loix,
Les forces de Xaintonge, & celles d'Angoumois.
Il porte le beau nom de ce fait memorable,
Pour en rendre à jamais le ſouvenir durable :
Et comme vn fier vainqueur, encore que vaincu,
*Il oſe de * trois ponts enrichir ſon écu.*
Ces troupes, d'vne ardeur par l'honneur animée,
Du Monarque des Goths viennent joindre l'armée,
Qui doit de lieux divers, ſous des guides certains,
Vnir les Eſpagnols, les Goths, les Aquitains,
Aux champs de Luſignan, & de Meſle voiſine,
Dont ſe forma depuis le nom de Melluſine,
Le ſplendide Aſtrimond, dont le ſang genereux
Depuis ſe vid meſlé, par vn Hymen heureux,
Au ſang de cette Belle, en charmes admirable,
Dont le peuple eſtonné fit depuis mainte fable ;

* Riviere qui paſſe à Aux & à Leytoure.

* Aiguillon.

* Horatius Cocles qui arreſta ſur le Pont du Tybre l'armée de Porſenna.

* Ceux de la maiſon de Pons, portent trois ponts en leurs armes.

Dans ſon fort Luſignan, ſur la roche planté,
Reçoit les plus grands Chefs de ce camp redouté :
Et d'vn accueil ouvert, leur monſtre en ſa largeſſe,
La grandeur de ſon ame égale à ſa nobleſſe.
Alaric void l'amas de tant de combattans ;
Et veut contre Clovis marcher en meſme temps.
*Mais * les Goths allarmez au bruit de ce tonnerre,*
Veulent qu'aux monts d'Auvergne il tranſporte la guer-
Et craignant des vainqueurs les ſuperbes efforts, [*re :*
Qu'il transfere en lieu ſeûr ſes plus riches treſors,
Des grands temples Romains les images antiques,
Et tout l'or enlevé par les fureurs Gothiques.
Il pretend arreſter l'audace des François,
Par cinq mille Guerriers, dont Bouchard fait le choix,
*Pour garder le paſſage, en ſon * Iſle feconde,*
Que la claire Vienne embraſſe de ſon onde.
Clovis pouſſant l'ardeur de ſon camp diligent,
Attaint dé-ja le Cher, & l'Indre aux flots d'argent :
Ayant laiſſé dans Tours ſa divine Princeſſe,
Où pour luy, ſans relaſche, au Ciel elle s'addreſſe.
Le Duc, dans la nuit ſombre, avoit conduit ſur l'eau
*Mille vaillans Guerriers juſques à * Mont-ſoreau,*
Pour ſe rendre en ſecret au delà du rivage,
Où la douce Vienne en la Loire s'engage :
Et pour ſurprendre à dos, du coſté d'Occident,
Bouchard qui de l'armée attend le choc ardent ;

* L'Hiſtoire marque que les Gots faiſoient faire à leurs Rois ce qu'ils vouloient, & les tuoient ſouvent ou les dépoſoient.

* L'Iſle Bouchard.

* La Vienne ſe perd dans la Loire près de Montſoreau.

Luy portant tout à coup vne attaque impreueuë,
Sur la riue oppoſée, & d'hommes dépourueuë.
Ses Gendarmes dé-ja, par troupes ſeparez,
Marchoient à rangs égaux ſur les bords deſirez ;
Alors qu'au ſage Duc vn vieillard ſe preſente,
Pour luy dire vn ſecret qui paſſe ſon attente.
*Ie ſuis * Maxent, dit-il, qui guidé par les Cieux,*
Et deteſtant les Goths, fiers tyrans de ces lieux,
Viens conduire les pas de ton illuſtre Prince,
*Pour ſauuer de leur joug ma natale * Prouince.*
Choiſi de tes Guerriers vne bande auec toy.
Que l'autre aille vers l'Iſle, au ſignal de ton Roy,
Seconder ſon aſſaut par le bruit des trompettes.
Cependant nous irons par des routes ſecretes.
Tu pourras auec moy tout paſſage franchir.
Ie veux ſeruir ton Prince, & meſme l'enrichir.
Aurele à ce diſcours ſoudain donne creance :
Met ſa troupe en deux corps : l'vn vers l'Iſle s'auance :
Vers Poitiers à l'inſtant l'autre marche ſans bruit ;
Et ſuit auec le Duc Maxent qui les conduit.
Elle paſſe dé-ja les Loudunoiſes plaines,
Et fait vn prompt repas ſur le bord des fontaines :
*Vient aux riues du * Clain, & traverſe ſes eaux,*
En paſſages diuers, ſur de legers bateaux.
Puis, la Lune à leurs vœux fourniſſant ſa lumiere,
*Ils paſſent dans les forts de l'épaiſſe * Moliere.*

* L'Hiſtoire marque que S. Maxent rendit de de grands ſeruices à Clovis en Poitou.

* Le Poitou.

* Rivieres qui paſſe à Poitiers.

* Foreſt entre Poitiers & Chaſtelheraud.

Sçachez,

Sçachez, leur dit le Saint, qu'en ces bois écartez,
Avec peu de ſoldats cent chars ſont arreſtez,
Pleins des treſors du Goth, qu'en Auvergne il emporte ;
Et qu'icy de l'armée ils attendent l'eſcorte.
Quand la Lune aura fait la moitié de ſon cours,
Fondez ſur l'Ennemy dépourveû de ſecours.
Marchez à la faveur de cette foreſt ſombre.
La ſurpriſe contr'eux vaudra plus que le nombre.
Aurele dans les forts laiſſe les plus ardens :
Va voir l'eſtat des Goths avec les plus prudens.
Il apperçoit les chars, & leurs files rangées :
Et des ſoldats couchez les gardes negligées.
Puis il retourne aux ſiens, les anime au combat.
A tous, dé-ja le cœur d'impatience bat.
Par leur écharpe blanche ils ſe doivent connoiſtre.
Tout s'avance ; & les Goths commencent à paroiſtre.
Alors, comme vn Veneur diligent & ruſé,
Enferme en ſon enceinte vn ſanglier repoſé ;
Puis les chiens, les piqueurs, & les clameurs ſoudaines,
Et les grands bruits de cors, le lancent dans les plaines.
De meſme tout à coup les clairons & les cris
Par tout ſe font entendre à l'Ennemy ſurpris.
Les bruits dans la foreſt ſemblent épouvantables,
Et ſont ſuivis de coups encor plus redoutables.
Les Gardes renverſez ſoudain perdent le cœur.
Les autres abbatus de ſommeil & de peur,

Et de l'excez brutal que le repas ameine,
De leurs tapis herbus se levent avec peine :
Encor tout assoupis, sont percez par le Franc ;
Et versent par la playe & le vin & le sang.
Aurele fait main basse ; & par son ordre sage,
Les conducteurs des chars sont sauvez du carnage.
Par tout, de la foreſt il fait garder l'abbord,
Afin que nul des Goths n'échape de la mort,
Qui portaſt dans Poitiers la sanglante nouvelle.
Dans sa troupe il choisit sa brigade fidelle,
Pour s'emparer du pont, où paroiſt sur le haut
Vn Chaſteau qui depuis eut le nom d'vn Heraud.*
Il fait rouler de rang la peſante charrette.
Deux cens des plus hardis asſeurent la retraitte.
Tout s'avance en bel ordre. Avant le jour levé,
Le treſor eſt au pont seurement arrivé.
Les gardes du Chaſteau, d'vne paiſible veuë,
Contemplent du convoy la démarche impreveuë :
Et n'oſant la troubler, penſent que le charroy
Paſſe dans ce deſtroit par l'ordre de leur Roy.
Dé-ja ſur l'Oriſon l'Aſtre de la lumiere
Avoit fait la moitié de ſa longue carriere,
Quand ils joignent la Veude, en ce lieu ſi charmant*
Que devoit ſignaler la naiſſance d'Armand.*
La parmy les ruiſſeaux s'eſtend vne prairie,
Ceinte d'arbres épais, ſous qui l'herbe fleurie,

* Chaſtel-Heraud.

* Riviere qui paſſe à Richelieu.
* Le grand Cardinal de Richelieu.

Qui n'aime à ſe nourrir que d'humides froideurs,
Evite du Soleil les trop vives ardeurs.
Aurele impatient réveille ſon courage,
Ignorant ſi ſon Prince a forcé le paſſage.
Il laiſſe ſon butin ſous l'ordre de Maxent.
De ſa troupe guerriere il n'en choiſit que cent,
Dont les chevaux ardens, & d'vne longue haleine,
De cette courſe encor peuvent ſouffrir la peine.
Et ſur les bords de l'Iſle enfin arrive à temps,
Pour voir & ranimer ſes gueriers combattans,
Tandis que d'autre-part le grand Prince foudroye,
Et par la force enfin s'ouvre vne large voye.
Sur les ponts, ſur les bords de gazon reveſtus,
Sont eſtendus les Goths, par le fer abbatus.
Par la main du Monarque, aux Ariens fatale,
Bouchard, en expirant, mord ſa terre natale.
Yoland, à ſon bras void alors tout ceder.
Et Liſois qui l'admire, aime à la ſeconder.
Ainſi dans les combas le Prince de Palmyre,*
Redoutable ennemy de l'orgueilleux Empire,
Admiroit ſon Epouſe, alors que de ſa main*
Elle rompoit les rangs d'vn bataillon Romain.
Aurele, ſur le pont, void ſon glorieux Maiſtre,
Où contre ſa valeur nul n'oſe plus paroiſtre.
Il luy donne l'advis, qu'il marche ſans repos,
S'il pretend prevenir la retraitte des Goths.

* Odena
Roy des
Palmyre
niens, q
gagna ta
de batail
contre le
Empereu
Romaine

* La vaill
te Reine
nobie ſa
femme.

Et s'il veut s'arreſter ſous vn paiſible ombrage,
Attendant que l'armée ait franchy le paſſage,
Que dans peu de momens il conduira ſes pas,
Vers vn fleuve où l'attend le prix de ſes combas.
Il luy conte à l'inſtant ſon heureuſe entrepriſe,
Et du fier Alaric la richeſſe conquiſe.
Le Prince curieux de ſes Chefs fait vn choix:
Puis appelle Ariſmond, Yoland, & Liſois.
Tous à leurs chevaux frais ſoudain laſchent la bride:
Et ſuivent en courant Aurele qui les guide.
Maxent, qui ſçait du Roy les ſuccez glorieux,
Prepare cependant vn triomphe à ſes yeux.
Sur l'herbe & ſur les fleurs il range auec addreſſe
*De *l'Ayeul d'Alaric l'éclatante richeſſe:*
Les Dieux d'or & d'argent des grands temples Romains,
Avarement pillez par les barbares mains:
*Les meubles precieux emportez de *Solyme,*
*Quand Dieu voulut des Iuifs chaſtier *le grand crime:*
Les treſors infinis de tant de Rois domptez,
*Qu'amaſſoit des long-temps *la Reine des citez.*
Le pré ne ſuffit pas pour eſtendre ſur l'herbe
L'innombrable ramas de la priſe ſuperbe.
Et les grands vaſes d'or, ſur le bord des ruiſſeaux,
Sont ſans ordre & ſans choix entaſſez par monceaux.
Clovis avec ſa troupe en peu de temps arrive
Où la Veude humectoit ſa verdoyante rive.

*Le premier Alaric qui prit Rome.

*Ieruſalem. *Hiſtoire marque qu'il auoit dans cette priſe les meubles du temple de Ieruſalem.

*La mort de Ieſus-Chriſt, qui fut vangée par la priſe de Ieruſalem.

*Rome.

Il embraſſe Maxent : puis eſtend ſes regards.
Il void l'éclat de l'or brillant de toutes parts ;
De lumineux ſaphirs les couronnes couvertes,
De rubis flamboyans, & d'émeraudes vertes.
L'œil, de tant de treſors eſt confus & ravy.
Des herbes & des fleurs l'émail brille à l'envy :
Et les ondes d'argent ſur le ſable coulantes,
A l'envy de tant d'or, paroiſſent plus brillantes.
Clovis de tant de biens rendant graces à Dieu,
Ce lieu ſe peut, dit-il, nommer vn Riche-lieu.
Tous les Francs auront part à ces fruits de la guerre.
Aurele, à ta valeur je donne cette terre.
Que dans ce Riche-lieu tes braves deſcendans,
Comme toy valeureux, & Chreſtiens, & prudens,
Toûjours ſervent leurs Rois de leur ſageſſe heureuſe.
Maxent adjouſte encor. Sa race genereuſe
Vn jour dans ce beau lieu doit produire aux François
Vn treſor bien plus grand que celuy que tu vois.*
Là ſe rendent au ſoir les bandes courageuſes,
Qui voyant tout à coup ces richeſſes pompeuſes,
De la guerre en eſpoir dé-ja gouſtent le fruit.
Le treſor ſe recharge, & dans Tours eſt conduit.
Tout s'arreſte, & ſe campe ; & les troupes contentes
Prennent vn doux repos ſous les paiſibles tentes.
Cependant, à leur Roy, les Goths épouvantez,
Apprennent que le Sort le bat de tous coſtez :

* Le grand Cardinal de Richelieu, né à Richelieu.

Ses treſors enlevez, des gardes le carnage,
Et ſon Iſle forcée, & le ſanglant paſſage.
Il veut que ſans delay, ſur vn pont de bateaux,
Son camp de la Vienne aille paſſer les eaux.
Les Goths, encore vains de leur antique gloire,
Des François rallentis eſperent la victoire :
Diſent qu'avec le temps ils ſçauront les dompter,
Fuyant leur premier feu, que l'on doit éviter.
Cette nombreuſe armée, & fugitive & fiere,
Attaint prés de Luſſac la paiſible riviere.
Ils paſſent file à file ; & ſans eſtre troublez,
Le mobile plancher de bateaux aſſemblez.
Le François qui les ſuit, ne paroiſt pas encore :
Mais le Verbe divin, qu'il vange & qu'il adore,
Commence à les combattre, & ſur leurs bataillons
Fait fondre vn rude orage, & de forts tourbillons.
Toute l'armée à peine a franchy le paſſage,
Qu'Alaric fait du pont deſtruire l'aſſemblage :
Et malgré l'eau qui tombe, & qui trempe le bois,
Fait bruler les bateaux, enduits de noire poix.
Voyant groſſir le fleuve, à ſes vœux favorable,
Il aime la tempeſte, & la croit ſecourable.
Il dédaigne les Francs ; & ne redoute pas
Que de long-temps encore ils attaignent ſes pas.
Clovis & jour & nuit fait marcher ſon armée,
Par la fuite des Goths encor plus animée.

Et dé-ja de Poitiers il découvre les tours,
Quand il void que le Ciel s'arme pour ſon ſecours.
*Du * temple renommé du docte & ſaint Hilaire,*
De l'Arienne erreur invincible adverſaire,
Part vn foudre avec bruit, qui fend l'air tenebreux,
Et vers le camp des Goths fait ſerpenter ſes feux :
Comme ſi le grand Saint que cette ville honore,
Se levant du tombeau, les combattoit encore.
Le Roy void le preſage, & s'addreſſe aux François.
Dieu nous parle, dit-il, par ſa tonnante voix :
Et veut que par le fer la Secte ſoit eſteinte,
Qu'Hilaire ſurmonta par ſa doctrine ſainte.
Il nous monſtre la voye. Allons, Chreſtiens, allons.
Paſſons plaines, foreſts, montagnes, & vallons.
Pour vanger Ieſus-Chriſt, faiſons voir noſtre zele ;
Et que noſtre cœur vole où ſa voix nous appelle.
Allons, répondent-ils. Pour te ſuivre, ô ! grand Roy,
Nous nous ſentons portez des ailes de la Foy.
Alors toute l'armée, apres ce grand preſage,
Pour redoubler ſes pas, redouble ſon courage.
Le Soleil éclaira l'vn & l'autre Vnivers ;
Et d'ombres vne fois les champs furent couverts ;
Pendant que vers Luſſac marchent les troupes fieres.
Le Goth connoiſt de loin leurs volantes bannieres.
Dé-ja ſur la Vienne arrivent les François,
Qui tous dans leur ardeur, d'vne commune voix,

* Tout ce
eſt de l'hi
ſtoire.

A leurs guides experts demandent le paſſage.
Dans les flots le Gendarme impatient s'engage :
Et fait pour s'avancer vn temeraire effort ;
Puis ſortant du peril, retourne vers le bord.
Nul gué n'eſt reconnu dans ces vagues profondes :
Et le fleuve eſt enflé des pluvieuſes ondes.
Tout le jour ſe conſume en eſſays ſuperflus.
Tous abandonnent l'eau : nul ne la ſonde plus.
Clovis avec le Duc ſe renferme en ſa tente,
Dans vn trouble confus ayant l'ame flotante.
Tous deux perdant l'eſpoir, ils conſultent Maxent,
Qui promet à leurs vœux l'ayde du Tout-puiſſant.
Et tandis que la nuit fait ſa noire carriere,
Ils s'addreſſent à Dieu par vne humble priere.
Le Roy, de ſon ſommeil réveillé par trois fois,
Par trois fois ſe preſente à ce Maiſtre des Rois.
Puis il void tout à coup, en ouvrant la paupiere,
Vn celeſte Guerrier, éclatant de lumiere,
D'vn brillant caſque d'or orné ſuperbement,
Armé d'vn corcelet, fait d'vn pur diamant,
Et qui rompt par ces mots le nocturne ſilence.
*Clovis, je ſuis, dit-il, * l'Archange de la France.*
Ie viens chaſſer l'ennuy qui trouble ton penſer.
*Dieu * t'apprendra demain où ton camp doit paſſer.*
Comme en vn ſoir obſcur, quand mille épaiſſes nuës
Traiſnent parmy les airs leurs flotes continuës,

. Michel.

L'Hiſtoire
arque que
ovis eut la
it vn ad-
du Ciel
e Dieu luy
oit ſça-
it par où
evoit paſ-
la riviere.

Par

Par fois paroiſt la Lune, & fait voir ſa beauté :
Puis ſe cache, & par tout laiſſe l'obſcurité.
L'Ange ainſi diſparoiſt : & dans la tente ſombre
Le Prince void ſoudain regner encore l'ombre :
Se leve, ſe proſterne ; en ſon heur ſans pareil
Ne ſent plus dans ſes yeux le deſir du ſommeil :
Et ſon ame ravie, humble & reconnoiſſante,
Attend, en loüant Dieu, la clarté renaiſſante.
Par la voix du Monarque, & le Duc & Maxent
Au matin ſont inſtruits de ſon bon-heur recent.
La nouvelle s'épand : chacun court & s'amaſſe.
Du favorable Ciel tous eſperent la grace.
Aux bords de la Vienne vne plaine s'eſtend,
Ceinte de forts buiſſons, où le Prince content
Ayant mis en ſon Dieu ſon eſperance ferme,
Des promeſſes d'enhaut vient attendre le terme.
Il veut que tout Guerrier quitte les pavillons.
Il place dans le champ ſes épais bataillons :
Puis d'vn bel ordre égal, de deux parts ſur les ailes
Va diſpoſer les rangs de ſes troupes fideles.
Il veut que vers le Ciel tous addreſſent leurs vœux.
Luy meſme de ſon caſque allege ſes cheveux.
A peine il a finy ſon ardente priere,
Qu'vne Biche paroiſt, ſortant d'vne bruyere,
Qui legere s'élance, & court à petits bonds,
Paſſe les Regimens, perce les eſcadrons.

Du ſauvage animal la ſurprenante veuë,
Anime tous les cœurs d'vne joye impreveuë.
Les Francs de toutes parts réveillent leurs eſprits :
N'oſant quitter leurs rangs, l'attaquent de leurs cris :
Penſent qu'à ſon mal-heur elle s'eſt enfermée
Dans l'effroyable enclos de la nombreuſe armée ;
Et d'vn commun deſir, & par des coups divers,
Pretendent à l'envy l'abbattre de leurs fers.
Nulle pique, nul dard, n'attaint la beſte fauve.
Par tout les coups ſont vains : Dieu la guide, & la ſauve.
Sans ceſſe elle bondit, ſans peur, & ſans effort :
Paſſe malgré les voix qui preſagent ſa mort :
Enfin leve en lieu ſeûr ſa teſte glorieuſe,
D'vn camp victorieux fiere victorieuſe.
Loin ſur le bord du fleuve, elle va pour Clovis
Donner toute müette vn important advis.
Elle deſcend dans l'onde, & s'avance, & s'engage :
Marche d'vn ferme pied, ſans ſe mettre à la nage.
Puis en tournant la teſte, elle arreſte ſes pas ;
Et ſemble dire aux Francs ; ne deſeſperez pas.
Suivez moy dans ces eaux : entrez, que nul ne craigne.
Venez, voicy le gué : par moy Dieu vous l'enſeigne.
Elle pourſuit ſa route ; & d'vn ſuperbe port,
Franchit le fil de l'onde, & paſſe à l'autre bord.
Toute l'armée émeûë éclate en cris de joye.
Tous rendent grace à Dieu : tous marchent ſur la voye.

Le Gendarme dans l'eau commence à s'avancer.
Quatre de meſme front oſent dé-ja paſſer.
La Biche, en oubliant ſon naturel ſauvage,
Attendant ſur le bord, marque encor le paſſage,
Dont la terre eût depuis vn celebre renom ;
Et du Pas de la Biche *a conſerué le nom.*
Toute l'armée approche, & deſcend ſur la rive.
Tout paſſe, & ſans peril à l'autre bord arrive.
Le Roy ſuit, & les Chefs : puis le bagage lent
Dans le fleuve s'engage, & rompt le flot coulant.

CLOVIS,

LIVRE VINGT-SIXIESME.

LE camp des Goths battu du pluvieux orage,
Prés des feux se ressuye à l'abry d'vn bocage,
Tandis qu'avec ses Chefs, sur vn mont écarté,
Leur Roy void le François par le fleuve arresté.
Comme vn loup prés d'vn bois, asseuré dans sa fuite,
Des pasteurs éloignez mépriſe la poursuite,
S'arreſte glorieux, tourne ses yeux hagards,
Et sur eux jette encor ses dédaigneux regards.
Le Goth triomphe ainsi : puis tout à coup s'estonne,
De voir que dans les flots l'Ennemy s'abandonne.

Mais il ſe ſent émeû par vn trouble plus fort,
Voyant les eſcadrons dé-ja ſur l'autre bord.
Sa retraitte eſt honteuſe, & n'eſt plus ſalutaire.
Auſſi-toſt réveillant ſon ardeur temeraire,
Il reprend du combat le glorieux deſir:
Et ſenſible à l'honneur, entend avec plaiſir
Les murmures hardis des vaillans Capitaines
Sous qui marchent à part les troupes Aquitaines.
Quoy? fuirons nous encor, dit Gaſton en courroux?
Alaric, de ſa gloire autrefois ſi jaloux,
Peut voir que les François domptent tout pour le ſuivre;
Et veut à ſon honneur indignement ſurvivre?
Les Goths uoient ompté l'A- uitaine. *Luy * qui nous a vaincus, peut craindre des vainqueurs?*
*O! valeureux * Gaulois, quelle honte à nos cœurs?*
De la Gau- Aquitai- e. *Le fleuve, en nous couvrant de l'armée ennemie,*
D'Alaric, pour vn temps, a couvert l'infamie.
Penſe-t'il vers l'Auvergne avancer vn ſeul pas,
Sans repouſſer les Francs, par autant de combas?
Et meſme voudroit-il devoir ſon avantage
Aux ramparts des rochers, pluſtoſt qu'à ſon courage?
Alaric entendant ces genereux propos,
Les aime, & les répand par les troupes des Goths:
A ſes plus ſages Chefs il impoſe ſilence:
Enfin à ſon vouloir fait ceder leur prudence.
Il met tout en bataille: & raſſeurant les cœurs,
Par la honte & l'eſpoir réveille leurs langueurs.

Il retient ſur le mont mille Goths pour ſa garde :
Et donne aux Aquitains l'honneur de l'avant-garde.
Clovis brulant d'ardeur, dé-ja par les ſillons
De front fait avancer quatre épais bataillons :
Et pour munir les flancs de ſes bandes fidelles,
Ses Gendarmes dé-ja ſont rangez ſur les ailes.
Les troupes d'Ariſmond s'animent par ſa voix.
La vaillante Yoland accompagne Liſois.
Tous, de vœux & de cris, veulent que l'on combatte.
Sur tous également l'écharpe blanche éclate.
Clovis pourvoid à tout, actif & diligent :
Et par les eſcadrons brille en armes d'argent.
Car depuis ſon bapteſme, il ne craint plus les charmes.
Il peut braver l'Enfer, ſans les celeſtes armes.
La gloire & le bon-heur ſemblent luire en ſes yeux.
Il va parmy les rangs, d'vn air victorieux,
Sur vn Tartare blanc, à la bouche écumante.
Braves Guerriers, dit-il d'vne grace charmante,
Nos cœurs ſont enflammez par le divin Eſprit :
Et nous allons vanger l'honneur de Ieſus-Chriſt.
Il arreſte ſes pas. Maxent fait la priere.
Aurele à ſon coſté tient la ſainte banniere.
Tout ſoldat brule d'eſtre ou vainqueur ou Martyr.
Les deux camps oppoſez commencent à partir.
Les clairons des deux parts à l'envy ſe répondent.
Dé-ja les premiers rangs ſe choquent, ſe confondent.

Et la honte irritée, en cette aſpre chaleur,
Se réveille, & s'égale à la haute valeur.
Des hardis Aquitains la force inébranlable
D'abbord ſouſtient des Francs le choc épouvantable.
Long-temps d'vn doux eſpoir ils animent leurs cœurs :
Et n'eſtant pas vaincus, penſent eſtre vainqueurs.
D'armes, de morts, de ſang, les plaines ſont couvertes.
Les Rois, dans l'heur égal, ſentent d'égales pertes :
Font marcher la battaille ; & ſans ceſſe agiſſans,
Ioignent l'art de la guerre à leurs efforts puiſſans.
Chaque troupe s'émeut, ſe heurte, ſe renverſe.
Comme deux fiers torrens, d'vne route diverſe,
L'vn vers l'autre fondant de deux tertres neigeux,
Meſlent avec fureur leurs grands flots orageux :
Long-temps de force égale, & d'vne égale rage,
Emeûs & blanchiſſans, balancent l'avantage :
Mais enfin l'vn ſuccombe ; & par l'autre emporté
Cede au rapide effort de ſon cours indompté.
Le ſuperbe Alaric, dans vn trouble ſemblable,
Cede à l'horrible choc du Monarque indomptable :
Du grand flot ſe détourne ; & flatant ſa valeur,
Sur Flamans & Manceaux va vanger ſon mal-heur.
Il rougit de fureur, dans ſa douleur extreme.
Sa troupe ſe renverſe, & s'écarte de meſme :
Accompagne ſon Prince en ſon triſte courroux :
Puis ſoulage ſa honte, en ſecondant ſes coups.

Soudain

Soudain pour ſoutenir ces cohortes branlantes,
Clovis détache vn corps de ſes troupes vaillantes.
Vandalmar & Valdon, les deux braves Iumeaux,
Des fureurs d'Alaric deffendent les Manceaux.
Tous deux fiers, tous deux beaux, de viſages ſemblables,
Ils attaquent les Goths, de leurs coups redoutables.
Sur la teſte, tous deux n'ont qu'vn armet leger:
Et leur beauté ne craint ny Soleil ny danger.
Sur divers Ennemy chacun d'eux ſe partage.
De combattre Alaric Valdon a l'avantage.
Et le Prince, admirant ſon teint blanc & vermeil,
O! femme, luy dit-il, quel aveugle conſeil
Aux perils de la guerre abandonne tes charmes?
Cherche l'ombre & la paix, & laiſſe-là les armes.
Mais Valdon mépriſant ces mots injurieux,
Luy fait ſentir vn bras plus rude que ſes yeux.
Alaric eſtonné, ſe void, pour ſa deffenſe,
Reduit à ſe ſervir de toute ſa vaillance:
Eſt contraint, en parant, de repouſſer l'effort,
L'audace par l'audace, & la mort par la mort.
Il l'abbat de deux coups, void les armes ſanglantes;
Et contemple à regret tant de graces mourantes.
Puis contre ſa tendreſſe irritant ſa vertu,
Fait paſſer ſon courſier ſur le corps abbatu.
Vandalmar qui de loin void le ſort de ſon frere,
Sent ſon cœur enflammé d'vne juſte colere:

Et voyant que trop tard il le vient ſecourir,
Veut dans ſon deſeſpoir le vanger ou mourir:
Fond ſur le Roy vainqueur, que ſa troupe environne;
Et qui ſentant ſes coups, le regarde, & s'eſtonne:
Voyant les traits pareils, & la meſme beauté
De ce corps eſtendu, qu'il croit reſſuſcité.
Il penſe voir rougir ce mort naguere bleſme;
Et que par ſon beau ſpectre, il vange ſa mort meſme.
De pareille frayeur ſa troupe s'émouvant,
Fuit l'eſtonnant aſpect du fantoſme vivant,
Qui ſuiuy de Guerriers frapans de force égale,
Leur ſemble accompagné d'vne bande infernale.
Mais enfin Vandalmar, dans ſa rage emporté,
Sent qu'Albret & Gaſton abbattent ſa fierté.
Le Roy, qui void le Franc à qui l'ame eſt ravie,
Croit qu'il avoit à perdre vne ſeconde vie.
Clovis, d'autre coſté, ſuivant ſon cours heureux,
Ne void rien qui reſiſte à ſes faits valeureux:
Et par les puiſſans coups de ſa main foudroyante,
Attache à ſon party la fortune ondoyante.
Il abbat Valamer ſous l'effort de ſon bras.
Puis renverſe les rangs des Cantabres ſoldats.
Ariſmond qui l'admire, & ſuit ſes auantures,
Rompt, ſaccage, deſtruit les farouches Aſtures.
Il void le fier Ataulfe attaché ſur les Francs,
Pouſſant les Goths d'Eſpagne, animant tous les rangs:

Et dont il a connu la vaillance brutale,
Aux temps qu'il deffendoit ſa Galice natale.
Viens, Ataulfe, dit-il : dans vn juſte combat
Il faut vuider enfin noſtre antique debat.
Contre toy deſormais, de mes troupes mutines
Ie ne crains plus icy les fraudes inteſtines.
Il connoiſt Ariſmond. Soudain leur vieux courroux
L'vn vers l'autre les porte, appeſantit leurs coups,
Et fait voir quels tranſports excite la vangeance,
Quand ſon aſpre fureur renforce la vaillance.
Ils ſe percent tous deux. Leurs chevaux écumans
De leur ſang qui ſe perd ſont rouges & fumans.
Mais des deux combattans la bleſſure eſt diverſe.
Ataulfe attaint au cœur, paſlit, & ſe renverſe.
Ariſmond plus heureux, à l'épaule eſt bleſſé:
Et n'a point de regret au ſang qu'il a verſé.
Son Eſcuyer accourt, & par ſes ſoins eſſaye
D'en arreſter le cours, & de bander la playe.
Aurele d'autre-part rencontre Polignac,
Qui meine avec ardeur l'eſcadron Auvergnac.
Nos bras, luy dit le Duc, ont aſſez eu de treve.
Il faut que maintenant noſtre combat s'acheve.
Ils réveillent alors leurs grands coups differez
Depuis qu'aux bords de l'Ouſche ils furent ſeparez.
Tous deux ſe font ſentir de peſantes attaintes;
Et desja de leur ſang leurs taſſettes ſont teintes.

Mais Polignac enfin perd la bride & l'eſtrier;
Et tombe ſous le bras de ce fameux Guerrier.
Par la mort de ſon Chef la troupe eſt ébranlée:
Et le Duc la renuerſe, entrant dans la meſlée:
Puis des forts Aquitains va borner les exploits,
Sauvant de leurs efforts les Gendarmes Gaulois.
Liſois par tout triomphe: Yoland l'accompagne.
Ils s'attachent tous deux ſur les troupes d'Eſpagne.
L'invincible Liſois, de trois coups violens,
Abbat Atalaric parmy ſes Catalans.
Aſcalerne eſt navré de bleſſures profondes,
Par le bras d'Yoland, au milieu de ſes frondes.
Cependant du grand Roy les vigilans regards,
Pour trouver Alaric, errent de toutes parts.
Vn jeune Chevalier, que mainte plume ombrage,
Qui d'vn ſeul creſpe noir couvre ſon beau viſage,
Paroiſt, ayant le corps negligemment couvert
D'vn riche corcelet par les flancs entr'ouvert;
Comme ſi la courroye à l'acier attachée,
S'eſtoit par quelque choc rompuë ou relaſchée.
Il attaque le Prince, & paroiſt animé:
Puis ſe preſente aux coups par ſon flanc deſarmé.
Clovis pouſſe le fer où s'offre le paſſage.
Le creſpe alors ſe leve, & découvre vn viſage,
Dont l'éclat dés long-temps du Monarque eſt connu.
Le glaive gauchiſſant, & demy retenu,

Dans ſon douteux effort, fait vne longue playe,
Dont les grands flots de ſang s'épandent ſur le ſaye.
Clovis, dit le Guerrier, voyla ce que je veux.
Ta main a fait le coup qu'attendoient tous mes vœux.
Tu verras que ton bras, à toy-meſme perfide,
T'a fait de ton enfant le cruel homicide.
De ce diſcours obſcur le Monarque ſurpris,
D'vn aſſaut impreveû ſent troubler ſes eſprits.
Il void ce Chevalier qui paſlit & chancelle:
Souſtient ce corps penchant, qui tombe de la ſelle.
Et Leubaſte auſſi-toſt ſautant de ſon courſier,
Sur l'herbe entre ſes bras reçoit ce beau Guerrier.
Yoland au ſpectacle arrive & s'en eſtonne.
Leve le creſpe noir, reconnoiſt Albione.
Malheureuſe, dit-elle, impitoyable ſœur,
Voyla le coup enfin ſouhaitté de ton cœur.
Le temps n'a peû dompter cette fureur extreme,
O! Princeſſe barbare à ton fruit, à toy-meſme.
Alors du corps mourant, & ſur l'herbe couché,
Le corcelet par elle eſt ſoudain détaché.
On découvre vn Enfant, qui vigoureux eſſaye
A ſortir de ſon flanc, par cette large playe:
Qui du ſang qui ſe perd taſche à ſuivre le cours:
Et ſemble par ſes cris demander du ſecours.
Le Prince ſent alors émouvoir ſes entrailles,
Voyant qu'vn fils luy naiſt au milieu des batailles.

Yoland le reçoit. Albione, à ces cris,
Redonne vn peu de vie à ſes mourans eſprits.
Yoland tient ce fils ; & dans ſa peine amere,
Taſche à donner le Ciel à l'ame de la mere:
Luy dit qu'elle eſt Chreſtienne, épouſe de Liſois:
L'exhorte d'embraſſer le Dieu mort ſur la Croix;
Qui ſauvant cet enfant, malgré ſa fureur meſme,
Veut la ſauver auſſi, puiſqu'elle eût le bapteſme;
Dont il luy rend la grace, & l'eſtat innocent,
En dépit de l'Enfer, qui la prit en naiſſant.
Maxent arrive encor, dont la ſainte parole
Luy parle du vray Dieu, dans ſon ſort la conſole,
Et luy fait de l'Enfer deteſter les leçons.
Cependant de la Mort elle ſent les glaçons.
Elle embraſſe la Croix : trois fois elle ſoupire:
Elle l'embraſſe encore, & doucement expire.
Yoland fond en pleurs : & pres de ces deux corps,
Chacun ſe ſent émeû de differens tranſports.
L'vn s'émeût de pitié : l'autre a l'ame ravie
De voir ce noble Enfant, qui s'eſt donné la vie.
Clovis, dont la bataille attache les eſprits,
Aux doux ſoins d'Yoland recommande ſon fils,
** Qui doit luy tenir lieu d'vn enfant legitime,*
Puiſque ſous vne feinte il luy naſquit ſans crime.
Il dit, voyant deſja cent drapeaux emportez,
Vne victoire ! vn fils ! que d'heur de tous coſtez!

* Thierry fils de Clovis, & né auant ſon mariage auec Clotilde, partagea l'Eſtat auec les enfans legitimes.

Mon triomphe en rendra la naiſſance celebre;
Et ſera pour ſa mere vne pompe funebre.
Puis vn nouvel advis le comble de plaiſir,
Sçachant que Genobalde arrive à ſon deſir;
Ayant pris pour ſa route & Bourbon & la Marche,
Quand du Prince des Goths il eût appris la marche.
Alors de toutes parts Alaric enfermé,
D'vne terreur nouvelle a le cœur allarmé.
Il penſe que l'Enfer, que le Ciel, que la Terre,
Arment tant de Guerriers pour luy faire la guerre.
De forces, de ſecours, nul eſpoir ne reluit.
Il penſe voir encor le ſpectre qui le ſuit.
Ces nouveaux Ennemis, comme nouveaux fantomes,
Luy paroiſſent pluſtoſt des Demons que des hommes.
Son deſeſpoir l'excite à ſes derniers efforts.
De meſme qu'vn Lion, grand de cœur & de corps,
Que nourrit en ſes monts la chaude Numidie,
Alors qu'environné d'vne troupe hardie,
Et jettant en courroux la flame par les yeux,
Il ne void que des chiens, des Mores, des épieux:
Secoüe en ſon peril ſon poil épouvantable:
Deux fois bat de ſa queuë & ſes flancs & le ſable:
Irrite furieux ſon courage boüillant:
Et prévenant l'aſſaut, veut eſtre l'aſſaillant.
Ainſi le vaillant Roy que l'horreur environne,
Ne s'abandonne pas, bien que l'heur l'abandonne.

Contre le triſte ſort qui l'appelle au trépas,
Il invoque le Ciel, qui ne l'écoute pas.
Des Goths les plus hardis il ramaſſe le reſte,
Pour rendre à ſon vainqueur la victoire funeſte.
Clovis le void enfin de ſes Chefs ſeparé,
Remarquant la couronne en ſon timbre doré.
Alaric, luy dit-il, viens combler ma victoire.
Tu ne peux eſperer qu'vne derniere gloire,
Dont tu pourras là-bas faire encore le vain.
Tu n'attens que l'honneur de mourir de ma main.
De loin, par vn deffy, ton orgueil me menace:
Puis tu vas dans les monts démentir ton audace.
Clotilde eſt en mes mains, & la victoire encor.
Mais bien que poſſeſſeur de ce double treſor,
Ie remets au hazard l'vn & l'autre avantage:
Et noſtre valeur ſeule en fera le partage.
Voy meſme quel honneur, que pour tes ſpectateurs
Tu n'auras preſqu'icy que tes propres vainqueurs.
Et dans ton deſeſpoir, je te rends l'eſperance
De pouvoir en moy ſeul vaincre toute la France.
Clovis, répond le Goth, tu flates mon malheur,
En remettant Clotilde à la ſeule valeur.
La gloire du Vainqueur ne ſeroit pas parfaite,
S'il voyoit ſon Rival ſurvivre à ſa deffaite.
Il faut, par le combat, la perdre ou l'acquerir.
Il faut vaincre & l'avoir, ou la perdre & mourir.

Les

Les troupes des François, par tout victorieuſes,
A l'entour de leur Roy retournoient glorieuſes.
Leur ardeur regne encore. Il la calme, & l'abbat:
Veut qu'ils laiſſent vn champ libre pour le combat:
Ordonne, en les rangeant, que nul d'eux ne s'avance:
Puis il monte Aquilon, & s'arme d'vne lance.
Alaric range auſsi la troupe qui le ſuit,
Tournant ſes yeux ardens, en qui la rage luit.
Il appelle à l'écart deux Guerriers temeraires.
Si les armes, dit-il, à mes vœux ſont contraires,
Sur l'orgueilleux vainqueur courez d'vn prompt effort,
Afin que mon Rival periſſe dans ma mort.
Il monte en meſme temps ſur vn courſier ſuperbe;
Et la lance en la main, desja bondit ſur l'herbe.
Alors aux bouts du champ s'écartent les deux Rois:
Puis fondent l'vn ſur l'autre, & baiſſent les longs bois,
A leur force joignant leur addreſſe guerriere.
Tous les yeux en ſuſpens regardent leur carriere.
De deux coups differens, les Guerriers indomptez
Par vn puiſſant effort également heurtez,
Font voir dans le ſucces de leur courſe rapide,
Leur corps inébranlable, & leur cœur intrepide.
Clovis rompt, de ſon coup adroit & vigoureux,
La viſiere du Goth, dont le bois moins heureux
Dans le bras de Clovis porte vne rude atteinte.
Sur la terre en éclats paroiſt la lance peinte.

Les vallons, les rochers, par tout aux environs,
Retentiſſent de loin du grand bruit des clairons,
Et des confuſes voix mille fois redoublées,
Qu'épandent par les airs les troupes aſſemblées.
Comme ſur l'Archipel deux Galeres par fois,*
Dont l'vne a le Croiſſant, l'autre arbore* la Croix,*
Portent l'vne vers l'autre vne haine enflammée,
Se heurtent, & du choc rompent leur proüe armée.
La bouche des canons vomit le feu tonnant.
Le Negrepont fremit du long bruit reſonnant.*
Le bord d'Aſie en tremble : & ſur l'onde embrazée
Par tout flote la rame, & l'antenne brisée.
Telle on void la fureur des deux Princes rivaux.
Ils moderent le cours de leurs ardens chevaux,
Qui pareils & de taille, & de force & d'haleine,
Par la fougue emportez, s'écartent dans la plaine.
Tous deux ayant en main leurs glaives reluiſans,
Se font à leur retour ſentir leurs coups peſans.
Clovis voyant du Goth le caſque ſans viſiere,
Taſche à l'atteindre au front, de ſa pointe meurtriere.
Alaric découuert, & rouge de courroux,
Pare de ſon bouclier, & détourne les coups.
Clovis ſent dans ſon cœur croiſtre ſa hardieſſe:
Veut employer la force, & dédaigne l'addreſſe.
Il leve ſon acier, de qui le coup puiſſant,
A la foudre pareil, ſur le caſque deſcend,

mer
.
s armes
urc.
croix de
e.

ſle Eu-

Dont, pour triſte preſage, il abbat la couronne.
Alaric, aux tranſports auſſi-toſt s'abandonne.
Sans ordre, ſans relaſche, & ſans juſte deſſein,
Il fait ſur le Roy Franc tomber l'épée en vain.
Clovis luy fait ſentir ſon bras inévitable.
Son coup eſt moins frequent, mais bien plus redoutable.
Il frape le bouclier, & le fend en deux parts:
Et d'infidele ſang fait rougir les braſſards.
La croupe du courſier en eſt rouge & fumante.
Alaric, des deux mains, d'vne ardeur vehemente,
Leve ſon coutelas, ſur l'arçon ſe hauſſant;
Et flate ſes Guerriers d'vn eſpoir renaiſſant.
Du fer, & de l'écu ſur qui ſe void ſemée
Du lis chery du Ciel la fleur ſi renommée,
Le Monarque des Francs & vigilant & prompt,
Souſtient le glaive lourd, dont la lame ſe rompt.
Le Goth voyant ſa main de ſecours dépourveüe,
Sur ſa hache tranchante alors tourne ſa veüe.
Sa dextre en meſme temps l'arrache de l'arçon;
De l'épée en ſa gauche il retient le tronçon.
Clovis jette ſon fer; & ſon ame royale,
Pour vaincre vn ennemy, ne veut qu'vne arme égale.
Il prend auſſi ſa hache; & tous deux de leurs coups
Font ſauter des braſſards les lames & les clous.
Le ſang coule à tous deux. Le Monarque de France,
D'vne juſte fureur irritant ſa vaillance,

Du Goth atteint la teſte : & le tranchant acier
Tombe encore en gliſſant ſur les reins du courſier.
Ses nerfs en ſont coupez : le fort cheval ſuccombe:
Et par le meſme coup le Goth chancelle & tombe.
Il demeure eſtourdy, ſous la ſelle abbatu.
Il veut par ſes efforts relever ſa vertu.
La joye émeut les cris des troupes amaßées;
Mais des Goths, par la peur, les ames ſont glacées.
Clovis ſe jette à terre. Alaric, leve toy,
Luy dit-il. C'eſt debout que doit mourir vn Roy:
Et Clovis ne veut pas avoir ſi peu de gloire,
Qu'à la mort d'vn courſier il doive ſa victoire.
Alaric ſe dégage : & la honte en ſon cœur
Ranime en meſme temps ſa rage & ſa vigueur.
Alors pied contre pied l'vn à l'autre s'attache.
Ils ſe frapent tous deux de la peſante hache,
Dont le fendant acier, pouſſé d'vn vif effort,
Porte à ce qu'il rencontre & le coup & la mort.
Clovis hauſſe le bras ; & du fer qu'il décharge
Fait au col d'Alaric vne bleſſure large.
Le Goth fond ſur le Franc, par vn tranſport ſoudain:
Et vainement s'efforce à deſarmer ſa main.
Entre ſes bras nerveux, il le ſerre, il le lutte.
Clovis l'eſtreint, l'ébranle : & d'vne lourde cheûte,
Apres les longs efforts de leurs corps balancez,
Sur le champ l'vn ſur l'autre ils tombent renverſez.

Comme vn chesne sappé dans la sombre Erymante,
Fait voir aux bucherons sa cime chancellante;
Et long-temps s'ébranlant avant que succomber,
Fait douter où le sort veut le faire tomber:
Mesme dans sa ruine est encore superbe,
Abbatant sous son poids vn grand sapin sur l'herbe:
Et semble triompher, couvrant de rameaux vers
L'arbre que dans sa cheûte il a mis à l'envers.
Ainsi du Roy des Francs la force imperieuse,
De la force du Goth se void victorieuse.
Il le serre, il l'opprime & des bras & du corps.
L'Ennemy fait sous luy d'inutiles efforts.
Puis d'vn cœur genereux, tout à coup il se leve:
Et veut que le combat plus noblement s'acheve.
Chacun se ranimant & d'espoir & de cœur,
Se hausse, & d'vn seul coup pretend estre vainqueur.
Au Ciel en ce moment Clovis leve la teste;
Et fait à Iesus-Christ cette juste requeste.
Seigneur, guide ce fer sur le chef Arien,
Pour l'honneur de ton nom, plustost que pour le mien.
Soudain d'vn grand éclair la terre s'illumine.
Clovis sent le presage, & la force divine.
Sur la teste du Goth porte le coup fatal;
Et l'entame en tranchant le solide metal.
Alors ses deux Guerriers, par vn brutal courage,
Au mépris de la mort joignant leur forte rage,

Partent, voyant ſon corps ſur le ſable à l'envers;
Et portent ſur Clovis la pointe de leurs fers.
Le Vainqueur ſouſtient ſeul leur temeraire audace.
Aurele avec Liſois accourt, & les terraſſe;
De leur noire fureur leur rend le juſte prix:
Clovis ſur Alaric jette vn œil de mépris.
Va, dit-il, aux Enfers, ame vaine & traiſtreſſe,
s Chriſt. *Ennemy de * mon Maiſtre, amant de ma Princeſſe.*
Le Goth eſt eſtendu, pres du Roy glorieux.
Meſme apres le trépas il ſemble furieux:
Et l'on remarque encor, ſur ſon viſage bleſme,
Son invincible orgueil, qui ſurvit à luy-meſme.

FIN.

BIBLIOTHECA

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart